St Grégoire le Théologien

archevêque de Constantinople

appelé aussi
St Grégoire de Nazianze



Œuvres diverses
en traduction française

Discours, Œuvres poétiques, Lettres

avec en annexe
quelques textes mis en vers

rassemblées par Albocicade
2011

Table des matières

A Eusèbe de Samosate : Lettres 44, 64
A Théodore de Tyane : Lettre 77
A Céleusius : Lettre 114
A Eudoxius : Lettre 178
A Thècle : Lettre 223
A Basilissa : Lettre 244

EPITAPHES
Epitaphe de Paul : Epitaphe 129

TEXTES NON IDENTIFIES
Poèmes divers mis en vers par Perrodil

Introduction.

St Grégoire le Théologien, plus connu en occident sous le nom de St Grégoire de Nazianze, est peu représenté en ce qui concerne les traductions française, surtout s'il s'agit de textes dans le domaine public, susceptible de se trouver sur internet.
Tandis que pour St Jean Chrysostome, de dignes ecclésiastiques avaient, au XIXe siècle, réalisé et publié deux traductions de ses œuvres complètes, il faut –à la même période – parcourir divers ouvrages, réalisés pour la plupart par des professeurs de grec, pour rassembler péniblement une vingtaine de textes, parfois de simples extrait des œuvres de Grégoire.
Ce n'est pas ici le lieu de retracer la biographie de ce Grégoire.
Qu'il suffise de rappeler qu'il fut le fils aîné de l'évêque de Nazianze, Grégoire (St Grégoire l'Ancien), il fut l'ami fidèle de St Basile. Ordonné prêtre par son père, nommé évêque de Sasime (où il daigna à peine mettre les pieds avant de fuir "ce lieu inhospitalier") par Basile (ce qu'il reprochera à l'un et à l'autre) il fut finalement nommé évêque de la petite communauté orthodoxe de Constantinople alors que, par volonté impériale, l'empire était en passe de devenir intégralement arien. Par un de ces coups de théâtre dont l'Histoire a le secret, c'est Théodose, un "nicéen" convaincu qui succède à l'arien Valens. Et Grégoire, évêque d'une communauté minoritaire, à peine tolérée, se retrouve à présider le Concile convoqué à Constantinople par le nouvel empereur. Après avoir imprimé sa marque dans les décisions du concile, il présente sa démission pour retrouver "sa chère solitude".
Ainsi, quoiqu'évêque, Grégoire n'est ni un meneur, ni un héros. Rhéteur, théologien, âme sensible, Grégoire est tout autant capable de saisir le lecteur par une expression percutante, que de l'assommer par des longueurs à la limite du supportable ; il sait tout à la fois être verbeux jusqu'à l'asphyxie et saisissant jusqu'à la stupéfaction. Parfois tellement centré sur ses soucis, ses misères, ses états d'âmes que certains lui ont décerné le titre de "premier des romantiques", il sait aussi "dire Dieu" de manière tellement juste, tellement pondérée qu'il a mérité le titre, rarissime, de "Théologien". Avant lui, seul l'apôtre St Jean est ainsi nommé, et après lui ce titre n'a été accordé qu'à St Syméon le "nouveau" Théologien.

Ayant entrepris quelques fouilles dans les tréfonds des bibliothèques numériques, j'en ai ramené quelques textes (entiers ou extraits) auxquels j'ai adjoint ce qui se trouvait plus facilement sur la toile.

Pour chacun, j'ai indiqué, outre un titre (plus ou moins conventionnel), sa référence selon la classification de Migne, l'édition dont la traduction est tirée ainsi que l'indication de la mise en ligne.
Précisons.

Nomenclature Migne

L'abbé Migne a édité les œuvres de St Grégoire de Nazianze dans les volumes 35 à 38 de sa patrologie grecque. C'est sur cette classification que sont actuellement référencés les œuvres de Grégoire.
Ces œuvres sont regroupées en 45 **Discours** (PG 35 et 36), 244 **Lettres** (PG 37. 21-395), 185 **poèmes** (PG 37. 398-1600), quelques **épitaphes et épigrammes** (PG 38. 9-131)
Si retrouver un discours ou une lettre ne pose pas de difficulté particulière, il n'en est pas de même des Poèmes.
Ces **Poèmes** sont regroupés en deux "livres", eux-mêmes scindées en deux sous-groupes.

Le "premier livre" (poèmes théologiques) est composé de 38 *Poèmes dogmatiques* (PG 37. 522-398) et de 40 *Poèmes moraux* (PG 37. 522-968)
Le "second livre" (poèmes historiques) regroupe 99 *Poèmes sur lui-même* (PG 37. 970-1541) et 8 *Poèmes sur d'autres* (PG 37. 1541-1600)
Ainsi, P II, 1, 11 réfère au second livre des Poèmes (poèmes historiques), première section (poèmes sur lui-même) et désigne le n° 11, à savoir le très long poème "sur sa propre vie" (de vita sua).

Sources

Les traductions présentée ici proviennent de diverses éditions. J'ai donc indiqué la référence bibliographie selon le système de référence suivant :

Bernardi 2004 : Grégoire de Nazianze, *Poèmes personnels*, t. 1, Collection des Universités de France, Belles Lettres, Paris 2004
Boulenger 1908 : Textes et documents pour l'étude du christianisme historique : Grégoire de Nazianze, discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée, par Fernand Boulenger, 1908
Cohen 1840 : Athanase le grand et l'Eglise de son temps en lutte contre l'arianisme, traduit par J. Cohen, précédé du Panégyrique de St Athanase par St Grégoire de Nazianze, 1840
Darolles 1839: Choix de Poésies Religieuses de S. Grégoire De Nazianze, Synésius, S. Clément, etc. Publié par G. B. Darolles, 1839
Gallay 1941: Grégoire de Nazianze, *Poèmes et lettres*, choisis et traduits avec introduction et notes par Paul Gallay, Emmanuel Vitte, éditeur, Lyon 1941 (sur le site "Patristique.org")
Gallay 1995 : Grégoire de Nazianze, Cinq discours théologiques, coll. "Pères dans la foi" n° 61, 1995
Perrodil 1862 : Œuvres poétiques de Victor de Perrodil,"l'enfer du Dante", 1862 : Poésie didactique (p 337 ss) St Grégoire de Naziance, "poèmes divers : fragments"
Planche 1824 : Esprit de St Basile, de St Grégoire de Nazianze et de St Jean Chrysostome, traduit du grec par M. Planche, 1824
Planche 1827: Choix de Poésies et de Lettres de Saint Grégoire de Nazianze, avec le texte grec en regard; Publié par J. Planche, Professeur de rhétorique au Collège Royal de Bourbon. 1827
Quéré 1982 : Riches et pauvres dans l'Eglise ancienne, collection "ichtus/les pères dans la foi", 1ere édition 1962, coll. "ichtus" n° 6
Sommer 1853 : Les auteurs grecs expliqués par une méthode nouvelle : Grégoire de Nazianze, "Homélie sur les Machabées", traduit et annoté par M. Sommer, 1853
V. 1824: Lettres choisies des Pères, Traduction nouvelle par M. V*** Tome 1, 1824

Mise en ligne

Pour les textes déjà mis en ligne par ailleurs, j'ai indiqué, dans le mesure du possible, le nom de la personne ayant numérisé le texte, le site sur lequel le texte se trouve ainsi que l'adresse même de la page. Pour ceux dont c'est la première mise en ligne, je me suis contenté de l'indication "Albocicade".

St Grégoire le Théologien
Discours et homélies

Paroles de quelques soldats chrétiens sur la place publique.

Nomenclature Migne : Discours 4 (extrait)
Source : Planche 1824
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

L'empereur Julien les avait engagés par ses artifices et par ses largesses à brûler un peu d'encens devant ses statues, au bas desquelles on avait peint de faux dieux. Ces soldats étant ensuite revenus à eux-mêmes, allèrent sur la place publique désavouer hautement cet hommage impie, en s'écriant:
"Nous sommes chrétiens, oui, chrétiens dans le cœur. Que cette déclaration soit entendue de tous les hommes, et surtout de ce Dieu pour lequel nous voulons vivre et mourir. Non, nous ne t'avons point trahi, ô Christ notre Sauveur, nous n'avons point abjuré la foi promise à ton saint nom. Si la main a commis une faute, le cœur n'y a point participé ; si les artifices de l'empereur ont trompé nos yeux, son or corrupteur n'a porté aucune atteinte mortelle à notre âme. Notre sang va laver notre impiété ; notre sang va nous purifier de toute souillure."
Ces soldats allèrent ensuite trouver l'empereur, et, jetant l'or qu'ils avaient reçu, lui dirent:
"Prince, ce ne sont pas des présents que nous avons reçus, mais un arrêt de mort. On ne nous a point appelés pour nous honorer, mais pour nous flétrir. Accordez à vos soldats la grâce qu'ils vous demandent. Immolez-nous à Jésus-Christ, que nous reconnaissons pour notre unique souverain. Faites brûler ceux qui ont brûlé un criminel encens; réduisez en cendres ceux qui ont été souillés par ces cendres impures; coupez ces mains que nous avons étendues pour un impie hommage, ces pieds qui ont trop bien servi notre coupable empressement. Honorez de vos largesses ceux qui pourront en jouir sans remords. Pour nous, qui avons Jésus-Christ lui-même en partage, que pouvons-nous désirer de plus, puisque nous avons tout avec lui ?"

Discours d'un perse à l'empereur Julien, pour l'engager à brûler sa flotte.

Nomenclature Migne : Discours 5 (extrait)
Source : Planche 1824
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Pendant que Julien faisait la guerre en Asie contre Sapor, roi des Perses, un transfuge de cette nation vint le trouver dans son camp. C'était un vieillard adroit et délié, qui amenait avec lui d'autres transfuges, propres à jouer les rôles subalternes dans la fourberie qu'il méditait. Il feignit d'être tombé dans la disgrâce de Sapor, et de chercher un asile chez les Romains. Après s'être insinué dans l'esprit de Julien par le récit pathétique de ses prétendus malheurs, et par des protestations d'un zèle sincère pour l'empereur, aussi bien que d'une haine irréconciliable contre Sapor, il déclara qu'il s'était adressé aux Romains avec d'autant plus de confiance, qu'il pouvait les rendre maîtres de la Perse, s'ils voulaient suivre ses conseils, et il adressa le discours suivant à Julien :
"Que faites-vous prince? Est-ce avec un tel système de lenteur et de mollesse que vous devez conduire une guerre si importante? Pour quoi ces vaisseaux chargés de vivres, ces magasins flottants, et cet attirail inutile qui favorise la paresse et amollit les courages ? L'ennemi le plus

dangereux et le plus difficile à dompter, c'est le ventre, et la nonchalance qu'inspire aux lâches la facilité de la fuite. Si vous m'en croyez, laissez là tout cet appareil naval; il est un autre chemin plus sûr et plus facile, par lequel vous pourrez, sous ma conduite, car je connais parfaitement toutes les routes de la Perse, pénétrer dans le pays ennemi, et arriver au terme glorieux de votre entreprise. Pour moi, je n'attends de récompense de mon zèle et de mes conseils, qu'après l'heureux succès dont ils seront couronnés."
Après qu'il eut tenu ce discours, et qu'il eut ainsi persuadé l'empereur, car les esprits légers sont crédules, et d'ailleurs la main divine le poussait à sa perte, ce ne fût plus qu'un enchaînement de calamités. Sa flotte fut la proie des flammes, la famine consuma ses troupes, et leur chef devint un objet de risée, car il semblait ainsi s'être donné la mort à lui-même; ses espérances s'en allèrent en fumée, et le conducteur persan disparut avec ses promesses .

Discours funèbre de Césaire
frère de Grégoire

Nomenclature Migne : Discours VII
Source : Boulenger 1908
Numérisation et mise en ligne : Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer, sur le site de Remacle http://remacle.org/bloodwolf/eglise/gregoire/cesaire.htm

I. Vous croyez de moi peut-être, amis, frères, pères, douces choses et doux noms, que c'est pour répandre des plaintes et des gémissements sur celui qui s'en est allé, que je m'empresse d'entreprendre ce discours, ou bien pour m'étendre en des discours longs et ornés, qui font l'agrément de la foule. [2] Et vous voilà préparés, les uns à partager mon deuil et mes plaintes, afin dans mon malheur de pleurer vos propres malheurs, vous tous qui avez quelque chose de semblable, et de tromper votre douleur grâce aux malheurs d'un ami ; les autres, à vous repaître l'oreille et goûter quelque plaisir : [3] il faudrait que nous fissions étalage même de notre infortune, ainsi que nous en usions jadis, au temps où nous étions trop attaché aux choses de la matière et désireux notamment de la gloire de l'éloquence, avant que nous n'eussions élevé les yeux vers le Verbe de vérité, le très haut, et donné tout à Dieu de qui tout vient, pour recevoir Dieu en échange de tout. [4] Point du tout, ne pensez pas cela de moi, si vous voulez penser sainement. Nous ne donnerons point à celui qui est parti plus de larmes qu'il ne convient, n'admettant même point chez les autres les choses de ce genre, et dans l'éloge non plus, nous ne dépasserons la mesure. Pourtant un présent cher et très approprié, s'il en est un, pour l'homme éloquent, c'est un discours, et pour celui qui aima singulièrement mes discours, c'est l'éloge; [5] même ce n'est pas seulement un présent, c'est aussi une dette, la plus juste de toutes les dettes. Mais nous paierons suffisamment tribut à l'usage qui règle ces choses et par nos larmes et par nos éloges, — et ceci n'est même pas étranger à notre philosophie, car « la mémoire des justes sera accompagnée de louanges » (Prov., x, 7), et : « Sur le mort, est-il dit, verse des larmes, et comme un homme qui souffre des choses dures, commence à gémir » (Eccl., xxxviii, 16), pour nous préserver également de l'insensibilité et de l'excès. [6] Puis après cela, nous montrerons la faiblesse de la nature humaine, nous rappellerons la dignité de l'âme, nous ajouterons la consolation qui est due aux affligés, et nous ferons passer le chagrin, de la chair et des choses temporelles, aux choses spirituelles et éternelles.

II. Césaire eut — pour commencer par où il est le plus expédient pour nous — des parents que tous vous connaissez, et dont la vertu, que vous voyez et dont vous entendez parler, fait et votre envie et votre admiration, est pour vous un sujet de récits auprès de ceux qui l'ignorent, si toutefois il en est, — chacun de vous s'attachant à quelque détail particulier, puisque

l'ensemble n'est pas à la portée du même homme ni l'œuvre d'une seule langue, malgré tout l'effort et tout le zèle qu'on y pourrait apporter. [2] Entre les titres nombreux et considérables qu'ils ont à l'éloge (à moins qu'on ne trouve excessive mon admiration pour ma maison), il en est un, le plus grand de tous, qui est en outre comme une marque distinctive, la piété ; je parle des vénérables têtes blanches que vous voyez, non moins respectables par la vertu que par la vieillesse, dont le corps est fatigué par le temps, mais dont l'âme est jeune pour Dieu.

III. Le père, de l'olivier sauvage greffé avec succès sur l'olivier franc et associé à sa graisse (Rom., xi, 17 suiv.), au point qu'on le chargea de greffer autrui et qu'on lui confia la culture des âmes, haut et présidant hautement à ce peuple, est un second Aaron ou Moïse, qui mérita d'approcher de Dieu et de dispenser la voix divine à ceux qui se tiennent à distance, doux, sans colère, la sérénité sur le visage, la chaleur dans l'âme, abondant en biens apparents, plus riche en biens cachés. [2] Pourquoi vous dépeindrions-nous ce qui vous est connu? Non, nous aurions beau nous étendre en un long discours ; nous ne pourrions établir de proportion entre ce qu'il mérite, ce que chacun sait et attend, et ce discours. Et mieux vaut s'en remettre à la pensée que de mutiler par la parole la plus grande partie de cette merveille.

IV. La mère, dès longtemps et depuis des générations consacrée à Dieu ; et comme un héritage nécessaire, non seulement sur elle-même mais aussi sur ses enfants, faisant descendre la piété, « vraie masse sainte formée de saintes prémices » (Rom., xi, 16), qu'elle augmenta et accrut si bien que certains (je le dirai, si audacieux que soit ce propos) croient et disent que la perfection même de son mari n'a pas été l'œuvre d'un autre, et que, ô prodige! comme prix de sa piété, il lui fut donné une plus grande et plus parfaite piété.

[2] Aimant leurs enfants tous deux et aimant le Christ, chose des plus extraordinaires, ou plutôt aimant le Christ plus qu'aimant leurs enfants, puisque de leurs enfants ils n'avaient qu'une seule jouissance, celle de les voir tirer du Christ et leur renom et leur nom, et que leur bonheur en enfants n'eut qu'une règle, la vertu et l'union avec le bien. [3] D'entrailles miséricordieuses, compatissants, soustrayant la plupart de leurs biens aux vers, aux voleurs et au dominateur du monde, de l'exil émigrant vers la demeure, et pour héritage très grand à leurs enfants thésaurisant la gloire qui leur venait de là. [4] Oui, c'est de la sorte aussi qu'ils ont marché à grands pas vers une grasse vieillesse (Od., XIX, 367), égaux en vertu et en âge, pleins de jours (Gen., xxv, 8), aussi bien de ceux qui demeurent que de ceux qui passent ; privés chacun du premier rang sur terre dans la mesure où ils s'interdisaient mutuellement la prééminence ; et ils ont rempli la mesure du bonheur complet, sauf à la fin ce qu'il faut nommer, suivant l'idée qu'on s'en peut faire, soit une épreuve soit une grâce de la Providence. [5] Et cela veut dire, d'après moi, qu'ayant envoyé devant eux celui de leurs enfants que l'âge exposait le plus à tomber, ils peuvent désormais finir leur vie en sécurité et se transporter là-haut avec toute leur maison.

V. Et si j'ai donné ces détails, ce n'est point que je désire les louer, ni que j'ignore qu'on atteindrait difficilement à leur mérite, même en consacrant à leur éloge toute la matière d'un discours; mais j'ai voulu montrer que la vertu était pour Césaire une obligation de famille, et que vous ne devez pas trouver étonnant ou incroyable qu'avec de tels parents il se soit rendu digne de telles louanges; et que vous le devriez au contraire, s'il eût jeté les yeux sur d'autres, pour négliger les exemples domestiques et proches.

[2] Ses débuts furent donc tels qu'il convient aux hommes réellement bien nés et qui doivent bien vivre. Mais, sans parler des avantages vulgaires, sa beauté, sa taille, la grâce du héros en toutes choses, et cette eurythmie quasi musicale, — car il ne nous appartient même pas

déjuger de pareilles choses, encore qu'elles n'apparaissent pas sans importance aux autres, — je vais en arriver à la suite du discours et aux points que, en dépit même de mes désirs, je ne puis facilement négliger.

VI. Nourris et élevés dans de tels principes, et suffisamment exercés dans les sciences d'ici, où on vit Césaire par une promptitude et une élévation naturelle plus qu'on ne saurait dire surpasser le plus grand nombre (ah! comment ne pas verser des larmes en repassant ces souvenirs? comment empêcher la douleur d'infliger un démenti à ma philosophie, contrairement à ma promesse?), [2] quand le moment de nous expatrier fut venu, ce fut aussi pour l'un et l'autre le temps de la première séparation; car moi je m'arrêtai dans les écoles de Palestine, florissantes à cette époque, par amour de la rhétorique, et lui alla occuper la ville d'Alexandre qui était et passait pour être, alors comme aujourd'hui, le laboratoire de toutes variétés de sciences.

[3] Quelle est la première ou la plus grande à rappeler des qualités de celui-là? que puis-je omettre sans causer à mon discours son plus grand préjudice? qui fut plus que lui fidèle à ses maîtres? qui fut plus cher à ceux de son âge? qui évita davantage la société et la fréquentation des méchants? qui rechercha davantage celle des meilleurs, et en particulier ceux de ses compatriotes les plus distingués et les mieux connus? persuadé que s'il y a une chose aussi qui n'est pas d'une mince influence sur la vertu ou le vice, ce sont les liaisons. [4] En conséquence, qui fut plus que lui estimé des magistrats? et qui, dans toute la ville, où cependant à cause de son immensité tous demeurent ignorés, fut plus connu pour sa sagesse ou plus fameux pour son intelligence?

VII. Quel genre n'a-t-il pas abordé dans la science? ou plutôt abordé comme un autre ne le fait même pas pour une seule branche? à qui a-t-il permis d'approcher de lui, même un peu, je ne dis pas parmi ses camarades et ceux de son âge, mais même parmi de plus âgés et de plus anciens dans l'étude,— exercé dans toutes les parties comme on l'est dans une seule, et dans chacune comme s'il l'eût cultivée à la place de toutes, surpassant ceux qui sont prompts de nature par son assiduité, et ceux qui sont généreux au travail par la pénétration de son intelligence, ou plutôt l'emportant en promptitude sur les esprits prompts et en application sur les laborieux, et sur ceux qui se distinguent par ces deux qualités, par l'une et par l'autre?

[2] En géométrie et en astronomie, dans la science dangereuse pour les autres, il ramassait tout ce qu'elle a d'utile, c'est-à-dire que l'harmonie et l'ordre des choses célestes lui faisait admirer le Créateur ; et il évitait tout ce qu'elle a de nuisible, n'attribuant pas au cours des astres ce qui est et ce qui arrive, comme ceux qui dressent la créature, leur compagne d'esclavage, en face du Créateur, mais à Dieu, en même temps que tout le reste, comme il est juste, rapportant aussi leurs mouvements. [3] Quant aux nombres, aux calculs et, dans l'admirable médecine, à toute cette partie qui étudie les natures, les constitutions et les principes des maladies, afin, en même temps qu'on enlève les racines, de supprimer aussi les rejetons, qui eût été assez ignorant ou jaloux pour lui attribuer la seconde place et ne pas se tenir pour satisfait d'être compté immédiatement après lui, et d'occuper en second la première place? [4] Ce ne sont point là des paroles sans témoignages : les contrées tout ensemble de l'orient et du couchant, et toutes celles que celui-là parcourut plus tard, sont des stèles commémoratives de son savoir.

VIII. Quand après avoir amassé, comme un grand navire des marchandises de tous pays, toutes les vertus et toutes les sciences dans sa seule âme, il repartit pour sa ville, afin de faire participer les autres à sa belle cargaison de science, il se produisit alors un fait merveilleux ; et

il n'est rien de tel — car il y a pour moi entre tous du charme dans ce souvenir, et il pourra vous faire quelque plaisir — que de le rapporter brièvement.

[2] Notre mère formait un vœu digne d'une mère et de l'amour qu'elle a pour ses enfants : c'était, comme elle nous avait vus partir tous deux, de nous voir aussi revenir ensemble ; car nous paraissions, sinon aux autres, du moins à notre mère, un couple digne qu'on souhaitât d'en avoir le spectacle, quand nous étions vus l'un avec l'autre ; et le voilà aujourd'hui misérablement séparé par l'envie. [3] Dieu en ayant ainsi disposé, lui qui entend une juste prière et honore l'amour des parents pour des enfants vertueux, sans aucune préméditation ni entente, l'un venant d'Alexandrie, l'autre de la Grèce, dans le même temps dans la même ville nous descendîmes, l'un par terre, l'autre par mer. [4] Cette ville était Byzance, aujourd'hui la capitale de l'Europe. Là, Césaire, avant qu'il fût longtemps, acquit assez de gloire pour que des honneurs publics, un mariage illustre, une place dans l'assemblée du Sénat lui fussent offerts, et pour qu'une ambassade fût envoyée vers le grand empereur en vertu d'un décret public : afin que la première ville eût le premier des savants pour ornement et pour gloire, s'il avait à cœur qu'elle fût réellement la première et digne de son nom, [5] et pour qu'elle pût ajouter à tous les récits dont elle était l'objet l'orgueil de compter Césaire au nombre et de ses médecins et de ses habitants, bien que, avec ses autres illustrations, elle fût riche en hommes, grands aussi bien dans la philosophie que dans le reste de la science.

[6] Mais c'est assez sur ce sujet. A ce moment, l'événement sembla aux autres une coïncidence étrange et fortuite, comme le hasard en comporte beaucoup dans nos affaires ; mais aux personnes pieuses, il apparut 'très clairement que cette conjoncture n'était rien d'autre que le fait de parents pieux, réunissant leurs enfants par terre et par mer, et rien que pour voir leurs souhaits accomplis.

IX. Voyons! gardons-nous aussi d'omettre une des belles actions de Césaire, que les autres peut-être trouvent petite et même indigne de mémoire, mais qui, à mes yeux, paraissait à cette époque et paraît encore aujourd'hui très grande, — si toutefois l'amour fraternel est une chose louable, — et que je ne cesserai de placer en première ligne, chaque fois que j'aurai à passer en revue ses actions.

[2] La ville voulait le retenir par les honneurs dont j'ai parlé et, quoi qu'il arrivât, protestait qu'elle ne le lâcherait point ; mais je tirai en sens contraire et je réussis, moi qui, en toutes circonstances, eus une grande place dans l'estime de Césaire, à satisfaire les parents dans leur vœu, la patrie dans une dette, moi-même dans mon désir. [3] Je le pris pour associé de ma route et compagnon de voyage, et je me vis préférer non seulement à des villes et à des peuples, à des honneurs et à des richesses, qui, en grand nombre et de tous côtés, ou bien affluaient vers lui ou bien se laissaient espérer, mais presque à l'empereur lui-même et aux ordres partis de là.

[4] Dès lors je résolus de vivre en philosophe et de me conformer à la vie d'en-haut, après avoir, comme un lourd despote et une pénible maladie, secoué toute ambition ; ou plutôt le désir était ancien, la vie vint plus lard. [5] Pour lui, quand il eut consacré les prémices de sa science à sa patrie, et excité une admiration digne de ses travaux, après cela un désir de gloire, de se faire le protecteur de la ville, comme il me le persuadait le livre à la cour, fait qui n'était pas précisément pour me plaire, ni à mon gré, — car je dirai pour m'excuser auprès de vous qu'une place quelconque auprès de Dieu est meilleure et plus haute que le premier rang auprès du roi d'ici-bas ; — pourtant il ne méritait pas de blâme. [6] En effet, vivre en philosophe, si c'est une chose très grande, c'est aussi par là même une chose très difficile ; l'entreprise n'est

pas à la portée d'un grand nombre, mais seulement de ceux qui sont appelés par la grande intelligence divine qui prête une main opportune aux élus. [7] D'autre part, ce n'est pas peu de chose, quand on s'est proposé la seconde vie, de participer à la vertu ; de faire plus d'estime de Dieu et de son propre salut que de l'éclat d'en bas ; de considérer cet éclat comme un théâtre ou un masque des choses vulgaires et éphémères pour jouer la comédie de ce monde, tandis que soi-même on vit pour Dieu, avec l'image qu'on sait avoir reçue de lui et devoir à celui qui l'a donnée : réflexions auxquelles nous savons avec certitude que Césaire s'est livré.

X. D'une part, il occupe le premier rang parmi les médecins, sans avoir besoin de beaucoup d'effort, et en se bornant à montrer son savoir, ou plutôt une sorte de court préliminaire de son savoir ; et aussitôt compté au nombre des amis de l'empereur, il recueille les plus grands honneurs. [2] Mais d'autre part il offre gratuitement aux magistrats la charité de son art, persuadé qu'il n'y a rien comme la vertu et le renom que donnent les plus belles actions pour pousser en avant. Ceux à qui il était inférieur par le rang, il les surpassait de beaucoup par la réputation ; aimé de tous pour sa réserve, et à cause de cela se voyant confier les objets précieux, sans qu'il eût besoin du serment d'Hippocrate, si bien que la simplicité de Cratès n'était rien, en regard de la sienne ; [3] entouré par tous d'un respect qui dépassait sa dignité ; toujours estimé digne de sa grande fortune présente, et jugé digne de la fortune plus grande qui se laissait espérer, aux yeux des empereurs eux-mêmes et de tous ceux qui tiennent la première place après eux. [4] Et le plus important, c'est que ni la réputation ni les plaisirs qui étaient à sa portée ne corrompirent la noblesse de son âme ; mais entre les titres nombreux et considérables qui lui appartenaient, le premier dans son estime, c'était d'être chrétien et de porter le nom de chrétien, et tous les biens ensemble n'étaient pour lui qu'enfantillage et bagatelle auprès de ce seul bien-là. [5] Le reste n'était que jeux destinés à autrui et sur une sorte de théâtre bien vite dressé et disparu, plus facile peut-être à détruire qu'à édifier, comme on peut voir par les nombreuses vicissitudes de la vie et par les alternatives de hauts et de bas de la prospérité ; il n'y avait qu'un bien qu'on possède en propre, et qui reste sûrement, la piété.

XI. Voilà quelle était la philosophie de Césaire, même sous la chlamide; voilà dans quelles pensées il vécut et s'en alla, manifestant sous le regard de Dieu une piété plus grande que celle qui paraissait en public, la piété de l'homme caché (I Petr., iii, 4). [2] Et s'il faut que je laisse tout de côté : la protection accordée à ceux de sa famille qui avaient eu des revers, son mépris du faste, son égalité pour ses amis, sa franchise avec les magistrats, et en faveur de la vérité les luttes et les discours sans nombre où il s'engagea bien des fois et contre bien des hommes, non seulement avec sa raison, mais encore avec toute l'ardeur de sa piété, — il y a un trait que je vais raconter pour les remplacer tous, c'est ce qu'il y a de plus notable chez lui. [3] Il déchaînait sa rage contre nous, l'empereur au nom odieux. Sa fureur avait débuté contre lui-même, et sa renonciation au Christ l'avait déjà rendu insupportable aux autres. Il n'apportait même pas la même grandeur d'âme que le reste des ennemis du Christ à se faire inscrire dans l'impiété, mais il escamotait le persécuteur sous une apparence de modération ; et semblable au serpent tortueux qui posséda son âme, il usait de toutes sortes de manœuvres pour entraîner les malheureux dans son propre abîme. [4] Son début dans l'artifice et la ruse, ce fut, ceux qui souffraient comme chrétiens, de les punir comme malfaiteurs, pour nous priver même de la gloire des combats; car il enviait jusqu'à cela aux chrétiens, le brave. Le second, ce fut qu'on donna à ce qui se faisait le nom de persuasion et non celui de tyrannie, afin qu'il y eût plus de honte que de danger pour ceux qui passeraient de leur plein gré du côté de l'impiété. [5] Attirant les uns par des richesses, les autres par des dignités, d'autres par des promesses, d'autres par des honneurs de tout genre qu'il n'offrait même pas en roi, mais en pur esclave, aux yeux de tous, tous enfin parla magie des discours et par son propre exemple, il en arrive,

après bien des hommes, à tenter même Césaire. Hélas! quel égarement et quelle folie, s'il espérait dans un Césaire, dans mon frère, dans le fils des parents que vous savez, trouver une proie!

XII. Mais je veux insister un peu sur ce trait, je veux jouir du récit, comme ceux qui étaient présents jouirent du spectacle. Il s'avançait le héros, armé du signe du Christ, ayant le grand Verbe pour se protéger contre un adversaire riche en armes, grand par l'habileté de l'éloquence. [2] Mais sans se sentir frappé devant ce spectacle, sans que la flatterie lui fît rien rabattre de son orgueil, il était prêt en athlète à lutter par la parole et par l'action contre un homme puissant dans l'une et dans l'autre. [3] Telle était l'arène, et tel le champion de la piété. Et comme agonothète, il y avait d'une part le Christ, armant son athlète de ses propres souffrances, de l'autre un tyran redoutable, caressant par l'affabilité de ses paroles et épouvantant par l'immensité de sa puissance ; [4] pour spectateurs, d'un côté et de l'autre, ceux qui restaient encore à la piété et ceux qui s'étaient laissé entraîner par lui, attentifs à regarder de quel côté pencherait leur sort et plus inquiets de connaître le vainqueur que ceux qu'entouraient les spectateurs.

XIII. Ne crains-tu pas pour Césaire, qu'il n'ait des sentiments indignes de son courage? « Rassurez-vous ». La victoire est avec le Christ, qui a vaincu le monde (Jo., xvi, 33). Pour rapporter par le détail ce qui, à ce moment, fut dit et mis en avant, aujourd'hui, sachez-le bien, je donnerais tout. Car il y a des artifices et des subtilités de raisonnement qu'on trouve dans la discussion et que je ne me rappelle pas sans plaisir; mais ce serait tout à fait étrangère la circonstance et au discours. [2] Lorsque, après avoir réfuté toutes ses arguties de langage, et repoussé toutes ses attaques ouvertes ou cachées, comme un jeu, il eut d'une voix haute et éclatante proclamé qu'il était et demeurait chrétien, même alors il ne se voit pas congédier définitivement. [3] Car l'empereur avait un violent désir de garder contact avec la science de Césaire et de s'en faire une parure. C'est alors aussi qu'il fit entendre aux oreilles de tous la parole bien connue : « O heureux père! ô malheureux enfants! », car il daigna nous honorer aussi en nous associant à l'outrage, nous dont il avait connu à Athènes et la science et la piété. [4] Et mis en réserve pour une seconde entrée, après que la justice eut armé à propos celui-là contre les Perses, Césaire revient vers nous, exilé bienheureux, triomphateur non sanglant, plus illustre par sa disgrâce que par sa splendeur.

XIV. Pour moi cette victoire, auprès de la grande puissance de celui-là, de sa pourpre sublime et de son somptueux diadème, est à mon jugement de beaucoup plus sublime et plus honorable ; je me sens plus fier de ce récit, que s'il eût partagé avec celui-là tout l'empire.

[2] Il cède donc à la malignité des temps, et cela conformément à notre loi qui ordonne, quand le moment est venu, de braver le danger pour la vérité et de ne point trahir lâchement la piété ; mais, tant que cela est possible, de ne point provoquer les périls (Matth., x, 23), soit par crainte pour nos âmes, soit par ménagement pour ceux qui suscitent le péril. [3] Mais quand les ténèbres furent dissipées, que la terre étrangère eut rendu un juste arrêt, que le glaive eut étincelé pour abattre l'impie, que le pouvoir fut revenu aux chrétiens, faut-il dire avec quelle gloire et quel honneur, quels témoignages et combien nombreux et avec l'air d'accorder une grâce plutôt que d'en recevoir, il est de nouveau repris par le palais et voit une faveur nouvelle succéder à la première? [4] Les empereurs changèrent par le temps, mais Césaire jouit sans interruption de la bonne estime et de la première place auprès d'eux ; et il y eut une émulation entre les empereurs à celui qui s'attacherait davantage Césaire et de qui il pourrait plutôt porter le nom d'ami et de familier. Telle fut pour Césaire la piété, et les fruits de la piété. Qu’ils entendent, les jeunes gens et les hommes; et que parla même vertu, ils se hâtent

d'arriver à la même illustration — car le fruit des bonnes œuvres est glorieux (Sap., iii, 15), — tous ceux qui ont une telle fortune à cœur et la considèrent comme un élément du bonheur.

XV. Mais quelle est donc encore, entre les merveilles qui le concernent, celle où tout ensemble la piété de ses parents et la sienne reçoivent une éclatante démonstration? Il vivait en Bithynie, et remplissait une charge non vulgaire au nom de l'empereur. Elle consistait à percevoir l'argent pour l'empereur et avoir la surveillance du trésor ; c'est par là que l'empereur prélude pour lui à de plus hautes dignités. [2] Lors du tremblement de terre survenu récemment à Nicée, qui fut, dit-on, le plus terrible qu'il y eût de mémoire d'homme, et faillit surprendre en masse et faire disparaître tous les habitants en même temps que la beauté de la ville, seul des personnages de marque, ou en très rare compagnie, il échappe au danger et d'une manière invraisemblable, puisqu'il trouva un abri dans l'écroulement même et n'emporta du péril que des traces légères, assez pour puiser dans les leçons de la peur l'idée d'un salut plus grand, pour se consacrer tout entier à la région d'en-haut, pour transporter sa milice hors des choses agitées et changer de cour. [3] Voilà quelle était sa pensée, et l'objet pour lui-même de son ardent souhait, comme ses lettres me le persuadaient; car j'avais saisi cette occasion pour l'avertir, ce que même en d'autres circonstances j'avais fait sans relâche, voyant avec peine cette noble nature s'agiter dans la médiocrité, une âme à ce point philosophe se débattre dans les affaires publiques, et pour ainsi dire, un soleil voilé par un nuage.

[4] Il l'emporta sur le tremblement de terre, mais non plus sur la maladie, car il était homme. L'une de ces choses lui fut particulière, l'autre lui fut commune avec les autres ; l'une fut l'œuvre de sa piété, l'autre de sa nature. Et la consolation avait précédé la douleur, afin qu'ébranlés par sa mort nous pussions être fiers du miracle de son salut dans cette circonstance. [5] Et maintenant, le grand Césaire nous a été conservé, cendre vénérable ; mort loué ; accompagné d'hymnes succédant aux hymnes ; porté en procession aux autels des martyrs ; honoré par des mains pures de parents, la robe brillante d'une mère qui substitue la piété à la douleur, des larmes vaincues par la philosophie, des psalmodies qui endorment les chants de deuil ; et du néophyte, que l'Esprit a renouvelé par l'eau, recueillant les dignes récompenses.

XVI. C'est là pour toi, ô Césaire, le présent funèbre qui te vient de moi ; ce sont là les prémices de mes paroles, que tu m'as reproché souvent de tenir cachées et que tu devais faire éclater sur toi-même ; c’est la parure qui te vient de moi, et c'est pour toi la plus chère, je le sais bien, de toutes les parures. [2] Ce ne sont pas des étoffes de soie flottantes et moelleuses, où même pendant ta vie tu ne prenais point plaisir, à la façon du grand nombre, content d'avoir la vertu pour ornement; ni des tissus de lin transparent ni des parfums de prix répandus, que tu abandonnais aux gynécées, même autrefois, et dont une seule journée dissipe la bonne odeur; ni aucune autre de ces petites choses, chères aux petites âmes, et que recouvrirait toutes aujourd'hui cette pierre amère, avec ton beau corps. [3] Loin de moi les combats et les fables des Grecs, par lesquels on honorait de malheureux éphèbes en proposant à de misérables combats des prix misérables; et toutes ces choses, libations et prémices, bandelettes et fleurs nouvelles par lesquelles ils rendent leurs hommages aux hommes qui s'en sont allés en se faisant les esclaves d'une coutume des ancêtres et d’une douleur qui ne raisonne pas, plutôt que de la raison. [4] Mon présent c'est un discours, qui peut-être sera accueilli par le temps futur dans un mouvement sans fin, qui ne laissera point périr tout à fait celui qui a émigré d'ici, mais conservera éternellement aux oreilles et aux âmes celui que nous honorons, et présentera plus vivement que des tableaux l'image de celui que nous regrettons.

XVII. Telles sont donc les choses qui viennent de nous. Si elles sont médiocres et inférieures à ton mérite, ce que l'on fait selon ses forces, n'en est pas moins agréable à Dieu. Les unes, nous les avons données, les autres, nous les donnerons en apportant les honneurs et les souvenirs annuels, nous qui restons dans cette vie, [2] Mais toi, puisses-tu entrer dans les cieux, divine et sainte tête! puisses-tu, dans le sein d'Abraham (Luc, xvi, 22), quel qu'il soit, prendre ton repos ; puisses-tu voir la danse des anges, la gloire et la splendeur des hommes bienheureux! [3] Ou plutôt puisses-tu t'associer à leur chant et à leur allégresse, et mépriser d'en haut toutes les choses d'ici, ce qu'on nomme les richesses, les dignités abjectes, les honneurs mensongers, l'égarement causé par les sens, les agitations de cette vie, cette confusion et cette ignorance comparables à un combat dans la nuit : debout à côté du grand roi et inondé de la lumière de là-bas. [4] Nous n'en recevons ici qu'un faible rayonnement, seulement pour pouvoir nous la représenter dans des miroirs et des énigmes (I Cor., xiii, 12). Mais puissions-nous après cela arriver à la source même du beau, contempler avec un pur esprit la vérité dans sa pureté ; puissions-nous trouver, en récompense des efforts tentés ici en vue du beau, la possession et la contemplation du beau plus parfaite là-bas! Car c'est là ce terme de notre initiation que les livres et les esprits inspirés de Dieu prophétisent.

XVIII. Que reste-t-il encore? apporter les soins de la parole à ceux qui sont affligés. Il est grand, pour ceux qui sont dans le deuil, le remède qui vient d'une douleur partagée; et ceux qui ont la même part au malheur peuvent davantage pour consoler la souffrance. Ce discours donc vise tout particulièrement ceux qui sont dans ce cas, pour qui je rougirais si, de même que dans toutes les autres vertus, ils ne tenaient pas le premier rang dans la patience. [2] Car s'ils aiment leurs enfants plus que tous, plus que tous aussi ils aiment la sagesse et ils aiment le Christ ; et le départ d'ici, il y a bien longtemps qu'ils s'y sont accoutumés eux-mêmes et qu'ils en ont instruit leurs enfants, ou plutôt ils ont fait de leur vie tout entière une préparation à la délivrance. [3] Mais si encore la douleur obscurcit la raison, et semblable à une chassie qui s'insinue dans l'œil, empêche de distinguer clairement le devoir, allons, recevez une consolation, vieillards, du jeune homme ; parents, de votre fils ; de celui qui devrait recevoir les avertissements de personnes de cet âge, vous qui avez averti nombre de gens, et à qui de longues années ont accumulé l'expérience. N'ayez nul étonnement, si jeune homme j'avertis des vieillards ; c'est encore votre fait, si je puis mieux voir qu'une tête blanche.

[4] Combien de temps vivrons-nous encore, ô têtes blanches vénérées et proches de Dieu? Combien de temps souffrirons-nous ici? Même dans son ensemble, la vie des hommes n'est pas longue, à la comparer à la nature divine et immortelle ; à plus forte raison le reste de la vie, la dissolution pour ainsi dire du souffle humain, et les derniers moments de cette vie d'un temps. De combien Césaire nous a-t-il devancés? Combien de temps encore pleurerons-nous son départ? N'allons-nous pas à grands pas vers la même demeure? [5] Ne devons-nous pas sous la même pierre pénétrer dans un moment? Ne serons-nous pas la même cendre dans peu de temps? Gagnerons-nous autre chose, dans ces courtes journées, que des maux, de plus, ou à voir ou à souffrir, peut-être même à faire, avant de payer à la loi de la nature le tribut commun et immuable? de partir après les uns, de partir avant les autres, de pleurer ceux-ci, d'être pleures par ceux-là, et de recevoir des uns en échange la contribution de larmes dont nous aurons fait l'avance à d'autres?

XIX. Telle est notre vie, frères, à nous qui vivons de la vie temporelle ; telle est le mime du monde : ne pas exister et naître, naître et mourir. Nous ne sommes qu'un songe inconsistant (Job, xx, 8), un fantôme insaisissable, un vol d'oiseau qui passe, un vaisseau sur la mer ne laissant point de trace, une cendre, une vapeur, une rosée matinale, une fleur qui naît en un moment et qui meurt en un moment (Sap., v, 10, 12 ; Osée., xiii, 3). [2] « L'homme, ses jours

sont comme l'herbe ; comme la fleur du champ, ainsi il fleurira » (Ps., cii, 15). Il a bien, le divin David, médité sur notre faiblesse. Et de nouveau dans ces paroles : « Fais-moi connaître le petit nombre de mes jours » (Ps., xxxviii, 5); et il définit les jours de l'homme une mesure de palme (Ps., xxxviii, 6). Et que diras-tu à Jérémie qui va jusqu'à reprocher à sa mère son enfantement (xv, 10) à cause de ses souffrances, et cela au sujet de fautes d'autrui? [3] « J'ai tout vu, dit l'Ecclésiaste (i, 14 suiv., passim) ; j'ai parcouru par la pensée toutes les choses humaines, la richesse, le plaisir, la puissance, la gloire qui ne dure pas, la sagesse qui fuit plus qu'elle ne se laisse prendre, encore le plaisir, la sagesse encore, par des retours fréquents aux mêmes objets, les plaisirs du ventre, les jardins, une multitude de domestiques, une multitude de possessions, des verseurs de vin et des verseuses de vin, des chanteurs et des chanteuses, des armes, des satellites, des peuples qui se prosternent, des tributs amassés, le faste de la royauté, toutes les superfluités de la vie, tout le nécessaire, par quoi je me suis élevé au-dessus des rois mes prédécesseurs ; et quoi, après tout cela? [4] Tout est vanité des vanités, l'ensemble est vanité et préjugé de l'esprit (Eccl., i, 14), c'est-à-dire un élan irréfléchi de l'âme et un égarement de l'homme, punition peut-être à la suite de l'ancienne chute. Mais écoute, pour finir, le résumé de la Parole : « Crains Dieu » (Eccl., xii, 43). C'est là qu'il s'arrête dans ses perplexités, et c'est le seul gain qui te puisse venir de la vie d'ici, de trouver une direction, dans le désordre des choses visibles et troublées, vers les choses stables et non agitées.

XX. Donc, ne pleurons pas sur Césaire, puisque nous savons de quels maux il a été affranchi ; mais pleurons sur nous-mêmes, à l'idée de ceux auxquels nous avons été réservés et des trésors de maux que nous amasserons, si nous ne nous attachons pas sincèrement à Dieu, si nous ne laissons pas de côté les choses qui passent à côté de nous pour nous hâter vers la vie d'en-haut, dès notre séjour sur la terre quittant la terre et suivant sincèrement l'esprit qui nous porte vers les choses d'en-haut : [2] pensées pénibles aux petites âmes, et légères aux cœurs virils. Mais réfléchissons comme ceci. Césaire ne donnera pas d'ordres, mais il n'aura pas non plus d'ordres à recevoir d'autrui. Il ne fera trembler personne ; mais il n'aura plus à craindre la tyrannie d'un maître, souvent indigne même qu'on lui commande. [3] Il n'amassera pas de richesses ; mais aussi il n'aura pas d'envie à redouter, il ne perdra point son âme à amasser injustement ni à s'efforcer sans cesse d'ajouter à ses biens autant qu'il en a acquis. Car telle est la maladie de la richesse qu'elle ne met point de terme à ses désirs croissants, et qu'au contraire, c'est dans la boisson qu'elle voit toujours le remède à la soif. [4] Il ne fera pas étalage de discours, mais il y aura des discours pour le proposer à l'admiration. Il ne méditera pas les écrits d'Hippocrate, de Galien et de leurs adversaires, mais il n'aura pas non plus à souffrir de la maladie en puisant des chagrins personnels dans des malheurs d'autrui. Il n'expliquera pas les œuvres d'Euclide, de Ptolémée et d'Héron ; mais il ne souffrira pas non plus de l'enflure des ignorants. [5] Il ne se parera point des idées de Platon, d'Aristote, de Pyrrhon, d'un Démocrite, d'un Héraclite, d'un Anaxagore, d'un Cléanthe, d'un Épicure et de je ne sais quels personnages de l'auguste Portique et de l'Académie ; mais il n'aura pas davantage à se préoccuper de la façon de réfuter leurs sophismes.

[6] Qu'ai-je besoin de faire mention du reste? Mais du moins les objets précieux et désirables aux yeux de tous? Il n'aura pas de femme, pas d'enfants? Mais il n'aura pas non plus à les pleurer ou à être pleuré par eux, en laissant à d'autres ou en restant un monument d'infortune. [7] Il ne recevra pas de biens par héritage ; mais il aura les plus opportuns des héritiers, ceux qu'il a désirés lui-même, afin de s'en aller d'ici riche, emportant tout avec soi. 0 la libéralité! ô la consolation nouvelle! ô la grandeur d'âme de ceux qui se donnent! [8] Elle a été entendue, cette promesse digne de toute audience, et la douleur d'une mère se dissipe grâce à ce bel et saint engagement, de donner tout à son fils, la fortune qui est à lui comme un présent funéraire en l'honneur de lui, et de ne rien laisser à ceux qui l'attendaient.

XXI. N'est-ce pas encore suffisant comme consolation? Je vais recourir au remède supérieur. Je crois à ces paroles des sages, que toute âme bonne et pieuse, lorsqu'elle s'est détachée des liens du corps pour s'éloigner d'ici, entre immédiatement dans la perception et la vision du bien qui l'attend — puisque des ténèbres qui l'obscurcissaient, elle s'est purifiée, ou débarrassée, ou je ne sais comment dire — ; [2] et qu'alors elle jouit d'un plaisir indicible, qu'elle est fière et s'avance joyeuse vers son Seigneur; après s'être, comme d'une prison odieuse, échappée de la vie d'ici et débarrassée des entraves qui l'environnent et appesantissent l'aile de sa pensée, et qu'elle goûte, comme elle faisait déjà par l'imagination, la félicité mise en réserve. [3] Et peu de temps après, elle .reprend cette chair, sa sœur, avec qui elle méditait sur les choses de là-bas, à la terre qui l'avait donnée et qui l'avait reçue en dépôt, — d'une façon que connaît, le Dieu qui les unit et qui les sépara —, et elle l'associe à l'héritage de la gloire de là-bas; [4] et de même qu'elle avait participé à ses souffrances à cause de son union avec elle, elle la fait aussi participer à son bonheur, en se l'assimilant tout entière, ne faisant qu'un avec elle, esprit, intelligence, dieu, la vie ayant absorbé le mortel et le périssable. [5] Écoute donc les considérations que fait sur la réunion des os et des nerfs le divin Ezéchiel. (xxxviii, 3, suiv.); celles que fait après lui le divin Paul sur la maison terrestre et sur l'habitation qui n'est point faite de main d'homme (II Cor., v, 1,), l'une destinée à se dissoudre, l'autre en réserve dans les cieux ; et lorsqu'il affirme qu'aller loin du corps c'est aller vers le Seigneur, qu'il déplore cette vie avec lui comme un exil, et que pour ce motif il aspire ardemment après l'affranchissement (Philipp., i, 23).

[6] Pourquoi suis-je faible au sujet de ces espérances? Pourquoi deviens-je temporel? J'attends la voix de l'archange, la trompette dernière, la transformation du ciel, la métamorphose de la terre (II Petr., ii, 10); la liberté des éléments, le renouvellement du monde entier. [7] Alors je verrai Césaire lui-même, non plus exilé, non plus porté, non plus pleuré, non plus regretté ; je le verrai brillant, glorieux, élevé, tel que je t'ai vu en songe bien des fois, ô le plus aimant et le plus aimé des frères, soit que mon désir ait produit cette image ou la réalité.

XXII. Maintenant donc, laissant de côté les thrènes, je vais jeter les regards sur moi-même, par crainte de porter en moi sans le savoir un digne sujet de thrènes, et j'examinerai mes propres affaires. Fils des hommes, car c'est à vous que le discours arrive, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant et l'intelligence épaisse? Pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge (Ps., iv, 3), vous imaginant que la vie d'ici est une grande chose et que ces rares jours sont nombreux, et de cette séparation aimable et douce vous détournant comme d'une chose pénible et affreuse? [2] Ne nous connaitrons-nous pas nous-mêmes? Ne renoncerons-nous pas au apparences? Ne fixerons-nous pas nos regards sur les choses de l'esprit? N'allons-nous pas, s'il faut nous affliger de quelque chose, gémir au contraire de cet exil qui se prolonge (Ps., cxix, 5), comme le divin David qui appelait maisons de ténèbres, lieu de douleur, boue d'abîme et ombre de mort les choses d'ici (Ps., lxviii, 3; xliii, 20); puisque nous nous attardons dans les tombeaux qui nous enveloppent, et qu'en qualité d'hommes nous mourons de la mort du péché, alors que nous sommes nés dieux. [3] Voilà la crainte qui s'empare de moi, qui s'attache à moi et le jour et la nuit; et je ne puis respirer à la pensée de la gloire de là-bas et du tribunal de là ; l'une que je désire au point même de pouvoir dire : « Mon âme défaille dans l'attente de ton salut » (Ps., cxviii, 81); l'autre qui m'inspire de la frayeur et de l'aversion. [4] Ce que je crains, ce n'est pas de voir ce corps tomber en dissolution et en ruine pour disparaître complètement mais bien que la glorieuse créature de Dieu (glorieuse quand elle marche droit, comme elle est infâme quand elle s'égare), où résident la raison, la loi, l'espérance ne soit condamnée à la même ignominie que les êtres sans

raison et ne soit rien de plus après la séparation comme ce serait à souhaiter du moins pour les hommes pervers et dignes du feu de là-bas.

XXIII. Puissé-je mortifier les membres qui sont sur la terre (Coloss., iii, 5)! Puissé-je absorber tout dans l'esprit, et marcher dans la voie étroite et accessible au petit nombre, non dans la voie large et libre (Matth., vii, 13-14)! Car ce qui vient après est brillant et grand, et l'espérance dépasse notre mérite.

[2] Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui (Ps., viii, 5)? Quel est sur moi ce nouveau mystère? Je suis petit et grand, humble et élevé, mortel et immortel, terrestre et céleste; cela avec ce bas monde, ceci avec Dieu ; cela avec la chair, ceci avec l'esprit. [3] Il faut que je sois enseveli avec le Christ, que je ressuscite avec le Christ, que je sois héritier avec le Christ, que je devienne fils de Dieu, Dieu même. Voyez jusqu'où dans sa marche nous a élevé ce discours. Peu s'en faut que je ne rende grâce au malheur qui m'a suggéré de telles réflexion et m'a rendu plus désireux d'émigrer d'ici. [4] Voilà ce que nous indique ce grand mystère ; voilà ce que nous indique le Dieu qui s'est fait homme et pauvre pour nous afin de relever la chair, de sauver son image, de renouveler l'homme, pour que tous nous ne fassions qu'un dans le Christ, qui s'est fait en nous absolument tout ce qu'il est lui-même, pour qu'il n'y ait plus parmi nous ni homme ni femme, ni barbare ni scythe, ni esclave ni libre (Gal., iii, 28), distinctions de la chair ; [5] mais que nous portions seul en nous-même le caractère divin, par qui et pour qui nous sommes nés et que sa forme et son empreinte suffisent à elles seules à nous faire reconnaître.

XXIV. Et puissions-nous être ce que nous espérons par la grande bonté de ce Dieu magnifique qui demande peu pour accorder beaucoup, et maintenant et dans le temps qui suivra, à ceux qui l'aiment sincèrement! excusant tout, endurant tout (I Cor., xiii, 7) par amour pour lui et par espérance en lui; rendant grâces de tout: de la prospérité aussi bien que de l'adversité, je veux dire des joies et des douleurs, car même là l'Écriture voit souvent des armes de salut; lui confiant nos âmes, les âmes de ceux qui nous devancent au terme, comme ceux qui dans un voyage commun sont plus diligents. [2] Faisons cela nous aussi: et mettons fin à ce discours, mais vous aussi à vos larmes, pour nous hâter enfin vers ce tombeau qui est le vôtre, présent triste et durable que Césaire tient de vous ; préparé pour des parents et pour la vieillesse, comme il est naturel et donné à un fils et à la jeunesse, contrairement à la vraisemblance, mais non pas sans raison aux yeux de celui qui dirige nos affaires.

[3] O maître et auteur de toutes choses, et spécialement de cette créature-ci, Dieu des hommes qui sont à toi, père et pilote, seigneur de la vie et de la mort, gardien et bienfaiteur de nos âmes, toi qui fait et transformes toutes choses par l'industrie de ton Verbe, à propos et de la manière que tu sais, grâce à la profondeur de ta sagesse et de ta providence, puisses-tu recevoir aujourd'hui Césaire comme prémices de notre départ! [4] Si c'est le dernier que tu reçois le premier, nous cédons à tes décrets qui mènent tout : mais puisses-tu nous recevoir aussi dans la suite, au moment opportun, après nous avoir régis dans la chair autant qu'il sera utile! et puisses-tu nous recevoir préparés par ta crainte et non troublés, ni reculants au jour dernier, ne nous arrachant pas avec effort aux choses d'ici, ce qui est le fait des âmes amies du monde et amies de la chair, mais nous empressant vers cette vie-là, la vie longue et bienheureuse qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Eloge funèbre de Gorgonie,
sœur de St Grégoire

Nomenclature Migne : Discours 8 (extrait)
Source : Planche 1824
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Il est temps de commencer son éloge, dans lequel nous n'emploierons aucun de ces agréments qui parent et embellissent le discours, puisque celle qui est aujourd'hui le sujet de nos louanges dédaignait tous les ornements, et *que* le mépris de tonte parure lui tenait lieu de beauté.
Elle ne faisait point usage de ces riches parures, où brille l'or artistement travaillé pour donner du lustre à la beauté, ni de ces tresses blondes qui se montrent aux yeux, ou se laissent apercevoir à travers une gaze légère, ni de ces boucles qui descendent en spirales, ni de cet appareil scéniqne, élevé sur une tête dont il dégrade la noblesse, ni de la richesse d'une robe diaphane et flottante à longs plis, ni de l'éclat et de la beauté de ces pierres précieuses, dont les jets lumineux sillonnent la clarté du jour et colorent tous les objets environnants, ni de ce fard mensonger et de ce coloris trompeur dont on peint le visage, ni de cette beauté qu'on achète si facilement et à si bas prix, travaillée par un peintre terrestre, qui, dénaturant l'ouvrage du souverain Créateur, cache sous des couleurs artificieuses la figure que Dieu lui-même a formée, la dégrade honteusement en voulant l'ennoblir, et transforme l'image de la Divinité en une idole impure prostituée à tous les regards lascifs, en s'appliquant à dérober, sous le masque d'une beauté artificielle, la figure naturelle qui doit retourner à son divin Auteur et au siècle futur. Ce n'est pas qu'elle ne connût cette variété infinie d'ornements étrangers employés par les femmes; mais elle regardait comme sa plus belle parure la pureté des mœurs et la beauté intérieure de l'âme. On ne voyait sur son visage d'autres roses que la pudique rougeur de la chasteté, d'autres lis que la blancheur de l'abstinence. A l'égard de ces couleurs rouges, blanches ou noires, qu'on applique sur le visage, de ces peintures vivantes, et de cette beauté fluide, elle abandonnait ces indignes artifices aux femmes qui amusent le public sur le théâtre ou dans les carrefours, et à toutes celles qui regardent comme une honte et comme un déshonneur d'avoir de la honte.
Qui montra jamais une âme plus insensible à ses propres maux, et plus sensible à ceux des autres ! Qui tendit aux indigents une main plus libérale ! Aussi ne craindrai-je pas de citer à sa louange ces paroles de Job : *Sa porte était ouverte à tous ceux qui venaient y frapper, et jamais elle ne laissa l'étranger coucher en plein air* (Job 31). Elle était l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la mère des orphelins. A l'égard de sa compassion pour les veuves, quel plus grand témoignage dois-je en apporter que celui de Dieu même, qui l'en a récompensée en lui faisant la grâce de n'être point appelée veuve. Sa maison était la commune demeure de tous ceux de ses parents qui étaient dans le besoin. Sa fortune était le patrimoine des indigents, et leur appartenait autant que ce qu'ils avaient eux-mêmes en propre. *Elle a répandu ses libéralités, elle a donné aux pauvres* (Ps 112.18). Elle a tout dérobé à satan, elle a tout placé dans un dépôt sûr et fidèle, et n'a laissé à la terre que son corps. Elle a tout sacrifié aux espérances du siècle à venir, et n'a laissé d'autre richesses à ses enfants que l'exemple de ses vertus et la noble envie de les imiter.

De l’amour des pauvres

Nomenclature Migne : Discours XIV
Source : Quéré 1982
Numérisation et mise en ligne : sur le site de l'association et des éditions Jacque Paul Migne http://www.migne.fr/gregoire_de_nazianze_discours_14.htm

L’AMOUR DU PROCHAIN FONDE LA LOI
1. Frères et compagnons de ma misère, puisque tous nous sommes pauvres, tous nous avons faim de la grâce divine, — et les apparentes supériorités que font valoir de biens petits critères ne sauraient masquer cette vérité, — laissez-vous enseigner l’amour des pauvres, non pas d’un cœur indifférent, mais pleins au contraire de cet enthousiasme qui vous gagnera le Royaume. Priez, afin que ma parole sache vous enrichir et rassasier vos âmes et qu’elle puisse pétrir le pain spirituel dont vous êtes affamés, soit qu’à l’exemple d’un Moïse, elle fasse tomber la manne du ciel et nourrisse les hommes avec ce pain angélique, soit qu’elle parvienne avec presque rien à rassasier des milliers d’hommes dans le désert, comme le fit plus tard Jésus, notre pain véritable, le père de notre véritable vie.
Il n’est guère aisé de discerner, entre toutes, la vertu supérieure qui mérite notre préférence, c’est un peu comme si dans une prairie aux mille fleurs capiteuses, il fallait chercher la plus belle et la plus odorante, lorsque chacune attire à elle seule le promeneur par son éclat et son parfum et invite sa main à la cueillir la première. Du moins essaierai-je de les énumérer dans l’ordre.
[PAGE 106]
Catalogue des vertus.
2. Quelles belles vertus toutes trois, la foi, l’espérance et la charité ! La foi a pour témoin Abraham : il crut et en fut justifié. L’espérance, Énos, qui le premier espéra en Dieu ainsi que tous les justes persécutés à cause de cette vertu. La charité, le divin apôtre qui, pour Israël, osa proférer contre lui-même une imprécation (Rm 9,3); et Dieu lui-même qui est appelé Charité. Belle vertu aussi l’hospitalité, qu’incarnent chez les justes, Loth le sodomite qui ne ressemblait point à ses compatriotes, et chez les pécheurs la courtisane Rahab, dont le cœur était resté pur : son hospitalité lui mérita éloges et salut. Belle vertu, l’amour fraternel : Jésus en est témoin qui, non content de se faire appeler notre frère se laissa condamner au supplice pour nous sauver. Belle vertu, cet amour des hommes dont il témoigne encore en nous créant pour des œuvres bonnes et en mêlant à la boue de nos corps l’Image qui nous élèverait vers la perfection, et surtout ne s’est-il pas fait homme pour nous ? Que j’aime aussi sa grandeur d’âme, lorsqu’il refusa le secours des légions d’anges qui voulaient le défendre contre la troupe de traîtres et d’assassins, et qu’il blâma Pierre d’avoir tiré l’épée avant de guérir le soldat dont ce dernier avait tranché l’oreille.
Etienne, disciple du Christ, fit preuve plus tard du même héroïsme en priant pour les gens qui le lapidaient. Et quelle attachante vertu, la douceur : en sont témoins Moïse et David, c’est à eux surtout que l’Ecriture rend ce témoignage. Leur Maître aussi en est témoin, qui ne disputait pas, ne criait pas, n’ameutait pas les foules dans les rues, obéissait docilement à ceux qui l’emmenaient.

3. J’aime cette ardeur qui animait Phinéas lorsqu’il transperça d’un seul coup de lance la Madianite et l’Israélite afin d’effacer la malédiction qui pesait sur Israël. De son initiative il tira son surnom.
Après lui d’autres hommes en témoignent, avec ces mots : *je suis rempli d’un zèle ardent pour le Seigneur, je brille pour vous d’un zèle* [PAGE 107] *divin, le zèle de ta maison me dévore* (3 R 19,14; 2 Co 11,2; Ps 68,10). Et ces paroles qui venaient à leurs lèvres, montaient droit de leur cœur. Belle vertu, la mortification. Puisse saint Paul vous en convaincre, qui

traitait durement son corps et, par l'exemple d'Israël, frappait de terreur les gens trop sûrs d'eux-mêmes et qui ne savaient plus résister à la chair. Et voyez Jésus qui jeûne, s'éprouve, et face au tentateur, triomphe. Qu'il est beau de prier et de veiller, comme le fit notre Dieu : que la nuit de la Passion vous en convainque. Belles vertus que la chasteté et la virginité : souvenez-vous des préceptes et des sages lois que saint Paul a formulés sur le mariage et le célibat. Observez que Jésus naît d'une vierge pour honorer la génération, mais lui préférer la virginité. Belle vertu que la sobriété : imitez David qui répandit en libation l'eau qu'on lui apportait de la citerne de Bethléem, sans y goûter lui-même, parce que l'idée qu'il eût pu se désaltérer au prix de vies humaines lui était intolérable.

4. Et comme sont belles la solitude et la sérénité : Elias me l'enseigne en son Carmel, Jean en son désert, Jésus sur la montagne où il aimait à se retirer pour méditer en repos. J'apprends le prix de la frugalité avec Elias qui se cachait chez une veuve, Jean qui s'habillait de poil de chameau, Pierre qui se nourrissait chaque jour d'un as de lupin. Maint exemple dit la beauté de l'humilité mais je songe au plus admirable de tous : Sauveur et Maître du monde, Jésus s'est humilié jusqu'à revêtir la forme d'un esclave et offrir son front à l'infamie des crachats ; il s'est laissé ravaler au rang des scélérats, lui qui purifiaitle monde du péché, et il a pris l'attitude de l'esclave et a lavé les pieds de ses disciples.
Belles vertus le dénuement et le mépris des richesses, comme nous le prouve l'histoire de Jésus et Zachée : ce dernier avait distribué presque toute sa fortune le jour où Jésus entra chez lui. Et Jésus lui apprit qu'en un tel don consistait toute sainteté.
D'un mot, je dirai le mérite de la contemplation et de l'action. L'une nous élève d'ici-bas jusque vers le Saint des Saints et ramène notre esprit vers ce qui est comme lui. L'autre accueille et sert le Christ pour manifester en des œuvres le pouvoir de l'amour.
[PAGE 108]
Triomphe de la miséricorde.
5. A elles seules, chacune de ces vertus suffit à nous conduire au salut et nous mener vers l'un des séjours d'éternelle félicité. Car il est autant de demeures célestes que de façons de vivre ici-bas et Dieu les attribue à chacun selon son mérite. Pratiquez n'importe quelle vertu, toutes si vous pouvez. Mais songez essentiellement à progresser dans votre itinéraire, tâchez de suivre pas à pas le bon guide dont la marche assurée vous mènera par d'étroits chemins et par d'étroites portes jusqu'aux vastes plaines des béatitudes célestes. S'il faut en croire saint Paul et Jésus, l'amour est le premier et le plus grand commandement, qui fonde la loi et les prophètes. Eh bien, je crois qu'un de ses principaux effets en est l'amour des pauvres, la tendresse et la compassion envers notre prochain. Rien ne fait honneur à Dieu comme la miséricorde, car rien ne lui est plus apparenté, lui que *la miséricorde et la vérité précèdent, et qui préfère la miséricorde au jugement* (Ps 88,15; Os 6,6). C'est surtout au bienfait que Dieu répond par le bienfait : sa récompense est juste, il pèse et mesure la miséricorde.

6. Il faut nous ouvrir de tout notre être à tous les pauvres et à tous les malheureux quel que soit le nom de leurs souffrances : l'exige ce commandement même qui nous enjoint de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie et de pleurer avec ceux qui pleurent.
Ne sommes-nous pas comme eux des hommes ? Faisons-leur donc crédit de notre charité s'ils en ont besoin : les veuves, les orphelins, les exilés, les victimes de maîtres cruels, de magistrats impudents, de percepteurs intraitables, de brigands sauvages, de voleurs acharnés, les gens ruinés par une confiscation ou par un naufrage, tous ont droit à notre pitié ; ils lèvent vers nous d'implorants regards ainsi que nous-mêmes supplions Dieu lorsqu'il nous manque quelque chose.
Mais les hommes qui tombent inopinément dans le malheur me paraissent mériter encore plus de compassion que les gens qui ont [PAGE 109] l'habitude de souffrir. Je songe en particulier

aux victimes d’un mal maudit, dont *la chair pourrit jusqu’aux os et aux moelles* selon la menace du prophète (Is 10,18). Peu à peu les abandonne ce corps qui n’était que douleur, honte, mensonge.
Mais quel mystère m’unit à un corps ? Je l’ignore. Et comment suis-je à l’image de Dieu, étant pétri de boue ? Mon corps est-il vaillant ? Il me harcèle. Est-il malade ? Il me renfrogne. Je l’aime comme un ami de captivité. Je l’abhorre comme mon ennemi. Je le fuis comme une prison. Je le respecte comme un cohéritier. Si je cherche à l’affaiblir, qui m’aidera à entreprendre de vastes projets ? Car enfin je connais ma destination : je dois m’élever vers Dieu par des œuvres.

7. Si je me fais doux avec ce compagnon, le moyen alors d’esquiver ses coups et de me tenir ferme auprès de Dieu quand de lourdes chaînes me font trébucher et m’empêchent de me relever ? Charmant ennemi et ami perfide ! Ah ! quelle entente et quelle division ! Je chéris l’objet de ma crainte et je redoute celui de ma tendresse. A la veille de la guerre nous nous réconcilions. Vienne la paix, nous revoilà en lutte.
Quelle sagesse me gouverne ? Quel profond mystère ? Nous sommes une partie de Dieu, nous découlons de sa divinité : tant de dignité risquerait de nous exalter et de nous enorgueillir et nous en viendrions à mépriser le Créateur : aussi désire-t-il que nous le regardions toujours au sein de notre duel et de notre guerre avec le corps ; la faiblesse qui est liée à nous corrige notre fierté. Ainsi nous nous savons à la fois grands et humbles, terrestres et célestes, périssables et immortels, héritiers de lumière et de feu, ou condamnés aux ténèbres selon la voie où nous nous serons portés.
Ce mélange, c’est nous : si nous tirons trop de vanité d’être Image de Dieu, la boue dont nous sommes pétris nous ramène à plus de modestie. Méditez ce problème si le cœur vous en dit. Nous aurons pour notre part, l’occasion d’en reparler ailleurs.

8. Je reviens à présent à mon premier propos : puisque ma chair est un tel sujet de pitié, ainsi que ma faiblesse révélée dans les [PAGE 110] maux d’autrui, il faut, mes frères, prendre soin de ce compagnon de peine qu’est notre corps. J’ai eu beau l’accuser d’être mon ennemi pour les désordres qu’il jette en mon âme, je le chéris néanmoins comme un frère par respect pour celui qui nous a réunis. Veillons sur la santé de notre prochain, aussi attentivement que sur nous, qu’il soit robuste ou ruiné par la commune maladie. Nous ne sommes tous qu’un dans le Seigneur, riches, pauvres, esclaves, hommes libres, sains, malades. Pour tous, il n’est qu’une seule tête principe de tout : le Christ. Et comme font les membres d’un même corps, que chacun s’occupe de chacun, et tous de tous. N’allons donc ni négliger, ni abandonner ceux qui sont tombés les premiers dans une déchéance qui nous guette tous. Au lieu de nous réjouir de notre bonne santé, affligeons-nous plutôt des infirmités de nos frères et songeons que la sécurité de notre âme et de notre corps dépend uniquement de l’humanité que nous témoignerons à ces frères, mais précisons notre pensée.

I. TABLEAU DES PAUVRES ET DES RICHES

9. **Scandaleuse solitude du pauvre**.
Certains ne souffrent que de pauvreté ; le temps, le travail, l’amitié, la famille, les revirements de fortune peuvent y remédier, mais chez les lépreux, ce malheur devient tout à fait tragique puisque leurs mutilations leur interdisent tout travail et les empêchent de subvenir à leurs besoins. Voilà pourquoi la peur de la maladie l’emporte toujours pour eux sur l’espérance de la guérison ; c’est pourquoi ils reçoivent peu de secours de cette espérance, qui est le seul remède des malheureux. A leur pauvreté, s’ajoute la plus atroce et la plus effroyable des maladies, celle que l’on évoque dans les malédictions. Autre sujet de larmes : la foule n’ose ni les approcher ni les regarder, mais les fuit comme des objets de dégoût et d’horreur. Cette aversion que leur attire le malheur leur inflige un tourment encore plus cruel que la maladie

physique. Je ne puis songer sans pleurer à leur détresse et je sens mon cœur se briser. Puissiez-vous partager mon émotion afin que vos larmes aujour- [PAGE 111] d'hui vous évitent d'autres larmes plus tard. Mais vous êtes bouleversés, j'en suis sûr, vous tous ici qui êtes amis du Christ et amis des pauvres, et qui tenez de Dieu une divine miséricorde. Et d'ailleurs n'êtes-vous en personne, les témoins de leur détresse ?

10. Sous nos yeux s'étale un spectacle pitoyable et effrayant il faut le voir pour y croire ; des hommes tout ensemble morts et vivants, cruellement mutilés, trop défigurés pour qu'on puisse les identifier et savoir à quelle famille ils appartiennent. Des hommes ? Il s'agit plutôt de leurs misérables débris : ils nomment leur père, mère, frère, patrie pour tâcher de se faire reconnaître : « je suis le fils d'un tel et d'une telle, c'est ainsi que l'on me nomme, autrefois tu étais un ami. » Renseignements nécessaires : à les voir, on n'en eût rien deviné. Des êtres mutilés, sans argent, sans famille, sans amis et presque sans corps. Des hommes, seuls entre tous, qui ont à la fois pitié et haine pour eux-mêmes et ne savent s'ils doivent se lamenter d'avoir perdu leurs membres plutôt que d'en garder encore, et pleurer que la maladie ne leur ait tout enlevé. Il eût été moins tragique pour eux de perdre tous leurs membres au lieu d'en conserver des moignons. Une part de leur chair est morte avant que le corps périsse, et l'autre, personne ne consentira à l'enterrer. Les cœurs les plus sensibles et les plus généreux ne sont point touchés par la détresse du lépreux. Oublions-nous qu'ici-bas nous ne sommes qu'une chair enveloppée de misère et au lieu de songer à notre prochain, prétendons-nous assurer notre sécurité en fuyant leur abord ? L'on ne craint pas en général d'approcher un cadavre en voie de décomposition, on affronte sans dégoût l'odeur fétide qu'exhalent des animaux, on supporte d'être enlisé dans la boue. Mais nous prenons la fuite à la vue de ces malades. Ah ! quelle barbarie ! Et respirer le même air nous dégoûte presque !

11. Quoi de plus tendre qu'un père ? Quoi de plus sensible qu'une mère ? Mais pour eux, la nature elle aussi déroge à ses lois. Un homme a mis au monde un fils, l'a élevé,. Il a regardé comme la plus douce joie de sa vie, que de fois pour lui il a prié ! Et voici qu'il se prend à le haïr et le chasse, sans plaisir, mais sans répugnance. Une mère se souvient de ses douleurs, son cœur se déchire, elle pousse des cris lamentables et pleure son fils vivant comme s'il [PAGE 112] était expiré : « Enfant infortuné, s'écrie-t-elle, avec quelle cruauté la maladie t'arrache à moi ! Malheureux enfant, enfant que je ne connais déjà plus, enfant que je n'ai mis au monde que pour voir disparaître dans des montagnes, et des gorges désertes parmi des bêtes sauvages, tu demeureras dans une caverne et seuls des saints ermites voudront te regarder. » Et comme Job elle se lamente : *Pourquoi n'es-tu mort avant que de naître ? Pourquoi du moins n'as-tu expiré avant d'avoir connu le malheur ? Pourquoi deux genoux t'ont-ils accueilli ? Et pourquoi deux mamelles à sucer s'il te fallait mener une existence plus insupportable que la mort* (Jb 3,11) ? Ces paroles s'accompagnent de torrents de larmes. La malheureuse souhaite embrasser son fils, mais déjà sa chair lui répugne et elle repousse l'enfant.
Ce n'est point contre les scélérats que le peuple s'acharne et s'excite, c'est contre les malheureux. On voit des gens donner retraite à des meurtriers, accueillir des adultères sous leur toit et à leur table, s'attacher à des sacrilèges, courtiser des gens qui leur ont porté préjudice. Mais on pourchasse des malades dont tout le crime est de souffrir. La condition des méchants est meilleure que celle des malades, puisque l'on se glorifie de sa dureté et que l'on fuit la compassion comme un vice.

12. Ils sont bannis des cités, chassés des foyers, des places publiques, des assemblées, des chemins, des fêtes, des banquets, et ah ! quelle misère ! on leur défend même l'usage de l'eau : ils n'ont pas le droit de puiser l'eau des fontaines ou des fleuves : ils risqueraient de les

empoisonner. Mais voici le comble de l’absurde : nous les chassons comme des criminels, mais nous les obligeons à revenir comme des innocents. En effet, comme nous ne nous soucions ni de les loger, ni de les nourrir, ni de soigner leurs ulcères, ni autant que nous pouvons, de couvrir leur mal d’un vêtement, ils errent nuit et jour, sans ressources, sans habit, sans maison. Laissant à nu leurs plaies, répétant leur histoire et implorant le Créateur ; ils marchent en s’aidant des membres d’autrui pour suppléer à ceux qui leur manquent, ils inventent des chants capables [PAGE 113] d’inspirer la charité, ils quémandent une bouchée de pain, une maigre pitance ou de vieux chiffons pour couvrir leur honte et soulager leurs ulcères. Et l’on passe pour charitable, non si on leur porte secours, mais si on ne les chasse pas avec des injures.
La honte ne suffit même pas toujours à les empêcher de se produire dans les assemblées : au contraire, ils y courent, pressés par le besoin ; oui, ils se mêlent à ces fêtes que nous avons instituées pour les progrès de nos âmes ; nous célébrons un saint mystère, nous fêtons l’un de nos martyrs pour tâcher d’imiter la piété des saints dont nous honorons les épreuves. Là, devant nous, ces malheureux rougissent d’être eux aussi des hommes, ils préféreraient rester cachés dans les montagnes, les rochers, les forêts, les ténèbres de la nuit ; pourtant ils s’exposent en pleine foule, spectacle pitoyable et digne de nos larmes. Peut-être veulent-ils nous faire souvenir de notre fragilité et nous décourager de cet amour des choses sensibles que nous croyons éternelles. Ou bien ils viennent parce qu’ils ont besoin d’entendre notre voix, d’apercevoir notre visage, ou pour recevoir quelque petit secours de ceux qui nagent dans l’opulence ; mais tous viennent chercher un peu de cette douceur que l’on éprouve à laisser voir sa souffrance.

13. Qui n’est bouleversé par leurs mélopées lugubres qu’entrecoupent leurs soupirs ? Qui peut entendre ce chant ? Qui supporte ce spectacle ? Ils gisent à terre, confondus par l’affreuse maladie, et ils mêlent leurs diverses infirmités pour les rendre encore plus désolantes. Pour chacun, le malheur du voisin redouble l’aigreur de ses propres tourments ; compassion plus triste encore que le mal dont chacun souffre.
Autour d’eux s’amasse une foule de gens qui les plaignent pour quelques instants. Ils se roulent à leurs pieds dans la poussière et la canicule, ou transpercés par le froid, la pluie, la bise, et nous les piétinerions sans vergogne si le moindre contact ne nous dégoûtait tant.
A nos cantiques répond leur plaintive prière et à nos voix mystiques font écho leurs déchirants appels.
Que me sert de vous détailler leur détresse en ce jour de fête ? Peut-être vous tirerais-je des larmes si je vous la disais en vers [PAGE 114] de tragédie ? Alors, la douleur aurait raison de vos réjouissances. Mais puisque je ne puis encore vous persuader, sachez au moins que le chagrin est quelquefois préférable au plaisir, la tristesse à un air de fête, les larmes à un rire grossier.

14. Mais l’on est encore plus touché quand on pense que ces hommes sont nos frères en Dieu et qu’ils sont, ne nous en déplaise, de même nature que nous, étant tirés de la même boue originelle, qu’ils sont composés comme nous de nerfs et d’os, revêtus comme nous de peau et de chair, ainsi que le disait le divin Job en méditant sur ses malheurs et en exécrant tout notre corps visible. Mais surtout, ils sont comme nous image de Dieu et peut-être altèrent-ils moins que nous, cette image, malgré leur déchéance. Leur homme intérieur s’est revêtu du même Christ et ils ont reçu les mêmes arrhes de l’Esprit. Ils ont les mêmes lois, les mêmes commandements, les mêmes testaments, les mêmes assemblées, les mêmes mystères, la même espérance. Jésus-Christ qui efface le péché du monde est mort pour eux comme pour nous. Ils sont eux aussi héritiers de la vie céleste bien qu’il leur ait manqué beaucoup en cette vie terrestre. Ils sont les compagnons de ses souffrances, ils le seront de sa gloire.

15. Eh quoi ? Nous avons reçu du Christ ces noms étranges et magnifiques : *peuple élu, sacerdoce royal, sainte nation, race choisie et prédestinée, zélateurs du bien et du salut*, disciples de ce Christ doux et miséricordieux qui s'est chargé de nos iniquités, qui s'est humilié pour nous jusqu'à se faire chair et à vivre la misère de cette chair et de cette tente terrestre, qui s'est laissé maltraiter et outrager, afin de nous enrichir de sa divinité. Et après un si grand exemple de compassion et de grâce, qu'allons-nous penser de ces gens et qu'allons-nous faire ? Les mépriser ? Passer sans un regard ? Les abandonner comme des cadavres, comme des objets d'horreur, comme les plus méchants des serpents et des fauves ? Non, mes frères, nous ne le ferons point, nous agneaux du Christ, du bon berger qui a ramené la brebis égarée, qui a retrouvé celle qui était perdue et fortifié celle qui était infirme. La nature humaine en est elle aussi incapable, qui nous fait une loi d'avoir pitié les [PAGE 115] uns des autres et nous enseignant l'universalité du malheur, nous donne du coup une leçon d'humanité et de charité.

Les délices des riches.

16. Les laisserons-nous donc souffrir à tous les vents, tandis que nous habiterons de luxueuses demeures, constellées de toutes espèces de pierreries, enrichies d'or et d'argent, ornées de mosaïques vives et fascinantes peintures ? Et non contents de semblables maisons, nous en ferons bâtir de nouvelles ? Qui y logera ? Pas forcément nos héritiers : des étrangers, des inconnus s'en empareront peut-être, qui n'auront pas pour nous la moindre amitié, au contraire, dévorés de jalousie, ils nous haïront ! Quelle triste fin !

Eux grelotteront dans leurs misérables haillons, s'ils ont la chance d'en posséder. Et nous nous pavanerons en nos amples et moelleux atours, en nos fluides étoffes de lin ou de soie, qui nous rendront scandaleux et non point élégants (car je trouve scandaleux le superflu et l'inutile). Le reste de nos habits, gardés en des coffres, nous inspirera d'inutiles soucis puisque nous ne pourrons empêcher que les vers ne les rongent et que le temps ne les réduise à la longue, en poussière. Et eux ne mangeront pas à leur faim (oh ! quel luxe pour moi, quelle détresse pour eux, la vie !). Etendus à nos portes, épuisés, faméliques, ils ont à peine la force de nous supplier, sans voix pour gémir, sans mains pour quémander l'aumône, sans jambes pour aller mendier auprès des riches, sans souffle pour entonner leurs tristes mélopées, et le plus atroce de leurs maux — la cécité — ils l'estiment doux et félicitent leurs yeux de leur cacher le spectacle de leur déchéance.

17. Tel est leur sort, et nous, nous serons couchés sur des lits élevés et pompeux, dont personne n'approche, couverts de riches tentures, et nous serons irrités si l'un de leurs appels monte jusqu'à nos oreilles. Il faut encore que nos chambres embaument de fleurs même en dehors de la saison, et que les plus délicats et les plus riches parfums coulent sur nos tables pour finir de nous énerver. De jeunes garçons doivent demeurer à nos côtés, les uns [PAGE 116] sagement alignés, les cheveux épars, l'allure efféminée, le visage minutieusement épilé, pour flatter davantage nos yeux impudiques par cette patiente toilette. D'autres tiendront des coupes du bout des doigts, en un geste à la fois élégant et assuré. D'autres, avec des éventails feront couler de douces brises sur nos tempes et rafraîchiront nos chairs en les éventant de leurs mains ; ils devront aussi charger la table de viandes qu'auront libéralement octroyées les trois éléments, l'air, la terre, l'eau ; l'adresse des cuisiniers et des marmitons s'épuisera à inventer des mets nouveaux, qui flatteront à l'envi la goinfrerie d'un ventre toujours insatisfait : lourd fardeau, principe de nos vices, bête insatiable et perfide, destinée à disparaître presque aussi vite que les nourritures qu'elle engouffre !

Et eux s'estiment heureux s'ils peuvent se désaltérer avec de l'eau ; nous, il nous faut avaler le vin à pleines coupes jusqu'à l'ivresse, parfois au-delà, chez les plus intempérants d'entre nous.

Dans le choix de nos vins, nous ne retenons que les plus parfumés. Nous discutons sur leur qualité, et nous ne serions pas contents si nous ne faisions venir les plus fameux vins étrangers, comme pour insulter aux crus du terroir. Sensuels, dépensiers au-delà de toute raison, voilà ce que nous voulons être ou paraître, comme si nous redoutions de ne point passer pour les vils esclaves de notre ventre et de nos appétits.

18. Eh quoi mes chers frères ? Une lèpre ronge aussi nos âmes, plus funeste encore que celle qui dévore leur chair ? L'une, en effet, échappe à la volonté, l'autre en dérive. L'une cesse avec la vie, l'autre accompagne tout notre voyage. L'une inspire la compassion, l'autre est au moins odieuse aux esprits raisonnables. Pourquoi ne pas secourir la nature tant qu'il n'est pas trop tard ? Pourquoi ne pas couvrir, tant que nous sommes chair, la misère de la chair ? Pourquoi nous abandonner aux plaisirs, tandis que pleurent nos frères ? Ah ! Ne jamais m'enrichir tant que subsistent de telles infortunes, ne jamais être en bonne santé, si je ne dois venir bander leurs ulcères, ni manger à ma faim, ni être chaudement vêtu, ni dormir sous un toit, si je ne dois autant que je puis, les nourrir, les vêtir, les héberger. Oui, il nous faut renoncer à tout pour suivre en vérité le Christ, charger sa croix sur nos épaules et nous [PAGE 117] envoler légèrement vers le monde d'en haut, libres et affranchis de tout lien ; alors nous gagnerons Jésus-Christ au lieu du monde, grandis d'humilité et riches de pauvreté. Ou du moins, il nous faut partager notre fortune avec le Christ : la générosité justifie les riches et sert à les sanctifier. Si je ne sème que pour mon propre intérêt, que d'autres alors récoltent les fruits de mes semences ! Ou pour me servir des mots de Job : *qu'au lieu de froment germe l'ortie, et au lieu d'orge l'épine* (Jb 31,40) que l'ouragan et la tempête emportent et dispersent mon labeur et que s'anéantissent tous mes efforts ! Et si je construis des greniers pour mettre en réserve Mammon, pour entasser des trésors, que mon âme soit appelée dès cette nuit pour rendre raison des biens que j'ai amassés, à ma honte.

II. RECONNAÎTRE DIEU DANS LA CHARITÉ

Discernons les biens éternels des richesses caduques.

19. Acquerrons-nous sur le tard de la sagesse ? Ne résignerons-nous pas notre insensibilité, je n'ose dire notre avarice ? N'allons-nous point méditer sur les actions humaines ? Les malheurs d'autrui ne nous apprendront-ils pas à nous tenir sur nos gardes ? Rien n'est sûr dans les choses humaines, rien n'est permanent, ni de quelque durée, ni ferme. Nos destinées sont mobiles autant qu'une roue et souvent une journée, voire une heure, suffit à modifier dans un sens ou dans l'autre, le cours de nos fortunes.

Mieux vaut nous fier aux caprices du vent, aux sillages des navires en haute mer, à l'illusion d'un songe, à sa brève douceur, aux châteaux que les enfants édifient dans le sable, plutôt qu'au bonheur humain. C'est être sage que de se défier des choses présentes pour ne songer qu'à gagner l'éternité, et de préférer à la fragilité et à l'inconstance d'une prospérité mondaine, cette charité qui ne trahit personne, et assure au moins l'un de ces trois avantages : ou bien elle vous préserve de l'infortune, car Dieu récompense [PAGE 118] souvent les personnes charitables par des prospérités temporelles, afin de les encourager à aider les pauvres, ou bien elle donne l'intime assurance que si l'épreuve est venue, ce n'est point comme punition de leurs péchés, mais en vertu d'un certain plan de Dieu. Ou enfin elle vous permet d'exiger des riches les secours que vous-mêmes en vos beaux jours prodiguiez aux indigents.

20. *Que le sage ne se glorifie point de sa sagesse, ni le riche de sa fortune, ni le fort de sa puissance, même s'ils culminent au faîte de la sagesse, de la fortune, de la puissance* (Jr 9,23). Et moi, j'ajouterai : point d'orgueil non plus chez ceux qui se sont couverts de gloire, qui jouissent d'une santé robuste, qui se distinguent par leur beauté, leur jeunesse, ou l'un enfin de ces privilèges enviés du monde. Mais si vous tenez à vous glorifier, glorifiez-vous de

connaître Dieu et de le chercher, ayez de la compassion pour les malheureux, mettez en réserve un capital de charité pour votre vie éternelle. Car nos biens, ici, sont fugaces et passagers et comme au jeu de dés, ils passent de mains en mains et il n'est rien que nous possédions réellement : le temps finit par nous le prendre si la jalousie nous avait épargnés. Mais les autres sont immuables et éternels : rien ne peut vous les arracher, ni les détruire, ni décevoir l'espérance que vous portez en eux. Dans cette perfidie et cette inconstance des biens temporels, je crois entrevoir l'intention du Verbe artiste. Dieu, en sa sagesse qui dépasse toute intelligence, nous demande de ne point prendre au sérieux des biens si aléatoires qui se laissent amener et remporter et s'évanouissent à l'instant précis où nous pensions les tenir. Connaissant ainsi leur caractère fallacieux et instable, il ne nous faut plus nous soucier que de vie éternelle. A quels excès nous porterions-nous donc si la prospérité ici-bas était définitive, lorsque, malgré toute sa précarité, nous nous y cramponnons avec une telle frénésie et nous laissons abuser par ces joies trompeuses au point de ne plus pouvoir rien imaginer de plus fort ni de plus grand que les biens temporels ? Et nous pensons et nous laissons dire que nous sommes créés à l'image d'un Dieu céleste qui cherche à nous grandir jusqu'à lui !
[PAGE 119]
21. *Où est le sage qui comprendra ces paroles* (Os 14,10) ? Qui fuira ces biens furtifs ? Qui s'attachera aux richesses éternelles ? Qui regardera les biens présents comme des biens caducs, et ceux en qui nous avons mis notre espérance comme des biens permanents ? Qui discernera la réalité de l'apparence, pour s'attacher à l'une en dédaignant l'autre ? Qui saura distinguer la feinte de la vérité, la tente terrestre de la céleste cité, la terre d'exil de la patrie éternelle, les ténèbres de la lumière, la boue de la Terre Sainte, la chair de l'esprit, Dieu d'avec le Prince de ce monde, l'ombre de la mort d'avec la vie éternelle ? Qui voudra troquer le présent contre l'éternel, le périssable contre l'immortel, le visible contre l'invisible ? Heureux celui qui voit clair et qui grave en son cœur les *Montées*, comme dit le divin David, et fuit cette vallée de larmes, avec toute la vitesse possible, et n'aspire qu'à gagner le ciel. Heureux qui, crucifié au monde avec le Christ, ressuscite avec le Christ et avec le Christ monte au ciel, héritier d'une vie désormais indestructible et véritable. Sur son chemin, il n'aura point à se méfier des serpents qui chercheraient à lui piquer les talons. Quant à nous, le même David nous crie avec sa voix puissante de héraut, des avis sublimes et universels où il dénonce notre insensibilité, notre amour du mensonge, et nous supplie de ne plus chérir le néant des apparences ni de mesurer notre félicité à l'abondance qui règne en nos greniers et en nos caves. C'est à peu près le même conseil que nous adresse le bienheureux Michée lorsqu'il nous met en garde contre la séduction des biens temporels : « *Approchez*, dit-il, *des montagnes éternelles. Levez-vous, marchez, ce n'est pas ici le lieu de votre repos* (Mi 2,9). » Ce sont presque les paroles dont notre Maître et Sauveur se sert pour nous exhorter à le suivre : *Levez-vous et partons d'ici* (Jn 14,13). Par ces mots, il n'invitait pas seulement les disciples qui l'accompagnaient alors, à changer de place, comme on pourrait le croire, mais il cherchait à éloigner tous les chrétiens de la terre et des choses de la terre pour les élever vers le ciel et les choses du ciel.
[PAGE 120]
L'exemple de la munificence de Dieu.
22. Suivons donc le Verbe, n'attendons de repos que là-haut, méprisons les biens du monde, n'en tirons que l'avantage qu'ils peuvent nous procurer : gagnons notre salut par l'aumône, partageons avec les pauvres, afin d'être riches dans le ciel. Donne une part à l'âme, et non au seul corps, une part à Dieu et non au seul monde. Ote quelque chose au ventre pour le réserver à l'Esprit ; ne laisse pas le feu tout consumer, tiens-en une partie à l'abri des flammes terrestres, enlève au tyran pour offrir au Maître. Donne une part à sept (pour cette vie) et même à huit (pour celle qui nous recevra ensuite) [NOTE : « Sept » désigne la vie terrestre symbolisée par les sept jours de la création; l'éternité qui lui succède constitue le huitième

jour. Cf. Qo 11,2]. Donne un peu à celui qui t'a beaucoup donné, offre même tout à celui qui t'a tout prodigué. Tu ne surpasseras jamais la munificence de Dieu, quand tu sacrifierais toute ta fortune et ta propre personne en surcroît puisque c'est recevoir que se donner à Dieu. Quoi que tu offres, il t'en restera toujours davantage et tu ne donneras rien de toi puisque tout vient de Dieu. De même que personne ne peut se détacher de son ombre parce qu'elle se retire sous nos pas et nous précède toujours ; pas plus qu'on ne peut se redresser plus haut que son crâne, puisque ce dernier est toujours au sommet du corps. De même il nous est impossible de surpasser Dieu avec nos sacrifices. Car nous ne donnons rien qui ne lui appartienne et notre libéralité ne peut se mesurer à sa munificence.

23. Sache d'où vient que tu existes, que tu respires, que tu penses, et surtout que tu connaisses Dieu, que tu espères le Royaume, l'état des anges, la contemplation d'une gloire qui se cache aujourd'hui en un jeu de miroirs et d'énigmes, mais qui demain, se révélera dans sa pureté et son éclat. D'où vient que tu sois enfant de Dieu, cohéritier du Christ, et j'ose le dire, que tu sois toi aussi un dieu ? D'où te viennent ces grâces et de qui ? Et pour ne parler que des petits privilèges (la part visible), qui t'a donné à contempler la beauté du ciel, la course du soleil, la lune ronde, les [PAGE 121] milliers d'étoiles, l'harmonie et le rythme qui émanent du monde comme d'une lyre, les retours des saisons, l'alternance des mois, le rythme des années, le partage égal du jour et de la nuit, les fruits de la terre, l'immensité de l'air, l'immobile fuite des vagues, les fleuves profonds, les souffles du vent ?
Qui t'a donné la pluie, l'agriculture, les aliments, les arts, des maisons, des lois, une république, des mœurs cultivés, de l'amitié pour ton semblable ? Qui t'a permis d'apprivoiser des animaux et de les mettre sous le joug tandis que d'autres servent à te nourrir ? Qui t'a rendu roi et maître de toute vie sur terre ? Qui enfin, pour ne point entrer dans le détail, t'a donné tout ce qui te rend, homme, supérieur aux autres animaux ? N'est-ce pas celui qui, maintenant, en échange de tout, te demande d'aimer les autres ? Quelle honte pour nous, si après tous les bienfaits et toutes les promesses dont il nous comble, nous ne lui apportons pas ce seul présent : l'amour des autres ! Il nous a distingués d'entre les bêtes, et seuls sur cette terre nous a doués de raison ; et nous serions comme des fauves envers nos semblables et nous nous laisserions corrompre par les plaisirs ? Ou sommes-nous fous ? Ou bien — comment dire ? — l'acquisition peut-être malhonnête d'orge et d'avoine nous convaincra-t-elle aussi de notre supériorité sur le pauvre ? Vivrions-nous avec nos semblables comme ces géants dont parle la légende, vivaient jadis avec les autres hommes, ou comme Nemrod, ou comme la tribu d'Enac qui opprimait Israël, ou les scélérats qui décidèrent Dieu à purifier le monde par un déluge ? Le Seigneur ne rougit pas de se laisser appeler notre Père ; nous, oserons-nous repousser nos semblables ?

24. Mes frères, ne soyons pas les mauvais économes des biens que l'on nous a confiés, si nous ne voulons pas entendre gronder la voix de Pierre : *Rougissez, vous qui retenez le bien d'autrui. Imitez l'égalité de Dieu et il n'y aura plus de pauvres* [d'après les *Constitutions apostoliques*]. Ne nous tuons pas à amasser de l'argent quand nos frères meurent de faim, pour ne point nous exposer aux sévères remontrances d'Amos : [PAGE 122] *Prenez garde, vous qui dites : Quand le mois sera-t-il passé afin que nous vendions, et le sabbat écoulé, pour que nous ouvrions nos dépôts* (Am 8,5) ? Et il menace encore de la colère de Dieu les marchands qui truquent leurs balances. Le prophète Michée s'élève contre l'opulence et l'insatiable appétit de jouissance qu'elle engendre : *vautrés sur des lits d'ivoire, ces fiches se frottaient d'huiles exquises, s'engraissaient avec de tendres veaux pris à l'étable et des chevreaux du petit bétail, ils se trémoussaient au son des instruments et pis encore, croyaient au sérieux et à la durée de ce néant* (Am 6,4). Peut-être le prophète jugeait-il ces orgies en soi moins odieuses que l'insouciance de ces riches face au malheur de Joseph ; en tout cas c'est le

reproche qu'il ajoute au précédent. Ne nous exposons point à de pareilles menaces et ne nous oublions pas dans nos plaisirs au point de mépriser la bonté de Dieu que ces désordres irritent, quoique sa colère ne foudroie pas immédiatement les coupables.

25. Imitons cette loi sublime et première d'un Dieu qui laisse tomber sa pluie sur les justes et sur les méchants et fait lever son soleil sur tous les hommes sans distinction. Aux créatures qui vivent sur terre, il octroie d'immenses espaces, des sources, des fleuves, des forêts. Pour les espèces ailées, il crée l'air, et l'eau pour la faune aquatique. Il fournit en abondance pour chacun sa première subsistance. Et ses dons ne tombent pas aux mains des forts, ni ne sont mesurés par une loi, ni partagés entre des états. Tout est commun, tout est en abondance. Il ne donne rien qui ne soit grand. Ainsi honore-t-il l'égalité naturelle, par l'égal partage de ses grâces ; ainsi révèle-t-il l'éclat de sa munificence.
Quand les hommes, eux, ont amassé dans leurs coffres de l'or, de l'argent, des vêtements somptueux, autant qu'inutiles, des diamants et autres choses du genre, qui sont les signes de la guerre, de la discorde, de la tyrannie, alors une folle arrogance durcit leurs traits : pour des frères en détresse point de pitié. Leur superflu n'ira pas leur fournir de quoi vivre. Grossier aveuglement ! Ils ne font pas seulement réflexion que pauvreté et richesse, condition libre comme [PAGE 123] nous disons, et condition servile et autres catégories semblables arrivèrent tard chez les hommes et qu'elles déferlèrent comme des épidémies, amenées par le péché dont elles étaient les inventions. Mais au commencement *il n'en fut pas ainsi* (Mt 19,8) : Dieu, au commencement, créa l'homme et le laissa libre et maître de ses volontés, et à la réserve d'une défense qu'il lui fit, l'abandonna aux délices du paradis. Dieu souhaitait que toute la postérité participât au bonheur du premier homme ! La liberté et la richesse étaient attachées à l'observance d'un seul commandement. On s'exposait, en le violant, à la véritable pauvreté et à la servitude.

26. Depuis que l'envie et les disputes se sont introduites dans le monde, avec la tyrannie rusée du serpent, qui nous prend à l'appât du plaisir et dresse le fort contre le faible, depuis ce temps-là, l'humanité qui ne formait qu'une famille a éclaté en une multiplicité de peuples qui ont pris des noms différents tandis que l'avarice a ruiné la générosité naturelle, et pour se soutenir s'est appuyée sur l'autorité des lois.
Considérez-moi cette égalité primitive, oubliez les divisions ultérieures. Arrêtez-vous non point à la loi des forts, mais à celle du Créateur. Secourez de votre mieux la nature, honorez la liberté originelle, respectez vos personnes, protégez votre race contre le déshonneur, secourez-la dans ses maladies, consolez-la dans sa pauvreté. Vous qui êtes sains et riches, ayez pitié des malades et des pauvres. Vous qui vivez sans souci, ayez pitié de ceux que le malheur accable. Vous qui menez une vie heureuse, consolez les affligés. La chance vous sourit ? Assistez ceux qui connaissent l'adversité.
Montrez à Dieu votre reconnaissance pour être de ceux qui peuvent donner et non à qui il faut donner, pour n'avoir point à implorer les secours de personne, mais pour voir les autres vous supplier. Ne soyez pas seulement riches en biens, soyez-le aussi en pitié, non seulement en or, mais aussi en vertu, ou plutôt en vertu uniquement. Ne cherchez à vous distinguer des autres que par votre générosité. Soyez des dieux pour les pauvres en imitant la miséricorde de Dieu.
[PAGE 124]
III. VIVRE LA CHARITÉ
Les différentes façons de donner.
27. L'homme n'a rien de plus commun avec Dieu que la faculté de faire le bien ; et s'il ne le peut que dans une mesure toute différente, que ce soit du moins selon son pouvoir.
Dieu a créé l'homme et l'a réconcilié après sa chute. Vous, ne méprisez pas ceux qui trébuchent. Dieu, ému par la grande détresse de l'homme, lui a envoyé la Loi et les Prophètes,

après lui avoir donné la loi non écrite de la nature, et lui-même a pris soin de nous conduire, de nous conseiller, de nous châtier. Finalement, il s'est lui-même livré en rédemption pour la vie du monde ; il nous a gratifiés des apôtres, des évangélistes, des docteurs, des pasteurs, de guérisons, de prodiges ; il nous a ramenés à la vie, a détruit la mort, a triomphé de celui qui nous avait vaincus, nous a donné l'alliance en figure, l'alliance en vérité, les charismes de l'Esprit-Saint, le mystère du salut nouveau.
Si vous vous sentez assez forts pour secourir des âmes (car Dieu nous comble aussi de biens spirituels, si nous voulons bien les recevoir), n'hésitez pas à venir aider ceux qui en ont besoin. Mais donnez d'abord et surtout à celui qui vous demande, et même avant qu'il demande, lui faisant à longueur de jour aumône et prêt de la doctrine, et en réclamant avec insistance votre dette avec son intérêt, c'est-à-dire qu'il fasse fructifier la doctrine en laissant croître peu à peu la piété semée en son cœur.
A défaut de ces dons, proposez-lui au moins des services plus modestes qui restent en votre pouvoir ; donnez-lui à manger, offrez-lui de vieux habits, fournissez-lui des médicaments, bandez ses plaies, interrogez-le sur ses épreuves, enseignez-lui la patience. Approchez-vous de lui sans crainte. Pas de danger que vous vous en trouviez plus mal ou que vous contractiez sa maladie, n'en déplaise à messieurs les délicats qui se laissent abuser par de spécieuses raisons, ou qui plutôt, pour excuser leur pusillanimité et leur impiété, se retranchent sur leur lâcheté comme si elle était sage et [PAGE 125] grande. La raison, les exemples des médecins et des personnes qui s'occupent de ces malades, doivent vous en convaincre : nul n'a encore été contaminé de ceux qui les avaient approchés. Et vous, quand bien même la démarche serait osée et téméraire, vous les serviteurs du Christ, vous les amis de Dieu et des hommes, ne vous refusez pas lâchement. Appuyez-vous sur la foi, que la charité triomphe de vos réticences, et la crainte de Dieu de votre délicatesse. Que la piété dissipe les arguties de la chair. Ne méprisez pas vos frères, ne restez pas sourds à leurs appels, ne les fuyez pas comme des criminels ou des infâmes ou comme des objets d'aversion et d'horreur. Ce sont de vos membres, même si le malheur les brise. *De même qu'à Dieu, à toi le pauvre est confié* (Ps 10,14), quoique votre orgueil vous le fasse dédaigner. Peut-être ces mots vous feront-ils rougir de confusion. L'amour du prochain vous est recommandé, même si l'Ennemi vous détourne d'y être sensible.

28. Tout marin s'expose au naufrage et sa témérité augmente le péril. Tant que l'on a un corps, on est sujet à toutes les infirmités physiques, surtout si l'on est de ces gens qui poursuivent imperturbablement leur route, sans regarder les malheureux qui sont tombés devant eux. Tant que vous naviguez le vent en poupe, tendez la main à ceux qui font naufrage ; tant que vous êtes sains et riches, portez secours aux affligés. N'attendez point d'apprendre à vos dépens combien l'égoïsme est haïssable et combien c'est chose louable que d'ouvrir son cœur à tous ceux qui sont dans le besoin. Craignez que la main de Dieu ne s'abatte sur ces présomptueux qui oublient les pauvres. Tirez leçon des malheurs d'autrui et prodiguez ne serait-ce que les plus menus secours à l'indigent. Pour lui qui manque de tout, ce ne sera pas rien. Pour Dieu non plus d'ailleurs, si vous avez fait de votre mieux. Que votre empressement supplée à l'insignifiance de votre présent. Et si vous ne possédez rien, offrez-lui vos larmes. Votre pitié jaillie du cœur lui fera du bien, car une compassion sincère adoucit l'amertume de la souffrance. Hommes ! Ne faites pas moins de cas d'un homme que d'une tête de bétail, et la loi vous ordonne de la remettre dans [PAGE 126] son chemin ou de la retirer du fossé où elle est tombée. Ce précepte recèle-t-il quelque autre sens profond et mystérieux ? Car l'Ecriture, je le sais, présente plus d'une ambiguïté. Mais peu m'importe à moi : cette connaissance n'appartient qu'au Saint-Esprit qui pénètre tout. Pour ma part, j'y crois comprendre cette idée qui s'accorde à tout mon propos : Dieu éprouve notre charité sur de petits sujets, afin de la rendre meilleure et plus forte. Si nous sommes obligés de secourir des

bêtes qui ne pensent pas, que ne devons-nous point faire à l'égard des hommes puisque nous avons tous la même dignité, la même grandeur ?

Réfutations de dangereux sophismes.

29. La raison nous en persuade, ainsi que la Loi et ces hommes si modestes qui aiment mieux donner que recevoir, et mettent plus d'empressement à partager qu'à amasser pour eux. Et que diriez-vous de nos sages, car je ne parle point des païens qui modèlent leurs dieux sur leurs vices et adorent en particulier celui qui préside au gain [Mercure], tandis que par un crime plus abominable, certains peuples immolent des hommes à leurs divinités et font du meurtre un élément du culte. Et ils se réjouissent eux-mêmes de tels sacrifices et sont persuadés qu'ils régalent leurs dieux, prêtres et initiés infâmes de dieux infâmes ! Mais parmi nous il y a des gens, — on en pleurerait -, qui loin de secourir et de plaindre les pauvres, les accablent d'injures et de grossièretés, en tenant des propos vains et creux ; en vérité, *leur voix vient de la terre*, et ils parlent en l'air, non à des oreilles sages et habituées aux doctrines divines. Et ils vont jusqu'à dire : « C'est Dieu qui veut leur malheur, c'est Dieu qui fait notre prospérité. Qui suis-je, moi, pour m'opposer à ses décrets, et me montrer meilleur que lui ? Que les maladies, les deuils, les privations les accablent, puisque Dieu l'a voulu. » Ils ne témoignent leur « piété » que lorsqu'il s'agit de garder leurs sous et d'insulter les malheureux. Leurs discours montrent assez qu'ils ne sont guère convaincus que leur prospérité vient de Dieu. Qui pourrait en effet concevoir de tels sentiments sur les [PAGE 127] pauvres, et croire que Dieu est l'auteur de sa richesse ? Lorsqu'on tient un bienfait de Dieu, on en dispose selon son esprit.

30. Que leurs épreuves viennent de Dieu, nous ne pouvons le savoir tant que de la matière émanent ce désordre et ce tourbillon, car qui peut affirmer que l'un est puni pour ses crimes et l'autre exalté pour sa vertu, qui sait si les vices de celui-là ne sont pas la raison de son élévation, tandis que les malheurs de celui-ci sont les épreuves de ses mérites ? L'un est élevé plus haut afin que sa chute soit plus affreuse et Dieu ne laisse aujourd'hui sa perversité s'étaler comme une gale, que pour mieux frapper demain. Celui-ci au contraire, est maltraité, à notre grande stupeur c'est qu'on le purifie comme l'or dans le creuset, afin que s'effacent ces dernières petites taches dont personne n'est exempt, pas même à sa naissance, ainsi qu'il est écrit (Jb 25,4), même s'il paraît plein de mérites. Je retrouve ce mystère dans l'Écriture, et il serait trop long de citer tous les passages qui s'y rapportent. *Qui peut compter le sable des rivages, les gouttes de pluie, qui peut mesurer la le sable des profondeur de l'océan* (Si 1,2), sonder la sagesse divine qui éclate dans toute cette création que Dieu conduit selon sa libre volonté ? Il faut nous contenter à l'exemple du divin apôtre de l'admirer sans prétendre l'approfondir ni la comprendre : *Ô abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont impénétrables et incompréhensibles ses voies ! Qui a jamais connu la pensée du Seigneur* (Rm 11,33) ? Ou pour parler avec Job : *Qui a pénétré jusqu'aux racines de sa sagesse ? Où est le sage qui comprendra ce mystère* (Jb 15,8) ? Se servira-t-il de ce qu'il ne comprend point pour mesurer ce qui est au-dessus de toute mesure ?

31. Je laisse à d'autres cette témérité et cette audace ou plutôt, je la leur défends. Car pour ma part, je n'ose attribuer au crime les malheurs de cette vie ni la prospérité à la piété. Il arrive, bien sûr, qu'en manière d'exemple, les méchants soient confondus et qu'ainsi [PAGE 128] leur châtiment décourage le vice, et les bons récompensés pour que la vertu s'en trouve stimulée. Mais cette règle qui n'est point ici absolue ni très nette, ne s'exercera pleinement que dans la vie future où la vertu trouvera sa récompense et le vice son châtiment. « *Ils ressuscitent pour la vie ou pour la damnation* (Jn 5,29). » Et si les choses ici-bas procèdent d'une autre structure et de lois différentes, tout nous ramène là-haut et la logique de Dieu se cache sous l'apparente bizarrerie du monde.

Ce sont les différents reliefs, l'inégalité des membres qui font la beauté du corps, tout comme

ce sont les montagnes et les vallées qui créent la beauté d'un paysage. De même la matière dont se sert l'artisan, jusque-là brute et informe, devient un bel ouvrage lorsqu'il lui a donné la forme qu'il se proposait. Nous, nous ne comprenons, nous n'admirons que lorsque nous contemplons l'œuvre parachevée. Mais Dieu n'est pas ignorant comme nous et le monde n'obéit point au hasard, quoique nous n'en distinguions pas la loi.

32. Pour vous rendre notre drame plus concret, je dirai que nous ressemblons assez à ces gens pris de nausée et de vertige qui croient voir l'univers chavirer alors que ce sont eux qui chancellent. Les gens dont je parle sont victimes de la même illusion : ils n'admettent pas que Dieu soit plus sage qu'eux et le moindre événement leur fait tourner la tête. Ils devraient en étudier les raisons afin que la vérité se rende à leurs efforts, ou bien ils devraient en discuter avec des gens plus sages qu'eux et plus religieux, quoique cette connaissance relève d'une grâce spéciale et ne soit point donnée à tout le monde ; ils devraient encore « traquer » la vérité par une existence pure et aller puiser la sagesse aux sources de la vraie Sagesse. Mais, quelle stupidité ! Ils s'en remettent à la solution de facilité et arrivent à la conclusion menteuse que nulle raison ne régit le monde, quand ce sont eux qui l'ignorent ! Leur bêtise les rend comme sages ou plutôt cette fausse sagesse, si je puis dire, les rend imbéciles et bornés. Les uns croient au hasard et à l'incohérence : voilà bien une idée incohérente et une invention hasar- [PAGE 129] deuse ! Les autres invoquent le pouvoir absurde et invincible des astres qui règlent nos affaires à leur guise ou plutôt en vertu de leur propre fatalité : ils surveillent les courses d'étoiles filantes ou fixes, leurs éclipses, le mouvement qui régit l'univers. D'autres accablent la malheureuse humanité de théories purement fantaisistes et comme ils n'entendent rien et ne comprennent rien aux desseins de la Providence, ils se sont divisés en une pléthore de sectes qui professent toutes des opinions différentes. Il en est même qui ont condamné la Providence à une grande pauvreté : ils pensent qu'elle s'occupe du monde transcendant, mais ils répugnent à la laisser descendre jusqu'à nous, quoique nous en ayons grand besoin. Ils craignent peut-être qu'en obligeant trop de personnes, le bienfaiteur ne paraisse trop bon. Ou alors, redoutent-ils qu'il ne se lasse de sa générosité ?
33. Mais encore une fois, tant pis pour ces sortes de gens. Aussi bien l'Ecriture s'en est déjà vengée : *leur cœur inintelligent les a égarés ; dans leur prétention à la sagesse, ils sont devenus fous ; ils ont altéré la gloire du Dieu incorruptible* (Rm 1,21) et outragé par des fables et des mensonges cette Providence qui s'étend à toutes choses.
Ne forgeons point à notre tour des opinions aussi monstrueuses, nous qui sommes raisonnables et prenons au sérieux cette raison dont nous, sommes dépositaires. N'applaudissons pas à de telles extravagances, même s'ils font courir leur langue avec virtuosité sur des idées et des maximes grotesques, dont la nouveauté est si séduisante. Croyons que Dieu est le créateur et l'ouvrier de l'univers. Car enfin le monde pourrait-il subsister sans un principe qui l'ait pensé et en ait lié les parties ? Induisons en même temps qu'une Providence l'a composé et en a coordonné les parties ; or il faut bien que le principe qui a créé le monde le gouverne aussi. Sinon, l'univers n'obéissant qu'au hasard, les remous de la matière auraient tôt fait de le fracasser comme un esquif dans la tempête, et il serait retombé dans sa confusion et son chaos originels.
Et croyons que Dieu veille attentivement sur nos vies, que nous l'appelions « créateur » ou « artisan ». Notre existence est tissée de contradiction ? Peut-être l'intelligence ne nous en est refu- [PAGE 130] sée que pour nous inspirer de l'admiration, à la faveur de notre difficulté à comprendre, pour la raison qui domine tout. Car ce que l'on comprend aisément, on le méprise vite. Plus ce qui nous dépasse est difficile, plus nous l'admirons. Et tout ce qui fuit l'appétit excite le désir.

34. C'est pourquoi n'admirons pas toute espèce de santé et n'abominons pas toute maladie,

n’attachons pas notre cœur à des richesses furtives plus qu’il n’est de mise, et ne courons pas après cette fumée où nous dissiperons une partie de notre âme. Ne nous défions pas de la pauvreté comme si elle était un sujet de mépris, de malédiction, de haine, mais sachons mépriser une santé stupide qui engendre le péché. Respectons la maladie qu’accompagne la sainteté et rendons hommage à ceux que leurs souffrances ont acheminés à la victoire : peut-être parmi ces malades se cache-t-il un nouveau Job, autrement respectable que les bien-portants, en dépit des plaies qu’il gratte, en dépit des tourments qu’il endure jour et nuit, sans abri, en butte aux vexations que lui infligent sa maladie, sa femme, ses amis. Répudions d’injustes richesses, pour lesquelles le riche dans ses flammes connaît un juste supplice et demande une petite goutte d’eau afin de se rafraîchir la langue. Louons une pauvreté reconnaissante et sereine ; c’est elle qui a sauvé Lazare, aujourd’hui comblé de biens dans le sein d’Abraham.

Aimer les pauvres, c’est entrer dans le dessein de Dieu.

35. Il me semble donc indispensable que vous pratiquiez la charité et l’aumône aux indigents afin de fermer la bouche à tous ces beaux parleurs, sans vous laisser éblouir par leurs sophismes qui vous feraient poser contre vous-mêmes la cruauté en loi.

Respectons plus que tout le commandement et l’exemple de Dieu. Quel est ce commandement ? Voyez sa sincérité et son insistance : les hommes inspirés par l’esprit ne se sont pas contentés d’un ou deux sermons sur les pauvres. Ils n’en ont point parlé de façon molle et accidentelle, comme d’une affaire anodine et sans urgence. Mais tous, d’une seule voix, ils ont prêché inlassablement sur la pauvreté dont ils faisaient leur thème essentiel (ou presque), prodigues en encouragements, menaces ou blâmes. Ils louaient même les per- [PAGE 131] sonnes charitables pour ne point cesser de les rappeler à l’obéissance. *Puisqu’on opprime les pauvres, puisque gémissent les indigents, maintenant je me lève*, déclare le Seigneur. Et qui ne tremble lorsque se lève Dieu ? *Lève-toi, Seigneur ! Mon Dieu, étends ta main n’oublie pas les pauvres.*

Elevons vers Dieu la même prière afin que son bras ne se dresse point sur des infidèles, ni surtout ne s’abatte sur les endurcis. *Il n’oublie pas le cri des malheureux. Le pauvre ne sera pas oublié pour toujours. Ses yeux scrutent les pauvres* (ses *yeux* indiquent une attention plus vigoureuse que ses paupières). *Ses paupières considèrent les hommes* (ici, l’examen est moins capital) (Ps 11,6; 9, 12 et suiv.; 10,5).

36. Mais, m’objecterez-vous, ces citations n’intéressent que les pauvres et les déshérités que l’on opprime. Je ne dis pas le contraire, mais que cela ne vous incite pas moins à la charité : si tel est le sort que Dieu réserve aux malheureux, ne manifestera-t-il pas une faveur plus grande encore pour les personnes charitables ? Si en méprisant les pauvres, on outrage Dieu, inversement on honore le Créateur en respectant sa création. Et lorsqu’on lit dans l’Écriture *le riche et le pauvre se rencontrent. Le Seigneur les a faits tous deux* (Pr 22,2), ne vous imaginez pas qu’il les a créés tels l’un et l’autre, pour en tirer une raison de plus de vous dresser contre le pauvre, car je ne suis pas sûr que la distinction entre riches et pauvres vienne de Dieu. Mais l’un et l’autre sont également l’œuvre de Dieu, comme dit l’Écriture, aussi opposées que semblent leurs conditions extérieures.

Puisse cette méditation vous pénétrer de pitié et d’amour pour vos frères et si la pensée de vos richesses vous donne trop d’orgueil, que celle de la misère vous rabaisse et vous rende à plus de modestie. Que dire de plus ? *Qui fait miséricorde au pauvre prête à Dieu* (Pr 19,17). Qui peut dédaigner un débiteur qui, au jour dit, paiera sa dette au centuple ? Et encore *l'aumône et la foi lavent du péché* (Pr 15,27).

[PAGE 132]

37. Purifions-nous donc avec notre miséricorde, effaçons les taches qui souillent notre âme avec ce baume et rendons-nous aussi clairs que laine ou que neige, selon la mesure de notre

charité. Je vais vous dire une chose plus terrible : si vous ne souffrez en votre âme, ni de fractures, ni de contusions, ni de plaies purulentes ; si nous n'avez ni lèpre, ni dartre, ni tache — toutes maladies contre lesquelles la loi était quasi impuissante, mais qui requièrent les soins du Christ, vous lui devez reconnaissance puisqu'il s'est livré pour vous à tant de tourments ; et vous lui témoignerez votre reconnaissance en vous montrant bon et charitable à l'égard d'un de ses membres. Mais si le tyran, le voleur des âmes vous a attaqué tandis que vous descendiez de Jérusalem à Jéricho, ou en quelque autre lieu, sans que vous fussiez armé ou préparé en sorte que vous puissiez dire : *fétides et purulentes sont mes plaies à cause de ma folie* (Ps 37,6), si vous êtes malade au point de ne plus vouloir guérir ni tenter aucun remède, que votre malheur alors est grand et votre détresse sans fond ! Mais si vous ne désespérez pas encore tout à fait, si vous n'êtes point incurable, allez trouver le médecin, priez-le, soulagez vos blessures en soulageant celles d'autrui, secourez-vous en secourant les autres, soignez les grands maux par les petits remèdes. Le médecin alors vous dira : *je suis ton salut* et : *ta foi t'a sauvé. Te voilà guéri* (Ps 34,3; Mt 9,22; Jn 5,14). Belles paroles d'amour que vous entendrez pour peu qu'il ait remarqué votre compassion envers les malheureux.

38. *Heureux les miséricordieux, on leur fera miséricorde* (Mt 5,7). Cette béatitude n'est pas la moindre. *Heureux qui prend souci du pauvre et du chétif*. Et encore : *Homme charitable, il compatit et prête. Ailleurs : tout le jour, il fait aumône et prête, le juste* (Ps 40,1; 111,5; 36,26). Enlevons-la d'assaut, cette bénédiction, soyons appelés « sages », soyons charitables. Que la nuit n'interrompe pas les effets de votre dévouement. Ne dites pas : *Reviens demain et je te donnerai* (Pr 3,24). Qu'il n'y ait [PAGE 133] point d'intervalle entre l'élan de votre cœur et vos actes. Seule, la charité ne tolère aucun délai. *Partage ton pain avec l'affamé, héberge le sans-abri* (Is 58,6), et fais-le de bon cœur. *Que la joie illumine ta miséricorde* (Rm 12,8). Votre empressement double la valeur de votre bienfait. Un don chagrin ou forcé perd son éclat et son mérite. Ne rechignons pas en faisant l'aumône, mais donnons, le cœur joyeux. *Si tu romps les chaînes, si tu secoues le joug* (Is 58,6) de ton avarice et de ta méfiance, si tu cesses d'hésiter ou de murmurer, qu'arrivera-t-il ? Oh ! L'admirable grâce ! Oh ! La grande et belle récompense ! *Votre lumière poindra comme l'aurore, et votre guérison apparaîtra vite* (Is 58,8). Et qui ne désire la lumière ni la santé ?

39. Je respecte l'histoire de Jésus et de sa bourse, où il nous invite à nourrir le pauvre, je vénère aussi l'harmonie qui régnait entre Paul et Pierre : s'ils se partagèrent pour la publication de l'Évangile, ils eurent soin en commun des pauvres. Pour avoir la perfection, ce jeune homme devait distribuer son bien aux pauvres. Telle est l'exigence, tel est l'objet de la perfection. Mais vous imaginez-vous que la charité ne soit pas obligatoire, mais libre ? Qu'elle soit un conseil et non une loi absolue ? Je le voudrais bien, moi aussi et le croirais volontiers. Mais la main gauche de Dieu m'épouvante ainsi que les boucs et tous les reproches qu'il leur adressera, non point parce qu'ils ont dérobé le bien d'autrui ni parce qu'ils ont pillé des temples, commis des adultères, perpétré d'autres crimes, mais parce qu'ils ont négligé le Christ en la personne des pauvres.

40. Si vous voulez m'en croire, vous qui êtes serviteurs du Christ, ses frères et ses cohéritiers, tant qu'il n'est pas trop tard, prêtez assistance au Christ, secourez le Christ, nourrissez le Christ, revêtez le Christ, accueillez le Christ, honorez le Christ, non seulement en l'invitant à vos tables comme quelques-uns l'ont fait, ni en le couvrant de parfums, comme Marie-Madeleine, ou en le déposant dans un sépulcre, comme Joseph d'Arimathie, ou en pro- [PAGE 134] cédant aux devoirs funèbres, à l'exemple de Nicodème qui n'aimait Jésus qu'à moitié. Ni avec de l'or, de l'encens, de la myrrhe, comme firent les mages avant ceux-là. Le Seigneur de l'univers désire notre miséricorde au lieu de sacrifices, et notre compassion

plutôt que des milliers d’agneaux : présentons-la-lui donc par les mains de ces malheureux que vous voyez prosternés à vos pieds, et le jour où nous quitterons ce monde, ils nous recevront dans les tentes éternelles, dans le Christ lui-même, notre Seigneur à qui appartient la gloire dans tous les siècles. Amen.

Homélie sur les Machabées:

Nomenclature Migne : Discours 15
Source : Sommer 1853
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

1. Que sont donc les Machabées, dont nous faisons aujourd'hui la fête ? Quelques églises seulement les honorent, parce qu'ils n'ont pas lutté après le Christ ; mais ils sont dignes d'hommages universels parce qu'ils ont patiemment souferts pour les institutions de leurs pères.
Eh ! Que n'auraient pas fait ces hommes qui ont subi le martyre avant la passion du Christ, s'ils avaient été persécutés après le Christ et s'ils avaient eu à imiter la mort du Sauveur pour nous ? Eux qui, sans le secours d'un pareil exemple, ont fait éclater une telle vertu, comment ne se seraient-ils pas montrés plus courageux encore si, au milieu de leurs dangers, ils avaient eu sous les yeux ce modèle ?
Ces choses ont d'ailleurs une raison mystérieuse et secrète, dont pour ma part je suis fortement convaincu, et il en est de même de toute âme pieuse : c'est qu'aucun de ceux qui ont été consommés avant la venue du Christ n'a obtenu ce bonheur sans avoir foi en Jésus-Christ.

2. Il ne faut donc pas dédaigner ces hommes parce qu'ils ont souffert avant la croix, mais les louer de ce qu'ils ont souffert selon la croix ; ils méritent d'être honorés dans nos discours, non que leur gloire en soit augmentée (car que pouvons-nous ajouter à la grandeur de leurs actions ?), mais afin que ceux qui les bénissent soient glorifiés, que ceux qui entendent leurs louanges deviennent les imitateurs de leur vertu, et qu'excités par ce souvenir comme par un aiguillon, ils s'efforcent de les égaler.
Quels étaient donc les Machabées ? Quelle éducation, quels principes ont soutenu cet élan qui les a élevé à un tel degré de vertu et à une telle gloire que nous les honorons dans ces solennités et dans ces fêtes annuelles, et que l'admiration de tous les cœurs est supérieure encore à ce que nous voyons ? Les hommes studieux l'apprendront dans le livre qui contient leur histoire et où il est parlé de l'empire de la raison sur les passions, de son libre choix entre les deux penchants contraires, j'entends entre le vice et la vertu ; car parmi les nombreux témoignages dont l'écrivain s'appuie se trouvent les combats des Machabées. Pour moi, il me suffira d'en dire quelques mots.

3. Nous voyons d'abord Eléazar, prémices des martyrs avant le Christ, comme Etienne des martyrs après le Christ ; c'est un prêtre et un vieillard, vénérable par ses cheveux blancs, également vénérable par sa sagesse ; autrefois il sacrifiait et priait pour le peuple, maintenant il s'offre lui-même au Seigneur comme victime parfaite destinée à expier les fautes de tout le peuple, comme un heureux prélude de la lutte, à laquelle il anime les autres et par sa parole et par son silence. Il offre avec lui sept fils formés par ses leçons, hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, plus éclatante et plus pure que tous les sacrifices de la loi. Car il est juste de rapporter au père les œuvres des enfants.
Après lui se présentent ces généreux et magnanimes enfants, nobles rejetons d'une noble mère, zélés défenseurs de la vertu, trop grands pour le règne d'un Antiochus, fidèles disciples de la loi de Moïse, gardiens religieux des institutions de leurs pères ; leur nombre est un de ceux que les hébreux révèrent, honorant en lui le mystère du repos du septième jour ; animés

tous du même souffle, les yeux fixés sur le même but, ne connaissant qu'un chemin qui mène à la vie, mourir pour Dieu, également frères par l'âme et par le corps, s'enviant l'un à l'autre le trépas, ô spectacle admirable ! cherchant à se ravir les supplices comme des trésors, bravant les périls pour sauver la loi qui règne sur eux.
Ils redoutent moins la torture présente qu'ils ne désirent celle qui tarde encore ; toute leur crainte est que le tyran ne se lasse, que plusieurs d'entre eux ne se retirent sans couronne, ne soient séparés malgré eux de leurs frères et ne remportent une triste victoire, car ils ne sont pas assurés du martyre.

4. Enfin nous voyons une mère vaillante et généreuse, aimant à la fois ses enfants et Dieu, et dont les entrailles maternelles ressentent des déchirements peu ordinaires à la nature.
Elle ne s'attendrit point sur les souffrances de ses enfants, mais elle tremble qu'ils n'aient pas à souffrir ; elle ne regrette pas ceux qui ne sont déjà plus, mais elle souhaite que ceux qui vivent encore leur soient réunis ; elle songe plus à ceux-ci qu'à ceux qui ont déjà quitté la terre. C'est que pour les uns la lutte est encore incertaine, pour les autres le repos est assuré ; elle a confié les premiers à Dieu, elle voudrait que Dieu reçût aussi les autres. O âme virile dans un corps de femme ! ô admirable et magnanime offrande ! ô sacrifice digne de celui d'Abraham ! si toutefois il n'a pas fallu ici plus de courage encore.
Abraham n'a qu'un fils à offrir, il l'offre avec empressement, bien que ce soit son fis unique, l'enfant de la promesse, l'enfant que regarde la promesse ; et, ce qui est plus grand encore, Isaac n'est pas seulement la tige de sa race, il devient les prémices de tous les sacrifices semblables ; mais elle, elle consacre à Dieu un peuple entiers d'enfants ; supérieure à toutes les mères et à tous les prêtres, elle offre des victimes qui viennent tendre la gorge au couteau, des holocaustes raisonnables, des hosties qui courent à l'autel.
Elle leur découvre ses mamelles, elle leur rappelle qu'elle les a nourris, elle leur montre ses cheveux blancs, elle les supplie au nom de sa vieillesse ; ce n'est pas leur salut qu'elle cherche, ce sont leurs souffrances qu'elle presse ; ce n'est pas la mort, mais le retard, qui lui semble un péril.
Rien ne l'abat, rien ne l'amollit, rien ne refroidit son courage ; ni les chevalets qu'on met sous ses yeux, ni les roues qu'on lui présente, ni les trochantères, ni les catapultes, ni les pointes des ongles de fer, ni les épées qu'on aiguise, ni les chaudières bouillantes, ni le feu qu'on attise, ni le tyran qui menace, ni la populace, ni les satellites qui hâtent le supplice, ni la vue de ses enfants, de leurs membres mutilés, de leurs chairs déchirées, de leur sang qui coule à flot, de leur jeunesse qu'on moissonne, ni les mots qu'ils endurent, ni les tourments qui mles attendent encore.
Et ce qui paraît d'ordinaire le plus pénible, la durée du supplice, n'était rien pour elle ; car elle était fière de ce spectacle. Les souffrances n'étaient pas seulement prolongées par la variété des tortures, qu'ils accueillaient toutes ensembles avec plus de mépris qu'on n'en témoigne pour une seule, mais aussi par les discours du persécuteur, qui, changeant de ton sans cesse, insultait, menaçait, flattait, enfin mettait tout en œuvre pour obtenir ce qu'il espérait.

5. Les réponses des jeunes martyrs au tyran renfermaient tant de sagesse à la fois et tant de noblesse, que, de même que tous les traits d'héroïsme réunis ensemble paraissent vulgaires à côté de leur constance, de même leur constance semble peu de chose, si on la compare à leurs sages paroles, et il ne fut donné qu'à eux d'être à la fois si ferme s dans la souffrance et si sensés dans leurs réponses aux menaces du tyran, à cet appareil terrible qui ne put vaincre ni ces généreux enfants, ni leur mère plus généreuse encore. S'élevant au dessus de tout, mêlant le courage à la tendresse, elle se donne elle-même à ses fils comme un magnifique présent funèbre ; elle les suit dans la route où ils l'ont devancée. Comment les suit-elle ? Elle va d'elle-même au devant des périls, et quels sublimes chants de funérailles elle fait entendre !

Les paroles des sept frères au tyran étaient belles aussi ; c'est avec les plus beaux des discours (et comment n'eussent-ils pas été admirables ?) qu'ils se rangèrent en bataille et accablèrent le persécuteur ; mais les discours que prononça la mère pour les exhorter, puis pour célébrer leur mort, sont encore plus magnifique. Quelles furent donc les paroles des Machabés ? Car il est bon de vous les rappeler, afin que vous ayez un modèle non seulement de la constance des martyrs dans la lutte, mais encore de leur éloquence. Elles variaient suivant que le langage du tyran, ou l'ordre du supplice, ou l'enthousiasme de l'âme fournissait des armes à chacun ; mais pour les comprendre toutes en un seul exemple, voici q=ce qu'ils disaient :
"Pour nous, Antiochus et vous tous qui nous entourez, il n'est qu'un seul roi, Dieu, par qui nous sommes nés et vers qui nous retournerons ; un seul législateur, Moïse, que nous ne trahirons ni n'outragerons point, nous le jurons par les périls même qu'il a bravés pour la vertu, et par tant de miracles qu'il a accomplis ; non, fussions-nous menacés par un autre Antiochus plus terrible que toi ; une seule sureté, l'observation des commandements, la défense de cette loi qui fait notre rempart ; une seule gloire, le mépris de toute gloire quand il s'agit de si grands objets ; une seule richesse, les biens que nous espérons : et notre seule crainte est de craindre quelque chose plus que Dieu. Tels sont les principes qui nous guident au combat ; telles sont nos armes.
C'est une chose bien douce que de voir cet univers, ce sol de nos pères, nos amis, nos parents, nos compagnons de jeunesse, ce temple, dont le nom est si grand et si célèbre, ces fêtes de la patrie, ces mystères, et tant d'autres avantages qui nous placent au-dessus des autres peuples ; mais tout cela n'est pas plus doux que Dieu et que la lutte soutenue pour la vertu ; non, ne le crois pas. Nous avons un autre monde, plus sublime et plus durable que ce monde visible. Notre patrie est la Jérusalem céleste, qu'un Antiochus n'assiégera point et n'espérera point conquérir, Jérusalem la forte et l'imprenable. Nos parents sont ceux qu'un même esprit anime et qui ont été engendrés selon la vertu. Nos amis sont les prophètes et les patriarches, qui nous ont laissé l'exemple de la piété. Nos compagnons de jeunesse sont ceux qui combattent aujourd'hui avec nous, qui exercent en même temps que nous leur patience. Le ciel est plus magnifique que ce temple ; ses fêtes sont les chœurs des anges ; son mystère, le plus sublime de tous, caché à la plupart des hommes, c'est Dieu, à qui se rapportent aussi les mystères d'ici bas.

6. Cesse donc de nous promettre des biens frivoles et sans prix : nous ne chercherons point l'honneur dans l'infamie, le profit dans la ruine ; nous ne ferons pas un si triste marché. Cesse aussi de nous menacer, ou nous te menacerons à notre tour de manifester ta faiblesse et nos vengeances. Nous aussi, nous avons du feu pour châtier les persécuteurs. Crois-tu avoir affaire à des nations, à des villes et aux plus lâches des rois, qui peuvent vaincre ou être vaincus, car ils ne luttent pas pour de si précieux objets ? Tu déclares la guerre à la loi de Dieu, aux tables écrites par Dieu même, aux institutions de nos pères, que la raison et le temps ont consacrées, à sept frères qu'unit une même âme, et qui graveront la honte sur sept trophées ; car s'il est peu glorieux de les vaincre, ce serait le comble du déshonneur d'être vaincu par eux.
Nous sommes le sang et les disciples de ces hommes que conduisait une colonne de feu et de nuée, pour qui la mer s'entrouvrait, les fleuves suspendaient leur cours, le soleil arrêtait sa marche, pour qui le pain tombait du ciel, dont les mains étendues mettaient en déroute des milliers de guerriers vaincus par la prière, qui triomphaient des bêtes féroces, que le feu ne touchait point, et devant qui des rois se retiraient pleins d'admiration pour leur grande âme. Mais pour te rappeler ce qui est connu de toi, nous sommes les disciples d'Eléazar, dont tu as éprouvé le courage. Le père a combattu le premier, les fils combattront après lui ; le prêtre s'en est allé, les victimes le suivront. Pour nous effrayer, tu nous fais voir mille tortures ; nous sommes préparés à en subir davantage. Que nous feront tes menaces, prince orgueilleux ?

Qu'aurons-nous à souffrir ? Rien n'est plus fort que des hommes prêtes à toutes les douleurs. Et vous, bourreaux, pourquoi tarder ? Pourquoi reculer ? Où sont les liens ? Ne me faites pas languir. Attisez encore la flamme ; irritez les bêtes féroces, perfectionnez les instruments de torture ; que tout se ressente de la munificence d'un roi. Moi, je suis l'aîné, immole-moi le premier ; moi, je suis le plus jeune, que l'on change mon rang ; que l'on mette aussi parmi les premiers un de ceux du milieu, afin que les honneurs soient égaux entre nous.
Quoi ! Tu nous épargne ? Attends-tu donc que nous tenions un autre langage ? Nous te répéterons encore, nous te redirons mille fois les mêmes paroles : Nous ne prendrons point d'aliments impurs, nous ne fléchirons point. Toi-même tu révéreras nos lois avant que nous nous soumettions aux tiennes. En un mot, imagine de nouveaux châtiments, ou sache que nous méprisons ceux que tu as préparés".

7. Voilà ce qu'ils disaient au tyran ; quant aux encouragements qu'ils s'adressaient entre eux et au spectacle qu'ils offraient, combien ils étaient beaux et saints, combien plus agréables aux âmes pieuses que tout ce qu'il est possible de voir ou d'entendre ! J'éprouve à rappeler tout cela un plaisir infini ; je suis par la pensée avec les athlètes, et ce récit me remplit de fierté. Ils se pressaient, ils s'embrassaient ; c'était une fête comme lorsque les combats du cirque sont terminés. Allons, frères, s'écriaient-ils, allons au supplice ; hâtons-nous, tandis que le tyran est bouillant de colère ; craignons qu'il ne s'amollisse et ne nous condamne au salut. Le banquet est préparé, ne tardons pas. Il est beau que des frères habitent ensemble, s'asseyent à la même table, marchent sous le même bouclier ; il est plus beau encore que des frères partagent les mêmes périls pour la vertu. Si nous l'avions pu, nous aurions lutté v=avec nos corps mêmes pour les institutions de nos pères ; c'était là aussi une mort glorieuse. Mais puisque l'occasion ne le comporte pas, offrons nos corps morts même en sacrifice. Eh ! quoi, si nous ne mourons pas aujourd'hui, serons-nous à jamais dispensés de mourir ? Ne payerons-nous pas la dette que nous avons contractée en naissant ? Faisons de la nécessité un point d'honneur, tournons la mort à notre avantage, cherchons dans la loi commune un titre particulier de gloire, achetons la vie par le trépas. Que nul de nous ne laisse voir qu'il regrette l'existence ou que son âme faiblit. Que le tyran, après s'être heurté contre nous, désespère de triompher des autres. Il établira l'ordre des supplices, mais nous, nous mettrons fin aux persécutions. Montrons tous pour un si grand objet l'ardeur d'un même zèle ; que le premier indique le chemin aux autres, que le dernier imprime le sceau de la victoire ; soyons tous également résolus à être couronnés ensemble, et à ne pas permettre au persécuteur de s'emparer de l'un de nous, pour que, maître d'un seul, il ne puisse se vanter, dans l'emportement de sa démence, d'avoir vaincu tous les autres. Faisons voir que nous sommes frères et par la naissance et par la mort ; combattons tous comme si nous n'étions qu'un, et chacun de nous, comme s'il luttait à la place de tous. Eléazar, reçois-nous ; notre mère, suis-nous. Jérusalem, ensevelis glorieusement tes morts, si toutefois il reste quelque chose de nous pour le tombeau ; raconte notre fin, montre à la postérité et à ceux qui t'aiment la sépulture pieuse qu'a peuplée le sein d'une seule femme.

8. Telles furent leurs paroles et leurs actions ; semblables à des sangliers qui aiguisent leurs défenses l'une contre l'autre, ils souffrirent suivant le rang de leur âge et avec une égale constance. Ils remplirent de joie et d'admiration leurs compatriotes ; ils frappèrent de stupeur et d'épouvante ces persécuteurs qui, venus pour faire la guerre à une nation tout entière, se voyaient vaincus par l'union de sept frères combattant pour la piété, et contraints de renoncer à tout espoir de réduire les autres.
Cependant, leur généreuse mère, mère vraiment digne de fils si nobles et courageux, grand et sublime cœur formé par la loi, avait été partagé d'abord entre la joie et la crainte, suspendue entre deux sentiments divers : elle était joyeuse du courage de ses enfants et du spectacle

qu'elle avait sous les yeux ; elle craignait l'avenir et l'excès des supplices. Semblable à l'oiseau qui, à l'approche d'un serpent ou de quelque autre ennemi, voltige en criant autours de ses petits elle s'empressait autours d'eux, les exhortait, les suppliait, s'unissait à leurs combats, et ne ménageait ni la parole ni l'action pour les animer à la victoire. Elle recueillait les gouttes de leur sang, les lambeaux de leur chair, et embrassait ces tristes restes ; elle recevait l'un dans ses bras, livrait l'autre, en préparait un troisième. Elle leur criait à tous : "Courage, mes enfants, courage mes héros, courage vous dont les corps n'ont presque rien de corporel, courage, défenseurs de la loi, de mes cheveux blancs, de cette ville qui vous a nourri et vous a élevés à un tel degré de vertu ; un moment encore et nous avons vaincu. Les bourreaux se lassent, voilà ma seule crainte. Un moment encore, et nous serons heureux, moi entre les mères, et vous entre les jeunes gens. Regretterez-vous votre mère ? Oh, je ne vous quitterais point, je vous le promet : je ne suis pas assez ennemie de mes enfants."

9. Quand elle les vit consommés, quand elle fut rassurée par l'accomplissement du martyre, relevant, comme le vainqueur des jeux d'Olympie, sa tête rayonnante d'une sublime fierté, les mains étendues, elle s'écria d'une voix éclatante : "Je te rends grâce, à toi, Père saint, à toi, loi sacrée qui nous as formés, à toi, Eléazar, notre père, qui as précédé tes enfants au combat ; vous avez accueilli les fruits de mes entrailles, et je suis devenue par vous la plus sainte des mères. Je n'ai rien laissé au monde, j'ai tout abandonné à Dieu, mon trésor, les espérances de ma vieillesse. Quels magnifiques honneurs je viens de recevoir ! quels nobles soins ont été rendus à mes vieux ans ! Je suis payée, ô mes enfants, des peines que vous m'avez coûtées : je vous ai vus combattre pour la vertu, j'ai contemplé la couronne sur tous vos fronts. Oui, je vois des bienfaiteurs dans ces bourreaux ; encore un peu, et je remercierais le tyran de m'avoir réservé la dernière au supplice, afin qu'après avoir donné mes fils en spectacle, après avoir combattu dans chacun de mes enfants, je sortisse de ce monde avec une sécurité parfaite et à la suite de victimes parfaites.
Je n'arracherai point mes cheveux, je ne déchirerai point mes vêtements, je ne meurtrirai point mes chairs avec mes ongles, je n'appellerai point d'autres femmes pour pleurer avec moi, je ne m'enfermerai point dans les ténèbres comme pour forcer l'air même à gémir avec moi, je n'attendrai point de consolateurs, je ne placerai point sur ma table le pain de l'affliction, comme font de lâches mères qui sont seulement mères de la chair, et dont les enfants meurent sans accomplir quelque grande action. Vous n'êtes pas morts pour moi, ô les plus chers des fils ! vous avez été cueillis comme des fruits précieux ; vous ne vous êtes pas éclipsés dans la nuit, vous avez changé de demeure ; vous n'avez pas été violemment séparés, mais étroitement unis. Ce n'est pas une bête féroce qui vous a déchirés, ni une tempête qui vous a engloutis, ni un brigan,d qui vous a égorgés, ni une maladie qui vous a consumés, ni la guerre qui vous a moissonnés, ni aucun de ces accidents ordinaires ou terribles attachés aux choses humaines qui vous a ravis à nous. Avec quelle amertume j'eusse gémi, si un coup semblable vous eût frappé ! C'est alors en pleurant que je me fusse montrée bonne mère, comme je fais aujourd'hui en retenant mes larmes. Mais encore, ce ne sont là que de faibles malheurs : je vous aurais vraiment pleuré, si vous aviez trouvé le salut dans la lâcheté, si les tortures avaient triomphé de vous, si nos persécuteurs que vous venez de vaincre avaient vaincu un seul de mes fils. Mais en ce moment il n'y a que bénédictions, joie, gloire, hymnes d'allégresse pour ceux qui restent sur cette terre ; car moi, je vus offre mon sang en libations. Nous prendrons place à côté de Phinéès, nous serons glorifiés avec Anne ; et encore, Phinéès était seul, et vous êtes sept qui avez lutté avec un si beau zèle contre la fornication, et qui avez châtié non celle des corps, mais celle des âmes ; Anne n'offrit qu'un seul fils, un jeune enfant que Dieu lui avait donné, et moi j'ai consacré au Seigneur sept hommes, tous acceptant le sacrifice. Que Jérémie achève lui-même ce chant funèbre, non en pleurant, mais en bénissant votre pieuse

fin : vous êtes plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus beaux que le saphir, sainte cohorte engendrée pour Dieu et offerte à Dieu.
Qu'ajouterai-je encore ? Tyran, réunis-moi à mes fils, si l'on peut espérer une faveur d'un ennemi même ; cette lutte n'en sera que plus glorieuse pour toi. Que n'ai-je traversé avec eux tous les supplices, afin de mêler mon sang à leur sang, mes vieilles chairs à leurs chairs ! car j'aime les tortures par amour pour mes enfants. Ah ! que du moins, puisque cela n'a pas été permis, je mêle ma cendre à leur cendre, et qu'un même tombeau nous reçoive tous. N'envie pas l'honneur d'une même mort à ceux qui sont honorés par une même vertu.
Adieu, mères ; adieu, enfants : élevez ainsi ceux qui sont sortis de votre sein ; grandissez dans ces principes. Nous vous avons donné un bel exemple : Combattez .

10. Elle dit, et se réunit à ses enfants. Comment se fit cette réunion ? Elle s'élança sur le bûcher (car elle était condamnée à ce supplice) comme sur un lit nuptial, et n'attendit point ceux qui devaient la conduire, afin que nul corps impur ne touchât son pur et noble corps. Tel est le fruit qu'Eléazar retira de son sacerdoce, disciple fidèle et maître éloquent des célestes mystères, purifiant Israël, non par des aspersions étrangères, mais par son propre sang, et faisant de sa fin une dernière expiation. Tel est le fruit que ces enfants retirèrent de leur jeunesse ; ils ne se firent pas esclaves du plaisir, mais furent maîtres de leurs passions, sanctifièrent leurs corps, et entrèrent dans la vie exempte de souffrances. Tel est le fruit que leur mère retira de sa fécondité : c'est ainsi qu'elle se montra fière de ses fils pendant leur vie, et qu'elle se reposa avec eux après leur mort ; elle les avait enfantés au monde, elle les offrit à Dieu, comptant par le nombre des luttes le nombre de ses enfantements, et reconnaissant l'ordre de leur naissance par l'ordre de leur mort. Car le martyre commença au premier pour aller jusqu'au dernier ; se succédant l'un à l'autre, comme le flot au flot, chacun d'eux fit admirer une vertu d'autant plus ardente à souffrir qu'elle puisait une force nouvelledans les combats de celui qui l'avait précédé. Le tyran s'estima heureux qu'elle ne fut pas devenue mère d'un plus grand nombre d'enfants ; car la honte et la défaite n'en eussent été que plus éclatantes. Il reconnut alors pour la première fois que ses armes ne lui donnaient pas tout pouvoir, lorsqu'il attaqua des enfants désarmés, qui n'avaient d'autre défense que leur piété, et qui étaient mieux disposés à souffrir toutes les tortures que lui à les ordonner.

11. Ce sacrifice est moins périlleux et plus magnifique que celui de Jephté : ce ne fut point, comme chez Jephté, l'élan d'une promesse et le désir d'une victoire désespérée qui rendit l'offrande nécessaire ; le don fut volontaire et n'eut d'autre récompense que l'espoir. Ce sacrifice n'est pas moins glorieux que les combats de Daniel, livré en pâture à des lions, et n'ayant besoin que d'étendre les mains pour vaincre ces bêtes féroces. Ce sacrifice ne le cède pas aux épreuves des jeunes captifs d'Assyrie, qu'un ange rafraîchit dans la fournaise, parce qu'ils n'avaient point voulu transgresser la loi de leurs pères et se nourrir de mets profanes et impurs. Ce sacrifice n'est pas moins glorieux que celui des victimes immolées plus tard pour le Christ. Celles-ci en effet, comme j'ai dit en commençant ce discours, suivaient la trace du sang de Jésus Christ, elles avaient pour les guider au combat le Dieu qui a offert pour nous un sacrifice si grand et si incroyable ; les autres n'avaient sous les yeux ni tant ni de si nobles exemples de vertu.
La Judée entière admira leur constance, elle s'enorgueillit et se glorifia comme si elle avait reçu la couronne. C'est qu'il s'agissait dans cette lutte, la plus importante de toutes celles qu'eut à soutenir Jérusalem, de voir en ce jour même la loi renversée ou glorifiée ; et ce combat était pour toute la race des Hébreux un moment de crise. Antiochus lui-même fut pénétré de respect, et la menace fit place à l'admiration. Car les ennemis même savent admirer la vertu, quand la colère est apaisée et que l'on estime les choses en elle-mêmes. Il abandonna son entreprise, louant son père Séleucus des distinctions qu'il avait accordées à ce peuple et de

ses libéralités envers le temple, et accablant de reproches celui qui l'avait appelé, Simon, qu'il regardait comme l'auteur de ces cruautés et de sa honte.

12. Prêtre, mères, enfants, imitons ce grand exemple : prêtres, honorez Eléazar, notre père spirituel, qui nous a montré la meilleure route par ses paroles et par ses œuvres ; mères, honorez cette mère généreuse en montrant une véritable affection pour vos enfants, offrez au Christ ceux que vous avez mis au jour, afin que ce sacrifice sanctifie le mariage ; enfants, révérez ces jeunes saints, consacrez votre jeunesse , non à satisfaire de honteux désirs, mais à lutter contre vos passions ; combattez vaillamment contre l'Antiochus de tous les jours, qui fait la guerre à tous vos membres et vous persécute de mille sortes. Je souhaiterais qu'en toutes circonstances et pour toute espèce de combats, tous les rangs et tous les âges eussent des athlètes à imiter pour repousser les attaques ouvertes et les embûches secrètes, qu'on cherchât du secours dans les anciens et dans les nouveaux récits, de tous côtés enfin, comme l'abeille rassemble les sucs les plus utiles dont elle forme avec tant d'industrie un rayon de doux miel, afin que, par l'Ancien et par le Nouveau Testament Dieu, soit honoré parmi nous, lui qui se glorifie dans le Fils et dans le Saint Esprit, qui connaît les siens et qui est connu d'eux, qui confesse ceux qui le confesse nt, qui rend gloire à ceux qui lui rendent gloire, par le même Jésus Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Introduction à l'homélie de saint Grégoire de Nazianze sur les Machabées.
(Il ne faut pas confondre les Machabées dont saint Grégoire de Nazianze prononce ici le panégyrique, avec les sept illustres frères qui luttèrent contre les rois de la Syrie pour l'indépendance de leur pays. La guerre de l'indépendance, commencée par Judas Machabée, est postérieure, de bien peu, il est vrai, à la persécution d'Antiochus.)

La Judée, bien que soumise à la domination des rois de. Syrie, avait conservé ses lois et sa religion. Antiochus IV, surnommé Épiphane, second fils d'Antiochus le Grand, irrité d'une révolte qui avait éclaté en Judée sous son règne, marcha contre Jérusalem, où il fit un affreux carnage, et voulut forcer les Juifs à adorer les mêmes dieux que les Syriens. Après avoir pillé le temple, il plaça dans le sanctuaire une statue de Jupiter Olympien, y offrit des sacrifices à ce dieu, et ordonna de mettre à mort tous les Juifs qui refuseraient de sacrifier à leur tour ou de manger des mets interdits par la loi de Moïse.
La crainte des supplices décida de nombreuses apostasies. Parmi ceux qui aimèrent mieux mourir que d'être infidèles à leur Dieu, se distinguèrent un vieillard du nom d'Éléazar, une mère et ses sept fils, qui subirent le martyre avec une constance héroïque. L'histoire de cette persécution se trouve consignée dans le premier livre des Machabées; quant au martyre d'Éléazar, des frères Machabées et de leur mère, on en trouve le récit dans un traité de l'historien et philosophe juif Flavius Josèphe, qui est intitulé *Des Machabées* ou *de l'empire de la raison.*
L'Église rendait des honneurs aux frères Machabées, et leur consacrait tous les ans un jour de fête; quelques fidèles cependant doutaient qu'on dût honorer dans les églises des martyrs qui n'avaient pas souffert pour la loi nouvelle. C'est pour dissiper ces doutes et lever ces scrupules que, le jour de la fête des Machabées, saint Grégoire monta en chaire et prononça l'homélie suivante, de laquelle on peut rapprocher deux homélies de saint Jean Chrysostome sut le même sujet.

Panégyrique de St Athanase

Nomenclature Migne : Discours XXI
Source : Cohen 1840
Numérisation et mise en ligne : Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer, sur le site de Remacle http://remacle.org/bloodwolf/eglise/gregoire/athanase.htm

Ce panégyrique, selon l'opinion la plus probable, fut prononcé à Constantinople, en l'année 379, le jour anniversaire de la mort de saint Athanase.

Louer Athanase, c'est louer la vertu elle-même. N'est-ce pas, en effet, célébrer les louanges de la vertu, que de faire connaître une vie qui réalisa toutes les vertus ensemble; ou, pour mieux dire, qui les réalise. Car les hommes qui vécurent selon Dieu, continuent de vivre en Dieu, après qu'ils ont franchi les limites de notre monde mortel. Voilà pourquoi Dieu est appelé dans les Saintes Écritures le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, c'est-à-dire, Dieu des vivants, et non des morts. Or, célébrer la vertu, c'est vraiment rendre un hommage direct à Dieu lui-même, de qui la vertu émane dans les âmes, afin qu'illuminées par sa grâce, elles s'élèvent, ou, plutôt, elles retournent vers lui. Dieu a fait éclater à nos regards, et tous les jours encore il opère de grandes et nombreuses merveilles, si nombreuses et si grandes qu'elles ne sauraient être racontées : toutefois je n'en vois aucune qui soit plus étonnante et plus digne de notre gratitude, que le commerce amical auquel ce grand Dieu admet et invite l'âme humaine. Ce qu'est le soleil dans le monde physique, Dieu l'est dans l'ordre spirituel. Comme l'astre du jour inonde la terre de ses splendeurs, et agit de telle sorte sur les yeux du corps, qu'ils peuvent apercevoir le foyer même d'où leur vient la lumière ; ainsi Dieu pénètre l'âme par les rayons de sa vérité, et la fait en quelque sorte participer à l'essence divine. Et de même que le soleil, font en donnant aux êtres vivants la faculté de voir, et aux êtres inanimés la faculté d'être vus, demeure toujours le plus admirable spectacle que l'œil puisse contempler ; de même, aussi, Dieu dégage des ténèbres l'intelligence et les objets auxquels elle peut s'appliquer; il accorde à l’une le don de comprendre, aux autres le don d'être compris; mais, par dessus toutes les hauteurs du monde intellectuel, lui-même apparaît comme le point culminant dans la contemplation duquel nos désirs vont se fixer. Au delà, plus rien... Nul génie ne s'est élevé, ni ne s'élèvera plus haut, quelles que soient sa vigueur, son audace, son ardeur de connaître. Dieu est la limite extrême ou tendent les puissances de l'âme : lorsqu'elle y sera parvenue, toutes ses laborieuses spéculations se fixeront à jamais au repos.

Heureux donc celui qui, brisant par la raison et la méditation la grossière enveloppe terrestre, et dissipant les nuages que les sens épaississent devant l'esprit, sait entrer en communication avec Dieu, et se plonger, autant qu'il est permis à notre nature, dans cet océan de pure lumière ! Heureux et deux fois heureux ! puisqu'il s'est élevé de si bas à une telle sublimité, et qu'il a conquis cette sorte de déification que donne l'amour sincère de la vérité, trouvant, par delà le dualisme du moi humain, l'unité au sein du Dieu un en trois personnes. Combien est déplorable au contraire l'aveuglement de l'esclave des sens, tellement enfoncé dans la boue terrestre, qu'il ne sait ni tendre les yeux de l'intelligence aux rayons divins, ni se détacher des infimes régions où il rampe, oublieux tout à la fois et de son origine céleste, et de ses célestes destinées ! Tout lui réussit-il au gré de ses désirs, je le plains d'autant plus que, déçu par les charmes de ce cours propice et riant, il s'éprend de tous les biens, si ce n'est du seul vrai bien. Fatale erreur qui le conduit à l'abîme de ténèbres, ou, plutôt, dont le terme lui révélera par le feu, celui qu'il n'a point connu comme lumière.

Parmi les sages qui ont conformé leurs pensées et leur conduite à ces hautes vérités (et le nombre de ceux-là est petit; car, encore bien que tous les hommes soient créés à l'image de Dieu, les hommes de Dieu sont, hélas ! trop rares) ; parmi donc les grandes et saintes mémoires, législateurs, chefs d'armées, pontifes, prophètes, évangélistes, apôtres, docteurs, toute la glorieuse élite de l'humanité, celui en l’honneur de qui ce discours est prononcé, a droit à une large part de notre admiration. Lesquels, en effet, faut-il citer? Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, les douze patriarches, Moïse, Aaron, Josué, les juges, Samuel, David, Salomon sous quelques rapports, Élie, Elisée, les prophètes qui précédèrent la captivité, ou ceux qui la suivirent? Et pour passer à un ordre de faits, les derniers dans la série des temps, mais les premiers en réalité, je veux dire ceux qui se rattachent immédiatement à l'incarnation du Christ, exaltons le flambeau venu avant la lumière, la voix entendue avant le Verbe, le médiateur qui précéda le souverain Médiateur, l'illustre Jean, placé comme un anneau d'alliance entre l'ancien et le nouveau Testament; puis les disciples du Sauveur, et ceux enfin qui, depuis le Christ, ont brillé parla parole et la doctrine, ou se sont rendus célèbres par le don des miracles, on ont subi la dernière et glorieuse épuration du martyre. De ces hommes à jamais mémorables, Athanase a égalé les uns ; il suit de près les autres ; plusieurs même, si cette parole ne semble point trop téméraire dans ma bouche, ont été surpassés par lui. Empruntant par l'imitation quelque chose à chacun d'eux; à celui-ci l'érudition et l'éloquence, à celui-là les œuvres ; à l'un le zèle, à l'autre la mansuétude, à un troisième l'honneur des luttes subies pour la foi ; tantôt reproduisant plusieurs traits d'un caractère, quelquefois se les appropriant tous; comme un peintre dont le travail et l'habileté réunissent en un seul tableau les beautés dérobées à cent modèles, Athanase a su former en lui-même, par cet heureux assemblage, la plus parfaite image de la vertu. Il lui a été donné de surpasser par l'action les hommes éminents par la parole, et de l'emporter par l'érudition et l'éloquence sur ceux que distinguait le génie pratique ; ou, si mieux vous aimez, il a été supérieur par la doctrine aux hommes dont la doctrine a fait la gloire, par les actes à ceux qui montrèrent la plus grande aptitude dans le maniement des affaires. Que si l'on cite des caractères où l'on vit ces deux qualités alliées dans une heureuse modération, Athanase les prime en ce qu'il possède l'une d'elles à un degré suréminent ; et si l'on en montre d'autres incomparables dans l'un des genres, Athanase a sur eux ce privilège de les réunir tous deux. Donc, la gloire qui appartient à ses prédécesseurs pour lui avoir fourni les exemples sur lesquels il s'est formé, lui-même y a un titre égal pour avoir laissé à l'avenir un modèle achevé.

Les bornes de ce discours ne permettraient pas de raconter en détail et de célébrer dignement une telle vie. Elle demande une histoire complète, et c'est un de mes plus chers désirs de pouvoir lui consacrer un travail spécial pour instruire et charmer les générations chrétiennes, suivant en cela l'exemple d'Athanase qui écrivit la vie de saint Antoine, et promulgua sous forme de récit les lois de la vie monastique. Aujourd'hui, pour satisfaire notre désir et acquitter le pieux tribut réclamé par cette fête, il nous suffira de retracer quelques uns des principaux traits que notre mémoire nous fournit spontanément. Certes, lorsque la vie de tant d'impies fameux s'éternise en quelque sorte par le souvenir au milieu des hommes, ni la religion ni la prudence ne permettent de condamner à l'oubli la mémoire des saints ; dans une ville, surtout, que de nombreux exemples de vertu pourront à peine sauver, accoutumée qu'elle est à se faire de tout un jeu, des choses divines comme des cirques et des théâtres.

Athanase fut initié de bonne heure à la science divine, et formé à la discipline chrétienne. Quant aux lettres profanes, il leur accorda quelque peu de temps, assez pour ne pas y rester complètement étranger, et pour que l'on ne pût pas attribuer à l'ignorance le rang subalterne où elles étaient reléguées dans son estime. Ce noble et mâle génie répugnait à consumer ses efforts dans des études vaines, à l'imitation de ces athlètes qui, frappant de grands coups dans

l'air, au lieu d'atteindre le corps, laissent échapper la couronne promise. Pour aliment de sa pensée, il choisit l'ancien et le nouveau Testament ; il en médita tous les livres avec plus de soin que jamais personne n'en a médité un seul. A ces habitudes de contemplation se joignirent des trésors de vertu chaque jour augmentés. La science et les mœurs, brillant chez Athanase d'un éclat pareil, et se fortifiant mutuellement, formèrent cette chaîne d'or dont si peu d'hommes réussissent à ourdir le double et précieux fil. La pratique du bien l'initiait à la contemplation, et la contemplation à son tour le guidait dans la pratique du bien. La crainte du Seigneur est, eu effet, le commencement de la sagesse ; elle la couve, si l’on peut ainsi parler, et la prépare à éclore; puis la sagesse, après avoir brisé les entraves de la crainte et s'être transformée en charité, d'esclaves que nous étions, fait de nous les amis et les enfants de Dieu.

Ainsi allait se développant et se fortifiant par cette sainte discipline, une vertu prédestinée au sacerdoce. Combien il serait désirable qu'on vit, maintenant encore, ces exemples se renouveler chez les futurs pasteurs des peuples, chez ceux qui sont destinés à tenir un jour dans leurs mains le corps auguste du Christ, selon les desseins de cette prescience divine qui façonne longtemps à l'avance les instruments de ses merveilles ! Athanase, donc, fut admis dans ce grand ordre du sacerdoce, parmi ces ministres des sacrés mystères, qui vont à la rencontre de Dieu descendant lui-même vers eux. Après avoir passé par les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique (car je veux supprimer ici les détails intermédiaires), Athanase est promu au siège d'Alexandrie, et de là c'est le monde entier qu'il domine· Je ne sais, à vrai dire, si cette dignité lui fut donnée par Dieu pour récompenser en vertu, ou si plutôt Dieu ne voulut pas le donner lui-même à l'Église, comme une source vivifiante où elle pût ranimer sa langueur· Altérée de vérité presque défaillante, il fallait à l'Église, comme jadis à Ismaël, un breuvage où étancher sa soif. A cette terre désolée par la sécheresse, il fallait, comme autrefois à Élie, un ruisseau dont les eaux vinssent verser un peu de vie dans ses entrailles, et sauver la semence d'Israël. Autrement, nous étions menacés du sort de Sodome et de Gomorrhe, ces villes dont l'iniquité est fameuse, mais plus fameux encore le châtiment. Dans cette ruine imminente, voilà qu'une colonne inébranlable est dressée pour nous soutenir; voilà qu'une pierre angulaire vient nous relier à elle, et nous relier les uns aux autres. Que dirai-je encore? C'est un feu qui consume et fait disparaître les éléments impurs ; c'est un van rustique qui sépare la poussière des opinions humaines d'avec le pur froment des dogmes révélés ; c'est l'épée qui retranche les racines du vice. Le Verbe trouve dans Athanase un compagnon de guerre ; l'Esprit, un homme pour transmettre son souffle.

Cette élection que la Providence avait ménagée aux besoins de son Eglise, se fit par les suffrages du monde entier, non a l'aide des manœuvres indignes que l’on a vu pratiquer plus tard, non en introduisant dans le lieu saint la violence et le meurtre, mais avec une régularité apostolique et sous la seule influence de l'Esprit saint. Elevé dans la chaire de Marc, Athanase hérite de sa piété non moins que de son siège ; et malgré le long intervalle de temps qui sépare le nouveau pontife du premier évêque d'Alexandrie, la vertu les rattache immédiatement l'un à l'autre. Aussi bien, c'est là l'unique et vrai caractère de la succession épiscopale. L'héritier de la foi, l'est aussi du siège; le déserteur des croyances, tout assis qu'on le voit dans la même chaire, n'est plus qu'un ennemi ; l'un ne possède que de nom ce qui appartient à l'autre en vérité et en réalité. Non, le successeur n'est point Celui qui a fait invasion par force, mais bien la patiente victime de la violence; non le violateur des lois, mais l'élu selon toutes les règles légales; non le sectaire qui rompt avec les doctrines de ses prédécesseurs, mais le zélé partisan de la loi : à moins que l'on ne veuille dire qu'il succède, à peu près comme la maladie succède a la sauté, les ténèbres à la lumière, la tempête au calme, la démence à la raison.

La même sagesse qui a présidé à la nomination d'Athanase, se révèle tout d'abord dans les actes de son administration. Ne craignez pas qu'une fois élevé sur le trône episcopal, on le voie, comme ces hommes qui parviennent à mettre la main sur un héritage ou un pouvoir inespéré, s'enivrer de sa fortune et se jeter dans les travers d'une orgueilleuse infatuation. Ainsi agissent les prêtres adultères, les prêtres qui se sont glissés par surprise dans la maison du Seigneur, les prêtres indignes des fonctions qu'ils ont convoitées. Comme ils apportent au sacerdoce des mains vides de bonnes œuvres, qu'ils n'ont jamais connu les tribulations réservées à l'homme de bien, devenus du même coup écoliers et maîtres dans la science de la piété, ils corrigent les autres avant de s'être corrigés eux-mêmes : hier sacrilèges, aujourd'hui prêtres ; hier profanes, aujourd'hui ministres des divins mystères ; initiés par une longue pratique à la connaissance du vice, parfaitement neufs dans la vertu ; création de la faveur humaine, et non certes de l'Esprit saint; despotes insupportables qui ne laissent rien à l'abri de leur violence, et finissent par poussera bout la piété elle-même. Chez eux, ce ne sont pas les mœurs qui accréditent la dignité, mais c'est, a rebours de toute raison, la dignité qui seule soutient le crédit des mœurs : étranges sacrificateurs qui doivent plus de victimes pour leurs propres iniquités que pour celles du peuple ; placés fatalement dans cette alternative ou d'acheter, par une lâche tolérance envers les désordres d'autrui, le pardon de leurs dérèglements, ou de masquer leur corruption sous la dureté du commandement. Athanase ne tomba dans aucun de ces deux écueils. Aussi humble de cœur que sublime par les actes, sa vertu s'élevait trop haut pour que personne espérât l'atteindre; mais l'aménité de son caractère ouvrait à tous un facile accès près de sa personne. D'une mansuétude inaltérable, enclin a la miséricorde, plein d'amabilité dans son langage, plus aimable encore par ses mœurs, d'une physionomie angélique, mais angélique surtout par l'âme; calme dans la réprimande, tournant la louange elle-même en salutaire leçon, loin de les émousser par l'abus, il savait répartir l'une et l'autre avec une si heureuse modération, que la réprimande semblait dictée par une tendresse paternelle, et l'éloge révélait l'austère dignité du commandement. Chez lui, ni l'indulgence ne dégénérait en faiblesse, ni la sévérité en rigueur : l'une était plutôt condescendance et bonté ; l'autre, raison ; toutes deux assurément étaient sagesse. Dispensé de longs discours par ses mœurs qui étaient une éclatante et continuelle prédication, d'une autre part l'ardeur et la puissance de sa parole lui épargnaient la nécessité de recourir à la verge ; encore moins avait-il besoin de trancher dans le vif, les coups modérés de la verge suffisant à arrêter le mal.

Mais à quoi bon tant d'efforts pour vous le dépeindre? Son portrait a été tracé longtemps à l'avance par l'apôtre Paul, soit dans les pages où il exalte ce grand Pontife qui règne maintenant au haut des cieux (car ne craignons pas d'aller aussi loin que l'Écriture, laquelle reconnaît dans les hommes qui vivent selon le Christ, autant de Christs); soit dans l'épître à Timothée, ou il lui développe les règles propres à former le futur évêque. Appliquez cette règle à la vie d'Athanase, et voyez si elle ne s'y ajuste pas avec une exactitude parfaite. Agissez donc, et que votre concours m'allège le fardeau de l'éloge ; car l'ouvrier ne suffit point à l'Œuvre. Je veux omettre beaucoup, il le faut; mais, attiré de côté et d'autre, je ne sais plus démêler ce qui l'emporte en beauté, comme dans un corps où tout est parfait et où toutes les perfections s'harmonisent; chaque trait, à mesure qu'il se produit dans mes souvenirs, m'apparaît comme le plus admirable, et emporte à soi le discours. Vous tous, donc, témoins de sa vie et hérauts de sa mémoire, partagez-vous l'éloge de sa vertu, et engagez ensemble une pieuse lutte ; vous tous, hommes et femmes, adolescents et vierges, vieux et jeunes, prêtres et laïques, moines et séculiers, chrétiens qui suivez les sentiers de la simplicité, et hommes fervents qui aspirez à une spiritualité plus haute, qui que vous soyez enfin, adonnés à la vie contemplative ou mêlés au tourbillon des affaires. Que celui-ci exalte par ses louanges la constance d'Athanase dans les jeûnes et les oraisons, constance telle qu'il semblait affranchi

des entraves du corps et des nécessités de la matière ; celui-là son infatigable vigueur dans les veilles, el dans les chants des psaumes. A l'un de raconter quelles sollicitudes et quels secours il prodiguait à l'indigence; à un autre, comment il savait résister aux grands et aux superbes, et s'incliner au contraire vers les petits. Les vierges loueront en lui un modèle du célibat chrétien; les femmes mariées, un conseiller ; les solitaires, une voix qui les excite et les soulève vers le ciel; ceux qui vivent dans le .monde, un législateur; les simples, un guide ; les esprits adonnés à la spéculation, un théologien consommé ; les caractères impétueux, un frein ; les infortunés, un consolateur; la vieillesse, un bâton tutélaire; l'adolescence, un précepteur; la pauvreté, une main libérale ; la richesse, un dispensateur. Est-ce tout? Non : les veuves auront à louer un protecteur ; les orphelins, un père ; les pauvres, un ami des pauvres ; les étrangers, un hôte; les frères, un tendre frère; les malades, un médecin, quels que fussent leurs maux, quel que fût le remède; les âmes bien portantes, un gardien de leur santé. Tous enfin béniront la mémoire de celui qui se fît tout à tous, afin d'épandre sur tous, ou sur le plus grand nombre possible, les trésors de sa charité.

Nous laissons donc à d'autres, à ceux qui sont moins pressés par le temps, le soin d'admirer et de célébrer ces mérites secondaires d'Athanase. Je dis secondaires, en le comparant à lui-même, et ses vertus avec ses vertus. Car telle est l'exubérance de sa gloire que, malgré la magnificence de nos éloges, nous pouvons lui appliquer les mots de l'Apôtre : Ce qui a été glorifié, n'a pas été glorifié.[1] Mémoire chargée de tant de richesses que quelques uns de ses ornements suffiraient à illustrer un autre non). Pour nous, afin de tenir notre parole, il nous faut, quoiqu'à regret, franchir ce qui est de moindre importance, et arriver au point capital de l'éloge. C'est en vue de rendre hommage a Dieu que nous avons entrepris Ce discours; si notre parole n'était point trop indigne de l'éloquence et de la grande âme d'Athanase, à Dieu aussi en appartiendraient l'offrande et l'honneur.

Il fut un temps, alors les affaires de l'Église étaient prospères et florissantes, où cet art dangereux d'une théologie bavarde et sophistique n'avait même pas accès dans les chaires. Dire ou entendre quelque chose de nouveau et de curieux sur Dieu, eût paru un tour de force aussi méprisable que ceux des baladins qui déconcertent l'œil du spectateur par les rapides évolutions de leurs cailloux, ou qui, pour le grand plaisir de la foule, assouplissent leurs membres à toutes sortes de contorsions bizarres et lascives. Simplicité, droiture dans le discours comme dans la doctrine, voilà ce qu'on estimait. Mais depuis que le souffle des Sextus et des Pyrrhon, je ne sais quelle manie de contredire et quelle démangeaison de parler, véritable maladie, fièvre maligne, ont fait invasion dans nos églises pour notre grand malheur, et qu'une subtilité raffinée dans la doctrine passe pour la perfection de la science, on peut dire de nous ce qui est raconté des Athéniens aux livres des Actes, nous n'avons pas d'autre occupation que de chercher du nouveau, soit à dire, soit à entendre. Oh ! quel Jérémie déplorera notre chaos et nos ténèbres accumulées ! Lui seul pourrait égaler les lamentations aux calamités.

Cette détestable folie se déclara par Arius dont le nom en est désormais inséparable. Aussi bien le malheureux a-t-il cruellement expié sa criminelle intempérance de langage, et sa fureur d'argumenter : rendant le dernier soupir dans un lieu immonde, c'est sa· parole qui le tue, et non la maladie. Comme Judas, parce qu'il a trahi le Verbe, son corps déchiré rejette son âme avec ses entrailles. Le venin fut recueilli par d'autres qui développèrent l'art de l'impiété. Par eux la divinité se trouva circonscrite dans la personne du Père ; le Fils et le Saint-Esprit furent exclus de la sphère de la nature divine. Ils ne voulurent plus honorer la Trinité que sous le nom de société, et bientôt même ils infirmèrent par des restrictions ce titre d'associés. De telles doctrines ne pouvaient avoir pour complice le bienheureux dont nous célébrons la

mémoire, véritable homme de Dieu, trompette éclatante de la vérité. Voyant clairement que restreindre les trois personnes en un seul nombre, c'était admettre une erreur impie, une nouveauté enseignée par Sabellius, qui le premier imagina de resserrer ainsi la divinité; et que, d'une autre part, séparer les trois personnes quant à la nature divine, ce n'était rien moins qu'introduire une division monstrueuse de la divinité, il tint la main aux vrais principes ; avec un ordre admirable, il conserva l'unité quant à la nature, et la triple distinction quant aux attributs, sans que cette unité confondit la déité, ni que cette triple personnalité la fractionnât, mais tout se trouvant affermi dans une juste mesure, à une égale distance des deux erreurs supposées.

Dans l'auguste concile de Nicée, où se réunirent, sous l'inspiration du Saint-Esprit, trois cent dix-huit éminents personnages, l'élite de l'Église, Athanase lutta de toutes ses forces contre l'hérésie. Quoiqu'il ne fût pas encore compté parmi les évêques, il tint un des premiers rôles dans l'assemblée ; car l'état des affaires commandait d'attacher la prééminence au mérite autant qu'à la dignité. Ensuite, l'incendie déjà fomenté et propagé par les disciples de l'impie, étendant ses ravages sur presque toute la surface du globe, l'intrépide défenseur du Verbe se voit en butte à tous les genres d'attaque. Alors commencent à s'ourdir ces odieuses machinations dont le scandale a retenti sur la terre et sur les mers. Destin ordinaire des grandes âmes : n'est-ce pas contre le plus inébranlable et le plus valeureux des guerriers rangés sous une bannière, que se ruent les flots les plus pressés des assaillants? Athanase ne sera pas non plus à l'abri des traits que lui lanceront d'autres mains; car l'impiété est douée d'un génie satanique pour imaginer le mal, et son impudence ne recule devant aucune énormité : comment épargneraient-ils les hommes, ceux qui n'ont pas épargné Dieu? Cependant leur fureur dépassa, cette fois, toutes les bornes connues. Au sujet de toutes ces iniquités dont le souvenir me pèse, je voudrais laver de tout reproche ce sol qui m'est si cher, ma patrie bien aimée. Disons-le hardiment, ce n'est point la patrie qui fut coupable, mais ceux qui, lui étant étrangers par leur naissance, y usurpèrent une place.[2] La patrie est sainte ; elle brille entre toutes les nations par son inviolable attachement a la foi : le crime doit être rejeté sur ces files indignes de l'Église. Vous ne l'ignorez pas d'ailleurs, la ronce croît mêlée à la vigne,[3] et Judas, quoique du nombre des disciples, fut un traître.

Dans toutes ces manœuvres contre le saint personnage, jusqu'au prénom qui est le mien fut exposé à la souillure:[4] je veux parler de cet homme qui avait trouvé jadis à Alexandrie, où le conduisait l'étude de la science, un accueil plus qu'hospitalier de la part d'Athanase ; qui avait été traité par lui avec une tendresse paternelle, et investi de sa confiance, de sa faveur, au point d'être choisi pour dépositaire des plus graves intérêts. Cet homme, dit-on, récompensa son protecteur, son père, en s'insurgeant contre lui ; et encore bien que, dans ce drame d'iniquité, les acteurs apparents fussent d'autres, la main d’Absalon, comme parle l'Écriture, était avec eux.[5] S'il en est parmi vous qui connaissent cette ridicule calomnie du bras érigé en accusateur contre le saint homme,[6] et ce mort bien vivant, et l'injuste exil dont il fut le prétexte, ils savent ce que je veux dire. Mais j'oublie volontiers ces choses, estimant que, dans le doute et l'incertitude, il faut incliner de préférence vers l'avis le plus favorable, absoudre plutôt que condamner. Le méchant se montre très prompt à condamner l'homme de bien ; l'homme de bien, au contraire, ne se résout qu'avec peine à condamner même le méchant: plus on est soi-même éloigné du vice, moins facilement on le soupçonne chez autrui. Quant à ce qui est, non pas seulement un bruit public, mais un fait trop réel, non pas une simple présomption, mais une incontestable certitude, je le dirai sans ménagement. Il s'est rencontré un monstre de Cappadoce, né à l'autre bout du monde, vil d'origine, plus vil de cœur, dans les veines duquel ne coulait même pas un sang entièrement libre, mais de race équivoque, douteuse, être métis comme les mulets ; d'abord esclave de la table d'autrui et attaché au

service des cuisines, élevé par conséquent de façon à tout rapporter au ventre, actions et paroles. Je ne sais quel mauvais génie lui ayant suggéré l'idée de se lancer dans la carrière des fonctions publiques, il commença par remplir le plus infime et le plus sale des offices ; on le chargea de recevoir la chair de porc dont se nourrit la troupe. Infidèle dans sa gestion, car il ne songeait qu'à s'engraisser aux dépens du soldat, quand on l'eut chassé, ne lui laissant rien autre chose que son corps, après des courses errantes de ville en ville, de pays en pays, comme font les fugitifs, tout à coup l'idée lui vient de clore à Alexandrie la série de ses vagabondages : pour le malheur de l'Église, notre cité est visitée par cette nouvelle plaie de l'Egypte. Là s'arrêtent ses pas, mais sa méchanceté et sa rouerie s'exercent plus actives que jamais. Du reste, homme de rien, sans lettres, sans tenue, complètement inhabile a manier la parole, ne sachant même pas revêtir les dehors et les apparences de la vertu, mais passé maître en fait de troubles et de scélératesse.

Vous savez tous et vous vous rappelez à quels outrageux excès se porta son insolence envers notre pieux évêque. Dieu permet souvent que les justes soient livrés aux mains et au pouvoir des méchants,[7] non certes pour honorer ceux-ci, mais pour éprouver ceux-là. En attendant cette fin épouvantable dont l'Ecriture menace l'impie,[8] la vie semble quelquefois une dérision de la vertu: la bonté de Dieu se cache pour un temps ; le présent ne laisse point apercevoir les grandes réparations contenues dans le sein de l'avenir ; alors que paroles, actions, pensées seront éprouvées dans le crible divin ; alors que le Christ se lèvera pour juger la terre, et qu'il pèsera les intentions et les œuvres, et que les conseils de sa justice, jusque-là scellés en lui-même, seront produits et manifestés au grand jour. Job vous donne cet enseignement dans ses discours et dans ses malheurs. Homme juste, pieux, zélé pour la vérité, irréprochable en sa conduite, couronné enfin de toutes les vertus que lui reconnaît l'Écriture ; néanmoins, sur la demande de l'ennemi qui obtient de pouvoir lui faire sentir ses coups, il subit tant et de si rudes assauts, que, dans la longue série des infortunes humaines, on n'en trouve pas une qui soit comparable à la sienne. Non seulement, en effet, ses richesses, ses domaines, de beaux et nombreux enfants, biens si chers à tous les hommes, lui sont ravis coup sur coup, au point que l'enchaînement des calamités ne laisse plus de place au deuil; mais, pour comble à tous ses maux, lui-même atteint d'une plaie incurable, dégoûtante, hideuse, devient un objet de haine à sa femme, qui remplit son rôle de consolatrice en aigrissant et en irritant les douleurs du patient : grâce à elle, la plaie du corps se complique des cruelles blessures du cœur. Il n'y a pas jusqu'à ses plus sincères amis, desquels il devait espérer consolation, sinon remède, qui, dans cette grande infortune dont le secret leur échappe, voient non une épreuve de la vertu, mais le châtiment du crime. Que dis-je? ils n'ont pas honte d'éclater en reproches, et cela dans un moment où, leur ami fût-il coupable, ils auraient dû par leurs paroles affectueuses tromper et adoucir ses angoisses. Voilà le fidèle tableau de la situation où Job était réduit, et comment s'exerçaient à son égard les conseils de la sagesse divine. Noble combat de la vertu contre l'esprit envieux : celui-ci, pour abattre la vertu, réunissant tous les efforts de sa rage ; celle-là, pour demeurer invaincue, soutenant toutes les calamités; celui-ci travaillant à frayer une voie facile au vice par le spectacle du tourment des justes; celle-là retenant au contraire par un exemple qui leur apprend à grandir dans le malheur. Mais que fera celui dont Job entendait les oracles à travers les nuées et dans le tourbillon de la tempête; celui qui est lent à punir, mais prompt à porter secours, et qui ne laisse point la verge des pécheurs s'appesantir éternellement sur le juste,[9] de peur que le juste n'apprenne à devenir impie? La lutte terminée, il déclare par un solennel jugement la victoire de son athlète, et il lui découvre le secret de ses afflictions par ces paroles : As-tu pensé que je laissasse ces choses s'accomplir dans un autre dessein que de faire éclater ta vertu? cette assurance est le vrai remède des blessures, la palme du combat, le prix de la résignation. Quant à ce qui suivit, récompense donnée par surcroît et d'une importance

minime, quoiqu'elle frappe davantage certains regards, Dieu l'accorda par pitié pour la faiblesse des petites âmes ; son serviteur reçut le double de ce qui lui avait été enlevé.

Ne soyons donc plus surpris que George le Cappadocien jouisse d'une prospérité refusée à Athanase : il faudrait plutôt nous étonner si l'homme de Dieu n'avait pas été épuré par le feu des outrages et des calomnies, ou si seulement ces flammes salutaires s'étaient fait longtemps attendre. Contraint de fuir le sol de la patrie, Athanase trouve un exil digne de sa vertu. Il se transporte vers ces vénérables monastères de l'Egypte où des hommes qui ont divorcé d'avec le monde pour épouser la solitude, vivent en Dieu plus intimement qu'aucune âme encore captive dans le corps mortel. Les uns, gardant un isolement absolu, ne conversant qu'avec eux-mêmes et avec Dieu ; pour eux la terre se réduit au coin du désert qui leur est familier. Les autres, tout à la fois solitaires et cénobites, pratiquent la loi de charité par l'union et la vie commune ; morts au reste des hommes, morts à toutes ces affaires, milieu orageux dans lequel nous sommes plongés, que nous agitons et qui nous agitent, et dont les soudains retours amènent de si fréquentes déceptions, ils se sont mutuellement tout un monde, et par la sainte émulation de l'exemple aiguisent et stimulent leur vertu. Notre grand Athanase entretenait avec eux un commerce amical ; comme il avait le don d'unir et de concilier toutes choses, à l'exemple de celui qui par l'effusion de son sang a cimenté la paix là on régnait la division, il rétablit la bonne harmonie entre la vie solitaire et la vie cénobitique. Il montra ainsi que le sacerdoce n'a pas besoin d'emprunter des leçons à la philosophie,[10] et que la philosophie ne saurait se passer de la direction sacerdotale. Ces deux choses, l'activité tranquille et la tranquillité active furent associées par lui dans une si heureuse alliance, qu'il sut les convaincre tous que la vie monastique consiste moine dans l'isolement du corps que dans la gravité et la constance des mœurs ; vérité confirmée par David, ce grand roi qui remua tant d'affaires, et qui sut néanmoins se maintenir dans le calme de la solitude, ainsi que nous semblent l'indiquer ses paroles : Je vis solitaire jusqu'au jour du départ.[11] Ceux donc qui tenaient le premier rang dans la vertu, se voyaient dépassés par Athanase de bien plus loin qu'eux-mêmes ne dépassaient les autres; ils recevaient de lui, pour perfectionner en eux la philosophie, infini· ment plus qu'ils ne lut donnaient pour son perfectionnement sacerdotal : aussi telle était leur déférence envers le saint évêque, qu'ils regardaient comme obligatoire tout ce qui avait eu son approbation, comme prohibé, au contraire, tout ce à quoi son opinion s'était montrée défavorable, recevant ses décisions comme des tables du Sinaï, et portant peut-être leur vénération plus loin qu'il ne convient envers un mortel. Un jour, une troupe de satellites qui étaient envoyés à la chaste du Saint homme comme d'une bête fauve, ayant paru au milieu de ces pieux habitons du désert, et les questionnant pour aider leurs recherches vaine», ceux-ci ne voulurent même pas échanger une parole ; mais ils tendaient avidement la tête au glaire comme s'ils se lussent exposée pour sauver la personne du Christ, et il leur semblait, dans leur enthousiasme, que souffrir pour lui les dernières extrémités, ce serait un acte infiniment méritoire pour la philosophie, un sacrifice de beaucoup plus sublime et plus divin que les jeûnes de chaque jour, les ci lices, et les autres macérations dont ils font leurs délices habituelles.

C'est ainsi qu'Athanase savait utiliser et sanctifier les loisirs que lui avait faits l'exil, vérifiant le mot de Salomon, à chaque chose son temps.[12] Que si la tourmente le force de se dérober momentanément aux regards des hommes, au retour des jours sereins son éclat n'en sera que plus vif. Cependant Grégoire, dont la fureur ne rencontre plus d'obstacle, ravage l'Egypte par ses incursions, et inonde la Syrie sous les flots de son impiété. Il envahit aussi l'Orient, autant qu'il peut, semblable dans sa violence à un torrent dévastateur, entraînant les esprits légers et faibles, et se grossissant de tous les éléments impurs qu'il rencontre dans son cours. Il parvient même à séduire la simplicité de l'empereur (j'emploie ce terme par égard pour la piété d'un

prince qui avait du zèle, mais dont le zèle, il faut le dire, n'était pas éclairé). Détournant à une œuvre de corruption des trésors qui étaient le bien des pauvres, il achète aussi la faveur de ceux d'entre les grands qui aimaient mieux l'or que le Christ, et surtout de ces hommes qui ne sont point des hommes; êtres de sexe équivoque, mais d'une impiété très manifeste et très prononcée, gens destinés à prendre soin des femmes, et aux mains desquels nos empereurs, je ne sais pourquoi, commettent des emplois et des honneurs virils. Enfin, il ourdit si habilement ses trames, ce ministre de Satan, ce semeur de zizanie, ce précurseur de l'Antéchrist, qu'il assouplit à ses desseins et fait parler à sa place la langue d'un évêque alors renommé par son éloquence. (Convient-il toutefois de proclamer le talent d'un homme qui fut, sinon un sectaire impie, du moins un esprit haineux et passionné pour la discorde? Aussi tairai-je son nom).[13] Georges était comme la main de cette cohorte impie; c'était lui qui semait l'or pour pervertir la vérité, et, des ressources recueillies pour un pieux usage, faisait un instrument de dépravation.

Ces détestables influences domineront le concile réuni d'abord a Séleucie, où s'élève un temple magnifique sous l'invocation de sainte Thècle, et ensuite dans cette grande capitale ; villes dont les noms rivalisaient avec les plus glorieux de la terre, et qui doivent maintenant une honteuse célébrité à cette …, je ne sais comment appeler une pareille assemblée : Tour de Babel, à cause de la confusion des langues? plût au ciel que celles-là, qui ne s'accordaient que trop bien dans le mal, eussent été aussi confondues! Tribunal de Caïphe? oui, plutôt, car le Christ fut condamné. Au reste, quelque nom qu'on veuille lui donner, elle ne fit que désordres et ruines. En supprimant le mot consubstantiel qui protégeait, comme un Solide rempart, l'antique et sainte doctrine de la Trinité, elle la démantelait et la livrait à l’ennemi. Par l'ambiguïté des termes employés pour formuler la croyance, elle ouvrait la porte à l'impiété ; prétextant son respect pour l'Écriture, et préférant, disait-elle, les expressions consacrées par cette importante autorité, mais en réalité substituant à l’Ecriture l’arianisme dont certes les livres saints n'avaient pas fait mention. Ces termes introduits par elle : semblable selon les Ecritures, étaient une amorce tendue aux simples ; un filet que l'hérésie jetait d'une main prudente ; une de ces images que le spectateur voit toujours en face, de quelque point de vue qu'il les regarde ; un cothurne chaussant le pied droit comme le pied gauche ; un crible à tout vent;[14] expressions enfin d'autant plus perfides et plus dangereuses, qu'en frayant une voie à la licence, elles semblaient rendre hommage à l'autorité. Ils étaient habiles à faire le mal, mais ne savaient pas faire le bien.[15]

De là cette mensongère et captieuse condamnation des hérétiques : pour garder les apparences de la foi, on les retranche verbalement de l'Église, mais en réalité on avance leurs affaires : ce qu'on leur reproche, c'est, non pas une impiété énorme, mais seulement des écrits trop peu mesurés. De là, les profanes s'érigeant en juges des saints ; le vulgaire admis, ce qui ne s'était jamais vu, aux débats théologiques ; l'iniquité portant ses odieuses inquisitions dans la vie privée ; la délation devenue un trafic, les jugements une marchandise· De là, des évêques chassés injustement de leurs sièges, et d'autres installés à leur place, après toutefois qu'on leur avait fait signer le formulaire de l'impiété, car c'était une condition ajoutée à celles qui sont exigées pour l'épiscopat. La plume était sous la main, et derrière le dos la calomnie. Un grand nombre d'entre nous, hommes d'ailleurs fidèles à leur devoir, sont tombés dans ce piège : purs de cœur, leur main s'est souillée par cette suscription ; et en associant leurs noms aux noms des misérables dont les intentions et les actes étaient également pervers, ils ont pris part, sinon à la flamme, du moins à la fumée. J'ai versé bien des larmes en voyant ainsi l'impiété qui s'étendait au loin et au large, séduire les défenseurs mêmes du Verbe, et les rendre complices de la persécution dirigée contre les croyances orthodoxes.

Oui, certes, les pasteurs ont agi comme des insensés, dirai-je avec le prophète, et ils ont dévasté la portion la plus précieuse de mon héritage, et ils ont déshonoré ma vigne,[16] c'est-à-dire l'Église de Dieu, achetée par tant de sueurs et de sang qui ont coulé, soit avant, soit depuis le Christ, et par les tourments que le Fils de Dieu lui-même a endurés pour notre salut. A l'exception d'un bien petit nombre, trop obscurs pour qu'on daignât les corrompre, ou trop vertueux pour qu'on le pût, semence et racines d'Israël,[17] destinées à lui conserver un reste de vie, et à le faire reverdir un jour sous la propice influence de l'Esprit, tous obéirent au vent qui soufflait alors : les uns plus tôt, les autres plus tard; les uns se posant audacieusement chefs et pontifes de l'impiété, les autres placés au second rang, soit qu'ils eussent cédé à l'intimidation, soit qu'ils eussent capitulé devant l'or et les dignités, soit qu'ils se fussent laissé surprendre par la flatterie, ou enfin circonvenir par l'ignorance. Ces derniers sont les moins coupables, si toutefois, chez les pasteurs des peuples, l'ignorance peut être regardée comme une excuse. Car, de même que l'on ne s'attend point à trouver le même caractère, les mêmes allures, la même vigueur chez le lion et chez les autres animaux, chez l'homme et chez la femme, chez les jeunes gens et chez les vieillards ; de même on est en droit d'exiger autre chose des gouvernants que des gouvernés. Qu'un homme du peuple accueille une erreur, sa faute est pardonnable, puisque, pour la masse des chrétiens, l'intérêt même de leur salut exige qu'ils se tiennent en garde contre les dangers et la témérité de l'esprit d'examen : mais le docteur, comment l'absoudre, lui qui doit corriger l'ignorance d'autrui, à moins que son titre ne soit une usurpation et un mensonge? Eh quoi ! il n'est permis à personne, si rustique et illettré qu'il soit, d'invoquer son ignorance de la loi civile; aucune législation n'admet qu'un criminel se justifie en disant : J'ignorais que ce fut un crime; et les pontifes, les docteurs, chargés de guider les âmes, pourraient échapper au blâme par ces seuls mots : Nous ne connaissions pas les règles du salut ! Mais enfin, j'y consens, ayons quelque indulgence pour les esprits dépourvus de tact et de discernement; pardonnons leur une adhésion surprise à leur ignorance. Excuserez-vous aussi les autres· qui, revendiquant le titre d'hommes éclairés et d'intelligences supérieures, prêtèrent les mains à l'empereur pour les divers motifs que nous avons énumérés plus haut, et après avoir longtemps joué le rôle de pieux personnages, sitôt que l'épreuve a surgi, sitôt que la tentation est survenue, se sont lâchement démentis?

L'Ecriture semble annoncer une agitation destinée à se reproduire plusieurs fois, lors qu'elle dit : Que le ciel et la terre entrent en mouvement,[18] comme si déjà ils avaient été remués. Ces paroles ne peuvent faire allusion qu'à quelque changement extraordinaire. D'après l'interprétation de saint Paul, le dernier mouvement de la terre ne sera rien autre chose que le second avènement du Christ,[19] et la transformation du monde désormais à l'abri de toute secousse, et immobilisé dans un éternel repos. Quant à cet autre mouvement qui a secoué les générations contemporaines, j'estime qu'il ne le cède pour la violence et l'immensité à aucun de ceux que le monde avait ressentis jusqu'alors. Il a sépare de nous tous les hommes dévoués à la philosophie et enflammés de l'amour de Dieu, citoyens anticipés du ciel.[20] Leur caractère pacifique et leur modération habituelle sont oubliés dans une circonstance où se taire et garder le repos, ce serait trahir la cause de Dieu. On les voit animés d'une ardeur martiale, ardents et âpres au combat (car le zèle a aussi ses emportements), aimant mieux s'agiter à contretemps, que de rester en repos quand agir est un devoir. Le même mouvement a emporté une grande partie du peuple, comme, dans une troupe d'oiseaux, quand l'un a pris sa volée, les autres ne tardent pas à le suivre ; et nous en voyons encore tous les jours qui s'envolent.

Telle était la lace des affaires, quand Athanase, cette colonne de l'Eglise, se tenait au milieu de nous ; et telle elle devint après qu'il eut succombé sous l'effort des médians. Ceux qui veulent prendre une citadelle, s'ils reconnaissent l'accès et la capture difficile, recourent à la ruse; le gouverneur est gagné à prix d'argent ou séduit de toute autre manière ; et, sans

labeurs, sans efforts, la place tombe au pouvoir de l'ennemi : image des manœuvres employées par les ennemis d'Athanase. Ou, si vous aimez mieux, de même que les Philistins, ayant dressé un piège à Samson, commencèrent par lui ravir la chevelure dans laquelle résidait sa force, et, devenus aussi puissants contre lui qu'il l'avait été contre eux, purent insulter à leur aise le juge d'Israël ; de même nos adversaires, ayant découronné l'Église de sa gloire, et enlevé loin de nous notre force, se délectent dans les dogmes et dans les actes de l'impiété.

Ici se place la mort du prince qui avait eu le malheur de confirmer sur son siège et de protéger l'usurpateur ; qui avait placé un chef corrompu sur un corps sain. Sur le point de rendre le dernier soupir, à ce dernier moment où, près de comparaître devant le tribunal, chacun est juge équitable de set propres œuvres, ému, dit-on, d'un stérile repentir, il déplora trois choses, comme une triple souillure dans son règne : la première, d'avoir mis à mort ses proches; la seconde, d'avoir élevé Julien l'apostat à la dignité de César ; la troisième, d'avoir été partisan des nouvelles doctrines en matière de foi : immédiatement après cet aveu, il expira. La vérité reprend alors son indépendance et son empire, et les opprimés se trouvant affranchis, dans Cette réaction soudaine le zèle devient complice de la colère. C'est ce qu'on vit à Alexandrie. Les habitant, que l'on sait faciles à exaspérer par les outrages, imaginèrent, pour châtier cet homme sous l'influence duquel ils n'avaient plié qu'en frémissant, d'imprimer à sa mort un caractère étrange d'infamie. Vous savez ce chameau, et ce fardeau insolite, et cette élévation d'un nouveau genre, et cette promenade dérisoirement triomphale, la première et la seule, si je ne me trompe.[21] Encore aujourd'hui ce souvenir est fréquemment évoqué, comme une menace suspendue sur la tète des oppresseurs.

Après que cet ouragan d'iniquité, cette lèpre contagieuse eut ainsi disparu (non certes que j'approuve ceux qui furent les instruments du châtiment ; car il fallait considérer quel était notre devoir, à nous, et non quel traitement le misérable méritait); mais enfin, après qu'il eut péri sous la colère et sous les coups du peuple, notre noble athlète revient de son pèlerinage (laissez-moi appeler de ce nom un exil accompli avec et pour la Trinité). A sa rencontre se précipitent, joyeux et faisant éclater leurs transports, tous les habitants de la ville, que dis-je? l'Egypte presque tout entière, et les populations des contrées qui avoisinent l'Egypte. Dans cette foule immense qui se dispute le bonheur de l'entourer, l'un veut, au moins, se rassasier de la vue d'Athanase ; un autre boit avidement sa parole ; un autre, comme il est dit des apôtres, cherche jusque dans la trace de ses pas et l'ombre vaine de son corps, une émanation de sainteté. De tous les honneurs qui aient été jamais rendus aux hommes ; de tous les concours des populations au devant des gouverneurs, des évêques, des magistrats ou des particuliers illustres, on n'en citerait aucun qui ait surpassé celui-ci par l'affluence et la splendeur. Un seul peut lui être comparé, c'est le précédent triomphe d'Athanase, lors de sa première entrée à Alexandrie, à son retour d'un exil occasionné par les mêmes motifs.

On raconte à ce sujet une anecdote, peut-être superflue dans ce discours, mais que je cueillerai cependant comme une fleur trouvée sur le chemin. Après le retour d'Athanase, eut lieu l'entrée dans nos murs d'un gouverneur qui avait déjà géré la même préfecture ; personnage des plus illustres, et que nous avons le bonheur de compter parmi les nôtres : vous l'avez nommé, j'en suie sur, c'était Philagrius. Il venait reprendre possession du gouvernement de la ville que lui avait rendu l'empereur dont les projets et les intentions se trouvaient d'accord avec la demande adressée par les habitants. Ceux-ci lui portaient un attachement sans égal, et quant à l'accueil qu'ils lui firent, je le dépeindrai d'un mot, en disant qu'il fut mesuré sur leur affection. A la vue de la foule immense, de l'Océan vivant qui semblait s'étendre à l'infini, un homme du peuple, communiquant ses impressions à l'un de ses amis, comme c'est assez l'usage dans ces

circonstances : « Dis-moi, as-tu jamais vu une pareille multitude rassemblée, et tout le monde si bien d'accord pour rendre honneur à un seul homme? » — « Non, répond l'autre, jamais; et je ne crois pas que l'empereur Constance lui-même se soit vu fêter de la sorte. » — « Que dis-tu là? reprend le premier en souriant. Que me parles-tu de l'entrée de Constance, comme si c'était quelque chose de merveilleux et d'inouï. Parle-moi de la fameuse entrée d'Athanase ; à la bonne heure. Eh bien ! j'ai peine à me mettre dans la tête qu'elle pût être aussi belle que celle-ci. » Vous l'entendez, dans l'esprit de ce jeune homme, interprète du sentiment et de la tradition populaire, l'empereur lui-même s'éclipsait derrière Athanase : tant était profonde et universelle la vénération qu'inspirait notre bienheureux, et tant les imaginations avaient été impressionnées par le triomphe dont nous rappelons le souvenir.

Pour lui faire cortège, les habitants s'avançaient divisés en troupes, selon l'âge, le sexe et aussi les professions; car tel est l'ordre que cette grande cité a coutume d'observer quand elle veut faire honneur à ceux qu'elle accueille. Mais comment raconter la magnificence d'un tel spectacle? Tous ne faisaient qu'un fleuve ; et un poète ne manquerait pas de le comparer au Nil, roulant ses flots d'or entre les riches moissons qu'il fait croire, mais remontant son cours de la ville à Choerée,[22] durant tout un jour de chemin, et même davantage. Laisses-moi, je vous en prie, me délecter encore quelques instants dans le récit de cette fête ; mon cœur se complaît dans ce souvenir, et ne s'en détache qu'à regret. Un ânon portait le pacifique triomphateur comme autrefois (que ce rapprochement me soit pardonné), comme autrefois notre Jésus; soit qu'il faille voir ici une image de la gentilité délivrée des liens de l'ignorance et devenue docile à la vérité, soit qu'il faille y chercher quelque autre allusion symbolique. Devant lui, sur son passage on dépose et l'on étend à terre des rameaux, des vêtements précieux et des tapis aux riches couleurs; leur magnificence sans égale est en ce moment oubliée. Un autre trait de similitude avec l'entrée du Christ à Jérusalem, ce furent les acclamations de ceux qui le précédaient, et les chants des chœurs rangés autour de lui : non seulement les troupes d'enfants poussent leurs cris d'allégresse, mais tous ces hommes de langues différentes rivalisent dans l'expression d'un même enthousiasme. Dirai-je encore les applaudissements solennels, la profusion des parfums, les réjouissances nocturnes, et toute la ville étincelante de lumière, les festins publics et privés, enfin toutes les démonstrations usitées dans une ville où la joie déborde : elles lui furent prodiguées avec un éclat et une vivacité qui passent toute croyance. C'est ainsi, c'est avec ces honneurs et cet appareil triomphal, que notre glorieux exilé rentre dans sa patrie.

Soit, donc; sa conduite a été celle que doivent tenir les hommes préposés à la conduite d'un grand peuple : mais la doctrine aurait-elle démenti les actes? Il a combattu: ses combats et ses enseignements seraient-ils en désaccord? A-t-il connu moins de périls qu'aucun des athlètes de la vérité? Les honneurs ont-ils fait défaut au mérite de la lutte? Enfin ces honneurs dont il fut comblé à son entrée, les a-t-il par la suite déshonorés? Non, certes, non ; mais, comme dans une harpe où toutes les cordes vibrent à l'unisson, tout, chez lui, se trouve eh harmonie, conduite, doctrines, combats, périls, retour et temps qui suivirent. Remis en possession de son siège, il se garde d'imiter les hommes que la colère-aveugle, et qui, au risque de faire tomber leurs coups sur ce qui le mérite le moins, frappent tout ce que leur main rencontre, jusqu'à ce que la fièvre soit calmée·

Il crut au contraire que c'était le moment le plus propice pour faire bénir son nom et illustrer son épiscopat. Souvent le même homme qui parut modéré dans le malheur, quand il se trouve en position d'user de représailles contre ses ennemis, laisse déborder une fougue longtemps contenue et d'autant plus violente. Lui, il fit preuve envers ceux qui l'avaient offensé et qui se

trouvaient maintenant soumis a sa puissance, d'une telle mansuétude, d'une telle bienveillance, qu'eux-mêmes n'eurent point à regretter son retour.

Par ses soins le lieu saint se trouve purgé des sacrilèges profanateurs, et de ceux qui faisaient du Christ métier et marchandise : en cela Athanase imite le divin Maître, avec cette différence toutefois, qu'au lieu de les chasser à coups de fouet, il les détermine a la retraite par le Seul ascendant de la parole et par la voie de la persuasion. Ceux qui étaient en mutuel désaccord, ou qui nourrissaient des sentiments d'opposition contre lui-même, il les ramène à la concorde, sans avoir besoin de recourir à aucun autre pacificateur. Il délivre les victimes de la tyrannie, ne mettant aucune différence entre celles qui souffraient pour sa cause, α celles qui appartenaient au parti adverse. La foi est restaurée ; la doctrine de la Trinité, remise sur le chandelier, illumine toutes les âmes de ses magnifiques clartés. Athanase dicte une seconde fois des règles au monde entier; écrivant aux uns, allant trouver les autres, visité par plusieurs qui viennent spontanément recueillir ses leçons, à tous recommandant le bon vouloir; car, selon lui, l'homme animé d'une volonté sincère est déjà sur le chemin de la vertu. Pour tout dire en peu de mots, Athanase imite la nature, de deux piètres excellentes : pour ceux qui le frappent, c'est un diamant; pour les dissidents, il est semblable à l'aimant qui attire à soi le fer, et par une vertu secrète s'attache la plus dure de toutes les matières.

Mais un état de choses si prospère ne pouvait être· toléré par l'envie; l'envie ne pouvait se résigner à voir l'Église rétablie dans son ancienne gloire, et restaurée dans sa vigueur première par la guérison de ses blessures si promptement cicatrisées. C'est pourquoi elle excite contre Athanase un prince, apostat comme Judas, son égal en méchanceté, postérieur seulement par le temps : Julien, le premier des empereurs chrétiens dont la fureur se soit tournée contre le Christ; qui, nourrissant depuis longtemps en lui-même le serpent de l'impiété, le jette sur le monde dès que l'occasion s'en présente, et, à peine élevé à l'empire, se déclare tout ensemble contre l'empereur qui avait confié le sceptre à sa foi, et contre Dieu à qui il devait son salut. Le traître imagine la plus abominable persécution que l'Église ait jamais subie ; il appelle la persuasion et les paroles caressantes au secours de sa tyrannie (car il enviait ans martyrs les honneurs que leur attirent des luttes ouvertes) ; il s'efforce d'obscurcir la gloire attachée au courage ; toutes les ambiguïtés et l'astuce de la langue passent dans ses mœurs, on plutôt ce sont ses mœurs et son génie dépravé qui se décèlent dans ces infernales machinations; le démon, qui a élu domicile dans son cœur, lui prête ses artifices et les ressources multipliées de sa méchanceté. Tenir sous sa puissance tout le peuple chrétien, c'était peu, selon lui, et un pareil triomphe lui semblait médiocrement flatteur; mais vaincre Athanase, et briser en lui la force de la doctrine chrétienne, voila l'éclatant honneur qu'il convoitait. Il comprenait, en effet, que tous ses efforts contre nous n'aboutiraient à rien, tant qu'il trouverait en face Athanase debout et prêt à le combattre. Les chrétiens déserteurs étaient remplacés par les païens convertis, grâce au zèle admirable et infatigable d'Athanase. Irrité de voir qu'il dépensait en pure perte les ressources de son hypocrisie servile, l'imposteur ne sait point garder le masque jusqu'à la fin ; sa perversité se dévoile ; l'homme de Dieu est publiquement et ouvertement chasse de la ville. Il fallait que le soldat du Christ vainquit dans un triple combat,[23] afin d'atteindre la perfection de la gloire.

Peu de temps après, l'impie et le sacrilège est poussé jusqu'en Perse par la puissance d'un Dieu vengeur, et là tombe sous ses coup, celui qu'elle avait envoyé se glorifiant dans le sentiment de sa force, elle le ramène mort, et ne laissant même pas un ami qui le pleure. Bien plus, si j'en crois ce qui m'a été raconté, il ne jouit même pas du repos de la tombe ; au milieu d'une violente tempête, la terre, comme pour se venger des troubles qu'il y avait semés, le rejeta de son sein; prélude, je le pense, des supplices qui lui étaient réservés. Alors surgit un autre

empereur qui n'est plus, comme celui-là, un être abject par le visage et par le cœur; qui n'opprime plus Israël par ses œuvres d'iniquité, et par des instruments pires encore que les œuvres ; mais doué, au contraire, d'une merveilleuse piété, et chez qui la douceur du caractère tempère la majesté de l'empire.[24] Pour commencer son règne sous de brillants augures, et donner le premier l'exemple du respect pour les lois, principe de son autorité, il rappelle de l'exil tous les évêques, et avant tous celui qui les surpassait tous en vertu, et qui, évidemment, n'avait été puni que de sa piété. Il fait plus : remarquant avec tristesse ces divisions qui avaient déchiré notre foi, et qui la fractionnaient en mille partis divers, il travaille à réunir, si possible est, avec le secours de l'Esprit, le monde entier dans l'unité de croyance; ou du moins, il veut sincèrement se déclarer pour l'opinion la plus saine, lai apporter et tout à la fois lui emprunter de la force; élevant ainsi sa pensée à la hauteur des circonstances, et mesurant sa sagesse sur leur difficulté. C’est ici, surtout, qu'Athanase prouve la pureté de sa foi et son invincible confiance dans le Christ. Même dans notre camp, beaucoup avaient une foi malade touchant le Fils; un plus grand nombre, touchant le Saint-Esprit (l'impiété moins caractérisée offrait chez eux l'apparence de la piété); quelques uns seulement avaient maintenu leur foi intacte et robuste sur l'un et l'autre point. Mais Athanase fut le premier, et il fut le seul, ou peu s'en faut, qui osât promulguer la vérité en termes clairs et formels, c'est-à-dire confesser la divinité et l’essence unique des trois personnes. Ce que les autres Pères avaient dit pour établir la divinité du Fils, son souffle puissant le ranima pour prouver la divinité du Saint-Esprit ; et il offrît a l'empereur un don magnifique et miment royal, je veux parler de cette confession de foi écrite pour confondre les nouvelles doctrines, qu'on ne trouve nulle part dans les livres saints. Ainsi l'empereur pourrait réparer le mal fait par un empereur, la doctrine domptait la doctrine, le symbole répondait au symbole.

L'autorité de cette confession se faisait sentir, ce me semble, aux nations occidentales et à tout ce qu'il y a de vital en Orient. Chez les uns, la piété est malheureusement un culte tout intérieur, dont le secret ne se trahit pas dans les œuvres ; un germe éteint, comme le fœtus qui, avant d'avoir vu le jour, meurt dans le sein maternel. D'autres entretiennent leur religion comme un petit feu qui jette quelques étincelles et quelques maigres flammes, tout juste assez pour s'accommoder au temps, et ne choquer ni l'orthodoxie fervente, ni la piété populaire. D'autres enfin prêchent la vérité dans toute l'indépendance de leurs convictions et de leur parole : plaise à Dieu que je sois du nombre de ces derniers ! Je n'ose promettre davantage. Désormais, je ne consulterai ni ma timidité, ni la faiblesse et la lâcheté d'autrui: aussi bien nous n'avons porté que trop loin cette discrétion pusillanime, non seulement sans gagner nos adversaires, mais encore au grand détriment des âmes fidèles. Désormais donc je mettrai au jour cette foi que je porte dans mon sein ; je là nourrirai soigneusement, et la voyant croître chaque jour, je la produirai aux regards de tous.

Peut-être ce qui vient d'être dit d'Athanase vous semble moins digne d'admiration que le reste. Qu'y a-t-il d'étonnant, en effet, qu'après avoir affronté tant de périls pour la cause de la vérité, il l'ait confessée par écrit? Mais voici quelque chose que je me reprocherais de passer sous silence, dans un temps, surtout, ou l'esprit de conciliation semble nous être complètement étranger. Le trait que je veux raconter sera une leçon pour ceux d'entre vous qui s'efforcent d'honorer Athanase par l'imitation de ses exemples. Comme d'une seule et même eau se sépare non seulement la portion qu'a laissée dans la fontaine celui qui s'y abreuve, mais aussi toutes les gouttes qui s'échappent entre ses doigts ; de même se détachaient de nous, non seulement les partisans d'erreurs impies, mais encore des hommes d'une piété éminente, et cela, non pas dans des points secondaires et sans importance, mais dans les termes, lesquels, en réalité, tendaient exactement au même sens. Pour formuler la distinction entre la nature de la Divinité et les attributs des trois Personnes, nous disions : Une essence unique, trois

hypostases. Les Latins l'entendaient de même; mais a cause de l'indigence de leur langue qui n'offrait point de terme correspondant, ils ne pouvaient distinguer l'hypostase de l'essence ; de sorte que, pour ne point paraître reconnaître trois substances, à notre mot hypostase ils substituèrent le mot personne. Que résulta-t-il de là? Une querelle ridicule, ou plutôt déplorable. Cette vide et creuse dispute de mots sembla recouvrir une différence dans la foi. Des esprits avides de discordes imaginèrent que le sabellianisme était caché sous les trois Personnes, et l'arianisme sous les trois hypostases. Bref, l'aigreur s'en mêlant, une minutie alla se grossissant chaque jour et devint un monstre; le monde se vit sur le point d'être mis en lambeaux avec les malheureuses syllabes. Ce bienheureux, ce véritable homme de Dieu, ce grand guide des âmes, entendait et voyait tout cela : il ne crut pas devoir négliger ces dissensions misérables, absurdes, mais qui enfin menaçaient de déchirer le Verbe. Il se hâte d'apporter remède au mal. Que fait-il? Il fait venir chaque partie, et l'écoute avec douceur et bonté ; il pèse scrupuleusement le sens des mots, s'assure qu'il est identique quant à la doctrine, et alors il n'hésite pas à laisser à chacun l'emploi de termes différents, pour les unir dans la réalité de la foi.

Celte charité, cet amour de l'unité et de la paix sont des vertus infiniment plus utiles que ces travaux et ces discours, impatiens de publicité, inspirés par un zèle qui n'est pas exempt d'ambition, et qui par conséquent court risque d'innover en matière de foi. Je les mets également au-dessus des veilles nombreuses, des rudes cilices, saints exercices de la pénitence, mais dont tout le profit se concentre en ceux qui les pratiquent. Je les estimerai même autant que les exils et les dangers par lesquels Athanase s'est couvert de gloire. Ce zèle et ces travaux qui avaient été la cause de ses malheurs, délivré de malheur, il les retrouve. La vertu qui possède tout son être, il travaille sans relâche à la faire passer chez autrui : soutenant les uns par l'encouragement des éloges, frappant les autres d'une main légère et paternelle ; stimulant l'indolence, réprimant l'ardeur immodérée ; prévenant les chutes, ou apprenant à ceux qui tombent comment on se relève; simple de mœurs, mais riche et varié dans l'art de gouverner les âmes ; sage dans ses discours, et plus sage encore dans ses pensées; s'il avait affaire aux petits, s'abaissant a leur portée ; s'il lui fallait traiter avec des esprits plus élevés, s'élevant h leur hauteur ; hospitalier ; suppliant pour son peuple ; fléau du vice ; réunissant en lui seul tout ce dont les païens décorent le caractère de leurs innombrables dieux. Ajouterai-je, guide tutélaire des femmes mariées et des vierges, pacifique, réconciliateur, ouvrant la voie du ciel à ceux qui émigrent de ce monde dans l'autre. O quelle abondance de mots sa vertu me suggère, quand je m'efforce, mais en vain, de l'embrasser dans un seul terme?

Après avoir accompli cette carrière ; après s'être dirigé lui-même et avoir dirigé les autres de telle sorte que sa vie était une règle des mœurs pour tous les évêques, comme ses croyances étaient le type de l'orthodoxie, quel prix retirera-t-il enfin de sa piété? car c'est là, après tout, la grande question. Une heureuse vieillesse clôt sa vie, et il va rejoindre ses pères, les Patriarches et les Prophètes, les Apôtres et les Martyrs, et tous ceux qui souffrirent pour la vérité. On peut lui composer une épitaphe de quelques mots, en disant qu'à la sortie de ce monde il recueillit des honneurs infiniment plus magnifiques que ceux qui avaient accompagné son entrée à Alexandrie. Sa mort fit couler des larmes abondantes, et il laissa dans tous les cœurs de glorieux souvenirs, plus durables que ceux qui sont confiés aux monuments matériels.

O tête chère et sacrée, illustre et vénérable évêque, qui possédiez, entre tant d'autres dons, une convenance exquise dans la parole comme dans le silence, mettez maintenant un terme à ce discours, resté, sans doute, bien loin de la magnificence des louanges qui vous sont dues, mais où nos efforts n'ont certes pas été épargnés. Puissiez-vous laisser tomber sar nous an regard

propice, gouverner ce peuple, et le conserver adorateur parfait de la Très Sainte Trinité ! Pour moi, si je sois destiné à voir nos discordes se calmer et la paix régner de nouveau dans l'Eglise, obtenez que ma vie se prolonge, et daignez diriger vous-même le troupeau qui m'est confié. Mais si nos orages s'éternisent, oh ! je vous en supplie, rappelez-moi, enlevez-moi, et ne refusez pas de me ménager une place à vos côtés et parmi vos semblables, quelque haute que soit cette faveur que j'implore au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, l'honneur et la domination dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Notes :
[1] II. Cor. iii, 10.
[2] Allusion à Georges, né en Cappadoce, qui fut le plus ardent ennemi d'Athanase, et qui occupa même son siège. Plus loin, dans le discours, il sera nommé et flétri avec une sainte énergie.
[3] Prov. xxvi, 9.
[4] Allusion à un Grégoire qui, après l'exil d'Athanase, fut élevé sur son siège par les ariens, puis expulsé à son tour et remplacé par Georges de Cappadoce.
[5] Reg. xv.
[6] Le lecteur se souvient de cet Arsène qu'Athanase fut accusé d'avoir tué en lui arrachant un bras par la puissance de la magie, et qui se présenta parfaitement portant aux évêques réunis à Tyr en 535.
[7] Job, ix, 24.
[8] Ps., xxxiii, 22.
[9] Ps., cxxiv, 3.
[10] Par leur détachement de tous les liens· qui captivent les autres hommes, par leur extérieur, leur costume, leur genre de vie, les moines d'Orient avaient plus d'une similitude avec les philosophes mystiques d'Alexandrie. Aussi leur donnait-on souvent le nom de philosophes; mais cette philosophie, cet amour de la sagesse, dont parle saint Grégoire de Nazianze, se trouvait accompagnée chez quelques-uns d'un esprit d'indépendance qui les portait à ne pas assez tenir compte des prescriptions épiscopales.
[11] Ps., cxl, 10.
[12] Eccl. iii, 1.
[13] Selon les uns, cet évêque était Eusèbe de Nicomédie; selon les autres, Eusèbe Pamphile.
[14] Eccl. V, 1.
[15] Jer. iv, 22.
[16] Jer. x, 2.
[17] Isaïe i, 91.
[18] Aggée, ii, 7.
[19] Hebr, xii, 26.
[20] Ce passage parait se référer, telle est du moins l'avis du commentateur dans l'édition des Bénédictins, à la conduite des moines qui, par zèle pour la foi, avaient cru devoir se séparer de saint Grégoire.
[21] Saint Grégoire attribue aux chrétiens la fin sinistre de Georges, et ces outrages bizarrement cruels qui raccompagnèrent. Cependant, s'il fallait en croire Zosime, l. v, c. 7, Julien, dans sa lettre aux Alexandrins, affirme que Georges fut traité de la sorte pour avoir dépouillé les temples des idoles.
[22] Le Nil coule de Choerée vers Alexandrie; mais ce fleuve populaire qui, durant tout un jour, se répandit au devant d'Athanase, sortait au contraire d'Alexandrie pour se diriger vers Choeré·
[23] Athanase fut trois fois exilé : sous Constantin, sous Constance, sous Julien.
[24] L'empereur Jovien.

Premier discours théologique

Nomenclature Migne : Discours XXVII
Source : Gallay 1995
Numérisation et mise en ligne : sur le site de l'association et des éditions Jacque Paul Migne http://www.migne.fr/gregoire_de_nazianze_discours_27.htm

Adresse aux disciples d'Eunome

1. Je m'adresse ici à ceux qui sont si habiles à parler. Et, pour commencer, je citerai ce mot de l'Écriture: «Me voici contre toi, insolente» (Jr 50, 31) – au point de vue de votre enseignement, de votre manière d'écouter, de vos réflexions. Il y a en effet des hommes, oui, il y en a qui, à nos paroles, sentent des démangeaisons aux oreilles (cf. 2 Tm 4, 3), à la langue et même, je le vois, aux mains; ils n'aiment que les paroles profanes et vides, les discussions qui proviennent d'une fausse science et les disputes de mots qui ne mènent à rien d'utile. C'est par ces termes que l'apôtre Paul désigne tout ce qu'il y a dans les paroles de superflu et d'indiscret, lui le héraut et le défenseur de la parole concise, lui le disciple et le maître de simples pêcheurs. Les hommes dont je parle, qui ont une langue agile et habile à choisir des paroles recherchées et agréables, que ne s'occupent-ils plutôt de l'action! Au bout de quelque temps peut-être seraient-ils moins des sophistes, des gens bizarres et extravagants qui font des pirouettes sur les mots, pour employer une expression grotesque dans un sujet grotesque.
[PAGE 26] **Dieu est à chercher dans la foi et la piété**

2. Ils ont banni de leur conduite toute piété et n'ont en vue qu'une seule chose: les difficultés qu'ils pourront soulever ou résoudre (cf. 1 Tm 6, 4), comme ces gens qui, sur les théâtres, se livrent à des combats devant le public, non point pour vaincre selon les règles de la lutte, mais pour en imposer aux ignorants et pour arracher les applaudissements. Il faut que toutes les places publiques résonnent du bourdonnement de leurs paroles, que tous les banquets soient rendus fatigants par un ennuyeux bavardage, que toutes les fêtes ne soient plus des fêtes, mais qu'elles soient pleines de tristesse, que dans toutes les afflictions on ait pour se consoler un malheur plus grand: celui de leurs discussions, que l'on voie le trouble dans tous les gynécées, habitués pourtant à la simplicité, que la pudeur se fane et disparaisse dans l'empressement pour la discussion.
Puisque telle est la situation, puisque le mal est absolument intolérable et que notre grand mystère risque de se réduire à une misérable dextérité de langage – allons! que les espions qui sont ici nous supportent, nous dont le coeur paternel est ému et dont les sens sont troublés, selon l'expression du divin Jérémie (cf. Jr 4, 19). Qu'ils reçoivent, sans protester, ce que nous allons dire; qu'ils retiennent quelque temps leur langue, s'ils le peuvent, et qu'ils nous prêtent l'oreille.
D'ailleurs, vous n'avez aucun dommage à craindre. En effet, ou bien notre parole frappera vos oreilles et produira quelque fruit pour votre bien (car le semeur sème la parole dans toute intelligence, mais c'est seulement l'intelligence [PAGE 27] belle et féconde qui porte des fruits), ou au contraire vous vous en irez en rejetant dédaigneusement notre parole, en trouvant plus ample sujet de nous contredire et de nous insulter, et cela augmentera votre régal. Ne vous étonnez pas s'il m'arrive de dire quelques paroles qui vous déconcertent et qui soient contraires à vos usages, vous qui vous faites fort de tout savoir et de tout enseigner, avec tant de bravoure et de générosité – je ne dis pas: avec tant d'ignorance et d'arrogance, pour ne pas vous peiner.

Le mystère de Dieu
3. Ce n'est pas à tout le monde, sachez-le, ce n'est pas à tout le monde qu'il appartient de discuter sur Dieu; ce n'est pas quelque chose qui s'achète à bas prix et qui est le fait de ceux qui se traînent à terre. J'ajouterai: ce n'est ni toujours, ni devant n'importe qui, sur toute chose que l'on peut discuter, mais à certains moments, devant certaines personnes et dans une certaine mesure. Ce n'est point à tout le monde qu'il appartient de discuter sur Dieu, mais à ceux qui sont déjà éprouvés, qui sont avancés dans la contemplation et qui, avant tout, ont purifié leur âme et leur corps, ou tout au moins travaillent à les purifier. En effet, toucher la Pureté, sans être pur, c'est peut-être aussi imprudent que de regarder un rayon de soleil avec des yeux malades.
[PAGE 28]
A quel moment peut-on discuter? Lorsque la boue et le trouble du monde extérieur nous laissent du répit, lorsque la partie qui doit commander en nous n'est pas mêlée aux images pleines de soucis et fuyantes; car ce serait comme si nous mélangions une belle écriture à des griffonnages ou des parfums à de la boue. Il faut en effet avoir vraiment du loisir, et ainsi connaître Dieu et, lorsqu'on aura fixé le temps pour cela (cf. Ps 74, 3), apprécier l'exactitude de la doctrine de Dieu.
Devant qui peut-on discuter? Devant ceux qui traitent ces choses sérieusement et non pas comme une affaire banale; il ne faut pas en discuter devant ceux qui ne voient là qu'un bavardage agréable après les courses, les spectacles, les chansons, les festins, les débauches, et qui considèrent comme un élément de leurs plaisirs les propos futiles tenus sur ces questions et l'habileté des objections. Sur quoi faut-il discuter, et dans quelle mesure? Sur les questions qui sont à notre [PAGE 29] portée et en tenant compte des habitudes d'esprit et de la capacité de l'auditoire; sinon, de même que les sons trop aigus ou les aliments trop lourds fatiguent les oreilles ou le corps – ou, si vous préférez, de même que les fardeaux trop pesants font mal à ceux qui les portent et que les pluies trop abondantes sont nuisibles à la terre, de même les auditeurs, accablés et surchargés par des paroles en quelque sorte trop lourdes, perdront même les forces qu'ils avaient auparavant.
La présence de Dieu
4. Je ne dis point, évidemment, qu'il ne faut jamais penser à Dieu; j'y insiste, car ceux qui sont toujours enclins à s'irriter promptement pourraient s'en prendre encore à nous! Il faut rappeler à son esprit la pensée de Dieu plus souvent que l'on ne respire; il faut, si l'on peut dire, ne faire que cela.
Oui, je suis de ceux qui approuvent la recommandation qui nous est faite de nous exercer à penser à Dieu jour et nuit (Ps 1, 2), de le célébrer «le soir, le matin et à midi» (Ps 54, 18), de «bénir le Seigneur en tout temps» (Ps 33, 2), ou encore, s'il faut reprendre la parole de Moïse, de travailler à nous purifier par ce souvenir «en nous couchant, en nous levant, en voyageant» (Dt 6, 7), dans toutes nos actions.
Ainsi, je ne défends pas de penser continuellement à Dieu, mais de discuter sur Dieu; je ne défends même pas de discuter sur Dieu, comme si c'était là un acte d'impiété, mais de le faire hors de propos; je ne défends pas d'enseigner, mais de dépasser la mesure. Le miel, tout miel qu'il soit, ne provoque-t-il pas des vomissements si on l'absorbe en trop grande quantité (Pr 25, 27)? N'y a-t-il pas un temps pour toute chose (Qo 3, 1), comme je le crois avec Salomon? Les belles choses ne cessent-elles pas d'être belles quand elles ne viennent pas à point: par exemple, une fleur est, en hiver, tout à fait insolite, de même une parure d'homme pour des femmes ou une parure de femme pour des hommes, de même la géométrie quand on est dans l'affliction et les larmes dans un festin. Et nous dédaignerons d'attendre le moment favorable uniquement quand il faut le plus tenir compte de l'opportunité?
[PAGE 30]
Parler saintement des choses saintes

5. Non, mes amis et mes frères; car je vous appelle encore frères, bien que vous n'ayez pas des sentiments fraternels; non, ne pensons pas ainsi! N'imitons pas les chevaux fougueux et rétifs en rejetant notre cavalier, qui est la réflexion, en repoussant la prudence, qui nous sert heureusement de frein, en courant loin de la borne.
Mais discutons en restant dans nos limites; ne nous précipitons pas en Égypte, ne nous laissons pas entremer en Assyrie, ne chantons pas le cantique du Seigneur sur une terre étrangère (cf. Ps 136, 4), je veux dire devant n'importe quels auditeurs, étrangers ou de chez nous, amis ou ennemis, réfléchis ou irréfléchis, qui observent nos oeuvres avec le plus grand soin, qui voudraient voir nos maux se transformer d'étincelle en flamme; cette flamme, ils l'allument en cachette, ils l'attisent, l'élèvent de leur souffle jusqu'au ciel et la font monter plus haut que la flamme de Babylone – laquelle brûlait tout ce qui l'entourait (cf. Dn 3,22). Ne trouvant pas la force dans leurs dogmes, ils la cherchent dans nos points faibles: voilà pourquoi, comme les mouches sur les plaies, ils s'attachent à ce qu'il faut appeler nos malheurs ou nos fautes.
Nous, du moins, cessons de nous méconnaître et ne dédaignons pas la réserve en ce domaine. S'il n'est pas possible de mettre fin à nos dissentiments, accordons-nous au moins pour parler d'une manière mystique des choses mystiques et d'une manière sainte des choses saintes, pour ne pas jeter à des oreilles profanes ce qu'on ne doit pas livrer au public, et pour éviter que les adorateurs des divinités, les serviteurs des fables et des pratiques honteuses paraissent plus respectueux que nous, car ils donneraient leur sang plutôt que de livrer quelques mots à des non-initiés. Sachons que s'il y a une réserve à garder dans le vêtement, la conduite, le rire, la démarche, il [PAGE 31] y en a une aussi à garder dans la parole et dans le silence, car nous vénérons la Parole entre les autres noms et les autres puissances de Dieu. Que notre amour de la discussion reste donc en de justes limites.
Génération du Verbe de Dieu
6. Pourquoi un auditeur malveillant entendra-t-il parler de la génération ou de la création de Dieu, de Dieu tiré du néant, de séparation, de division et d'analyse? Pourquoi établissons-nous comme juges nos accusateurs? Pourquoi mettons-nous l'épée dans la main de nos adversaires? A ton avis, de quelle façon et dans quel esprit accueillera-t-il des propos sur la Divinité, celui qui approuve que l'on commette l'adultère et que l'on corrompe les enfants, celui qui adore les vices, celui dont la pensée ne peut s'élever au dessus du corps, celui qui hier et avant-hier s'est donné des dieux célèbres par leurs turpitudes? Ne les accueillera-t-il pas d'une façon toute matérielle, honteuse, stupide, suivant son habitude? Ne fera-t-il pas servir ta théologie à la défense de ses dieux et de ses passions à lui? Si en effet nous discréditons nous-mêmes les mots que nous employons, nous aurons [PAGE 32] bien de la peine à persuader aux païens de devenir philosophe avec nous! Et si d'eux-mêmes ils savent inventer le mal, quand éviteront-ils celui que nous leur présentons?
Voilà le résultat de la guerre que nous nous sommes faite les uns aux autres; voilà ce que nous ont valu ces gens qui défendent le Verbe plus que le Verbe ne le veut; ils sont comme des fous qui mettent le feu à leurs maisons, déchirent leurs enfants ou chassent leurs parents, les prenant pour des étrangers.
Pourquoi cette démangeaison?
7. Après avoir éloigné ceux qui sont étrangers à notre foi, après avoir envoyé dans le troupeau des pourceaux la nombreuse légion (cf. Lc 8, 26-39) qui se jette à la mer, portons en second lieu notre regard sur nous-mêmes, et perfectionnons en nous le théologien, comme on donne la beauté à une statue en la polissant. Réfléchissons d'abord sur les points suivants: Que signifient une pareille émulation pour discuter, une pareille démangeaison de parler? Qu'est-ce que cette maladie, cette fringale d'un nouveau genre? Pourquoi, si nous avons attaché les mains, avons-nous armé les langues?

Au lieu de louer ceux qui pratiquent l'hospitalité; au lieu d'admirer ceux qui observent l'amour fraternel ou l'amour conjugal, ceux qui gardent la virginité, ceux qui nourrissent les pauvres, ceux qui chantent des Psaumes, ceux qui [PAGE 33] passent des nuits entières debout, ceux qui versent des larmes; au lieu de réduire notre corps par le jeûne; au lieu de nous élever vers Dieu par la prière; au lieu de soumettre la partie inférieure de notre être à la partie supérieure, je veux dire la poussière à l'esprit, comme doivent le faire ceux qui jugent équitablement le composé que nous sommes; au lieu de faire de la vie une méditation de la mort; au lieu de maîtriser nos passions en nous souvenant de la noblesse que nous tenons d'en-haut au lieu de réfréner la colère, quand elle s'enfle et s'exaspère, et de contenir le désir de nous élever qui nous jette à bas (cf. Ps 72,18), la tristesse inconsidérée, le plaisir grossier, le rire impudique, les regards désordonnés, l'avidité de tout entendre, le bavardage, les pensées absurdes, et tout ce que l'Esprit mauvais prend en nous pour s'en servir contre nous – lui qui essaye de faire entrer la mort par nos fenêtres, comme dit l'Ecriture (Jr 9, 20), c'est-à-dire par nos sens.
Au lieu donc d'agir de la sorte, nous faisons tout le contraire: nous assurons la liberté aux passions des autres, comme les rois accordent des congés après la victoire; il suffit qu'on se mette de notre parti et qu'on attaque Dieu avec plus d'audace ou plus d'impiété; nous payons le mal d'une récompense mauvaise: en échange de l'impiété, nous permettons de tout dire.
La demeure de Dieu
8. Et maintenant, toi qui es raisonneur et bavard, je vais t'interroger quelque peu. «Réponds», comme dit à Job celui [PAGE 34] qui rend ses oracles au milieu de la tempête et des nuages (cf. Jb 38, 1).
Y a-t-il plusieurs demeures auprès de Dieu, comme tu le sais, ou une seule? — Plusieurs, concéderas-tu évidemment, et non une seule. — Toutes doivent-elles être occupées, ou seulement quelques-unes, si bien qu'il y en aurait qui seraient vides et préparées inutilement? — Toutes doivent être occupées, car Dieu ne fait rien en vain. — Pourrais-tu me dire quelle idée tu te fais de cette demeure: la considères tu comme le repos et la gloire réservés là-haut aux bienheureux, ou autrement? — Je ne la considère pas autrement.
Puisque nous voilà d'accord sur ce point, continuons notre recherche. Ce qui nous fait recevoir dans ces demeures, est-ce quelque chose, comme je le crois, ou n'est-ce rien? — C'est quelque chose, certainement! — Qu'est-ce donc? — C'est qu'il y a différents genres de vie que l'on peut choisir et qui, en accord avec la foi, mènent soit à une demeure, soit à une autre, c'est ce que nous appelons des «voies». – Doit-on passer par toutes ces voies ou par quelques-unes? — Si le même homme le pouvait, il serait bon qu'il passât par toutes les voies; sinon, par le plus grand nombre possible, ou tout au moins par quelques-unes; et même ce serait beaucoup, je crois, d'en suivre une seule parfaitement. — Bien jugé.
[PAGE 35]
Mais quand tu entends dire qu'il n'y a qu'une seule voie et qu'elle est étroite, que signifient ces mots, à ton avis? — Il n'y a qu'une voie, du point de vue de la vertu; elle est unique, même si elle se divise en plusieurs branches;elle est étroite à cause des sueurs qu'elle fait répandre et parce que peu de gens la suivent, si on les compare avec la foule de ceux qui suivent la voie opposée, celle du mal.
C'est aussi mon avis. Alors, mon ami, s'il en va de la sorte, pourquoi condamnez-vous notre doctrine, comme étant trop pauvre, et pourquoi laissez-vous de côté toutes les autres voies pour vous porter et vous jeter sur une seule, que vous croyez celle de la discussion et de la spéculation, et que j'appelle, moi, celle du bavardage et du charlatanisme? Écoutez les réprimandes de Paul qui, après avoir énuméré les différents dons spirituels, fait d'amers reproches sur ce sujet: «Tout le monde est-il apôtre, s'écrie-t-il, tout le monde est-il prophète?» et la suite (1 Co 12, 29).
Interpellation des hérétiques

9. Mais, soit. Tu es un être supérieur, tu es plus que supérieur, tu es au-dessus des nuages, si tu le veux, tu contemples les réalités invisibles, tu entends «des paroles ineffables» (2 Co 12, 4); tu es enlevé dans les airs après Élie, tu as l'honneur de voir Dieu après Moïse, tu es ravi au ciel après Paul; mais comment peux-tu, en un jour, former les autres à la sainteté, choisir des théologiens, leur insuffler, pour ainsi dire, ta science et faire siéger tant d'assemblées de savants improvisés? Pourquoi captives-tu les simples dans tes [PAGE 36] toiles d'araignées comme si tu faisais preuve ainsi d'habileté et de noblesse? Pourquoi excites-tu les guêpes contre notre foi?
Pourquoi nous opposes-tu à la hâte une nuée de raisonneurs, qui rappellent les géants des fables de jadis? Pourquoi as-tu rassemblé tous les hommes légers et lâches que tu as pu trouver, comme un tas d'immondices dans un même égout? Pourquoi les as-tu rendus encore plus efféminés par tes flatteries et as-tu fondé une officine d'un nouveau genre, où tu tires habilement profit de leur folie? Tu me contredis encore? Il n'y a donc que la contradiction qui compte pour toi? Il faut maîtriser ta langue! Ne peux-tu donc retenir les paroles que tu es prêt à enfanter? Tu as bien d'autres sujets de discussions où tu pourras t'illustrer; fais dériver ta maladie de ce côté si tu veux faire quelque chose d'utile.
Occupez-vous des thèses païennes
10. Attaque-moi plutôt le silence prescrit par Pythagore, les fèves orphiques et cette nouvelle arrogance qu'ils met-[PAGE 37]tent dans la formule: «Le maître l'a dit.» Attaque les Idées de Platon, les passages et les voyages de nos âmes dans différents corps, la réminiscence et les vilaines amours que les beaux corps font naître dans les âmes. Attaque chez Épicure l'athéisme, les atomes et le plaisir indigne d'un philosophes; chez Aristote, la Providence si mesquine, la subtilité, l'affirmation que l'âme est mortelle et les dogmes qui sont à la portée des humains; chez les philosophes du Portique, la gravité hautaine; chez les cyniques, l'avidité et le vagabondage. Attaque le vide et le plein, et tous les radotages qu'ils débitent sur les sacrifices, les idoles, les génies bienfaisants et malfaisants, la divination, l'évocation des dieux et des morts, la puissance des astres.
Si tu refuses de t'occuper de ces questions parce qu'elles ont peu d'importance ou qu'on en a souvent parlé; si tu te retournes vers toi-même et cherches à t'illustrer de ce côté, là encore je te montrerai de larges voie. Étudie donc le monde ou les mondes, la matière, l'âme, les êtres raisonnables bons et mauvais, la résurrection, le jugement, la rétribution, les souffrance du Christ. Dans ce domaine, si tu réussis, ce sera une œuvre utile; et si tu échoues, cela ne présente pas de dangers. D'ailleurs, notre but est d'atteindre Dieu, maintenant d'une manière partielle, mais un peu plus tard peut-être d'une manière plus complète, dans le Christ Jésus lui-même, notre Seigneur à qui est la gloire pour les siècles. Amen.

Discours funèbre en l'honneur du grand Basile, évêque de Césarée de Cappadoce

Nomenclature Migne : Discours XLIII
Source : Boulenger 1908
Numérisation et mise en ligne : Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer, sur le site de Remacle
http://remacle.org/bloodwolf/eglise/gregoire/basile.htm

I. [1] Il devait donc, après nous avoir toujours proposé tant de sujets à traiter, le grand Basile, — car il était fier de mes discours plus qu'aucun orateur ne le fut jamais des siens, — s'offrir aujourd'hui en personne à nous, comme une très grande matière à exercice pour ceux qui s'adonnent aux discours. [2] Car j'estime que, si un orateur jaloux d'essayer son talent désirait l'apprécier à sa mesure en se proposant un sujet entre mille, comme font les peintres pour les tableaux qui servent de modèles, il écarterait seulement celui-ci, le trouvant au-dessus de l'éloquence, et choisirait dans les autres le premier ; [3] tant c'est un travail que l'éloge de cet

homme, je ne dis pas pour nous qui sommes depuis longtemps dégagé de toute prétention, mais encore pour ceux-là dont l'éloquence est la vie, et qui n'ont qu'un seul et unique souci, celui de se distinguer dans ce genre de sujets ! C'est mon opinion sur ce point, et je crois qu'elle est parfaitement fondée. [4] D'un autre côté, je me demande pourquoi autre objet je pourrais faire appela l'éloquence, si je n'en usais au- 61 jourd'hui, el par quel moyen je pourrais être plus agréable à moi-même, aux panégyristes de la vertu, et aux lettres elles-mêmes, qu'en admirant cet homme. Car pour moi ce sera un moyen convenable d'acquitter une dette : si un tribut est dû à ceux qui, entre autres mérites, ont eu celui de la parole, c'est la parole. [5] Ceux-là pourront trouver tout ensemble un plaisir et un encouragement à la vertu dans ce discours ; car je sais que faire l'éloge d'une chose, c'est en accroître évidemment la portée [cf. note]. Et pour les lettres mêmes, dans l'un et l'autre cas, la chose pourra aller bien : si elles approchent du mérite, elles auront manifesté leur puissance ; si elles demeurent beaucoup au-dessous, ce qui est inévitable dans l'éloge de celui-là, elles auront montré par le fait leur insuffisance, et que celui qui est loué est supérieur à la force de l'éloquence.

II. [1] Donc les raisons qui m'ont fait prendre la parole et m'ont engagé dans celte entreprise, les voilà. Si je l'aborde avec tant de retard et après tant de panégyristes qui ont prononcé son éloge en particulier et en public, que nul ne s'en étonne. Mais qu'elle pardonne, cette âme divine et digne en tous points de mon respect, aujourd'hui comme hier. [2] Tout comme au temps où, étant avec nous, il redressait en moi bien des défauts, au nom des droits de l'amitié et d'une loi supérieure (je n'ai pas à rougir de parler ainsi, puisqu'il était, et pour tout le monde, une règle de vertu); ainsi, même élevé au-dessus de nous, il nous sera miséricordieux. Puissent pardonner aussi, ceux qui dans vos rangs sont les plus chauds panégyristes de cet homme. 63 si toutefois il est quelqu'un qui soit plus chaud qu'un autre, et si au contraire ce n'est pas ici le seul point où tous font accorder leur estime, l'éloge de Basile.
[3] Car ce n'est point par négligence que nous avons différé notre devoir. A Dieu ne plaise que nous ayons pu négliger à ce point les droits de la vertu ou ceux de l'amitié ! Ce n'est pas non plus par la pensée qu'à d'autres plutôt qu'à nous convenait cet éloge. Mais d'abord, j'hésitais devant ce discours (car on dira la vérité), avant d'avoir comme ceux qui s'approchent des choses saintes purifié ma voix et ma pensée. [4] Et puis, vous le savez sans doute et pourtant je vais vous le rappeler, dans l'intervalle nous avons eu à nous occuper de la vraie doctrine mise en péril, à la suite d'une heureuse violence et après avoir quitté le pays, peut-être en conformité avec Dieu, et non sans l'approbation de ce généreux défenseur de la vérité, qui n'avait d'autre aspiration que de prêcher la doctrine pieuse, salut du monde entier. [5] Quant aux choses du corps, peut-être ne dois-je même pas avoir l'audace d'en parler à un homme généreux et supérieur à son corps avant d'émigrer d'ici, et qui ne voulait pas que ces liens pussent porter atteinte aux biens de l'âme.
Mais restons-en là dans cette justification. Je ne crois même pas qu'il nous soit nécessaire de la prolonger, puisque nous nous adressons à lui et à des hommes qui sont bien au courant de nos affaires. [6] Nous avons maintenant à aborder l'éloge, en mettant le Dieu même de celui-là en tête de ce discours, afin que les éloges ne soient pas un outragea l'homme et que nous n'arrivions pas trop en retard sur les autres, bien que nous soyons 65 tous également loin de lui, comme par rapport au ciel et aux rayons du soleil ceux qui les regardent.

III. [1] Si je le voyais tirer vanité de la naissance et des avantages de la naissance, ou de quelqu'une des choses tout à fait petites dont s'enorgueillissent les gens qui regardent par terre, il y aurait un nouveau catalogue de héros à vous faire voir. Que de traits nous pourrions emprunter à ses ancêtres pour les amasser sur lui ! Nous enlèverions même à l'histoire toute supériorité sur nous, et nous aurions du moins l'absolue supériorité d'emprunter notre illustration non pas aux fictions de la fable, mais à des faits seuls, et qui ont eu beaucoup de témoins. [2] Nombreux sont les récits que le Pont nous fournit du côté paternel, et nullement inférieurs aux merveilles que l'antiquité y rattache et qui remplissent entièrement et l'histoire

et la poésie; nombreux aussi, ceux que nous offre mon pays que voici, la noble Cappadoce, non moins fertile en beaux jeunes gens qu'en beaux coursiers. [3] Dès lors à la lignée du père nous pouvons opposer celle de la mère. Charges militaires, fonctions civiles, dignités à la cour des empereurs; et de plus, fortune, élévation du rang, honneurs publics, éclat de l'éloquence, qui en a eu davantage ou de plus grands? [4] Aussi nous, s'il nous était permis d'en parler à notre gré, nous tiendrions pour néant les Pélopides, les Cécropides, les Alcméonides, les Kacides, les Héraclides, et ceux que rien ne surpasse, qui n'ayant point de mérites personnels à proclamer au grand jour, se réfugient dans l'obscur, et rattachent leurs origines à des démons, à des dieux et à des mythes dont le côté le 67 plus noble ne mérite pas créance et qui sont infâmes dans ce qu'ils ont de vrai.

IV. [1] Mais puisque nous avons à parler d'un homme qui estimait que c'est d'après l'homme qu'on juge la noblesse, et qui n'admettait point que, puisque les formes et les couleurs, les chevaux de race et les bêtes de rebut ne tirent leur prix que d'eux-mêmes, nous nous fassions peindre sous des traits pris au dehors, il y a une ou deux des qualités qu'il tenait de son origine, qui ne faisaient plus qu'un avec sa vie et dont il aimerait tout spécialement à entendre parler, que je vais vous dire, et puis j'en arriverai à lui.

[2] Les familles et les individus ont chacun un trait caractéristique et une histoire, petite ou plus grande, semblable à un héritage paternel d'origine lointaine ou proche et qui se transmet à ceux qui suivent ; lui, dans l'une et l'autre lignée, c'est la piété qui est sa marque; c'est ce que va montrer maintenant le discours.

V. [1] Il y eut une persécution, la plus formidable et la plus terrible. Vous la connaissez, je parle de celle de Maximin, qui venu après plusieurs persécuteurs récents, les fit tous paraître humains par son débordement d'arrogance et ses prétentions à s'attacher l'empire de l'impiété. Mais il fut vaincu par beaucoup de nos athlètes qui luttèrent jusqu'à la mort, et tout près de la mort, épargnés assez pour survivre à la victoire et ne pas succomber à la lutte, et pour rester aux autres comme maîtres dans la vertu ; [2] témoins vivants, stèles animées, prédications muettes ; et avec tous ceux que l'on comptait, les aïeuls paternels de celui-ci. 69 qui s'étaient exercés dans toutes les voies de la piété et à qui cette circonstance ajouta une belle couronne. Car ils s'étaient préparés et disposés de façon à subir volontiers toutes les épreuves pour lesquelles le Christ couronne ceux qui imitent le combat qu'il a livré pour nous.

VI. [1] Mais comme il fallait que leur lutte fût aussi conforme à la loi ; — or la loi du martyre, c'est de ne point aller de plein gré au-devant de la lutte, par ménagement pour les persécuteurs et les faibles, mais quand on y est de ne pas se dérober : car dans le premier cas c'est témérité et dans l'autre lâcheté, — ainsi, pour rendre hommage au législateur, que vont-ils imaginer? ou plutôt vers quel but les mène la Providence qui dirigeait tous leurs conseils? C'est dans une forêt des montagnes du Pont — et les forêts y sont nombreuses et profondes et des plus étendues — qu'ils vont se réfugier, n'ayant avec eux que très peu de gens pour aider à la fuite et veiller à la subsistance. [2] Que d'autres admirent la longueur du temps, car en tout leur exil dura, dit-on, jusqu'à la septième année environ, et un peu davantage; et ce qu'il y avait dans ce régime, pour des corps bien nés, de dur et d'étrange, comme il est vraisemblable, les incommodités du plein air avec le froid, le chaud, la pluie ; le désert sans amis et l'isolement et l'abandon ; et ce qu' il en résultait de souffrance pour des gens qu'un nombreux cortège comblait d'égards ; [3] pour moi, il y a quelque chose de plus grand que cela et plus admirable, que je m'en vais vous dire; et on ne sera pas incrédule, à moins de ne rien voir de grand dans les persécutions et les dan- 71 gers encourus pour le Christ, par une erreur de pensée des plus dangereuses.

VII. [1] Ils souhaitaient aussi quelque chose pour le plaisir, ces nobles personnages, fatigués à la longue et rebutés de leur nécessaire. Et leur langage ne fut point celui des Israélites : ils n'étaient pas murmurants comme ceux-là, qui au désert étaient malheureux après la fuite d'Egypte, à la pensée que l'Egypte leur était meilleure que le désert, qu'elle leur fournissait

avec une pleine profusion les marmites et les viandes, et toutes les autres choses qu'ils avaient laissées là ; les briques et le mortier, ils les comptaient pour rien alors à cause de leur aveuglement. Mais leur langage était différent, et combien plus pieux et plus confiant!
[2] « Quoi d'invraisemblable, disaient-ils, à ce que le Dieu des miracles, celui qui a nourri magnifiquement dans le désert un peuple étranger et fugitif, au point de faire pleuvoir du pain et jaillir des oiseaux, et de le nourrir non seulement du nécessaire, mais même du superflu ; qui a divisé la mer, arrêté le soleil, refoulé un fleuve, — et ils ajoutaient toutes les autres choses qu'il avait faites ; car l'âme se plaît en des circonstances pareilles à se livrer à des récits et pour des miracles nombreux à chanter un hymne à Dieu —, quoi d'invraisemblable à ce que celui-là, concluaient-ils, nous nourrisse aussi aujourd'hui de délices, nous les athlètes de la piété ? [3] Bien des bêtes sauvages qui ont échappé aux tables des riches —- et nous en avions jadis nous aussi — se réfugient dans ces montagnes ; une foule d'oiseaux comestibles volent à souhait au- dessus de nous ; et qu'y a-t-il là qu'on ne puisse prendre 73 à la chasse, rien qu'à le vouloir ? » [4] Ils disaient cela, et le gibier était là, mets spontané, repas sans fatigue : des cerfs, d'un point des collines apparus en troupes! combien grands ! combien gras! combien prêts pour regorgement ! Encore un peu — on eût pu le croire — ils regrettaient de n'avoir pas été appelés plus tôt. [5] On les attirait par des signes, et ils se laissaient mener. Qu'y avait-il pour les poursuivre ou les forcer? Personne. Quels cavaliers? Quelle espèce de chiens ? Quels aboiements, quels cris, quels jeunes gens pour occuper les issues, suivant les lois de la chasse? Ils étaient captifs d'une prière, d'une juste demande. Qui a vu un pareil butin, aujourd'hui ou n'importe quand ?

VIII. [1] Ô miracle ! ils étaient eux-mêmes arbitres de la chasse. Tout ce qui plaisait, il suffisait pour l'avoir d'un désir; tout ce qu'il y a de meilleur, la forêt le leur envoyait pour le second service. Les cuisiniers étaient improvisés, le festin préparé, les convives reconnaissants, car ils avaient déjà le prélude de leurs espérances dans le présent miracle : et de là, en vue de la lutte qui leur valait ces choses, ils sortaient plus ardents. Tels sont mes récits. [2] Mais toi, viens donc me citer tes chasseuses de cerfs, et les Orions et tes Actéons, ces chasseurs infortunés, toi mon persécuteur, toi qui admires les fables et la biche substituée à la vierge, si cela te fait autant d'honneur, à supposer que nous t'accordions que ces histoires ne sont pas de la fable! [3] Et la suite de ce récit, quel excès de honte ! Car à quoi bon la substitution, si elle ne sauve la vie à une vierge que pour lui enseigner à tuer des hôtes, et. 75 lui apprendre à rendre l'humanité par rie l'inhumanité ?
[4] C'est assez de ce trait pris isolément entre beaucoup et pour beaucoup, à mon avis. Et si je l'ai rapporté, ce n'est point dans le dessein d'ajouter à sa gloire : ni la mer n'a besoin des fleuves qui s'y versent, bien qu'il s'y en verse d'aussi nombreux et d'aussi grands qu'il est possible ; ni. de ce qui puisse contribuer ;ï sa gloire, celui qui est loué aujourd'hui. [5] Mais j'ai voulu montrer quels ont été ses ancêtres, quels modèles il eut sous les yeux et combien il les surpassa. S'il est grand pour les autres de recevoir de ses aïeux des titres de gloire, il fut plus grand pour lui d'en ajouter à ses aïeux en les tirant de sa personne, comme un courant qui remonte à sa source.

IX. [1] L'union des parents n'était pas moins grande dans l'estime commune de la vertu que dans les corps, et il y en a maintes preuves, notamment la nourriture des pauvres, l'hospitalité pour les étrangers, la purification de l'âme par l'austérité, le prélèvement de dîmes consacrées à Dieu, pratique qui n'avait pas encore beaucoup de zélateurs à cette époque et qui aujourd'hui a pris de l'extension et est mise en honneur grâce aux premiers exemples ; et le reste, tout ce que le Pont et la Cappadoce se partageaient et dont le bruit suffisait à remplir nombre d'oreilles; mais, à mon avis, la preuve la plus grande, la plus éclatante, c'est leur bonheur en enfants.
[2] Des personnages qui ont à la fois beaucoup d'enfants et de beaux enfants, les fables peut-être en renferment; mais nous ici, c'est l'expérience qui nous les a 77 fournis : tels par eux-

mêmes, que même sans être pères de tels enfants, ils pourraient suffire à leur propre gloire ; et pères de tels enfants, que même s'ils n'avaient pas été aussi zélés pour la vertu, ils seraient supérieurs à tous par leur bonheur en enfants. [3] Qu'il y en ait un ou deux qu'on loue, on peut l'attribuer à leur naturel; mais la supériorité chez tous, évidemment c'est un éloge pour leurs éducateurs. Or c'est ce dont témoigne le nombre enviable des prêtres, des vierges, et de ceux qui dans le mariage se firent violence pour que leur union ne fût point un obstacle à une égale réputation de vertu, et qui estimaient que ce sont là questions de choix dans les carrières plutôt que dans la conduite.

X. [1] Qui ne connaît le père de celui-ci, Basile, nom grand partout, qui réalisa ses souhaits de père, sinon seul, du moins autant qu'homme du monde ? Supérieur à tous en vertu, il trouve dans son fils seul un obstacle à occuper le premier rang. Et Emmélie, appelée ce qu'elle devint ou devenue ce qu'elle fut appelée, la véritablement bien nommée du nom de l'harmonie, qui se montra entre les femmes, pour tout dire d'un mot, telle que lui parmi les hommes ? [2] En sorte que, .s'il devait être asservi complètement à la nature, l'objet de cet éloge, pour être donné aux hommes comme un de ces anciens personnages accordés par Dieu pour le bien général, il convenait qu'il naquît de ceux-là plutôt que d'autres, et aussi que ce fût de lui plutôt que d'un autre qu'ils fussent nommés les parents ; et cette coïncidence se trouva heureusement réalisée. [3] Mais puisque les prémices de nos louanges ont été, pour obéir au précepte divin qui ordonne de rendre 79 tout honneur aux parents, consacrées à ceux que nous avons mentionnés, hâtons-nous d'en arriver à lui-même, en disant seulement, parole qui pourra sembler vraie aussi, je pense, à tous ceux qui le connaissent, que c'est sa voix seule qu'il nous faudrait pour le louer. [4] Car il est tout à la fois un magnifique sujet d'éloge, et aussi le seul dont l'éloquence soit à la hauteur de ce sujet. La beauté, la force, la taille, où je vois la foule se complaire, nous les laisserons à ceux qui s'y intéressent. Ce n'est pas que là encore Basile eût été inférieur à aucun de ces petits esprits, empressés autour de leur corps, tant qu'il resta jeune et qu'il n'eut pas encore dompté sa chair par la philosophie. [5] Mais je ne veux pas avoir le sort des athlètes inexpérimentés qui épuisent leurs forces en luttant à l'aventure et sans utilité, et qu'on trouve impuissants au moment opportun, à celui qui décide de la victoire, de la couronne et de la proclamation. Et ce que je pense pouvoir dire, sans paraître prolixe ni jeter ce discours hors de son but, c'est ce dont je ferai l'objet de mon éloge.

XI. [1] Je crois que tous les hommes de sens conviennent que l'éducation, parmi nos biens, tient le premier rang; et non pas seulement la plus noble, la nôtre, qui dédaigne toutes les ambitieuses parures du discours, pour ne s'attacher qu'au salut et à la beauté de la pensée, mais aussi celle du dehors, que la plupart des chrétiens repoussent comme un piège, un danger, un obstacle qui nous rejette loin de Dieu, par erreur de jugement. [2] De même que le ciel, la terre, l'air et tout ce qu'ils renferment, pour être mal 81 compris par des hommes qui à la place de Dieu honorent les créatures de Dieu, n'en sont pas pour cela à mépriser : au contraire nous y recueillons tout ce qu'ils offrent d'avantages pour la vie et pour l'utilité, el nous y évitons tout ce qui est dangereux, sans dresser en face du Créateur la créature, à l'imitation des insensés, mais des œuvres nous élevant à la connaissance de l'ouvrier (*Sap*., xiii, 5), et, comme dit le divin Apôtre, amenant au Christ toute pensée captive (*II Cor*., x, 5); [3] de même que dans le feu, dans la nourriture, dans le fer et dans le reste, nous savons qu'il n'y a rien en soi de souverainement utile ou nuisible, et que tout dépend de l'intention de ceux qui s'en servent : il n'y a pas jusqu'à des reptiles, qu'on ne mélange à des remèdes salutaires ; de même aussi nous prenons là tout ce qui peut nous porter à l'étude et à la contemplation ; mais tout ce qui conduit aux démons, à l'erreur, à l'abîme de perdition, nous le rejetons, sauf que même de ces choses nous tirons profit pour la piété, car du mal nous apprenons à tirer le bien, et de leur faiblesse nous faisons la force de notre doctrine.

[4] Il ne faut donc pas mépriser la science parce que quelques-uns en jugent ainsi ; il faut plutôt considérer comme ignorants et sans culture les gens qui se comportent de la sorte, et qui

voudraient voir tout le monde semblable à eux, pour que dans la masse leur cas fût inaperçu et que leur ignorance s'épargnât des reproches. Ce principe une fois posé et admis, allons, examinons ce qui concerne notre héros.

XII. [1] Dans le premier âge, c'est sous la direction de l'illustre père que le Pont se proposait alors comme 83 maître de vertus pour tous, que dès les langes il reçoit une formation éminente et très pure, que le divin David a raison de nommer la formation au grand jour [Ps., cxxxviii, 16], par opposition à celle qui se donne la nuit. [2] C'est sous lui que, faisant aller de pair le progrès et l'ascension dans sa vie et dans son éloquence, ce prodige fait son éducation. Il n'a pas la gloire d'avoir eu un antre des montagnes de Thessalie comme officine de vertu ; ni un Centaure fanfaron, maître des héros de son temps ; il n'a pas appris de lui à abattre les lièvres, à courir le faon ou à chasser la biche ; à être très fort dans les choses de la guerre, à exceller au dressage des chevaux avec lui en même temps pour monture et pour maître ; il n'a pas eu des moelles de cerf et de lion, comme dans la fable, pour se nourrir. Mais on lui enseigne le cercle des sciences, on l'exerce à la piété ; pour parler en abrégé, ses études du début le mettent sur la voie de sa perfection future.

[3] Ceux qui perfectionnent seulement soit leur vie, soit leur éloquence, et l'une à l'exclusion de l'autre, ne se distinguent en rien, il me semble, des borgnes, dont le désavantage est grand, mais la difformité plus grande dès qu'ils regardent ou qu'on les regarde. Mais ceux qui sous les deux rapports se font apprécier et ont de la dextérité, ceux-là sont des hommes accomplis et vivent avec la félicité de là-bas. [4] C'est l'heureuse destinée qui lui échut ; il puisa chez lui le modèle de la vertu, il n'eut qu'à y jeter les yeux pour être tout de suite excellent. Comme nous voyons les poulains et les veaux, dès leur naissance, sauter à côté de leur mère, 85 ainsi de son côté il courait tout près de son père, avec une ardeur de poulain, et sans se laisser beaucoup devancer par les élans sublimes de sa vertu ; et si on préfère, cette ébauche laissait deviner la beauté de sa vertu future ; et avant l'âge de la perfection, il offrait déjà en lui une esquisse de la perfection.

XIII. [1] Comme c'était assez de l'instruction qu'on trouvait là, et qu'il lui fallait ne négliger aucune forme de la beauté et ne pas se laisser dépasser en diligence par l'abeille qui butine sur chaque fleur ce qu'elle a de plus utile, il se hâte d'arriver à la ville de Césarée pour en fréquenter les écoles; je parle de cette ville illustre et aussi la nôtre, puisqu'elle fut aussi de mon éloquence le guide et la maîtresse, qui n'est pas moins la métropole de l'éloquence que celle des villes qu'elle domine et qui sont soumises à son pouvoir; vouloir lui enlever sa suprématie dans l'éloquence ce serait la dépouiller de ce qu'elle a de plus beau et de plus légitime. [2] Les villes se glorifient chacune de gloires différentes, anciennes on modernes, cela dépend, je pense, de leurs annales ou de leurs monuments. Celle-ci, son signe distinctif c'est l'éloquence, comme sur les armes ou dans les pièces de théâtre, l'épisème. [3] Pour ce qui suit, qu'ils racontent eux-mêmes, ceux qui tout en instruisant l'homme à leur côté profitèrent de son instruction ; combien il était grand aux yeux de ses maîtres, combien grand aux yeux de ses camarades : égalant les uns, surpassant les autres dans tous les genres de science ; quelle gloire il sut en peu de temps se ménager auprès de tout le monde, les gens du peuple et les premiers de la ville, montrant une science supérieure à son âge 87 et une inflexibilité de mœurs supérieure à sa science ; rhéteur entre les rhéteurs, même avant la chaire de conférencier; philosophe entre les philosophes, même avant les systèmes philosophiques ; et, chose plus grande, prêtre aux yeux des chrétiens, même avant la prêtrise. Tant il y avait d'unanimité à s'effacer devant lui en toute chose ! [4] Chez lui l'éloquence n'était que l'accessoire ; tout l'avantage qu'il y cherchât, c'était d'en taire l'auxiliaire de notre philosophie, d'autant que la puissance qu'elle renferme est nécessaire à la manifestation des idées; car ce n'est qu'un mouvement de paralytique qu'une idée sans expression. [5] Mais c'est la philosophie qui était son but, la séparation d'avec le monde, l'union avec Dieu, gagner par le moyen des biens d'en-

bas ceux d'en-haut, et par les choses instables et qui s'écoulent acquérir les biens solides et qui demeurent.

XIV. [1] De là, à Byzance, capitale de l'Orient ; car elle était illustrée par des sophistes et des philosophes des plus accomplis, de qui en peu de temps il recueillit le plus solide, grâce à la promptitude et à l'ampleur de son esprit. De là, c'est vers la pairie de l'éloquence, vers Athènes qu'il est envoyé par Dieu et par une belle insatiabilité de savoir ; Athènes, vraiment dorée pour moi et dispensatrice de bienfaits, si elle le fut pour quelqu'un! [2] C'est elle qui m'a fait plus particulièrement connaître cet homme qui déjà ne m'était pas inconnu ; et en cherchant l'éloquence, je trouvai le bonheur. D'une manière différente, il m'arriva la même chose qu'à Saül (*I Ríeg.*, ix, 3 suiv.) , qui cherchant les ânesses de son père trouva la royauté, et gagna un accessoire qui valait mieux que le principal.

[3] Jusqu'ici notre discours a marché d'une allure aisée, et dans la voie unie, très facile et vraiment royale des éloges de ce héros. Mais désormais, je ne sais quel langage tenir ni où me tourner, car un obstacle s'oppose à nous dans ce discours. [4] D'une part je désire, arrivé ace point du discours, profiter de l'occasion pour ajouter quelques faits qui me concernent à ce qui a été dit, et m'attarder un instant dans ce récit pour vous dire l'origine, l'occasion et le commencement de cette amitié, ou de cet accord de sentiments et de nature, pour parler plus exactement. [5] Car l'œil n'aime pas se détacher facilement des spectacles charmants, mais aime, si on l'en arrache par violence, s'y porter de nouveau ; ni l'éloquence n'aime se détacher des récits très agréables. D'autre part, j'ai peur de l'impertinence de mon entreprise. J'essaierai donc d'y procéder avec toute la réserve possible ; mais si mon amour me fait violence, on excusera un sentiment légitime entre tous les sentiments et qu'on n'ignore qu'à son détriment, du moins au jugement des gens d'esprit.

XV. [1] Nous appartenions à Athènes, après avoir, comme le courant d'un fleuve, été séparés au sortir d'une unique source natale pour aller par des chemins différents au-delà des frontières par amour du savoir, de nouveau réunis au même endroit, comme s'il y avait eu entente là où il n'y avait qu'impulsion divine. Moi, j'appartenais à Athènes depuis peu de temps; lui m'y suivit de près, attendu avec une impatience vive et manifeste. [2] Son nom était sur toutes les lèvres avant son arrivée, et chacun mettait de l'importance à s'emparer le premier de l'objet aimé. Et on ne saurait **91** mieux faire que d'agrémenter ce discours en y ajoutant une petite anecdote, souvenir pour ceux qui savent, instruction pour ceux qui ignorent.

[3] II règne une sophistomanie à Athènes, dans la plus grande partie de la jeunesse et la moins sérieuse; et non pas seulement chez les jeunes gens sans naissance et sans nom, mais même chez les jeunes gens de famille et qui sont en vue ; car ils forment une masse confuse, à la fois jeune et impatiente du frein. [4] On peut remarquer la façon dont se comportent aux luttes de l'hippodrome les amateurs de chevaux ou de spectacles; ils bondissent, ils crient, ils envoient la poussière au ciel ; ils font le cocher de leur place, frappent l'air, frappent les chevaux avec les doigts en guise de fouet; ils attellent, attellent autrement ; et sans rien avoir à eux, ils ne se gênent pas pour échanger cochers, chevaux, écuries, stratèges ; et qui fait cela? Les pauvres souvent, les gens sans ressources et qui n'ont même pas de nourriture pour un seul jour. [5] C'est ainsi que les étudiants se comportent exactement à l'égard de leurs maîtres et des maîtres rivaux, faisant diligence pour croître en nombre et s'employer à les enrichir, et la chose ne va pas sans absurdité ni extravagance. [6] Ils assiègent villes, routes, ports, sommets des montagnes, plaines, déserts, sans omettre un seul point de l'Attique ou du reste de la Grèce, la plupart des habitants même, car ils les amènent par leurs cabales à prendre parti.

XVI. [1] Donc dès qu'il arrive un nouveau, et qu'il tombe aux mains qui s'en emparent — et il y tombe de force ou de gré — ils observent une coutume attique, et où le badinage s'unit au sérieux. Il com- 93 mence par devenir l'hôte de l'un de ceux qui l'ont pris, un ami, un parent, un compatriote, un des experts en sophistique et des pourvoyeurs d'argent, et par là tenus en haute estime par ceux-là ; car il y va de leur salaire de tomber sur des hommes zélés. [2] Puis il est plaisanté par le premier venu ; leur intention, je pense, c'est de rabaisser les prétentions des nouveaux venus et de les réduire en leur pouvoir dès le début. Et on le plaisante, les uns avec plus d'insolence, les autres avec plus d'esprit, suivant le degré de rusticité ou d'élégance de chacun. [3] La chose, quand on l'ignore, effraie beaucoup par sa brutalité ; mais quand on est prévenu elle est pleine d'un charme aimable, car il y a plus de mise en scène que de réalité dans ces menaces. Puis en pompe, à travers l'agora, on le conduit au bain. [4] Voici le cortège. Placés en files, deux de front, à distance, ceux qui se chargent de la procession en l'honneur du nouveau l'escortent en avant jusqu'au bain. [5] Une fois tout proches, ils poussent de grands cris en bondissant comme dans un accès de folie : ce cri, c'est l'ordre de ne pas avancer, et de s'arrêter comme si le bain leur refusait l'accès ; en même temps ils frappent aux portes, et quand ils ont effrayé le nouveau par du tapage et qu'ensuite ils lui ont accordé l'entrée, alors seulement ils lui donnent la liberté et ils l'admettent comme leur pair à la suite du bain et comme l'un des leurs. Le plus réjouissant de la cérémonie, c'est l'extrême rapidité avec laquelle ces fâcheux se séparent et se dispersent.

[6] Donc à ce moment pour mon grand Basile, je ne me contentais point du respect que je ressentais per- 95 sonnellement, à voir sa gravité de mœurs et sa maturité de paroles; mais je tâchais de les faire partager aux autres, à cette partie de la jeunesse qui ignorait l'homme : car pour le plus grand nombre il fui tout de suite un objet de vénération, ayant été devancé par la renommée. La conséquence de cela? c'est qu'il fut à peu près le seul des arrivants à échapper à la loi commune, distinction qui dépassait la condition d'un nouveau-venu.

XVII. [1] Voilà le début de notre amitié; c'est de là que jaillit l'étincelle de notre union ; c'est ainsi que nous fûmes blessés l'un par l'autre. Dans la suite, il se présenta une circonstance analogue ; elle mérite aussi de ne pas être passée sous silence.

[2] Je trouve que les Arméniens sont une race qui manque de franchise, et qui est pleine de dissimulation et de perfidie. A ce moment donc quelques-uns, ses familiers et ses amis depuis longtemps, cela datait de son père et d'une vieille camaraderie — car ils appartenaient à cette école, — l'abordant avec les apparences de l'amitié, mais en se laissant guider par l'envie, non par la bienveillance, lui posèrent des questions où la jalousie avait plus de part que la raison, et tâchèrent de le mettre sous leur dépendance par cette première tentative ; car le talent de Basile, déjà ancien, leur était connu, et l'honneur qu'on lui faisait à ce moment leur était insupportable. Il était dur de s'être les premiers revêtus du manteau et rompus aux exercices du gosier, et de n'avoir pas l'avantage sur lui, un étranger et un nouveau-venu. [3] Et moi, le philathénien, le vain — ne soupçonnant point l'envie et me 97 fiant aux apparences —, au moment où je les vis fléchir et tourner le dos, je me sentis piqué de voir la gloire d'Athènes détruite en leur personne et du même coup enveloppée dans le mépris, je vins au secours de ces jeunes gens et je rétablis la discussion ; je leur apportai gracieusement le poids de mon autorité et, comme le moindre appoint est tout-puissant dans des conjonctures semblables, je rétablis, comme dit le proverbe, l'égalité des fronts dans la bataille. [4] Mais quand le côté secret de la discussion me fut connu, et qu'impossible à garder désormais il finit par se montrer à nu, immédiatement je virai, tournai la poupe et me décidant pour lui je mis la victoire de l'autre côté. [5] Lui se sentit sur le champ heureux de l'incident, car il était d'esprit prompt s'il en fut. Et plein d'ardeur, pour achever de lui appliquer les vers d'Homère, il poussa vivement de sa parole ces fiers personnages, les frappa à coups d'arguments, et ne se donna

point de relâche avant de les avoir mis en pleine déroute et de s'être nettement attaché la victoire. Ce fut le second degré de notre amitié, non plus une étincelle, mais désormais une flamme qui brûle éclatante et aérienne.

XVIII. [1] Eux donc se retirèrent ainsi sans résultat, en se faisant à eux-mêmes de vifs reproches pour leur précipitation, et vivement irrités contre moi à cause de ce piège, si bien qu'ils me déclarèrent une haine ouverte et m'accusèrent de trahison, non seulement envers eux, mais même envers Athènes vaincue, pensaient-ils, dès la première épreuve, et déshonorée par un seul homme, et cela sans même qu' il fût en situation de payer d'audace. [2] Mais lui, — car c est un sen- 99 timent humain, quand on a espéré beaucoup et qu'on voit ses espérances se réaliser en masse, de trouver que les apparences sont inférieures à notre attente —-, il avait lui aussi cette impression, il était triste, à charge à lui-même, il ne pouvait se féliciter de son arrivée, il en était à chercher ce qu'il avait espéré : il nommait Athènes une félicité vide. [3] Voilà pour lui. Quant à moi, je tâchais de dissiper le plus possible de son chagrin, discutant dans sa compagnie, le gagnant par mes réflexions et, ce qui était vrai, disant que si on ne peut pas saisir le caractère d'un homme tout de suite, mais seulement à force de temps et par une intimité plus complète, on ne juge pas non plus la science sur des épreuves peu nombreuses el de peu de temps. Par là, je le ramenais au calme, et par les preuves que je lui donnai et que j'en reçus, je me l'attachai davantage.

XIX. [1] Lorsque, avec le temps, nous nous fûmes avoué mutuellement noire inclination, et que l'objet de notre zèle était la philosophie, désormais nous fûmes tout l'un pour l'autre, ayant même toit, même table, mêmes sentiments, les yeux fixés sur un but unique, sentant chaque jour notre affection mutuelle gagner en chaleur et en force. [2] Les amours charnelles, basées sur ce qui passe, passent aussi comme des fleurs printanières ; car ni la flamme ne résiste quand la matière est consumée : elle disparaît avec le combustible ; ni le désir ne subsiste quand son foyer s'épuise. Mais celles qui sont selon Dieu et chastes, ayant un objet solide, sont par là même plus durables ; et plus la beauté se découvre à mix, plus elle unit à 101 elle et entre eux ceux qui ont les mêmes amours : c'est la loi de l'amour qui est supérieur à nous. [3] Mais je sens que je me laisse emporter au-delà des convenances et de la mesure, et je ne sais comment je tombe dans ces propos ; d'autre part, je ne vois pas le moyen de m'arrêter dans mon récit : car chaque fois ce qui a été omis m'apparaît comme nécessaire, et supérieur à ce qui avait été pris d'abord ; [4] et si on me tyrannise pour m'empêcher de continuer, j'aurai le sort des polypes : si on les arrache de leur gîte, les rochers adhéreront à leurs trompes el on ne les en séparera pas sans que des deux côtés il n'y ait quelque chose d'emporté par la violence. Si donc on me donne la permission, j'ai ce que je demande; sinon, je le prendrai de moi-même.

XX. [1] C'est dans ces dispositions mutuelles, c'est avec de telles « colonnes d'or comme soutiens d'une chambre aux bons murs », comme dit Pindare, que nous allions de l'avant, avec Dieu et l'amour pour auxiliaires. Hélas ! comment ne pas pleurer en évoquant ces souvenirs ! D'égales espérances nous guidaient, celles d'une chose fort en butte à l'envie, la science; mais l'envie était absente, c'est l'émulation qui était notre but. [2] II y avait lutte entre les deux, non pas à qui aurait seul le premier rang, mais par quel moyen il le céderait à l'autre : car chacun de nous faisait sienne la gloire de l'autre. On eût dit chez l'un et chez l'autre une seule âme pour porter deux corps. Et s'il ne faut pas croire ceux qui disent que tout est dans tout, nous du moins, il faut nous croire quand nous disons que nous étions l'un dans l'autre et l'un près de l'autre. [3] Nous 103 n'avions tous deux qu'une affaire, la vertu, vivre en vue des espérances futures, et avant de partir d'ici être détachés d'ici. Les yeux fixés sur le but, nous dirigions notre vie et notre conduite tout entière, en nous laissant ainsi conduire par la loi, en nous stimulant mutuellement à la vertu, el si ce n'est pas trop pour moi de le dire, étant l'un pour l'autre une règle et une balance pour distinguer le bien du mal. [4] Parmi nos compagnons, nous fréquentions non les plus libertins, mais les plus chastes, ni les plus querelleurs, mais les plus

pacifiques et ceux dont le commerce était le plus utile ; sachant qu'il est plus facile de contracter le vice que de communiquer la vertu, puisqu'il est plus facile de gagner une maladie que de donner la santé. Quant aux études, ce ne sont pas tant les plus agréables que les meilleures où nous trouvions plaisir, puisque il peut de là aussi résulter pour la jeunesse l'impression de la vertu ou du vice.

XXI. [1] Deux routes nous étaient connues : l'une, première et plus précieuse ; l'autre, deuxième et d'une moindre valeur; celle-là, conduisant à nos demeures sacrées el aux maîtres qui s'y trouvent, celle-ci aux maîtres du dehors. Le reste, nous l'abandonnions aux amateurs : fêtes, spectacles, panégyries, banquets; [2] car il n'y a pas, je pense, à l'aire estime de ce qui ne porte pas à la vertu el ne rend pas meilleurs ceux qui s'y appliquent. Chacun ¡i un surnom particulier qu'il tire ou de ses ancêtres ou de chez soi, de ses propres mœurs ou actions; pour nous, la grande affaire, le grand nom. c'était d'être chrétiens el d'être appelés chrétiens. [3] De cela nous étions plus fiers que ne le fut Gygès de la 105 bague tournante, — si toutefois ce n'est pas une fable, — qui lui valut le trime de Lydie; ou qu'autrefois Midas, de l'or où il trouva sa perte, pour avoir vu son vœu se réaliser et tous ses biens devenir de l'or, autre fable phrygienne. [4| Car à quoi bon citer la flèche d'Abaris l'Hyperboréen ou Pégase l'argien, pour qui il fut moins grand d'être transportés à travers les airs, que pour nous de nous élever à Dieu l'un par l'autre, et l'un avec l'autre.

[5] Soyons bref. Athènes est funeste aux autres pour les choses de l'âme, et les gens pieux n'ont pas tort d'être de cet avis; car elle est riche de la mauvaise richesse, les idoles, plus que le reste de la Grèce, et il est difficile de ne pas se laisser entraîner par leurs panégyristes et leurs défenseurs. Mais nous, elles ne nous firent point de mal, car nous avions au cœur une armure impénétrable. [6] Au Contraire, s'il faut aller jusqu'au paradoxe, ce nous fut une occasion de nous affermir dans la foi ; car nous reconnûmes leur mensonge et leur imposture, et nous méprisâmes les démons dans l'endroit même où l'on admire les démons. Et s'il y a, du moins si l'on croit qu'il y a un fleuve coulant à travers la mer en restant doux, ou un animal bondissant dans le feu qui détruit tout, c'est là ce que nous étions parmi tous ceux de notre âge.

XXII. [1] Mais le plus beau, c'est qu'il y avait autour de nous une confrérie qui n'était pas sans renom, qui sous la conduite de Basile s'instruisait, se dirigeait, partageait les mêmes plaisirs. Toutefois nous n'étions que des piétons luttant à la course avec un char de Lydie, en comparaison de son allure et de sa conduite. De là il résulta 107 que nous fûmes célèbres auprès de nos maîtres et rie nos compagnons, célèbres dans la Grèce entière et surtout parmi ses notabilités. [2] Bien mieux, nous dépassâmes la frontière, comme on l'a vu clairement par les récits nombreux qu'on en fait. Nos maîtres étaient partout où était Athènes, et nous partout où étaient nos maîtres, tous deux connus et vantés de compagnie ; couple fameux, reconnu et vanté pour tel parmi nos maîtres. [3] Rien de semblable pour eux dans les Orestes et les Pylades ; rien dans les Molioides, merveille du poème d'Homère, qu'illustrait leur communauté d'infortune, leur habileté à conduire un char où ils se partageaient dans le même temps les rênes et le fouet.

[4] Mais voilà qu'à mon insu je me suis laissé entraînera faire mon éloge, moi qui jamais n'ai admis cela d'un autre. Et il n'y a rien d'étonnant, puisque là encore je tire profit de son amitié ; pendant sa vie, c'était pour la vertu ; après sa mort, c'est pour la gloire. Mais ramenons le discours à son but.

XXIII. [1] Qui fut, comme lui, tête blanche par la raison, même avant d'avoir blanchi ? puisque c'est à ce signe que Salomon lui-même reconnaît la vieillesse (*Sap.*, iv, 8-9). Qui fut aussi respectable aux anciens ou aux jeunes, non seulement de notre génération, mais encore des générations bien antérieures? Qui eut moins besoin de science en vertu de la conduite, et chez qui vit-on plus de science s'allier à plus de conduite ? [2j Quel ordre des sciences n'a-t-il pas abordé, ou plutôt quel est celui où il n'a point excellé comme si c'était le seul? les

parcourant toutes, comme per- 109 sonne ne le l'ait pour une seule, et chacune jusqu'au bout comme s il ne le faisait pour aucune des autres. C'est que l'application alla de pair avec une heureuse nature : et c'est ce qui donne la supériorité aux sciences et aux arts. [3] Nul besoin de pénétration naturelle grâce à l'application, ni d'application grâce à la pénétration ; mais ces deux qualités, il les réunissait si bien en les confondant en une, qu'on ne pouvait voir celle des deux où il était plus admirable.

[4] Qui fut aussi grand dans la rhétorique, « au puissant souffle de feu », bien que les mœurs chez lui ne fussent point conformes à celles des rhéteurs? Qui, dans la grammaire, qui enseigne à parler grec, codifie l'histoire, préside à la métrique, donne des lois à la poésie? Qui, dans la philosophie, celle qui est vraiment sublime et plane dans les hauteurs, la pratique et la spéculative, celle qui traite de la démonstration et de l'opposition logique et de la controverse, et qu'on nomme dialectique, si bien qu'il était plus facile de traverser les labyrinthes que de s'échapper au travers des mailles de son argumentation, quand cela lui était nécessaire? [5] Quant à l'astronomie, à la géométrie, aux rapports de nombres, il en prit assez pour éviter l'attaque de ceux qui y sont habiles, et il en rejeta l'excès, comme inutile à ceux qui veulent être pieux : en sorte qu'on peut admirer ce qu'il a choisi plus que ce qu'il a négligé, et plus que ce qu'il a choisi ce qu'il a négligé. [6] Car pour la médecine, la faiblesse du corps et le traitement des maladies lui firent, de cette fille de la philosophie et de l'activité, une nécessité ; c'est en partant de là qu'il en vint à posséder cet art : 111 et encore, la médecine qui traite non pas de ce qui se voit et git par terre, mais de tout ce qui est doctrine et philosophie. Mais cela, si grand qu'il puisse être, qu'est-ce en comparaison de la science de Basile dans la morale? [7] Ce n'est que bagatelle aux yeux de ceux qui ont éprouvé notre héros, que ce Minos et ce Rhadamanthe que les Grecs ont jugés dignes des prairies d'asphodèles et des Champs-Elysées, quand ils eurent acquis la notion de notre paradis, d'après, je pense, les livres de Moïse qui sont aussi les nôtres : en dépit de quelques différences dans l'appellation, c'est sous d'autres noms ce qu'ils signifiaient.

XXIV. [1] Les choses en étaient là et nous avions une pleine cargaison de science, du moins dans la mesure accessible à la nature humaine ; car au-delà de Gadès on ne peut pas pénétrer. Ce qu'il fallait désormais c'était le retour, une vie plus parfaite, réaliser nos espérances et nos communs projets. Il était venu, le jour du départ, avec tout ce qui est propre au départ : discours d'adieu, cortèges, salutations, plaintes, embras- sements, larmes. [2] Car il n'y a rien au monde de pénible comme d'avoir été compagnons là-bas, et de s'arracher à Athènes, et l'un à l'autre. On voit alors un spectacle pitoyable et digne de l'histoire. Autour de nous le cercle de nos camarades et des jeunes gens de notre âge, et aussi quelques-uns de nos maîtres protestaient, quoi qu'il advînt, qu'ils ne nous laisseraient point partir, avec des prières, la violence, la persuasion. Que ne disaient-ils pas, que ne faisaient-ils pas de ce qui est naturel à la douleur?

[3] Ici, je vais m'accuser un peu moi-même, je vais 113 accuser aussi cette âme divine et irréprochable, encore que ce soit téméraire. Lui, ayant exposé les raisons qui pressaient son retour, se montra supérieur à la contrainte; et si ce fut à contrecœur, tout de même on consentit à son départ. Tandis que moi, je restai à Athènes, un peu par faiblesse, car on dira la vérité, mais un peu par la trahison de celui-là, qui s'était laissé persuader de me lâcher quand je ne le lâchais point, et de m'abandonner à ceux qui me retenaient. [4] La chose, avant l'événement, n'eût pas été croyable. C'est comme un corps coupé en deux, et la mort pour les deux ; ou comme des bœufs nourris ensemble et compagnons de joug qu'on sépare, mugissant lamentablement l'un sur l'autre et incapables de supporter la privation. [5] Mon malheur toutefois ne fut pas de trop longue durée; il m'était intolérable d'offrir plus longtemps en moi un spectacle de pitié, et de rendre raison à chacun de notre séparation. Aussi après un séjour peu prolongé à Athènes, le regret fait de moi le cheval d'Homère : je brisai les liens qui me retenaient, je pris mon galop à travers la plaine et j'allai retrouver mon compagnon.

XXV. [1] Après notre retour, nous sacrifiâmes peu au monde et à son théâtre, et seulement pour satisfaire, par manière d'acquit, au désir de la foule ; car personnellement nous n'étions pas amis de l'ostentation scénique; et nous ne tardâmes point à nous appartenir, à compter parmi les hommes, d'imberbes que nous étions, et à aborder en hommes la philosophie : non plus de compagnie, car l'envie nous l'avait interdit, mais réunis par l'amour. [2] Lui, la ville de Césarée 115 le retient comme un second fondateur et un génie tutélaire ; puis, comme il ne nous avait pas, il est pris par quelques voyages indispensables et non étrangers à ses projets de philosophie. Moi, la piété à l'égard de mes parents, le soin de leur vieillesse, une invasion d'infortunes me retinrent séparé de lui ; ce n'était pas bien peut-être, ni juste ; en tout cas, j'en fus séparé. [3] Je me demande si ce ne fut pas la cause de toutes les inégalités, de toutes les difficultés de ma vie, des obstacles qui s'opposèrent à mes goûts pour la philosophie et m'empêchèrent d'y répondre dans la mesure de mes désirs et de mes résolutions. Puissent donc nos affaires suivre la voie qui plaira à Dieu ; et puissent-elles par les prières de Basile suivre une voie meilleure ! [4] Pour lui, la bonté infiniment variée de Dieu et sa providence à l'égard de notre race, après l'avoir fait connaître grâce à diverses situations eu vue et mis en évidence chaque jour avec plus d'éclat, le place à la tête de l'Église, comme un flambeau brillant et fameux aux alentours ; elle l'avait, dans l'intervalle, appelé à la chaire sacrée du sacerdoce et, par la seule ville de Césarée, elle illuminait le monde entier. [5] Et de quelle manière? Ce n'est pas en l'improvisant dans la dignité, ni en lui donnant en même temps le baptême et la sagesse, comme pour la plupart de ceux qui aujourd'hui aspirent à l'épiscopat ; mais c'est d'après l'ordre et la loi de l'ascension spirituelle qu'elle lui attribua cet honneur.
XXVI. Je ne loue pas le désordre et la licence de chez nous, même parfois chez ceux qui occupent la première place dans le sanctuaire, car je n'aurai pas 117 l'audace de généraliser cette accusation, ce ne serait pas juste. Je loue le règlement de la marine, qui a commencé par mettre la rame aux mains de celui qui est actuellement pilote et de là le mène à la proue, lui a confié les emplois subalternes, et ne l'assied au gouvernail que quand il a battu la plupart des mers et observé les vents ; il en est aussi de même à l'armée : on est soldat, taxiarque, stratège. Cet ordre à lui seules! excellent et très avantageux pour les subordonnés. [2] Le nôtre serait bien apprécié s'il était constitué de la sorte. Mais aujourd'hui le plus saint de tous les ordres risque d'être de tous ceux de chez nous le plus ridicule : ce n'est pas tant la vertu que l'intrigue qui donne l'épiscopat ; ce n'est pas non plus aux plus dignes, mais aux plus puissants qu'appartiennent les sièges.
[3] Samuel est au nombre des prophètes, lui qui voyait l'avenir; mais aussi Saul, le réprouvé. Hoboam est parmi les rois, lui fils de Salomon ; mais aussi Jéroboam, l'esclave et l'apostat. Point de médecin ni de peintre qui n'ait commencé par observer la nature des maladies ou fait usage d'un grand nombre de couleurs pour des mélanges ou des figures. Mais un évêque, on le trouve facilement, sans formation, de promotion hâtive, qu'on sème et qui lève en même temps, de la façon dont la fable crée les géants. [4j Nous fabriquons en un jour les saints, et nous voulons qu'ils soient des sages ; et ils ne savent rien de la sagesse, et ils n'ont de titre à la dignité que leur vouloir. Celui-ci se contente de la place du bas et s'y tient modestement, qui est digne de la plus haute par son zèle à s'occuper des divines Ecritures et à assujettir sa chair à la loi de l'esprit. [5] 119 Celui-là s'asseoit avec arrogance au premier rang, lève un regard menaçant sur de plus dignes; et il ne tremble pas sur son siège, et il ne sent point son œil frémir quand il l'abaisse sur celui qui se maîtrise. Au contraire, il se figure qu'en même temps que la puissance il a aussi acquis plus de sagesse : erreur de pensée d'un homme à qui le pouvoir enlève le jugement.
XXVII. [1] Il en est tout autrement du noble et grand Basile ; et ainsi que partout ailleurs, il apparaît comme un exemple, pour la foule, de l'ordre dans ces matières. En lisant les saints Livres au peuple pour commencer, lui leur interprète, et sans trouver indigne de lui cette fonction du sanctuaire ; de même dans la chaire des prêtres ; de même dans celle des évêques,

il glorifie le Seigneur, sans avoir demandé son autorité ni au vol ni à la rapine; sans avoir poursuivi les honneurs, mais en se laissant poursuivre par les honneurs ; sans avoir reçu de faveur humaine, mais une faveur venue de Dieu et vraiment divine.

[2] Mais laissons attendre le récit de son épiscopat, pour nous attarder quelques instants à celui de son sacerdoce. Quel événement a manqué de m'échapper, au centre de ceux dont je vous ai parlé !

XXVIII. [1] Il surgit un différend entre notre héros et son prédécesseur dans la direction de l'Église ; quelle en fut l'origine ou les circonstances? il vaut mieux n'en rien dire, sauf qu'il y en eut un. C'était du reste un homme non dépourvu de noblesse et d'une piété remarquable, ainsi que l'a démontré la persécution d'alors et l'opposition à laquelle il fut en butte ; mais il eut à l'égard de Basile un sentiment humain. [2] Car Momos 121 arrive à toucher non seulement les gens du vulgaire mais encore les meilleurs, puisqu'il ne peut appartenir qu'à Dieu d'être tout à t'ait infaillible, et de ne pas donner de prise aux passions.

[3] On voit donc se soulever contre lui tout ce qu'il y a dans l'Eglise de choisi et de plus sage , si toutefois on doit considérer comme plus sages que la foule ceux qui se sont séparés du monde pour consacrer leur vie à Dieu : je veux parler des Naziréens de chez nous, qui déploient beaucoup de zèle dans les choses de ce genre. Il leur semble indigne de tolérer que leur chef soit couvert d'outrages et mis à l'écart, et ils s'aventurent dans une entreprise des plus dangereuses ; ils méditent de produire une défection et un schisme dans le vaste et paisible corps de l'Église, et d'en détacher une portion considérable du peuple, aussi bien dans la classe inférieure que chez les personnages en dignité. [4] C'était facile pour trois raisons très fortes : Basile était vénéré, comme ne l'est à ma connaissance aucun philosophe de notre temps, et capable de donner de la confiance, s'il l'avait voulu, à la l'action ; de plus, celui qui lui causait de l'ennui, la ville le tenait en suspicion, en raison des troubles qui avaient entouré son élection, sous prétexte que c'était d'une façon irrégulière et moins en vertu des canons que par la violence, qu'il avait reçu le gouvernement ; et il y avait là quelques évêques d'Occident qui attiraient de leur côté tout ce que l'Eglise avait d'orthodoxe.

XXIX. [1] Que fit donc ce cœur généreux, ce disciple du Pacifique? Il ne pouvait pas résister à ses détracteurs ou à ses partisans ; il ne lui convenait pas davantage de 123 lutter, ou de déchirer le corps de l'Église, attaquée déjà et mise en péril par la puissance dont jouissait alors l'hérésie. [2] Après avoir tout ensemble pris l'avis sur ce point de nous et de quelques conseillers sincères, il part d'ici en fugitif avec nous pour se transporter dans le Pont, et il prend la direction des monastères qui se trouvent là. Il établit pour eux des statuts mémorables et il embrasse la solitude avec Elie et Jean, ces parfaits philosophes, estimant que ce parti lui était plus avantageux que de s'arrêter au sujet des événements actuels à des pensées indignes de sa philosophie, et de perdre dans la tempête l'empire que, dans le calme, il exerçait sur sa raison. [3] Mais si philosophique et si admirable qu'ait été son départ, nous allons trouver son retour plus puissant et plus admirable. Voici comment il se fit.

XXX. [1] Nous en étions là, quand tout à coup s'élève un nuage, chargé de grêle, avec un vacarme de mort, après avoir dévasté toutes les églises sur lesquelles il était venu éclater et s'abattre : l'empereur, très ami de l'or et très ennemi du Christ, en proie aux deux très grandes maladies que voici, la cupidité et le blasphème : [2] persécuteur après le persécuteur, et après l'apostat, non pas apostat, mais n'en valant pas mieux pour des chrétiens, ou plutôt pour cette portion des chrétiens la plus pieuse et la plus pure, adoratrice de la Triade, que moi j'appelle la seule piété et le dogme sauveur. [3] Car nous ne pesons pas la divinité ; et, la nature une et inaccessible, nous ne la rendons pas étrangère à elle-même par d'étranges incompatibilités: nous ne guérissons pas le mal par un mal en réfutant la confu- 125 sion athée de Sabellius par une distinction, un dépècement plus impie : maladie dont fut atteint Arius, qui donna son nom à cette folie, et qui lui fit porter le trouble et la ruine dans la plus grande partie de l'Eglise ; sans honorer le Père, il déshonore ce qui procède de Lui, par les degrés inégaux dans la

divinité. [4] Nous, au contraire, nous ne reconnaissons au Père qu'une seule gloire, son égalité d'honneur avec son Fils unique ; et une seule gloire au Fils, son égalité d'honneur avec l'Esprit. Et rabaisser quoi que ce soit des trois, nous croyons que c'est détruire le tout; nous vénérons et reconnaissons trois par les propriétés, un par la divinité. [5] Lui, ne concevant rien à cela, incapable d'élever ses regards, et humilié par ceux qui le menaient, eut l'audace de faire participer la nature divine à sa propre humiliation : il devient une créature perverse, qui ravale la puissance jusqu'à la servitude, et met au rang des créatures la nature incréée et supérieure au temps.

XXXI. [1] Lui donc, c'est dans ces sentiments et avec une telle impiété qu'il fait campagne contre nous : car il n'y a pas autre chose à considérer là, qu'une incursion barbare, ayant pour but non pas la destruction de remparts, de villes, de maisons ou de quelques menus ouvrages faits de main d'hommes et bientôt rebâtis, mais le ravage des âmes elles-mêmes. [2] D'autre part, on voit s'élancer avec lui une digne armée, les mauvais chefs des Églises, les cruels tétrarques des régions à lui soumises. Ceux-ci, déjà maîtres d'une partie des Églises, en train d'en attaquer d'autres, et comptant pour d'autres sur l'aide et l'appui que l'empereur leur 127 prête ou menace de leur prêter, étaient venus pour détruire aussi la nôtre, avec une audace qu'autorisait par-dessus tout la pusillanimité de ceux dont j'ai parlé, l'impéritie de l'homme qui était alors à notre tête et les infirmités qui existaient parmi nous.

[3] La lutte donc était grande ; d'un autre côté l'ardeur de la foule n'était pas sans générosité ; mais l'ordre de bataille était faible, puisqu'il y manquait le champion et le défenseur habile par la puissance de la parole et de l'Esprit. Que va donc faire cette généreuse et grande âme de Basile, vraie amante du Christ? [4] II n'eut pas besoin de grands discours pour être là et pour aider; il ne nous eut pas plus tôt vu intervenir, car nous étions tous deux intéressés dans la lutte à titre de défenseurs du Verbe, qu'il céda à notre intervention, distinguant à part lui avec beaucoup d'à propos et de sagesse, grâce aux oracles de l'Esprit, qu'il y a un temps pour la pusillanimité, si l'on doit éprouver un sentiment de cette nature, celui de la sécurité ; et un autre pour la longanimité, celui de la nécessité. [[5] Aussitôt il quitte le Pont avec nous, il se prend de zèle pour la vérité en péril, et il est heureux de devenir un allié, et de lui-même il se consacre à l'Église sa mère.

XXXII. [1] Mais s'il déploya pareille ardeur, est-ce qu'il fut en combattant au-dessous de cette ardeur? ou bien s'il est vaillant pendant tout le combat, l'est-il inconsidérément ? Et s'il s'y montre expert, y est-il sans danger? Et s'il faisait tout cela avec une perfection supérieure aux paroles, gardait-il dans son cœur un reste de découragement? Point du tout. [2] Mais tout en même temps il opère sa réconciliation, il délibère, 129 il prépare la défense. Il écarte de la route les obstacles, les pierres de scandale, et tout ce qui encourageait ceux- là dans leur guerre contre nous ; il se concilie ceci, il contient cela, il éloigne cette autre chose. Il devient pour les uns un mur solide (*Jérém*., i, 18) el un retranchement; pour les autres, une hache qui taille dans le roc (*ibid*., xxiii, 29), ou un feu dans les épines (*Ps*., cxvii, 12), comme dit la divine Écriture, qui facilement consume cette broussaille, insolente envers la divinité. [3] Si Barnabé, qui dit et écrit ces choses, a pris quelque part aux combats de Paul, c'est grâce à Paul qui l'avait choisi pour l'associer au combat.

XXXIII. [1] Eux donc partirent ainsi sans succès, et misérables ils essuyèrent misérablement, alors pour la première fois, la honte d'une défaite, et ils apprirent qu'il n'était point facile de mépriser les Cappadociens, lors même qu'il le serait de mépriser tous les hommes ; car il n'y a rien qui leur soit propre comme la solidité de leur croyance et la sincérité de leur foi dans la Triade, de qui leur vient et l'union et la force, qui les aide comme ils l'aident, et encore avec plus d'efficacité et de force. [2] Mais un second sujet de travail et de zèle s'offre à lui, c'est de donner ses soins à l'évêque, dissiper les soupçons, persuader à tous les hommes que les chagrins qu'il avait essuyés étaient une tentation et une attaque du malin, jaloux d'une entente en vue du bien, et qu'il connaissait quant à lui les lois de l'obéissance et de la hiérarchie

spirituelle. [3] C'est pourquoi il était là, conseillait, écoutait, avertissait, il était tout pour lui : bon conseiller, auxiliaire habile, interprète des choses divines, directeur de conduite, bâton de vieillesse, 131 soutien de la foi, le plus fidèle au-dedans, le plus actif au-dehors, en un mot, aussi plein de bienveillance qu'on lui supposait auparavant d'antipathie. [4] Le résultat, c'est qu'il fut investi même du gouvernement de l'Église, bien qu'il n'occupât que le second rang du siège : pour la bienveillance qu'il apportait, il recevait en retour l'autorité; et c'était chose admirable que cette harmonie et cette union dans le pouvoir. L'un conduisait le peuple; l'autre, le conducteur; il était comme un dompteur de lion, ayant l'art d'apprivoiser le maître. [[5] Et il avait besoin, — étant nouvellement promu à son siège, respirant encore un peu de l'air du monde et peu au courant des choses de l'Esprit, au sein de la tempête violemment déchaînée et sous les menaces des ennemis de l'Église, — d'une main directrice et d'un soutien. C'est pourquoi il chérissait celte alliance ; et tandis que celui-là commandait, il croyait commander lui-même.

XXXIV. [1] La sollicitude et la protection dont Basile entoure l'Eglise offrent beaucoup d'exemples, notamment d'indépendance envers les magistrats et les plus puissants delà ville; solutions de différends exemptes de suspicion, et qui une fois scellées de sa bouche revêtaient le caractère d'une loi ; [2] protection des besogneux, plus souvent spirituelle, souvent aussi corporelle : car c'est souvent un moyen qui fait atteindre l'âme et captive par la bonté; subsistance des pauvres, hospitalité envers les étrangers, sollicitude pour les vierges ; institutions pour les moines, écrites et orales ; formules de prières ; bon ordre dans le sanctuaire; tout ce qu'un véritable homme de Dieu et 133 rangé du côté de Dieu pouvait faire pour être utile à un peuple. Mais il en est un qui est des plus grands et des plus connus. [3] Une famine régnait, de mémoire d'homme la plus épouvantable. La ville était malade ; de secours, il n'en venait de nulle part, non plus que de remède au fléau. Car si les villes maritimes supportent sans difficulté des disettes de ce genre, puisqu'elles livrent de leurs produits et reçoivent ceux qui leur viennent par mer, nous sur le continent, nous ne pouvons tirer profit du superflu ni nous procurer le nécessaire, n'ayant pas les moyens de rien vendre de ce que nous avons ou d'importer ce que nous n'avons pas. [4] Et le plus pénible dans de pareilles conjonctures, c'est la cruauté et la cupidité de ceux qui possèdent; ils guettent les occasions, font trafic de l'indigence et exploitent les calamités, sans entendre cette parole : « C'est prêter au Seigneur, que d'avoir pitié des pauvres » (*Prov*., xix, 17), ou : « Celui qui retient le blé est maudit du peuple » (*Ibid*., xi, 26], ou toute autre des promesses faites à ceux qui sont humains, ou des menaces contre ceux qui sont inhumains. [5] En vérité leur cupidité dépasse la mesure, et leur calcul est faux. A ceux-là c'est leurs biens, mais à eux-mêmes c'est le cœur de Dieu qu'ils ferment, de qui ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont plus besoin que les autres n'ont besoin d'eux. Voilà ce que sont ces accapareurs de blé et ces revendeurs au détail : sans égard pour leurs frères et sans reconnaissance pour la divinité, à qui ils doivent de posséder quand d'autres sont dans le besoin.

XXXV. [1] Lui ne pouvait pas sans doute faire pleuvoir 135 le pain du ciel (*Ex*., xvi, 15) par la prière, et nourrir au désert un peuple fugitif; ni faire sourdre une nourriture gratuite du fond d'un vase qui s'emplissait en se vidant *(III Reg.*, xvii, 14), afin — chose encore merveilleuse — de nourrir celle qui nourrissait, en retour de l'hospitalité ; ni nourrir des milliers d'hommes avec cinq pains, dont les restes même représentaient à nouveau une charge de plusieurs tables (Matth., xvi, 19; Luc, ix, 16; Jo., iv, 11); [2] car ces choses étaient propres à Moïse, à Elie, et à mon Dieu qui leur donnait ce pouvoir; peut-être aussi à ces temps-là et aux conditions de l'époque, puisque les signes sont pour les incrédules, non pour les croyants (I *Cor*., xiv, 22), Mais, ce qui est la conséquence de ces choses et tend au même résultat, il le conçut et l'exécuta avec la même foi. [3] Par sa parole, il ouvre les greniers des riches ainsi que par ses exhortations, et il réalise le mot de l'Écriture : « II brise sa nourriture pour ceux qui ont faim » (*Is*., Lviii, 7), il rassasie les pauvres de pain (*Ps*., cxxxi, 15), il les nourrit dans la famine (*Ps*.,

xxxii, 19), il remplit de biens les âmes affamées (Luc, i, 53). Et de quelle manière? car c'est un point aussi qui ne fut pas d'un médiocre avantage. [[4] Il rassemble dans le même endroit les blessés de la faim, il y en a même qui respirent à peine, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous les âges dignes de pitié; il ramasse toute espèce de vivres, tout ce qui est un secours pour la faim; il fait disposer des marmites remplies de légumes en purée et du mets salé de chez nous, la nourriture des pauvres ; [5] puis il imite le Christ serviteur qui, un linge à la ceinture, ne dédaignait point de laver les 137 pieds des disciples ; et avec ses propres esclaves, ou si l'on veut ses compagnons d'esclavage devenus pour la circonstance des compagnons de travail, il soignait les corps des besogneux, il soignait les âmes, joignant au nécessaire les marques de respect et leur procurant du soulagement des deux côtés.

XXXVI. [1] Tel fut le nouveau distributeur de blé pour nous, et le second Joseph, sauf que nous avons, nous, quelque chose de plus à en dire. Car l'un trafique de la famine et il achète l'Egypte par son humanité, en disposant le temps de l'abondance en vue du temps de la famine et en se réglant dans cette fin sur les songes d'autrui ; l'autre rend gratuitement service, vient en aide à la disette sans en tirer profit, et n'a en vue qu'un seul but, se concilier la bonté par la bonté, acquérir les biens de là-bas par la distribution du pain ici. [2] A cela s'ajoute la nourriture de la parole, une bienfaisance et une largesse plus parfaite, vraiment céleste et sublime ; puisque la parole c'est le pain des anges, la nourriture et le breuvage des âmes qui ont faim de Dieu, et qui cherchent une nourriture non pas fuyante et éphémère, mais qui demeure toujours. [3] C'est de ce pain qu'il fut distributeur, et avec beaucoup de munificence, lui le plus pauvre et le plus dépourvu que nous sachions, pour calmer non pas une faim de pain ni une soif d'eau, mais un besoin de la parole, celle qui est véritablement vivifiante et nourricière, et qui mène au progrès dans la vie spirituelle celui qui s'en nourrit bien.

XXXVII. [1] Ces faits et ceux du même genre — car quel besoin de m'attarder à tout dire? — peu après la 139 mort de celui dont le nom désigne la piété, et qui expira doucement aux mains de celui-là, l'amènent au trône élevé de l'épiscopat. Ce ne fut pas sans difficulté, ni sans envie et opposition de la part des évoques du pays et des pires individus de la ville qui se rangèrent avec eux. [2] Mais il fallait que l'Esprit Saint fût vainqueur, et en vérité il fut vainqueur surabondamment. Il suscite en effet d'au-delà des frontières pour l'oindre des hommes connus pour la piété et pleins de zèle, et parmi eux, le nouvel Abraham, notre patriarche, c'est mon père dont je parle, qui est l'occasion d'une sorte de prodige. [3] Tout en se trouvant non seulement affaibli par le grand nombre des années, mais encore consumé par la maladie et tout près de son dernier souffle, il affronte le voyage pour apporter l'aide de son suffrage, et après s'être confié à l'Esprit ; pour parler en résumé, on le dépose mort sur une litière comme dans un tombeau, et il revient jeune, vigoureux, l'œil en haut, fortifié par la main et l'onction, et — ce n'est pas trop dire — par la tête même de l'oint. [4] Qu'on rattache ceci aux récits anciens qui disent que le travail dispense la santé, l'entrain ressuscite les morts, et que la vieillesse bondit, une fois ointe par l'Esprit.

XXXVIII. [1] Ainsi honoré du premier siège, —comme il convient à des hommes d'une telle naissance, favorisés d'une telle grâce et jouissant de cette réputation, — il ne fit rien dans la suite qui pût compromettre sa propre philosophie ou les espérances de ceux qui s'étaient fiés à lui. [2] Mais on le vit toujours se surpasser autant lui-même qu'on l'avait vu auparavant 141 surpasser les autres, et professer sur ce point des idées nobles et sages entre toutes. Car il estimait que chez un particulier, c'est de la vertu que de n'être pas vicieux, ou même d'être bon dans une certaine mesure; mais que dans une autorité et un chef, c'est un vice, surtout s'il occupe une pareille dignité, que de ne pas l'emporter hautement sur la foule, de ne point se montrer chaque jour meilleur, et de ne pas mettre sa vertu au niveau de la dignité et du trône.

[3] Il trouvait difficile quand on est au sommet d'atteindre la médiocrité, et quand on a une surabondance de vertu d'attirer la foule à la médiocrité ; ou plutôt, pour mieux philosopher sur ce point, ce que je vois dans le Sauveur — ainsi, je pense, que tous ceux qui ont quelque sagesse — au temps où il vécut parmi nous, revêtu d'une forme supérieure et identique à la nôtre, je réfléchis qu'on le trouve ici aussi. [4] « Celui-là, est-il dit. comme il croissait en stature, croissait aussi en sagesse et en grâce » (Luc, ii 52) ; non pas qu'il y eût du progrès dans ces choses, — car que peut-il y avoir de plus parfait que ce qui est parfait dès le principe ? — mais c'est qu'on les voyait peu à peu se découvrir et se manifester. Et de même la vertu de Basile prenait à cette époque non pas du développement, mais, je pense, un accroissement d'activité, trouvant dans sa fonction plus ample matière.

XXXIX. [1] D'abord il montre clairement à tous, que ce n'était point à l'effet d'une faveur humaine, mais à un don de Dieu qu'il devait ce don; c'est ce que va montrer aussi un fait qui nous concerne. Par quelle philosophie ne répondit-il pas, dans cette circonstance, 143 à ma philosophie ! Tous les autres pensaient que j'allais accourir, à l'événement, et en ressentir une grande joie, — et il est possible qu'un autre eût éprouvé ce sentiment, — et que je serais un associé au pouvoir, plutôt qu'un auxiliaire ; c'est notre amitié qui leur suggérait ces conjectures. [2] Et lorsque, pour échapper au fardeau, — et je l'ai fait partout, autant que tout autre —, et en même temps à l'odieux des circonstances, surtout dans un temps où sa situation était douloureuse et même troublée, il m'eut vu rester chez moi, faire violence et mettre un frein à mon désir, il m'adressa des reproches, puis me pardonna. [3] Et dans la suite, quand je vins auprès de lui et que je n'acceptai point l'honneur de la chaire, pour la même raison, de même que le premier rang parmi les prêtres, loin de m'en blâmer il m'en félicita, et avec raison : car il préférait s'entendre taxer de morgue par quelques-uns, qui ne connaissaient pas ces principes de conduite, plutôt que d'agir contrairement à la raison et à ses desseins. [4] Et en vérité, quel meilleur moyen avait-il de montrer qu'il était un homme dont l'âme était plus forte que l'adulation et que la flatterie, et qu'il avait uniquement en vue la règle du bien, — que l'attitude qu'il observa envers nous, qu'il avouait pour l'un de ses premiers amis et familiers?

XL. [1] Ensuite, les partis qui lui font opposition, il les apaise et les traite par les procédés d'une médecine sublime ; car il fait cela sans flatterie ni bassesse, mais avec beaucoup de courage et de noblesse, en homme qui n'envisage pas seulement le présent, mais qui se ménage l'obéissance dans l'avenir. [2] Considérant en 145 effet que la faiblesse n'est que relâchement et mollesse, et que la sévérité n'est qu'aigreur et arrogance, il corrige l'une par l'autre ces deux choses; il tempère la dureté par la douceur, et la faiblesse par la fermeté. C'était rarement en recourant à la parole, mais le plus souvent avec la puissance de ses œuvres qu'il donnait des soins, ne subjuguant point par artifice, mais captivant par la bonté ; [3] ne faisant point appel à l'autorité, mais attirant à soi par l'autorité et aussi par la douceur; et ce qui est capital, par ce motif que tout le monde était vaincu par son intelligence, lui savait une vertu inaccessible, croyait qu'il n'y avait pour eux qu'un moyen de salut, se ranger à ses côtés et sous lui ; un seul danger, se heurter contre lui ; et pensait que c'était se séparer de Dieu que de se détacher de lui. [4] Ainsi, de bon cœur, ils battaient en retraite, se laissaient vaincre et terrasser comme par un coup de tonnerre ; ils voulaient chacun être le premier à la réparation : la mesure de leur haine devint la mesure de leur bienveillance et de leurs progrès dans la vertu, seule réparation qui leur parût très solide. Il y en eut toutefois qui, pour leur perversité incurable, furent délaissés et rejetés de côté, pour s'user et s'abîmer en eux-mêmes, comme la rouille qui se consume en consumant le fer.

XLI. [1] Après avoir pourvu aux affaires de chez lui à son gré, et contre l'attente des infidèles, qui ne le con- naissaient pas, il médite un dessein d'une conception plus grande et plus haute. Tandis que tous les autres hommes ne considèrent que ce qu'ils ont devant eux et ne

réfléchissent qu'au moyen de sauvegarder leurs intérêts — si c'est là les sauvegarder —, sans aller au delà, inca- 147 pables de concevoir ou de réaliser un dessein grand et hardi, lui d'ailleurs mesuré en tout le reste, ici ne connaît point de mesure. [2] Mais il lève la tête en haut, promène autour de lui l'œil de l'âme, il se représente en lui-même toute la terre que la parole du salut a parcourue. Voyant le grand héritage de Dieu, acquis au prix de ses paroles, de ses lois, de ses souffrances, le peuple saint, le royal sacerdoce, plongé dans le malheur et déchiré en une infinité de doctrines et d'erreurs ; [3] et la vigne enlevée et transplantée d'Egypte, de l'ignorance impie et ténébreuse parvenue à une beauté et une grandeur infinie, au point.de couvrir toute la terre et de s'étendre au-dessus des montagnes et des cèdres, -- ravagée par un cruel et farouche sanglier, le diable, il n'estime pas suffisant de déplorer en silence le désastre, de lever les mains vers Dieu seul pour implorer de lui la délivrance des maux dont ils sont la proie, et quant à lui de dormir ; mais il pensait qu'il lui fallait apporter du secours et payer de sa personne.

XLII. [1] Car quoi de plus affligeant que ce fléau? quel intérêt public devait exciter davantage le zèle d'un homme dont le regard est fixé en haut ? Qu'un particulier ait de la prospérité ou du malheur, il n'y a pas de signification à tirer de là pour l'Etat ; mais si c'est l'État qui se trouve dans cette situation-ci ou dans celle-là, il est de toute nécessité que le particulier aussi éprouve un sort analogue. [2] Voilà quelles étaient ses pensées et ses réflexions, à lui, le gardien et le défenseur de l'intérêt public. Car c'est un ver qui ronge les os, qu'un cœur sensible (*Prov*., xiv, 30), suivant ce que pense Salomon et la vérité ; si l'indifférence c'est la 149 joie, la compassion c'est la tristesse ; et c'est la consomption du cœur, que des réflexions prolongées. [3] C'est pourquoi il était agité, il était triste, il était blessé; il éprouvait les sentiments de Jonas, de David; renonçait à son âme; ne donnait ni sommeil à ses yeux ni assoupissement à ses paupières (*Ps*., cxxxi, 4), dépensait son reste de chair dans les soucis, jusqu'à ce qu'il eût trouvé au mal un remède. Il demandait à Dieu ou aux hommes un secours capable, quel qu'il fût, de mettre fin à l'embrasement général et à la nuit obscure qui s'étendait sur nous.

XLIII. [1] Il imagine donc ce premier moyen tout à fait salutaire. Après s'être recueilli en lui-même, autant que la chose était possible, et s'être enfermé avec l'Esprit ; après avoir mis en branle toutes les raisons humaines, rassemblé tout ce qu'il y a de profond dans les Ecritures, il rédige un traité de la piété, et dans des luttes contradictoires et des combats il brise l'audace extrême des hérétiques. [2] Ceux qui en viennent aux mains, c'est avec des armes pour combattre de près, celles qui lui viennent de la langue, qu'il les abat; ceux qui sont loin, il les frappe avec des traits, ceux d'une encre non moins estimable que les caractères inscrits sur les tables de la loi, et ce n'est pas pour donner à la seule nation juive, à une petite nation, des lois sur les aliments et les boissons, sur des sacrifices caducs et sur les purifications charnelles ; mais c'est pour en donner à toute race, à toute portion de la terre sur la doctrine de la vérité, d'où provient aussi le salut. [3] II y eut un second moyen. Comme c'est chose également imparfaite que l'action sans la parole, et la parole sans l'action, il ajou- 51 tait à sa parole le secours de l'action, allant trouver les uns, envoyant vers les autres, appelant, avertissant, reprenant, censurant (II *Tim*., iv, 2), menaçant, invectivant, prenant la défense des peuples, des villes, des particuliers, imaginant toute espèce de salut, guérissant par tous les moyens ; il est Béséléel, le constructeur du tabernacle divin, employant pour son œuvre tous les genres de matériaux et d'arts, et faisant conspirer toutes choses à la magnificence et à l'harmonie d'un chef-d'œuvre unique (*Ex*., xxxi, 2 suiv.).

XLIV. [1] Pourquoi parler des autres moyens ? Voici qu'était revenu à nous l'empereur, ennemi du Christ et tyran de la foi, avec une impiété plus grande et une hostilité plus ardente, persuadé qu'il avait affaire à un antagoniste plus résistant : à la manière de cet esprit impur et pervers qui, chassé d'un homme et errant aux alentours, retourne vers le même homme accompagné d'un plus grand nombre d'esprits, dans l'intention d'y habiter, comme nous l'avons appris dans les Évangiles (Luc., xi, 24 suiv.). [2] C'est le modèle dont il devient

l'imitateur, en vue tout ensemble de réparer la première défaite, et de renchérir sur les premières manœuvres : car il était intolérable et cruel que le chef de beaucoup de nations, un homme qui avait acquis une grande renommée, soumis au pouvoir de l'impiété tous les environs, et réduit tout ce qui s'était trouvé sur sa route, apparût aux regards vaincu par un seul homme et par une seule ville, et donnât à rire non seulement à ceux qui le menaient, les chefs de l'athéisme, mais aussi à tous les hommes, comme il le comprenait.

XLV. [1] Le roi de Perse, dit-on, lors d'une expédition 153 qu'il faisait jadis contre la Grèce, en entraînant contre eux des hommes de toutes races, et livré à tous les bouillonnements de la colère et de l'orgueil, ne se contenta point de cela pour s'exalter et faire des menaces immodérées ; mais pour accroître leur épouvante, il voulut se rendre redoutable même par des entreprises nouvelles contre les éléments. [2] On entendait parler d'une terre et d'une mer étranges de ce nouveau démiurge ; d'une armée voguant sur le continent, et traversant à pied la mer ; d'îles capturées, de mer fouettée, et de toutes choses qui étaient l'indice manifeste de la démence de l'armée et du commandement : cause de terreur pour les faibles, objet de risée pour les hommes de cœur et de ferme raison. [3] Celui-ci n'avait nul besoin de pareils moyens dans son expédition contre nous. Mais on lui attribuait des actes et des paroles d'un caractère plus criminel et plus funeste. Il leva la bouche contre le ciel, proférant le blasphème vers la hauteur, sa langue se répandit sur la terre (*Ps*., Lxxii, 9). [4] Le divin David a bien su avant nous stigmatiser celui qui rabaissait le ciel vers la terre, mettait au rang de la créature l'être supérieur au monde, que la créature n'est point capable de contenir, même si cet être s'associe dans une certaine mesure à nous, par raison d'amour, afin de nous élever jusqu'à lui, nous qui gisons par terre.

XLVI. [1] Et certes il y eut de l'éclat dans ses premières audaces, et plus d'éclat dans ses dernières luttes contre nous. Qu'est-ce que je veux dire parles premières ? Proscriptions, bannissements, confiscations, machinations déclarées ou dissimulées ; la persuasion quand c'était 155 opportun, la violence quand il n'y avait point place pour la persuasion. [[2] Les uns chassés des églises : tous ceux qui étaient de la vraie doctrine, la nôtre ; les autres qu'on installait : tous ceux qui étaient de la peste impériale, ceux qui exigeaient des certificats d'impiété et faisaient des écrits plus détestables encore. Des prêtres brûlés dans la mer; des généraux impies occupés, non à vaincre les Perses ni à dompter les Scythes ou à faire évacuer quelque autre nation barbare, mais à guerroyer contre les églises, à danser sur des autels, à souiller les sacrifices non sanglants du sang des hommes et des victimes, à violer la pudeur des vierges. [3] Dans quel but? pour chasser le patriarche Jacob, lui substituer Esaü, celui qui a été haï dès avant sa naissance. Voilà le récit de ses premières audaces : aujourd'hui encore elles tirent des larmes à la plupart des yeux, en pénétrant dans la mémoire et dans l'oreille.

XLVII. [1] Après avoir passé partout, c'est ici, sur la mère des églises, inaccessible aux secousses et aux menaces, qu'il s'élança pour l'asservir, elle, étincelle et seul reste encore vivant de la vérité ; alors pour la première fois, il s'aperçut qu'il avait mal pris ses dispositions : [2] comme une flèche en frappant contre un corps trop résistant est rejetée en arrière, et comme un câble en se brisant se retire, il vint contre un tel défenseur de l'Église se heurter, et contre un roc aussi puissant se briser et se réduire en pièces.

Pour le reste, on peut l'apprendre de la bouche et des récits de ceux qui ont passé par les épreuves de cette époque : et il n'est absolument personne qui n'en fasse des récits. [3] Mais on est émerveillé chaque fois 157 qu'on vient à connaître les luttes de cette époque, les assauts, les promesses, les menaces ; les personnages de l'ordre judiciaire qu'on lui délègue pour tâcher de le persuader ; les personnages de l'armée ; [4] ceux du gynécée, hommes parmi les femmes el femmes parmi les hommes, n'ayant de viril que leur impiété, et qui physiquement incapables de débauche se servent pour se prostituer du seul instrument qui leur soit possible, leur langue ; le chef des cuisiniers, Nabuzardan, qui le menace du couteau de son état el qu'on envoyait

avec son feu familier. Mais ce qu'il y eut de plus admirable, à mon avis, dans la conduite de Basile, et qu'il me serait impossible, même si je le voulais, de passer sous silence, je vais vous l'exposer, aussi succinctement qu'il est possible.

XLVIII. [1] Qui ne connaît le lieutenant d'alors, qui entre tous déploya personnellement une grande audace contre nous, après avoir de ces gens-là aussi reçu par le baptême sa consécration ou mieux sa condamnation ; et qui par une excessive docilité envers son chef et une universelle condescendance s'assurait à lui-même une longue jouissance du pouvoir. [2] Devant cet homme, grondant contre l'église, ayant l'air d'un lion, comme un lion grinçant des dents, et qui n'était même pas abordable à la foule, ce héros est introduit ; ou plutôt on le voit s'avancer, comme un homme qu'on appelle à une fête, non à un jugement. Comment pouvoir dignement rappeler ou l'insolence du préfet, ou la sage résistance que Basile lui opposa? [3] « Que signifie, toi là, dit-il en ajoutant son nom, car il ne daignait pas encore lui donner le nom d'évêque, 159 cette hardiesse à l'égard d'un si haut pouvoir, et chez toi seul cette arrogance ? — Pourquoi cette question, dit le héros, et de quelle démence parles-tu ? car je n'arrive pas encore à la connaître? — C'est que tu n'honores pas les affaires du souverain, dit-il, alors que les autres avec ensemble s'inclinent et se soumettent. — [4] Mais c'est que mon souverain à moi ne le veut pas ; et que je ne puis pas me résigner à adorer une créature, étant créature de Dieu et appelé à être un dieu. — Mais nous, que sommes-nous à tes yeux? — En vérité vous n'êtes rien, quand vous nous donnez ces ordres-là. — Quoi donc ? n'est-ce pas une grande chose pour toi de prendre rang parmi nous et de nous avoir dans ta communion? — [5] Vous êtes des officiers, et des haut placés, je ne vais pas le nier, mais vous ne méritez d'aucune façon plus d'honneur que Dieu. Quant à vous avoir dans ma communion, ce serait une grande chose sans doute : pourquoi pas ? vous aussi vous êtes créatures de Dieu. Mais ce serait au même titre que d'autres qui sont soumis à ma direction : car ce n'est pas le personnage, c'est la foi qui fait le chrétien. »

XLIX. [1] Alors, en proie à l'agitation, le préfet sent la colère lui bouillir davantage, il se lève de son siège et prenant un ton plus agressif : « Quoi ! dit-il, tu ne redoutes pas ma puissance ? — Qu'est-ce qui pourrait m'arriver ? que pourrais-je souffrir ? — Un seul des nombreux tourments qui sont en mon pouvoir. — Quels sont-ils? fais-les-moi connaître. — [2] La confiscation, l'exil, les tortures, la mort. — Si tu en as quelque autre, dit-il, tu peux m'en menacer; car il n'y 161 a rien là qui m'atteigne. » Et il lui dit : « Comment ? qu'est-ce à dire ?» — « C'est que en vérité la confiscation est sans prise sur un homme qui n'a rien ; à moins que tu ne tiennes à ces méchants haillons que voilà et à quelques livres, ce sont là toutes mes ressources. [3] Quant à l'exil, je n'en connais point, puisque je ne suis circonscrit par aucun lieu ; que je n'ai pas à moi la terre où j'habite actuellement, et que j'ai à moi toute terre où l'on pourrait me reléguer; ou plutôt elle est toute à Dieu, de qui je suis l'hôte de passage. Les tourments? quelle prise peuvent-ils avoir quand on n'a point de corps? [4] A moins que tu ne veuilles parler du premier coup, c'est le seul dont tu sois le maître. Quant à la mort, elle me sera une bienfaitrice, car elle m'enverra plus tôt vers Dieu, pour qui je vis et suis gouverné, pour qui je suis mort en très grande partie, et auprès de qui depuis longtemps j'ai hâte d'arriver. »

L. [1] Ces paroles stupéfièrent le préfet : « Personne, jusqu'à ce jour, n'a tenu un pareil langage et avec tant de liberté, à moi, dit-il en ajoutant son propre nom. — C'est que ce n'est pas sur un évêque apparemment que tu tombais, dit-il : ou bien il t'aurait parlé exactement de cette manière, ayant les mêmes intérêts à défendre. [2] Pour le reste, nous sommes accommodants, préfet, et plus humbles que personne d'autre, car la loi le prescrit; et ce n'est pas seulement envers une si haute autorité, mais même à l'égard des premiers venus que nous nous gardons de hausser les sourcils. Mais quand c'est Dieu qui est mis en question et de qui il s'agit, nous comptons le reste pour rien, nous ne regardons que lui. [3] Le feu, le glaive, les bêtes féroces, les 163 ongles qui déchirent les chairs font plutôt nos délices que notre effroi. Après cela,

injurie, menace, fais tout ce que tu voudras, mets à profit ta puissance. Qu'on fasse savoir aussi à l'empereur que tu ne nous feras, ni par la violence ni par la persuasion, adhérer à l'impiété, dussent tes menaces croître en violence. »

LI. [1] Quand le préfet eut dit et entendu ces paroles et qu'il se fut rendu compte que la résistance du héros était à ce point inaccessible à l'intimidation et à la défaite, il l'envoya dehors et le congédia, non plus avec les mêmes menaces, mais avec une sorte de respect et de déférence. Puis en personne, il alla trouver l'empereur en toute hâte : [2] « Nous voilà vaincus, empereur, par le chef de cette Église-ci. Il est supérieur aux menaces, cet homme, sourd aux raisonnements, invincible à la persuasion. C'est à un autre qu'il faut s'en prendre, à quelqu'un de plus vulgaire : lui, il faut ou bien lui faire ouvertement violence ou bien désespérer de le voir céder à la menace. » [3] A ces mots, l'empereur comprit ses torts, et se trouvant désarmé par l'éloge qu'on faisait de Basile, car le courage d'un homme excite l'admiration même d'un ennemi, il ne donna point l'ordre qu'on lui fît violence. Mais il lui arriva la même chose qu'au fer, qui s'amollit au feu sans cesser d'être du fer : tout en passant de la menace à l'admiration, il refusa d'embrasser sa communion, par honte du changement ; pourtant il cherchait un moyen — le plus convenable — pour réparer : ce discours va aussi le faire connaître.

LII. [1] Étant allé au temple, accompagné de toute sa garde, — c'était le jour de l'Epiphanie, et il y avait 165 foule, — il prit place dans le peuple, ainsi il réalise l'unité : celle circonstance mérite aussi de ne pas être négligée. [2] Car lorsqu'il fut à l'intérieur, et que la psalmodie vint frapper son oreille avec un bruit de tonnerre, lorsqu'il vit cet océan de peuple, tout ce bel ordre tant autour de l'autel qu'à proximité, et qui était angélique plutôt qu'humain ; Basile d'une part, faisant face au peuple, debout, dans l'attitude où l'Écriture représente Samuel (I *Reg*., xix, 20), sans un mouvement dans le corps, les yeux, la pensée, comme si rien de nouveau n'était arrivé, et comme une stèle, si je puis ainsi dire, fixé à Dieu et à l'autel ; d'autre part, ceux qui l'entouraient, debout dans la crainte et le respect : à ce spectacle, dont pas un exemple ne pouvait lui donner une idée, il éprouva quelque chose d'humain ; les ténèbres et le vertige s'emparent de ses yeux et de son esprit par suite de sa stupeur; elle fait échappait encore au plus grand nombre. [3] Mais quand il lui fallut présentera la divine table les présents qu'il avait travaillés de ses mains, et qu'il ne vit personne pour l'en décharger, comme c'était l'usage, car on ne savait pas s'ils seraient acceptés, à ce moment-là sa souffrance se fait visible. [4] II chancelle, et si un des ministres de l'autel ne lui avait prêté la main pour soutenir sa démarche vacillante, il aurait même fait une chute lamentable. Mais passons.

LIII. [1] Quant au langage que Basile tint à l'empereur même, — et avec quelle philosophie! — un jour qu'il était venu de nouveau d'une façon quelconque se mêler à notre assemblée, et qu'il avait pénétrée l'intérieur de la tenture pour une entrevue et un entretien qu'il dési- 167 rait depuis longtemps, qu'en faut-il dire? sinon en vérité que c'étaient les voix de Dieu qui se faisaient entendre à l'entourage de l'empereur et à nous qui étions entrés en même temps. [2] C'est là l'origine de l'humanité de l'empereur à notre égard, et le début de l'apaisement. Cet acte de fermeté fit disparaître comme dans un torrent la plupart des calomnies qui étaient alors une occasion de troubles.

LIV. [1] Il y a un autre fait, non moindre que ce qui a été dit. Les méchants étaient vainqueurs : on décrète contre le héros le bannissement ; rien ne manquait à l'exécution de ce dessein. Il faisait nuit; le chariot était prêt; le parti de la haine était dans la jubilation, dans l'abattement celui de la piété ; nous entourions le voyageur joyeux : bref tous les autres détails de cette glorieuse flétrissure avaient été réglés jusqu'au dernier. [2] Qu'arrive-t-il donc? Dieu y met obstacle. Celui qui frappa les premiers-nés de l'Egypte (*Ex*., xii, 29) quand elle sévissait contre Israël, celui-là frappe aussi le fils de l'empereur d'un coup de la maladie, et quelle rapidité ! Là, la sentence du bannissement ; ici, le décret de la maladie; la main du scribe impie est paralysée, le saint est sauvé, un homme pieux devient la rançon d'une fièvre qui rend à la modération l'audacieux empereur. [3] Quoi de plus équitable ou de plus expéditif? A la

suite de cela, le fils de l'empereur était souffrant, il avait le corps en mauvais état; le père souffrait en même temps. Et que fait le père ? Il cherche de tous côtés un remède à la maladie, il fait choix des plus habiles médecins, il s'abîme dans la prière, plus que dans aucune autre circonstance, prosterné contre 169 terre. [4] Car la souffrance rend les rois humbles; et il n'y a pas à s'en étonner, puisqu'auparavant David avait au sujet de son fils passé par les mêmes épreuves, au témoignage de l'Écriture (II *Reg*., xii, 16). [5] Ne trouvant nulle part un remède au mal, il cherche son refuge dans la foi de Basile ; mais ce n'est pas en son propre nom qu'il le fait venir, car l'outrage récent le fait rougir ; il confie cette mission à d'autres, qu'il prend parmi ceux qui sont le plus avant dans sa familiarité et son amitié. Et Basile se présente, sans se dérober, sans s'insurger contre les circonstances, comme un autre aurait fait; et dès qu'il est présent, le mal se fait plus traitable et le père se livre à de meilleures espérances. [6] Et s'il n'avait pas mêlé l'eau salée à l'eau potable, si en même temps qu'il appelait celui-ci il n'avait pas donné sa confiance aux hérétiques, l'enfant eût aussi recouvré la santé et eût été rendu sain et sauf aux mains de son père : c'était la créance de ceux qui se trouvaient là à ce moment et qui furent mêlés à ce malheur.

LV. [1] La même chose arriva aussi, dit-on, au préfet peu de temps après. Il se voit abattre, lui aussi, aux mains du saint par une maladie qui lui survient. En vérité, un malheur devient pour les gens sensés une leçon, et la maladie vaut souvent mieux que la santé. Il souffrait, il pleurait, il s'agitait, envoyait vers lui, suppliait : [2] « Tu as satisfaction, criait-il, donne-moi la guérison. » Et en effet il l'obtient, comme lui- même le reconnaissait et le certifiait à bien des personnes qui l'ignoraient : car il ne cessait de raconter avec admiration les actions de Basile. 171 Voilà donc bien quels furent ses rapports avec eux et le résultat qu'ils obtinrent. Mais envers d'autres n'agit-il pas autrement, luttant pour des mesquineries et par des moyens mesquins, ne faisant preuve que d'une médiocre philosophie, digne du silence, ou assez peu louable? [3] Non certes. Mais celui qui excita autrefois contre Israël le criminel Ader (III *Reg*., xi, 14 suiv.) excite aussi contre lui le lieutenant de la province Pontique, qui prétextait une vive indignation au sujet d'une certaine femme, mais en réalité combattait en faveur de l'impiété et se dressait contre la piété. [[4] Je laisse de côté toutes les autres insultes, quelles qu'elles soient, qu'il lançait contre ce héros, on pourrait aussi bien dire contre Dieu même, but et motif de la guerre. Mais le fait principal, qui couvrit de honte l'insulteur et grandit son adversaire, — s'il y a de la grandeur et de l'élévation dans la philosophie et dans la supériorité manifeste qu'elle nous donne sur le vulgaire, —je vais le donner dans ce discours.

LVI. [1] Une femme de distinction, peu de temps après la mort de son mari, était en butte aux violences de l'assesseur du juge, qui voulait l'entraîner malgré elle au mariage. Ne sachant comment échapper à cette tyrannie, elle prend une résolution non moins hardie que sage ; elle se réfugie à la sainte table, et prend Dieu pour protecteur contre l'outrage. [2] Quelle devait être la conduite, par la Triade même ! —, pour parler un peu la langue du barreau au cours de cet éloge, — non seulement du grand Basile, qui avait réglé les cas de ce genre par des lois générales, mais de quelque autre de ses plus humbles subordonnés, pourvu qu'il fût prêtre? 173 N'était-ce pas de réclamer, retenir, proléger? prêter main forte à la bonté de Dieu et à la loi qui fait respecter les autels? [3] Avoir la volonté de tout faire et tout souffrir, avant de prendre contre elle une mesure inhumaine, avant d'insulter à la sainte table et d'insulter aussi à la confiance de ses supplications ? « Non, dit ce juge étrange; il faut que tout le monde cède à mon autorité, et que les chrétiens deviennent traîtres à leurs propres lois. » [4] L'un recherchait la suppliante, l'autre la retenait de force. Celui-là devenait furieux : il finit par envoyer quelques magistrats fouiller la chambre à coucher du saint, bien moins par nécessité que par manière d'outrage. — Que dis-tu? la maison de cet homme sans passion, qu'entourent de respect les anges, et que craignent de regarder les femmes ? — Et ce n'est pas suffisant; il va jusqu'à lui donner l'ordre de comparaître pour se justifier, et non pas sur un ton de douceur et de bienveillance, mais comme à un condamné. [5] Et l'un était là ; l'autre était à son siège, plein

de colère et d'arrogance. Il se tenait debout, tel que mon Jésus au jugement de Pilate. Et la foudre ne s'en souciait pas ! et le glaive de Dieu élincelait encore et demeurait en suspens ! Mais l'arc était tendu ; il ne se retenait que pour fournir une occasion au repentir. Voilà bien la loi de Dieu.

LVII. [1] Considère maintenant un autre combat entre l'athlète et le persécuteur. Celui-ci'ordonnait qu'on lui arrachât le haillon qui lui entourait le cou. Il lui dit : « Je me dépouillerai encore, si lu le veux, même de ma tunique ». Il menaçait de faire flageller ce corps sans chair: lui, courbait le dos; de le faire mettre en 175 pièces avec des ongles : il lui dit: [2] « C'est me guérir le foie — tu vois combien j'en souffre — que d'employer pour le traiter ce genre de mutilations ». Voilà donc où ils en étaient. [3] Mais la ville, dès qu'elle eut connaissance de ce malheur et du commun danger suspendu sur tout le monde, car ils considéraient chacun comme un danger pour soi cet outrage, elle s'affole tout entière et prend feu. Et comme un essaim d'abeilles quand il est chassé par la fumée, on les voit l'un après l'autre se réveiller, se soulever, toutes les conditions et tous les âges, les armuriers et les tisserands impériaux surtout, car ils sont dans des conjonctures pareilles assez ardents, et l'audace leur vient de leurs franchises. Et tout leur devenait à chacun une arme : ce que leur métier leur offrait à portée, ou tout autre instrument improvisé au hasard pour la circonstance. [4] Les torches sont dans les mains, les pierres sont tendues en avant, les massues sont prêtes, tout le monde court comme un seul homme, il n'y a qu'un cri, l'ardeur est générale. C'est la colère qui fait le redoutable soldat ou le stratège. Les femmes elles-mêmes ne sont point sans armes à ce moment, car la circonstance les aiguillonne ; pour lances, elles avaient leurs fuseaux ; elles ne restaient même plus femmes, l'émulation grandissait leur force et les transformait en hommes intrépides. [5] Je serai bref; ils auraient cru participer à une œuvre pie, en le mettant en pièces. Et celui-là leur semblait avoir plus de piélé, qui le premier mettrait la main sur celui qui avait eu de pareilles audaces. Et que fit ce juge fier et entreprenant? il était suppliant, pitoyable, malheureux, plus rampant que personne, jusqu'au moment où l'on vit 177 paraître ce martyr non sanglant, ce couronné sans blessures, qui maintint par la force le peuple que le respect dominait, et sauva son suppliant et son bourreau. [6] Ce fut l'œuvre du Dieu des saints, qui fait et transforme tout en vue du mieux, qui résiste aux superbes, et mesure largement sa grâce aux humbles (*Jac*., IV, 6). Et pourquoi n'aurait-on point vu celui qui fendit la mer, arrêta un fleuve, dompta les éléments, et par un geste de ses mains étendues dressa des trophées pour sauver un peuple fugitif, soustraire aussi celui-ci aux dangers?

LVIII. [1] La guerre contre le siècle se termina ici, et eut grâce à Dieu une issue heureuse et digne de la foi de Basile. Mais c'est à ce moment que commence désormais la guerre contre les évoques et leurs alliés ; dont grande fut la honte, mais plus grand le dommage qui en résulta pour leurs administrés. Car qui pourrait persuader aux autres la modération, quand les chefs ont une pareille attitude? [2] Les évêques n'étaient guère, et depuis longtemps , bienveillants à l'égard de Basile ; les motifs étaient au nombre de trois : c'est que, en matière de foi, ils ne marchaient pas avec lui, sauf en toute nécessité, sous la pression de la multitude ; de plus, le dépit que leur avait causé son élection n'était pas encore tout à fait dissipé ; et la grande infériorité de leur prestige leur était par-dessus tout pénible, encore qu'il fût très honteux d'en convenir. Mais il survint encore un autre différend qui raviva ceux-là.
[3] Notre patrie en effet avait été divisée en deux provinces et en deux métropoles, et une part considérable de ce qui appartenait à la première avait été adjointe à 179 la nouvelle : ce fut l'origine du conflit qui surgit entre eux. L'un prétendait qu'aux circonscriptions politiques devaient aussi correspondre les nôtres : et c'est pourquoi il revendiquait les parties récemment adjointes, sous prétexte que c'est lui qu'elles intéressaient désormais, et qu'on les avait enlevées à celui-là. [4] L'autre s'attachait à l'ancienne tradition et à la division qui remontait aux ancêtres. De là bien des incidents fâcheux, les uns déjà en train de se produire, les autres arrivés à terme. Des agglomérations étaient enlevées par le nouveau métropolitain, des

revenus confisqués ; les prêtres des Églises ou bien se laissaient persuader, ou bien étaient changés.
[5] Ces faits eurent pour résultat de rendre plus fâcheuse encore la situation des Églises, qui se trouvaient séparées et mutilées. Car les hommes prennent un certain plaisir aux nouveautés et font volontiers leur profit de l'injustice ; et il est plus facile de renverser l'ordre constitué que de rétablir ce qui a été renversé. [6] Mais ce qui le mettait davantage en fureur, c'étaient les revenus du Tauros qui passaient par là, qu'il voyait de ses yeux, mais qui étaient destinés à Basile ; et les profits à tirer de Saint-Oreste étaient pour lui d'un grand prix ; si bien qu'il alla jusqu'à porter un jour la main sur les mules de Basile, qui faisait le voyage à titre privé, et qu'il l'empêcha d'avancer, à l'aide d'une troupe de brigands. Et le prétexte, comme il était spécieux ! [7] C'étaient « ses fils spirituels, les âmes, la doctrine de la foi» : moyens pour masquer sa cupidité, l'invention était facile; celui-ci encore : « II ne fallait pas payer de redevances aux hérétiques » ; et tout homme gênant était hérétique.

181 **LIX.** [1] Néanmoins on ne vit point le saint de Dieu, le vrai métropolitain de la Jérusalem d'en-haut, se laisser entraîner par l'erreur ni se résigner à compter pour rien ces événements, ou n'imaginer qu'un faible remède au mal. Voyons au contraire comme il en imagina un noble, admirable, que .dire encore? digne de cette âme. Car il fait servir la discorde au développement de l'Eglise, et donne au mal la meilleure issue possible, en garnissant sa patrie d'un plus grand nombre d'évêques. [2] Qu'est-ce qui en résulte ? trois choses excellentes : une plus grande sollicitude pour les âmes; pour chaque ville la possession de ce qui est à elle ; et par là, la fin de la guerre.
Dans ce projet, j'ai peur que ma personne n'ait été qu'un accessoire, ou je ne sais quel terme convenable il faudrait employer. [3] Car bien que j'admire tout dans cet homme, plus que je ne puis dire, il y a une chose que je ne puis approuver, — je vais faire l'aveu d'un chagrin d'ailleurs connu de la plupart, — c'est à notre égard un procédé nouveau et une infidélité, dont le temps même n'a pas encore effacé l'amertume. Car c'est de là que me sont venues toutes les inégalités, toutes les agitations de ma vie, et l'impossibilité d'être philosophe ou d'en avoir la réputation, encore que ce second point n'ait qu'une importance insignifiante ; [4] à moins qu'on nous permette de dire à la décharge de cet homme, qu'ayant des pensées supérieures à l'humanité, et étant détaché d'ici avant d'avoirquitté la vie, il ramenait tout à l'Esprit, et que tout en sachant respecter l'amitié, il la méprisait seulement du moment qu'il lui fallait faire prédominer l'honneur dû à Dieu, et faire passer avant ce qui périt ce que nous espérons.

183 **LX.** [1] Je crains qu'en tâchant d'éviter le reproche de négligence de la part de ceux qui désirent connaître tout cequileconcerne,jene m'entendeaccuserdeprolixité par ceux qui louent la mesure, que celui-là ne dédaignait pas non plus, puisqu'il louait tout particulièrement le mot : «La mesure en tout, c'est la perfection », et qu'il s'y tint toute sa vie. [2] Mais j'aurai égard également aux uns et aux autres, à ceux qui sont trop précipités, et à ceux qui sont insatiables, et c'est à peu près ainsi que je vais m'exprimer. Les uns ont une qualité, les autres une autre ; il y en a qui ont certaines formes de la vertu, lesquelles sont assez nombreuses. Personne n'arrive à les posséder toutes au suprême degré, du moins parmi ceux que nous connaissons actuellement ; mais celui-là est très vertueux à nos yeux, qui se trouve avoir le plus grand nombre de qualités, ou bien qui en possède une dans la perfection. Basile est passé par toutes, au point d'être un sujet d'orgueil pour la nature. Voyons cela.
[3] Fait-on l'éloge de la pauvreté, d'une vie dénuée d'apparat et de recherche ? Mais lui, qu'eut-il jamais, en dehors de son corps et des voiles indispensables de sa chair? sa richesse, c'était de ne rien avoir, avec la croix, qui était sa seule vie, qu'il estimait de plus de prix pour lui-même que de nombreuses richesses. [4] Posséder tous les biens, il n'est pas un homme,en dépit de ses désirs, qui le puisse ; mais il peut savoir les mépriser tous, et ainsi se montrer supérieur à tous les biens ensemble. Avec de tels sentiments et de telles dispositions, il n'eut pas besoin d'un piédestal, ni delà vaine gloire, ni d'une proclamation publique : « Grates à Crates de

Thèbes donne la liberté. » [5] Car c'est à la réalité, 185 non à l'apparence qu'il visait dans la vertu. Il n'habitait pas non plus dans un tonneau au milieu de l'agora, pour vivre auprès de tous dans la mollesse, en faisant de son indigence un moyen nouveau de s'enrichir. Mais c'est sans ambition qu'il était pauvre et inculte ; et après avoir consenti à l'abandon de tout ce qu'il possédait jadis, il traversait d'un cœur léger l'océan de la vie.

LXI. [1] C'est une chose admirable que la tempérance et la frugalité, de ne pas se laisser vaincre par les plaisirs et, comme à un maître cruel et dégradé, de résister à son ventre. Qui fut plus que lui étranger à la nourriture, pourrait-on dire sans exagération, et dépouillé de chair? L'excès et la satiété, il l'abandonna à ceux qui ont perdu toute raison, et dont la vie est faite de servilisme et d'abjection. [2] Quant à lui, il n'attachait point de prix à des choses qui, le gosier franchi, ont une égale valeur, mais il se contentait du nécessaire pour vivre, aussi longtemps qu'il le put; le seul luxe qu'il connût, c'était de montrer qu'il se passait de luxe, et que pour ce motif il n'avait pas des besoins étendus; et il regardait les lis et les oiseaux, dont la beauté est sans artifice et la nourriture à portée, suivant la grande recommandation de mon Christ (Matth. vi, 26 suiv.), qui alla jusqu'à se faire pauvre de chair, pour nous faire riches de divinité. [3] Aussi n'avait-il qu'une seule tunique, un seul manteau, la terre comme lit, les insomnies, la privation de bains : c'était son faste à lui. Son repas et son mets favori, c'était le pain et le sel, raffinement nouveau ; sa boisson frugale et abondante, c'était ce que produisent les fontaines sans exiger de fatigue. C'est de cela, ou avec cela, que nous venaient les remèdes et la guérison, objet commun de nos préoc- 187 cupations : car je devais égaler ses souffrances, tout en le cédant à lui sur les autres points.

LXII. [1] C'est une grande chose que la virginité et le célibat ; de prendre rang avec les anges et la nature simple, je n'ose dire avec le Christ qui, ayant consenti même à être enfanté pour nous, les enfantés, naît d'une vierge, et donne force de loi à la virginité, par la raison qu'elle détache d'ici, qu'elle supprime le monde, ou plutôt qu'elle néglige un monde pour un monde, le présent pour le futur. [2] Dès lors qui a, plus que Basile, estimé la virginité, ou imposé des lois à la chair, non seulement par l'exemple de sa personne, mais encore par les œuvres qui firent l'objet de son zèle ? [[3] De qui sont ces asiles de vierges, et ces règles écrites, par lesquelles il modéraittous les sens, réglait tous les membres, recommandait la vraie virginité, faisant passer la beauté à l'intérieur, de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ; flétrissant ce qui est du dehors, et soustrayant à la flamme son aliment, mais montrant à Dieu ce qui est caché, au seul époux des âmes pures, qui introduit avec lui les âmes vigilantes, si c'est avec des lampes allumées et abondamment alimentées d'huile qu'elles viennent à sa rencontre (cf. Matth., xxv, 6 suiv.) ?

[4] Or comme la vie des solitaires et la vie des migades se combattent l'une l'autre le plus souvent et vont en sens contraire, et qu'elles n'ont ni l'une ni l'autre d'avantages ou d'inconvénients purs de tout mélange, — l'une étant plus tranquille, plus stable et unissant à Dieu, mais n'allant pas sans orgueil, parce que la vertu y échappe à l'épreuve et à la comparaison ; et l'autre, plus active et plus utile, mais sans échapper à 189 l'agitation, — il su t très bien les réconcilier et les mélanger Tune avec l'autre, [5] en faisant bâtir des habitations pour ascètes et pour moines, mais à peu de distance des cénobites et des migades ; sans mettre non plus au milieu comme un mur de séparation ni les éloigner les unes des autres, mais les rapprochant pour les faire contiguës et distinctes, afin qu'il n'y eût point de philosophie sans vie commune ni de vie active sans philosophie ; et qu'elles pussent, comme la terre et la mer, se livrer à des échanges mutuels pour concourir à la seule gloire de Dieu.

LXIII. [1] Que dire encore ? C'est une belle chose que la bienfaisance, l'entretien des pauvres, le soulagement de la faiblesse humaine. Sors un peu de cette ville, et va voir la nouvelle ville ; le grenier de la piété ; le trésor commun de ceux qui possèdent, où le superflu des richesses, parfois même le nécessaire, sur les exhortations de celui-là, vient se déposer, sans laisser de prise aux vers, sans faire la joie des voleurs (Matth. vi, 19 suiv., Luc, xii, 33), échappant aux

assauts de l'envie et à l'action destructrice du temps ; où la maladie est matière à philosophie, le malheur estimé bienheureux, et la miséricorde mise à l'épreuve.[2] Que sont à mes yeux auprès de ce travail, Thèbes aux sept portes ou Thèbes égyptienne, et les murailles de Babylone, et le tombeau Carien de Mausole, elles Pyramides et l'immense airain du Colosse, ou la grandeur et la beauté de temples qui ne sont plus, et le reste de ce que les hommes admirent et qu'il consignent dans l'histoire, choses dont pas une n'a rapporté à son auteur d'autre profit qu'un peu de gloire. [3] Mais le plus admirable à mes yeux, c'est le 191 chemin du salut raccourci, l'ascension vers le ciel devenue des plus faciles. Nous n'avons plus maintenant sous les yeux de spectacle lugubre et lamentable, des hommes morts avant la mort, morts dans la plupart de leurs membres, écartés des villes, des maisons, des places publiques, des fontaines, même des êtres les plus chers, plus facilement reconnaissables à leur nom qu'à leur corps ; on ne les voit plus se présenter dans les assemblées et les réunions par couples et par groupes, objets non de pitié pour leur maladie, mais de haine ; artisans de chansons pitoyables, quand il leur reste encore de la voix. [4] A quoi bon jusqu'au bout tourner au tragique notre sujet puisque la parole ne peut suffire au fléau ? Mais c'est bien lui certes, qui mieux que tous nous apprit, hommes à ne pas mépriser des hommes, et à ne pas manquer de respect au Christ, notre unique tête à tous, par notre inhumanité envers ces gens-là ; mais à faire sur les malheurs d'autrui un bon placement de nos biens, et à prêter à Dieu notre pitié puisque nous avons besoin de pitié. [5] C'est pourquoi, il ne dédaignait pas d'honorer même de ses lèvres cette maladie, lui homme noble et de noble famille, et dont la renommée était si éclatante; mais il les embrassait comme des frères, non pas, ainsi qu'on pourrait le supposer, par ostentation (qui fut aussi éloigné de ce sentiment?), [6]mais pour nous former par l'exemple de sa propre philosophie à nous approcher des corps pour les soigner, exhortation à la fois éloquente et muette. Et on ne peut pas dire qu'il en alla ainsi de la ville, et qu'il en fut autrement de la contrée et du dehors ; au contraire, il proposa comme un commun objet d'ému- 193 lation pour tous les chefs des peuples, la charité et la générosité envers eux. [7] A d'autres les traiteurs, les tables opulentes, les prestigieux raffinements de la cuisine, les chars élégants, et tout ce qu'il y a de vêtements délicats et flottants ; à Basile les malades, les remèdes aux blessures et l'imitation du Christ, qui non pas en parole, mais en fait, guérissait la lèpre.

LXIV. [1] A cela, que vont nous dire ceux qui le taxent d'orgueil et d'arrogance, ces âpres censeurs de telles actions, qui mettent en regard du modèle des gens qui ne sont pas des modèles? Est-il possible d'embrasser des lépreux, de porter jusque-là l'humilité, et de traiter avec dédain ceux qui ont de la santé ? d'épuiser sa chair par l'austérité, et de livrer son âme à l'enflure d'un vain orgueil? [2] de condamner le Pharisien et de rappeler l'humiliation que lui attire sa suffisance, de savoir que le Christ s'est abaissé jusqu'à une forme d'esclave (Philip., ii, 7), qu'il a mangé avec des publicains, qu'il lavait les pieds de ses disciples et qu'il ne reculait pas devant une croix pour y clouer mon péché (et qu'y a-t-il en vérité de plus extraordinaire que cela? contempler un Dieu crucifié, et encore dans la compagnie de larrons, moqué des passants, lui, inaccessible et au-dessus de la souffrance) ; et quant à soi, de s'élever au-dessus des nuages, sans vouloir rien reconnaître d'égal, ainsi que le croient les détracteurs de Basile? [3] Mais c'est, je pense, ce qu'il y avait dans son caractère d'équilibre, de fermeté, d'intégrité qu'on appelle de l'arrogance. Et ces mêmes hommes, je soupçonne qu'ils qualifieraient sans peine aussi le courage de témérité, la circonspection de timidité, la réserve de misanthropie et la justice d'insociabi- 195 lité ; car on n'a pas eu tort de faire cette sage remarque, que c'est près des vertus que les vices ont leurs racines et qu'ils ont des portes en quelque sorte voisines ; il est très facile quand on est une chose, d'être pris pour ce qu'elle n'est pas, par des gens non au courant de ces matières.

[4] Quel homme en effet a plus que lui honoré la vertu, châtié le vice, témoigné de la bonté à ceux qui marchent droit ou de la sévérité à ceux qui dévient, lui de qui un sourire, c'était

souvent un éloge, et le silence un blâme, pierre de touche du mal pour la conscience intime. Si ce n'était pas un babillard, un rieur et un habitué de l'agora, un homme qui cherche à se faire agréer de la foule, en se faisant par complaisance tout à tous, qu'est-ce à dire ? [5] Ne mérite-t-il pas plus d'éloge que de blâme, aux yeux du moins des gens sensés? à moins qu'on ne fasse aussi au lion un grief de n'avoir pas un air de singe, mais un air terrible et royal, lui dont les bonds même ont une noblesse qu'on admire et qu'on aime ; à moins qu'on n'admire les histrions et qu'on ne leur trouve de l'agrément et de l'humanité, parce qu'ils plaisent au peuple et qu'ils excitent le rire par des coups sur la joue et par des cris. [6] Cependant, même si nous faisions une enquête sur ce point, qui fut aussi charmant dans les réunions, dans la mesure où je puis le connaître, moi qui l'ai tout particulièrement pratiqué ? Qui eut meilleure grâce à conter ? à badiner avec sagesse, et aussi à reprendre avec délicatesse ? Il ne tournait ni la censure en violence ni l'indulgence en faiblesse, mais de part et d'autre il évitait l'excès, usant de l'un et de l'autre avec justesse et à propos, suivant les préceptes de Salomon quia toute chose a marqué son temps (*Eccl*., iii, i suiv.).

197 **LXV.** [1] Mais qu'est-ce que cela en comparaison de la puissance de parole de cet homme, et de cet enseignement victorieux qui sait se concilier les régions extrêmes ? Nous en sommes encore à nous retourner au pied de la montagne, loin du sommet; nous en sommes encore à traverser un détroit, tournant le dos à la mer immense et profonde. [2] Je pense en effet que s'il y eut ou doit y avoir une trompette pénétrant l'immensité de l'espace; une voix de Dieu couvrant le monde ; un ébranlement de la terre, à la suite d'une révolution et d'un prodige, c'est cela qu'étaient la voix et la pensée de celui-là, laissant tous les hommes autant derrière elles ou sous elles, que nous, nous laissons les natures sans raison.

[3] Qui s'est purifié davantage pour l'Esprit, et s'est mieux préparé à exposer dignement les choses divines? Qui mieux que lui fut illuminé des clartés de la science, pénétra dans les profondeurs de l'Esprit et scruta avec Dieu les choses de Dieu? Qui eut une parole plus fidèle interprète de ses pensées? si bien qu'il ne pécha point comme beaucoup par l'un de ces deuxdéfauts, une pensée qui n'a pas d'expression, ou une expression qui ne va pas au gré de la pensée ; mais que sous les deux rapports il fut pareillement remarquable et se montra égal à lui- même et vraiment harmonieux. [4] Scruter toutes choses, même les profondeurs de Dieu, c'est le témoignage qui est rendu à l'Esprit (I *Cor*., II, 10): non pas que l'Esprit ignore, mais parce qu'il se complaît dans cette contemplation. Lui, Basile, il a scruté toutes les choses de l'Esprit; et c'est à cela qu'il doit d'avoir instruit toutes les mœurs, donné un enseignement sublime, détourné du présent pour transporter vers l'avenir.

197 **LXVI**. [[1] Le soleil est loué dans David pour sa beauté, sa grandeur, la rapidité de sa course et sa puissance ; il est brillant comme un fiancé, grand comme un géant, car telle est la puissance de sa longue traversée que des extrémités aux extrémités elle éclaire également, et que sa chaleur n'est en rien diminuée par les distances (*Ps*., xviii, 6-7). [2] La beauté de Basile, c'est la vertu; sa grandeur, la théologie ; sa course, le mouvement incessant qui le portait jusqu'à Dieu par ses ascensions; sa puissance, la semence et la diffusion de la parole : en sorte que j e ne dois pas hésiter à dire que sa voix a parcouru toute la terre, et que la puissance de ses paroles est allée aux extrémités du monde (*Ps*., xviii, 5 ; *Rom*. x, 18), parole que Paul a dite des apôtres et empruntée à David. [3] Où trouver ailleurs aujourd'hui la joie d'un entretien, le plaisir des festins, des agoras, des assemblées, le charme des hommes en charge et de leurs subordonnés, des moines ou des migades, de ceux qui ont du loisir ou de ceux qui sont dans les affaires, de ceux qui suivent la philosophie du dehors ou la nôtre ? Il n'y a qu'une jouissance, au-dessus de toutes et la plus grande, ce sont ses écrits et ses travaux. [4] Et il n'y a pas non plus pour les écrivains d'autres ressources, après sa personne, que ses écrits. Le silence se fait sur ce qui est ancien, sur tout ce qu'on a sué à écrire sur les oracles divins ; la vogue est au nouveau, et à nos yeux, c'est être le plus fort dans la science que d'être le mieux

au courant de ses écrits, de les avoir à la bouche et de les rendre intelligibles aux oreilles, car il a suffi à prendre la place de tous, pour ceux qui ont à cœur de s'instruire.

LXVII. [1] Je n'ai plus que ceci à dire de lui. Quand j'ai en mains son *Hexaemeron* et que je l'ai à la bouche, j'entre dans la compagnie du Créateur, je comprends les raisons de la création, j'admire le Créateur plus qu'auparavant, grâce uniquement aux leçons de mes yeux. Quand je tombe sur ses livres de controverse, je vois le feu de Sodome qui réduit en cendres les langues criminelles et impies, ou la tour de Chalané misérablement édifiée et misérablement renversée. [2] Quand c'est sur ceux qui traitent de l'Esprit, je trouve le Dieu que je possède, et j'ai le courage de la vérité, grâce à l'appui de sa théologie et de ses illuminations. Quand c'est sur les autres commentaires, qu'il déploie à ceux qui ont la vue courte et qu'il inscrit sous trois formes sur les tables solides de sou cœur (cf. II *Cor*. iii, 3), je me laisse persuader de ne pas m'arrêter à l'écorce de la lettre et de ne pas me borner à contempler les choses d'en-haut, mais de m'avancer au-delà, de marcher encore de profondeur en profondeur, appelant un abîme par un abîme (cf. *Ps*., Xli, 8), trouvant une lumière grâce à une lumière, jusqu'à ce que je puisse me hâter vers le sommet. [3] Quand je m'arrête à ses éloges d'athlètes, je méprise mon corps, je suis avec ceux qui sont loués, et je me sens excité au combat. Quand je m'arrête à ses traités moraux et pratiques, je suis purifié dans l'âme et dans le corps, je deviens un temple prêt à recevoir Dieu, et un instrument que touche l'Esprit et qui chante un hymne à la gloire et à la puissance divine ; cela me rend meilleur, met en moi de l'harmonie, me fait devenir un tout autre homme, me fait subir une transformation divine.

LXVIII. [1] Puisque j'ai fait mention de théologie, et de l'accent tout particulièrement grandiose de Basile 203 sur ce point, j'ai encore à ajouter à ce qui a été dit, ceci, qui est souverainement utile au grand nombre, pour éviter qu'ils se fassent tort en acceptant les rumeurs fâcheuses dont il est l'objet : ces paroles s'adressent aux esprits pervers qui viennent en aide à leurs propres vices par leurs calomnies contre autrui.

[2] Lui, en faveur de la vraie doctrine et — relativement à la sainte Triade — en faveur de l'union et de la co-divinité (je ne sais quoi dire de plus propre et de plus clair), non seulement d'être précipité d'un trône sur lequel même au début il n'avait pas bondi, mais même l'exil, la mort, les supplices d'avant la mort, il aurait tout accepté de bon cœur, comme un gain, non comme un danger. [3] A preuve, ce qu'il avait déjà fait, et ce qu'il avait souffert : c'est un homme qui, condamné à l'exil pour la vérité, s'était contenté en fait de dispositions, de dire à un de sa suite d'emporter les tablettes et de le suivre. Mais il jugeait nécessaire de disposer ses discours avec économie (*Ps*., cxi, 5) suivant le conseil du divin David sur ce point ; de supporter à peu près le temps de la guerre et la puissance des hérétiques, jusqu'à ce que survînt le temps de la liberté et de l'éclaircie, qui donnât à la langue sa franchise. [4] Eux, ils ne cherchaient qu'à surprendre, dans sa nudité, ce mot sur l'Esprit : à savoir qu'il est Dieu, ce qui est vrai, mais que ceux-là ainsi que le chef pervers de l'impiété prenaient pour une impiété, afin de pouvoir, lui, le bannir de la ville en même temps que sa langue de théologien, et quant à eux s'emparer de l'Eglise, s'en faire un point d'appui pour leur perversité, et de là, comme d'une citadelle, ravager tout le reste. [5] Et lui, dans 205 d'autres paroles de l'Ecriture, dans des témoignages non douteux et d'une force identique, dans des argumentations rigoureuses, dominait tellement ses contradicteurs qu'ils ne pouvaient riposter, et qu'ils se trouvaient pris dans leurs propres paroles, ce qui est bien le suprême degré de puissance et de perspicacité de la parole. [6] Ce qui le montrera, c'est le traité qu'il a composé sur ce sujet, en maniant un style qui semble sortir d'un écrin de l'Esprit. Mais le mot propre, il en différait pour le moment l'emploi : à l'Esprit lui-même et à ses loyaux défenseurs il demandait en grâce de ne pas s'offenser de cette économie, de ne pas s'attacher à un mot unique, pour tout perdre par insatiabilité, dans un temps où la piété était en proie aux déchirements. [7] II n'y avait point pour eux d'inconvénient à un léger changement d'expressions, puisqu'on d'autres termes ils enseignaient la même chose ; c'était moins dans des mots qu'était pour nous le salut, que dans

des choses; il ne repousserait pas la nation des Juifs si, tout en désirant pour quelque temps remplacer par le mot d'oint celui de Christ, ils consentaient à se joindre à nos rangs ; mais le plus grand dommage qui pût survenir à la communauté, c'était qu'on vînt à s'emparer de l'Église.

LXIX. [1] Et en effet, qu'ilaitmieuxque quiconque connu la divinité de l'Esprit, c'est ce qui ressort clairement de ce fait qu'il l'a souvent proclamée en public, si jamais l'occasion s'en présentait, et que dans l'intimité, à ceux qui l'interrogeaient il mettait de l'empressement à la confesser; mais il l'a fait en termes plus clairs dans ses conversations avec moi, pour qui il n'avait rien de caché quand il m'entretenait de cette question : non 207 content de simples déclarations sur ce point, mais — chose qu'il n'avait encore i'aite auparavant que rarement,— formulant contre soi la plus effroyable des imprécations : de se voir rejeté par l'Esprit lui-même, s'il ne vénérait pas l'Esprit avec le Père et le Fils, comme étant de la même substance et digne des mêmes honneurs. [2] Et si l'on veut bien me permettre de m'associer à lui, même dans de pareilles matières, je vais révéler une chose ignorée jusqu'à présent de la plupart: dans la gêne où les circonstances nous mettaient, il confia les tempéraments à lui-même, et le franc-parler à nous, que personne ne devait juger ni chasser de la pairie et qu'on estimait pour notre obscurité, en sorte que grâce à l'un et à l'autre notre évangile pût être puissant.

[3] Si j'ai donné ces détails, ce n'est pas pour défendre la réputation de Basile : il est au-dessus de ses détracteurs, quels qu'ils soient, cet homme ; mais c'est pour éviter qu'on ne considère comme règle de la piété les mots isolés trouvés dans ses écrits et qu'on ne sente sa foi faiblir, et qu'on ne donne comme un argument en faveur de sa propre perversité la théologie de celui-là, qui était l'œuvre des circonstances en même temps que de l'Esprit ; et qu'au contraire, appréciant la portée de ce qui avait été écrit et le but qui l'avait fait écrire, davantage on se sente attiré vers la vérité et on ferme la bouche aux impies. [4] Certes puisse-je avoir, moi et tous ceux qui me sont chers, sa théologie ! J'ai tant de confiance dans l'intégrité de mon héros dans cette affaire, qu'ici encore je fais cause commune avec lui à la face de tout le monde ; qu'on mette à son compte ce qui est à moi, à mon compte ce qui est à lui, 209 devant Dieu et ce qu'il y a de plus sage parmi les hommes. [5] Nous n'irons pas soutenir en effet que les évangélistes se sont contredits mutuellement, parce que les uns se sont appliqués plutôt à l'humanité du Christ, et que les autres ont abordé sa divinité ; parce que les uns ont débuté par ce qui est à notre portée, les autres par ce qui nous dépasse : ainsi ils se partageaient la prédication dans l'intérêt, je pense, de ceux qui l'accueillaient ; ainsi les formait l'Esprit qui était en eux.

LXX. [1] Mais poursuivons. Puisqu'il y a eu dans l'antiquité et aujourd'hui des hommes remarquables pour la piété, législateurs, stratèges, prophètes, docteurs, courageux jusqu'au sang, c'est par comparaison avec eux que nous envisagerons notre sujet, et parla nous apprendrons à connaître Basile.

[2] Adam eut la faveur de la main de Dieu, des délices du paradis et de la première législation ; mais, pour ne rien dire d'outrageant au respect dû au premier père, il ne garda pas le commandement (*Gen*., i, 27 suiv.) ; celui-ci l'a reçu, l'a observé, n'eut pas à souffrir de l'arbre de la science, et après avoir échappé au glaive flamboyant, je le sais bien, il est entré en possession du paradis, [3] Enos le premier espéra invoquer le Seigneur (*Gen*., iv, 26) ; celui-ci l'invoqua, et en plus il le prêcha aux autres, ce qui est bien plus méritoire que de l'invoquer. Enoch fut transporté, ayant pour une piété médiocre, car la foi était encore dans des ombres, obtenu comme récompense d'être transporté, et il échappa au danger d'une prolongation de vie (*Gen*., v, 21 suiv.); celui-ci, sa vie ne fut tout entière qu'un transport, car dans une vie parfaite il a parfaitement soutenu l'épreuve. [4] Noé se vit 211 confier une arche avec les semences d'un deuxième monde, confiées à un faible bois et sauvées des eaux (*Gen*., vi, 13 suiv.) ; celui-ci échappa à un déluge d'impiété et se fil une arche de salut, de sa ville qui navigua légèrement

par-dessus les hérésies : grâce à quoi il ranima un monde entier.

LXXI. [1] Il fut grand, Abraham, patriarche, sacrificateur d'un sacrifice nouveau, qui vint conduire à celui qui le lui avait donné le fruit de la promesse, victime préparée et qui se hâte vers regorgement ; mais l'acte de celui-là ne fut pas non plus sans grandeur, quand on le vit s'offrir en personne à Dieu, sans qu'il lui fût rien substitué à titre de compensation : où l'aurait-on trouvé ? en sorte que le noble sacrifice fut consommé.
[2] Isaac fut promis dès avant sa naissance (*Gen*., xviii, 10 suiv.) ; celui-ci s'offrit spontanément, et sa Rebecca, je veux dire l'Eglise, il l'épousa non pas au loin, mais tout près; ni par l'entremise d'une ambassade domestique, mais par un don et un dépôt reçu de Dieu; il ne se laissa pas non plus induire en erreur sur la prééminence des enfants, mais à chacun sans fraude il fit la part de son mérite avec la prudence de l'Esprit.
[3] Je loue l'échelle de Jacob et la stèle qu'il oignit en l'honneur de Dieu, et son combat contre lui, quelle qu'en fût la nature (*Gen*., xxxii, 24 suiv.) (c'est, je pense, l'humaine mesure en parallèle et aux prises avec la hauteur divine, et qui emporte de là les signes de la défaite de la créature). [4] Je loue encore, l'habileté de l'homme et son bonheur dans ce qui concerne ses troupeaux, les douze patriarches sortis de lui, le partage des bénédictions, avec une prédiction fameuse de l'ave- 213 nir; mais je loue aussi chez Basile l'échelle, que non seulement il vit, mais qu'il gravit aussi par des ascensions graduelles vers la vertu ; la stèle qu'il n'a pas ointe, mais qu'il a érigée à Dieu, pour y clouer l'impiété ; la lutte qu'il soutint non pas contre Dieu, mais pour Dieu, en vue d'anéantir l'hérésie ; et son industrie pastorale, qui l'enrichit en lui faisant gagner plus de brebis marquées que de brebis non marquées ; et la belle et nombreuse lignée de ses fils selon Dieu, et la bénédiction' dont il fit pour beaucoup un appui.

LXXII. [1] Joseph fut distributeur de blé, mais pour la seule Egypte, rarement et au sens physique (*Gen*., xii, 40 suiv.) ; celui-ci le fut pour tout le monde, continuellement et au sens spirituel, ce qui à mes yeux est plus auguste que cette distribution-là.
Avec Job de la terre de Hus, il fut tenté, eut la victoire et fut brillamment proclamé à la fin de ses luttes, sans s'être jamais laissé ébranler par des secousses qui furent fréquentes, et après avoir surabondamment triomphé du tentateur et fermé la bouche à des amis irréfléchis qui ignoraient le mystère de son épreuve.
[2] Moïse et Aaron sont parmi ses prêtres (*Ps*., xcviii, 6). Il est grand, Moïse, qui a éprouvé l'Egypte, sauvé le peuple par un grand nombre de signes et de prodiges, pénétré à l'intérieur de la nuée, institué les deux lois : l'une littérale et extérieure, l'autre intérieure et spirituelle ; [3] et aussi Aaron, frère de Moïse par le corps et par l'esprit, qui sacrifiait et priait pour le peuple, myste du saint et grand tabernacle (*Ex*., vii, 22 suiv.; xxix, 4suiv.) que le Seigneur a dressé, et non pas un homme 215 (*Hebr*., viii, 2). [4] De ces deux-ci Basile est l'émule, éprouvant non par des fléaux corporels, mais par des iléaux de l'Esprit et de la parole la nation hérétique et égyptienne ; conduisant le peuple choisi et zélé pour les bonnes œuvres (Tit., ii, 14) à la terre de la promesse ; gravant sur des tables qu'on ne brise pas mais qui se conservent, des lois non plus semblables à des ombres mais entièrement spirituelles ; et dans le saint des saints pénétrant, non pas une fois l'an, mais souvent et pour ainsi dire chaque jour, d'où il nous découvre la sainte Triade ; et purifiant le peuple non par des ablutions passagères mais par des purifications éternelles.
[5] Qu'y eut-il de plus beau dans Josué ? son commandement militaire, le partage, et la prise de possession de la terre sainte. Mais Basile ne fut-il pas chef ? ne fut-il pas stratège de ceux qui se sauvent par la foi? distributeur des lots et des demeures diverses qui sont auprès de Dieu et qu'il répartit entre ceux qu'il conduit ? si bien qu'il eût pu prononcer aussi ce mot-là : « Des parts me sont échues entre les meilleures » (*Ps*., xv, 6) ; et : « Mes lots sont dans tes mains » (*Ps*., xxx, 16), lots d'un bien plus grand prix que ceux qui rampent à terre et qui se laissent ravir.

LXXIII. [1] De même, — pour ne rien dire des Juges ou des plus illustres des Juges —, Samuel fut au nombre de ceux qui invoquaient son nom (*Ps*., xcviii, 6), donné à Dieu avant la naissance, après la naissance aussitôt consacré, et oignant les rois et les prêtres avec sa corne.
[2] Mais Basile, ne fut-il pas dès sa tendre enfance, dès le sein maternel, consacré à Dieu, présenté à l'autel avec le double manteau, attentif aux 217 choses célestes, oint du Seigneur et oignant ceux qui se perfectionnent sous l'action de l'Esprit ?
David est célébré parmi les rois ; de lui l'histoire dit un grand nombre de victoires et de trophées remportés sur l'ennemi ; la douceur, qui était son principal caractère ; avant la royauté, la puissance de sa harpe, capable de charmer même l'esprit mauvais.
[3] Salomon demanda à Dieu la largeur du cœur, et il l'obtint (III *Reg*., iv, 29 suiv.) ; il sut se pousser à un suprême degré de sagesse et de clairvoyance, au point de devenir le plus fameux de tous ceux de son temps.
[4] Basile ne reste, selon moi, nullement ou à peine en arrière, de l'un pour la douceur, de l'autre pour la sagesse ; au point qu'il calma l'audace de rois possédés du démon, et qu'il n'y eut pas qu'une reine du Midi ou tel autre personnage que le renom de sa sagesse fit venir à sa rencontre des extrémités de la terre, mais que sa sagesse se faisait connaître même de toutes les extrémités. Je vais passer la suite de Salomon ; elle est connue de tous malgré notre réserve.
LXXIV. [1] Tu loues la liberté d'Élie à l'égard des tyrans (IV *Reg*., n, l suiv.) et son enlèvement au milieu du feu? elle bel héritage d'Elisée, la peau de mouton, et allant de pair avec elle l'esprit d'Elie (IV *Reg*., ii, 9 suiv.) ? Loue aussi chez Basile sa vie au milieu du feu, je veux dire dans la multitude de ses épreuves ; sa préservation au travers d'un feu qui brûlait, mais sans le consumer, miracle du buisson (*Ex*., iii, 2); et la belle peau qui lui vint d'en-haut, l'absence de chair.
[2] J'omets le reste, les jeunes gens mouillés de rosée au milieu du feu (Dan., iii, 5 suiv.), le prophète fugitif 219 priant dans le ventre d'une baleine (Jon. ii, i suiv.) et sortant du monstre comme d'une chambre ; le juste dans la fosse, enchaînant la férocité des lions (Dan., vi, 16 suiv.) ; le combat des sept Macchabées qui avec un prêtre et une mère furent achevés dans le sang et toutes sortes de supplices (II Mach, vii, 1 suiv.) : d'eux, Basile imita la fermeté et conquit aussi la gloire.
LXXV. [1] Je passe au Nouveau Testament, et en comparant aux gloires qui s'y trouvent les actes de Basile, j'honorerai le disciple par les maîtres.
Qui fut précurseur de Jésus ? Jean, voix du verbe (Luc, iii, 4), flambeau de la lumière, en présence de qui il tressaillit au sein, qu'il précéda aux enfers où la fureur d'Hérode l'envoya pour qu'il fût là aussi le héraut de celui qui arrivait. [2] Et si on trouve ce langage hardi, qu'on considère au début de ces paroles que ce n'est pas pour préférer ni pour égaler Basile à celui qui parmi les enfants des femmes est supérieur à tous (Luc, vii, 28), que j'établis celte comparaison; mais pour signaler un émule qui n'est pas sans porter en sa personne quelque chose du caractère de celui-là : [3] ce n'est pas chose petite pour les hommes vertueux qu'une imitation même petite des plus grands. [4] Or est-ce qu'il ne fut pas l'image visible de la philosophie de celui-là, Basile? lui aussi il habita le désert ; lui aussi avait un cilice comme vêtement de ses nuits, obscurément et sans ostentation; lui aussi se contenta de la même nourriture, se purifiant pour Dieu par l'abstinence; lui aussi eut l'honneur de devenir le héraut du Christ, sinon son précurseur ; et l'on voyait venir à lui, non seulement tout le pays d'alentour, mais encore d'au-delà des frontières; lui aussi, 221 au milieu des deux testaments, abolissait la lettre de l'un, popularisait l'esprit de l'autre et faisait la réalisation de la loi cachée par l'abolition de la loi visible.
LXXVI. [1] Il imita de Pierre le zèle, de Paul la fermeté; de l'un et de l'autre qui eurent des noms célèbres et qui changèrent de nom, la foi ; des fils de Zébédée, la grande voix ; de tous les disciples, la frugalité et la simplicité. C'est pourquoi aussi la clef des cieux lui est confiée

(matth., xvi, 19); et non content du cercle qui va de Jérusalem à l'lllyricum (Rom., xv, 19), pour l'Évangile il en embrasse un plus vaste ; fils du tonnerre, il n'en a pas le nom, mais il l'est ; il repose sur la poitrine de Jésus, et de là il tire la puissance de la parole et la profondeur des pensées.

[2] Quant à devenir un Etienne, il en fut empêché en dépit de sa bonne volonté, car il tint à distance par le respect ceux qui cherchaient à le lapider.

Il m'est encore possible de me résumer davantage, pour éviter d'examiner ces choses une à une. Dans les vertus, tantôt il fut initiateur, tantôt émule, tantôt vainqueur ; et pour avoir passé par toutes, il l'emporta sur tous ceux d'aujourd'hui. J'ai un mot à ajouter, il sera court.

LXXVII. [1] Telle était la vertu de ce héros et sa richesse de réputation que plusieurs de ses petitesses même et aussi de ses défauts physiques furent imaginés par d'autres comme des moyens de s'illustrer, par exemple sa pâleur, sa barbe, sa marche habituelle, et quand il parlait son absence de précipitation, son air pensif à l'ordinaire et son recueillement intérieur : copie malheureuse chez la plupart et manque de bon sens qui dégé- 223 néraient en humeur sombre ; ou encore l'aspect de son vêtement, la forme de son lit, sa façon de manger : toutes choses qui chez Basile allaient sans application, se faisaient avec simplicité et au hasard des circonstances. [2] On peut voir bien des Basiles de surface, statues au milieu des ombres ; ce serait beaucoup de dire aussi, écho qui répète une voix : car si celui-ci n'imite que la fin du mot, c'est du moins avec quelque clarté ; eux s'éloignent encore plus du modèle, qu'ils n'ont le désir d'en approcher. [3] Mais il y a une chose, non pas médiocre cette fois, mais grandement flatteuse à juste titre, c'est d'avoir jadis eu la chance de l'approcher, de le cultiver, et d'avoir quelque chose, parole ou action, plaisante ou grave, à emporter en souvenir, comme je sais que j'en ai eu souvent l'honneur ; car même les négligences de Basile avaient infiniment plus de valeur et d'éclat que les fatigues des autres.

LXXVIII. [1] Comme, ayant achevé la course et gardé la foi (// Tim., iv, 7), il désirait la mort, que le temps des couronnes était imminent et qu'il avait entendu non pas cette parole : « Monte sur la montagne et meurs » (Deut., xxxii, 49), mais celle-ci :« Meurs et monte vers nous», il fait à ce moment encore un prodige qui ne le cède pas à ce dont j'ai déjà parlé. [2] II était déjà presque mort et sans souffle, et la vie s'était presque entièrement retirée quand on le voit reprendre un accroissement de vigueur, au moment des paroles d'adieu, afin que son départ fût accompagné des paroles de la piété; et par l'imposition des mains aux plus généreux de ses serviteurs, il leur donne sa main et l'Esprit, afin que l'autel ne soit pas frustré de ceux qui avaient été ses dis- 225 ciples et les collaborateurs de son sacerdoce. [3] Ce qui suit, ma parole hésite à l'aborder ; elle l'abordera cependant, bien que ce soit plutôt à d'autres qu'à nous que convienne ce récit. Car je ne puis être philosophe dans ma douleur, bien que je m'efforce vivement d'être philosophe, au souvenir de la perte commune et du malheur qui s'est abattu sur la terre.

LXXIX. [1] Il était étendu, l'homme, rendant ses derniers souffles, et réclamé par le chœur d'en haut, sur lequel depuis longtemps il fixait les yeux. On voyait répandue autour de lui toute la ville, incapable de supporter cette perte, criant contre ce départ comme contre une tyrannie ; s'attachant à cette âme, dans l'idée qu'ils pourraient la retenir et lui faire violence avec les mains ou des prières ; car ils devenaient fous de douleur ; et ils lui auraient abandonné chacun une partie de sa propre vie, s'il eût été possible, de bon cœur. [2] Quand ils se virent vaincus — car il devait donner la preuve qu'il était homme —, et qu'il eut dit pour finir : « Je remettrai mon esprit dans tes mains» (*Ps*., xxx, 6), aux anges qui l'emmenaient il rendit l'âme avec bonheur, après avoir initié aux mystères les assistants et les avoir rendus meilleurs par ses recommandations. Alors se produit le prodige le plus fameux de ceux qui ont jamais eu lieu.

LXXX. [1] Le saint était porté haut par des mains de saints ; et chacun s'empressait de saisir, l'un une frange, l'autre l'ombre, l'autre le lit porteur d'un saint, rien que pour le toucher : car y

avait-il quelque chose de plus saint, de plus pur que ce corps-là ? [2] l'autre de se rapprocher des porteurs, l'autre de jouir seulement de sa vue, persuadé qu'elle lui porterait bonheur. [3] II 227 y avait plein les places, les portiques, les maisons à deux, à trois étages de gens qui l'escortaient, marchant en avant, marchant en arrière, serrant de près, montant les uns sur les autres ; foules innombrables, de toute race et de tout âge, auparavant inconnues. Les psalmodies étaient dominées par les gémissements et la philosophie anéantie par la douleur. Il y avait lutte entre les nôtres et ceux du dehors, Grecs, Juifs, étrangers ; entre ceux-là et nous à qui pleurerait davantage pour participer davantage à sa protection. [4] En fin de compte, la douleur finit même par devenir un danger : il mourut avec lui un bon nombre de personnes, par suite de la poussée violente et du tumulte ; et on regarda cette fin comme un bonheur pour elles, sous prétexte qu'elles avaient été associées à son départ, et qu'elles étaient des victimes funéraires, dirait peut-être un exalté. [5] Le corps ne put qu'avec peine échapper aux ravisseurs et vaincre les gens du cortège ; alors on le confie au tombeau de ses pères, on place à côté des prêtres l'évêque, à côté des prédicateurs la grande voix qui résonne encore à mes oreilles, le martyr à côté des martyrs.

[6] Et maintenant, lui il est dans les cieux ; et là pour nous, je pense, il offre ses sacrifices, et il prie pour le peuple ; car en nous quittant, il ne nous a pas quittés tout à fait. Mais moi, Grégoire, mort pour une moitié et amputé d'une moitié, maintenant que j'ai été arraché à cette grande amitié, traînant une vie douloureuse et pénible comme il est naturel à la suite de cette séparation, je ne sais où j'aboutirai, après la direction qu'il me donnait, lui de qui aujourd'hui encore je reçois 229 des avertissements et des réprimandes, au cours de mes visions nocturnes, s'il m'arrive de sortir du devoir et de tomber. [7] Pour moi, si je mêle des thrènes aux éloges ; si je fais l'histoire delà carrière de l'homme pour la proposer aux âges comme un commun modèle de vertu, et un programme de salut pour toutes les Eglises et toutes lésâmes, où nous regarderons pour régler notre vie comme sur une loi vivante, ce ne peut être que pour vous conseiller, à vous qui vous êtes perfectionnés à son école, d'avoir toujours les yeux fixés sur lui, et, comme s'il vous voyait et que vous le voyiez, de vous perfectionner pour l'Esprit.

LXXXI. [1] Ici maintenant réunis autour de moi, vous tous qui étiez le chœur de celui-là, ceux du sanctuaire et ceux des bas degrés, ceux de chez nous et ceux du dehors, collaborez avec moi à cet éloge, chacun de vous redisant et regrettant l'une ou l'autre de ses vertus : [2] les princes, le législateur ; les gouvernants, le fondateur de cité ; le peuple, son amour de l'ordre ; les orateurs, le maître; les vierges, le paranymphe ; les femmes mariées, le conseiller ; les solitaires, l'homme qui donnait des ailes ; les migades, le juge ; les simples, le conducteur ; les contemplatifs, le théologien ; [3] les heureux, le frein ; les malheureux, la consolation; la vieillesse, le bâton; la jeunesse, la règle; la pauvreté, le pourvoyeur; la richesse, l'intendant. [4] II me semble aussi que des veuves doivent célébrer leur protecteur; des orphelins, leur père ; des pauvres, l'ami des pauvres ; les étrangers, l'ami des étrangers ; des frères, l'ami de ses frères ; les malades, le médecin, pour tout ce qu'on veut de maladies et de traitements ; ceux qui ont de la santé, le gardien de la santé; tous, celui qui s'était fait 231 tout à tous afin de les gagner tous (I *Cor*., ix, 22), [du moins un bon nombre].

LXXXII. [1] Reçois cela de nous, Basile, d'une voix qui jadis te fut très douce, de ton égal en dignité et en âge. S'il approche de ton mérite, c'est grâce à toi : c'est parce que j'avais confiance en toi, que j'ai entrepris ce discours sur toi. S'il en est loin et qu'il soit contraire à ton attente, qu'est-ce qui doit m'arriver, dans l'accablement où me mettent la vieillesse, la maladie et le regret de toi ? [2] Toutefois Dieu agrée même ce qu'on fait suivant ses forces. Pour toi, puisses-tu nous regarder d'en haut, tête divine et sacrée; cet aiguillon de la chair (II *Cor*., xii, 7), qui nous a été donné par Dieu pour notre instruction, puisses-tu le retenir par ton intercession, ou nous inspirer le courage de le supporter ; notre vie tout entière, puisses-tu la diriger à notre plus grand profit. [3] Et quand nous partirons, puisses-tu nous accueillir là aussi sous ta tente, afin que l'un et l'autre ensemble vivant et contemplant avec plus de clarté et de

perfection la sainte et bienheureuse Triade, dont nous n'avons perçu maintenant que de faibles reflets, nous puissions borner là notre désir, et recevoir cette récompense pour les combats que nous aurons livrés ou qui nous auront été livrés. [4] Toi donc reçois de nous ce discours. Mais nous qui nous louera après toi, quand nous quitterons la vie ? à supposer qu'il se trouve en nous digne matière à un discours d'éloges, dans le Christ Jésus, notre Seigneur, à qui est la gloire pour les siècles. Amen.

St Grégoire le Théologien
Œuvres poétiques

Poèmes dogmatiques

Les plaies d'Egypte.

Nomenclature Migne : P I, 1, 14
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Souviens-toi toujours des plaies dont le Seigneur affligea l'Egypte,
et tremble devant la force de son bras.
Les eaux furent changées en sang.
Des grenouilles sans nombre couvrirent la surface de cette terre maudite,
des nuées de moucherons obscurcirent les airs,
des mouches malfaisantes remplirent les demeures;
un fléau destructeur s'appesantit sur les quadrupèdes;
des ulcères hideux couvrirent les habitants;
le ciel versa des torrents de feu et de grêle;
les sauterelles dévorèrent l'herbe et les fruits des champs;
d'épaisses ténèbres régnèrent dans les cieux;
enfin la mort frappa les premiers nés d'entre le peuple.

Le décalogue.

Nomenclature Migne : I, 1, 15
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Le Seigneur grava ces dix lois sur des tables de pierre,
Toi grave-les dans ton propre cœur.
Tu n'adoreras pas d'autre Dieu que moi,
Car à moi seul sont dus ton hommage et ton culte.
Tu ne te feras point d'idoles, ni de vaines images.
Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu.
Observe scrupuleusement les jours du sabbat.
Heureux, si tu rends à tes parents l'honneur qui leur est dû.
Tu ne seras point homicide.
Respecte la couche étrangère.
Ne dérobe pas le bien d'autrui ;
Ne porte pas de faux témoignage,
Ne jette pas un œil d'envie sur ce qui ne t'appartient pas.
Tous ces crimes engendrent la mort.

Hymne à Dieu

Nomenclature Migne : P I, 1, 29
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Être au-dessus de tous les êtres !
    quel autre hommage est digne de toi ?
Quelle langue pourrait te louer,
    toi, dont aucune langue ne saurait exprimer l'idée.
Quel esprit pourrait te comprendre
    toi dont aucune intelligence ne saurait atteindre la hauteur?
Seul tu es ineffable
    parce que tu donnas à l'homme la parole.
Seul tu es incompréhensible
    parce que de toi seul émanent toutes les intelligences.
Tout célèbre tes louanges, tant les êtres intelligents,
    que ceux qui ne le sont pas.
A toi seul s'adressent tous les vœux, toutes les douleurs,
    vers toi s'élèvent toutes les prières.
C'est toi que les esprits célestes célèbrent incessamment
    dans leurs silencieux cantiques.
C'est en toi que tout subsiste,
    vers toi que tout converge.
Tu es la fin de tout; tu es seul, tu es tout,
    ou plutôt tu n'es rien de tout cela, ni le tout, ni l'unité dans le tout.
Quel nom te donnerai-je toi qui n'as pas de nom ?
Quelle intelligence céleste pourra jamais pénétrer
    ton sanctuaire impénétrable?
Soi-moi propice,
Etre au-dessus de tous les êtres,
    quel autre hommage est digne de toi ?

Hymne à Dieu

Nomenclature Migne : P I, 1, 30
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Monarque immuable des cieux, inspire-moi pour célébrer ta gloire.
Dieu puissant, maître souverain, à toi seul les hymnes et les cantiques;
à toi qu'environnent les chœurs des anges, à toi qui vis dans l'éternité.
Ta main puissante a semé dans l'espace et ce soleil qui nous éclaire,
et le pâle flambeau des nuits, et ces astres scintillants qui parent la voûte céleste.
Si l'homme, auguste créature, a pu reconnaître son Dieu,
s'il a la raison en partage, c'est à ta bonté qu'il le doit.
Créateur de tous les êtres;
tu assignas à chacun d'eux la place qu'il occupe,
ta providence veille encore sur eux.
Tu dis une parole et le monde fut.
Ton Verbe est digne des mêmes hommages.
C'est lui qui disposa tout cet univers, il en est le maître suprême.

Mais cependant, embrassant tout de sa puissance,
l'Esprit Saint conserve et gouverne l'œuvre de la pensée divine.
O Trinité vivante, c'est toi que je chanterai,
seul monarque de tous les êtres,
nature immuable, éternelle; nature dont la substance
ne saurait être exprimée par le langage des mortels.
Ta sagesse échappe à tout entendement humain,
ta force incessante règne dans les cieux;
tu n'a pas eu de commencement, et tu n'auras jamais de fin.
Quel œil fixerait ta splendeur ineffable,
toi dont les yeux sont ouverts sur tout;
toi dont on ne saurait éviter les regards tant sur la terre,
qu'au sein des abîmes de la mer.
O mon père, ô mon Dieu! sois-moi propice.
Fais que toujours, je t'en conjure, j'adore la Trinité Sainte.
Délivre-moi de mes péchés,
purifie mon âme,
éclaire mon intelligence,
préserve-moi des pensées mauvaises,
afin que ta divinité soit le seul objet de mes louanges,
et que j'élève vers toi mes mains pures;
afin qu'à deux genoux je glorifie le Christ,
le suppliant de recevoir son serviteur,
lorsqu'il viendra brillant de gloire juger en maître les humains.
O mon père! sois-moi propice! miséricorde!
qu'un malheureux obtienne grâce devant toi,
parce qu'à toi seul, bénédiction et gloire dans l'immuable éternité.

Hymne du soir.

Nomenclature Migne : P I, 1, 32 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Nous te louons encore, ô mon Jésus, Verbe de Dieu.
Lumière de la lumière qui n'eut jamais de commencement.
Je loue l'Esprit éternel troisième lumière dont la gloire se réunit en un seul.
C'est toi qui dissipas les ténèbres
et qui produisis la lumière afin qu'elle éclairât tes œuvres,
alors que tu fixas la matière inconstante en lui donnant une forme,
en réglant l'ordre qui règne dans cet univers.
Tu as éclairé l'intelligence humaine par la sagesse et la raison,
tu l'as placée sur la terre comme une image de la beauté céleste.
Tu émaillas les cieux d'innombrables étoiles
et voulus que le jour et la nuit, unis par des lois fraternelles,
se succédassent sans trouble et sans confusion :
la nuit pour reposer l'homme de ses peines et de ses fatigues;
le jour pour qu'il se livre aux travaux conformes
à ta volonté sainte.

Poèmes moraux

La création.

Nomenclature Migne : P I, 2, 1 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Il fut un temps où tout était plongé dans d'épaisses ténèbres. L'aurore n'avait pas répandu sa douce lumière. S'élançant des plages orientales, le soleil ne traçait pas encore sa route enflammée, et la lune, parure des longues nuits, ne montrait pas son croissant dans les cieux. Tous les éléments confondus erraient au hasard dans l'espace, esclaves du ténébreux empire de l'antique chaos.

Ce fut toi, Christ adorable, qui, obéissant à son père, établis l'ordre dans cette confusion. D'abord la lumière fut, afin que tes œuvres merveilleuses brillassent dans un pur éclat. Ensuite, ô prodige ! tu arrondis l'orbe du firmament émaillé d'étoiles où tu fixas deux astres éclatants: le soleil pour verser sur les hommes des flots inépuisables de lumière et leur marquer la succession des heures et du temps, la lune pour charmer les ennuis des ténèbres et offrir l'image d'un jour nouveau.

La terre fut aussi ton ouvrage et dans ses vastes continents tu enchaînas les mers qui, à leur tour, l'étreignent dans de nombreux replis. Le monde était dans la réunion de ces divers objets : la terre, le ciel et les mers.

Le ciel était diapré d'astres étincelants, la mer peuplée d'habitants qui sillonnaient ses ondes, la terre avait ses animaux.

Le Père, jetant alors un regard satisfait sur l'ouvrage et le voyant terminé par l'effet d'une volonté commune, se complaisait dans les perfections de son divin Fils. Mais il cherchait un être qui put comprendre la Sagesse auteur de toutes choses, une créature image de la divinité même et qui fut le roi de ce globe; il fit entendre ces paroles :

"Une foule de serviteurs fidèles et immortels peuplent la cour céleste. Purs esprits, anges dévoués, ils chantent à ma gloire un hymne sans fin. La terre fait son ornement des créatures privées de raison qui la couvrent. Aujourd'hui je veux montrer à la lumière un être nouveau, mélange des deux natures : l'homme doué de raison, tenant le milieu entre le ciel et la terre ; l'homme qui pourra se complaire en mes œuvres, connaître les mystères des cieux, régner en maître dans l'univers, et, nouvel ange, célébrer sur cette terre ma puissance et ma gloire."

Ainsi parla le Seigneur, et prenant une parcelle de cette terre nouvellement créée, il forma de ses mains divines le premier être de mon espèce. Il le fit participer à sa vie céleste et lui inspira cette âme qui découle de la divinité même. Terre par le corps, esprit par son âme, ainsi fut créé l'homme à l'image de son Dieu.

La foi, la prière et la virginité.

Nomenclature Migne : P I, 2, 2 (extrait des "Préceptes aux vierges")
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Il fut un peuple qui s'avançant vers la terre promise à ses pères était dirigé dans sa marche à travers les déserts qui n'offraient point de traces; le jour par une nuée obscure, la nuit par une colonne de feu. La mer s'ouvrit sous ses pas pour lui donner un passage, et le ciel lui fournit une abondante nourriture. Le rocher versa pour lui les flots d'une eau limpide, les fleuves remontèrent vers leur source et le soleil arrêta son char lumineux. Tandis qu'il combattait, un

seul homme tendant ses bras et figurant la croix, lui fit obtenir la victoire: ce fut alors la Foi qui brisa le glaive de ses ennemis.
Des corbeaux nourrirent le pieux Elie; et lui-même avec peu de vivres nourrit à son tour une Sidonienne dont l'âge avait affaibli les forces. Vainement les mains de cette femme hospitalière préparaient la fleur du froment et versaient l'huile à grands flots, elle ne voyait jamais s'épuiser le peu qu'elle possédait. Des enfants hébreux ne voulant pas renoncer à la nourriture que prescrivait leur loi, et dans la crainte d'être souillés par les mets d'une table royale, s'élancèrent avec joie dans les feux allumés par les Assyriens; mais la flamme fut sans effet et se changea pour eux en une douce rosée. Daniel précipité dans une fosse pour être la pâture des, lions dévorants, ne devint pas leur proie parce qu'il tendit ses bras vers les cieux, et un prophète transporté dans les airs lui apporta sa nourriture. Une baleine, ô prodige, après avoir gardé dans ses flancs pendant trois jours entiers le prophète Jonas, le rejeta sur le rivage. Des sauterelles, du miel sauvage, telle fut la nourriture du saint Précurseur; pour vêtement, il avait un cilice de poils de chameau, pour abri, la voûte céleste et pour demeure le désert. Qui sauva Thècle de la fureur des flammes? Qui enchaîna la rage des monstres dévorants? ô miracle! la Virginité sait adoucir les bêtes féroces, elles n'osèrent pas lacérer le corps pur d'une vierge. Je ne t'oublierai pas dans mes vers, non je ne t'oublierai pas, pudique Susanne. Quoique soumise au joug du mariage, elle brûla d'un tel amour pour la chasteté, que, pour éviter des mains impures, elle brava un jugement terrible et ne fut sauvée de la mort qui la menaçait, que par la sagesse d'un jeune homme qui, rempli d'une sagesse mure et d'une prudence réfléchie que guidait l'équité, convainquit par leur propre bouche ces vieillards de Babylone, ces iniques accusateurs. Ecoutez Paul vous racontant les travaux, les peines, les soucis qu'il éprouva chez les siens, chez ses ennemis, et sur la terre et sur la mer. Et puis, ravi jusqu'au troisième ciel, il soumit à son doux esclavage l'univers entier. Cependant les douleurs les tourments ont pour lui plus de charmes, que pour le reste des humains le souffle heureux de la fortune. La vertu se cache au milieu des peines amères comme la rose au milieu des épines aiguës qui l'entourent.

Sur lui-même.

Nomenclature Migne : P I, 2, 9 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

L'Alphée au cours limpide se jette dans la mer, et, prodige étonnant ! ses eaux mêlées à l'onde amère, ne perdent rien, dit-on, de leur primitive douceur. Cependant un nuage altère la pureté de l'air; la maladie flétrit le corps, la vertu se ternit au souffle ténébreux du péché. Plus d'une fois j'ai voulu diriger mon essor vers les cieux; mais bientôt affaissé sous le poids de mes inquiétudes, je suis retombé sur la terre. Plus d'une fois j'ai vu briller un céleste rayon de la divinité; mais survenait un nuage obscur qui dérobait à mes yeux cette éclatante lumière, et quand je me croyais près de l'atteindre, il ne me restait plus que des regrets de la voir fuir loin de moi. Quel sort jaloux me poursuit! la loi de la nature me condamnerait-elle donc à désirer sans cesse? ou bien est-ce un bonheur pour moi de ne pouvoir rien obtenir, de ne pouvoir rien conserver sans peine? car les seules impressions durables sont celles qui résultent d'un long effort de l'esprit. Souvent l'ennemi des hommes confond à mes yeux le bien et le mal ; semblable à l'animal rusé qui, par ses nombreux détours, trompe le chasseur qui le poursuit et lui fait perdre sa trace.
D'un côté, le monde m'attire par ses charmes séducteurs ; de l'autre, le devoir me rappelle.
Dieu, mes passions, l'éternité, le temps se partagent mon âme. Je fais ce que je hais, j'aime ce qui cause ma perte. Je vois avec un rire amer et sardonique la mort que je porte dans mon sein ; car ma ruine fait ma joie. Maintenant je rampe à terre, bientôt je me perdrai dans les nues;

aujourd'hui humble et modeste, demain l'on me verra fier et superbe : toujours différent de moi-même, selon les circonstances, je ressemble au polype qui se teint des couleurs du rocher auquel il s'attache. D'abondantes larmes coulent de mes yeux, mais elles n'emportent point mes péchés avec elles. La source de mes pleurs a tari; mais, au dedans de moi-même, j'amoncelle erreurs sur erreurs, et j'ai perdu le remède qui seul pouvait me guérir. Mon corps est pur ; puis-je en dire autant de mon âme. La modestie voile mes regards et l'impudence est dans mon cœur. Clairvoyant pour les défauts des autres, je suis aveugle pour les miens. Tout céleste par mon langage, je ne tiens qu'à la terre par mes sentiments. Je suis tranquille et sans alarmes ; mais que le vent le plus léger vienne à souffler, soudain la vague s'enfle, et me voilà battu par l'orage; tempête affreuse qui ne s'apaisera que lorsque le ciel aura repris toute sa sérénité : et quel mérite, alors que mon emportement se calme. Souvent aussi, plein d'un heureux espoir, j'avance, je m'élance dans la carrière, et déjà j'ai franchi les limites d'une vertu ordinaire, quand tout à coup mon cruel ennemi me terrasse et me ramène en arrière. Comme le voyageur qui, se hasardant sur des sables mouvants, voit dans sa marche incertaine le sol se dérober sous ses pieds, ainsi autant de fois je m'élance, autant de fois je retombe, et je suis de plus en plus malheureux. Point de relâche dans ma course, point de trêve à mes frayeurs, à peine me suis-je élevé, que soudain je retombe encore.

Sur l'humilité, la tempérance et la modération.

Nomenclature Migne : P I, 2, 10 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Pour vous faire connaître quel est le prix de la vertu, je cueillerai, comme l'on dit, des roses sur des épines en rappelant quelques beaux traits choisis chez les païens infidèles.
Qui ne connaît le Cynique de Sinope? Ce philosophe, pour ne citer qu'un seul fait, eut un si grand mépris pour les biens de ce monde, il vécut dans un tel dénuement, que toutes ses richesses consistaient en un seul bâton; et cependant il ne suivait en cela, qu'une loi qu'il s'était faite à lui même sans songer à vouloir accomplir la volonté de Dieu, sans égard à l'espoir d'une récompense future. Sa demeure au milieu des villes était un simple tonneau pour se mettre à l'abri des injures de l'air, tonneau qu'il préférait aux palais où l'or étincelle. Sa nourriture était simple, frugale et sans apprêts.

Cratès également sut se mettre au-dessus de richesses. Il abandonna aux troupeaux ses vastes héritages, qui pouvaient alimenter le vice et les passions. Debout sur un autel, et comme s'il était vainqueur au milieu de la pompe des jeux olympiques, se proclamant lui-même, il fit entendre ces admirables paroles: "Cratès affranchit le thébain Cratès", pensant avec raison que l'amour des richesses nous rend véritablement esclaves.
Le même Cratès, à ce qu'on dit, ou un autre philosophe, selon certains critiques, mais du reste non moins sage que lui, naviguait pendant une tempête affreuse. Comme la cargaison surchargeait le navire, il jeta de bon cœur ses richesses à la mer en prononçant ces mots à jamais mémorables. "Quel bonheur! ô fortune! tu me montres les vrais biens, c'est avec joie que je me vois réduit à un simple manteau".

Un autre laissa toute sa fortune à ses parents. Un troisième s'élevant au-dessus de cette considération humaine, fait une masse d'or de tout ce qu'il possédait, se dirige vers la haute mer et précipite au sein des abîmes cet or séducteur qui trompe les mortels, disant, qu'il ne faut pas donner aux autres ce qui ne peut être bien.

Je loue encore ce trait d'un ancien Cynique. Il s'approche d'un prince et le prie de lui donner de quoi manger, soit que sa demande fut vrai soit qu'il voulut l'éprouver. Le prince, pour honorer le philosophe ou pour l'éprouver à son tour, ordonne généreusement qu'on lui donne un talent d'or. Le philosophe ne refuse pas, il prend le talent et à la vue du prince il le donne pour un seul pain, en ajoutant : "J'avais besoin de pain et non de faste qui ne nourrit pas".
Le fils de Lysimaque qui avait assigné les impôts aux divers peuples de la Grèce, cet homme qui ne fut moins habile orateur que général illustre, montra toujours un souverain mépris pour les richesses. Je ne dirai pas que sa conduite lui mérita le surnom de juste et que ce titre glorieux lui a été conservé jusqu'à nos jours. Il fut si désintéressé que la république dota ses filles, honorant ainsi la glorieuse pauvreté du père. Ses funérailles même se firent aux frais du trésor public, car il ne laissa pas de quoi y pouvoir. Pour ne pas m'appuyer seulement sur des faits pris dans l'antiquité, je citerai aussi les romains.

Fabricius, ce général illustre, avait défait le roi d'Epire, mais il se montra mieux encore son vainqueur par sa noble conduite. Réduit à une extrémité fâcheuse, Pyrrhus voulut corrompre par son or celui qu'il n'avait pu vaincre par ses armes. Fabricius méprisa ses offres; mais toutefois il ne refusa pas d'accorder une trêve. Alors Pyrrhus, dit-on, voulant s'égayer aux dépens du romain, fit paraître tout-à-coup devant lui un éléphant colossal tout recouvert de son armure et tel qu'on les mène au combat. C'était le premier animal de cette espèce que voyait Fabricius. Ce romain vit sans s'émouvoir le monstre élevant sur sa tête une trompe menaçante, et dit avec gaîté : "Votre or n'a pu me séduire, ce monstre ne m'épouvante pas".

Comparaison de l'Homme et du Temps.

Nomenclature Migne : P I, 2, 13
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

O temps, nous courons ensemble avec une égale rapidité,
cherchant à nous devancer,
tels que l'oiseau qui fend les airs
ou le vaisseau qui sillonne les ondes!
en nous rien de stable;
mais cependant le péché ne passe point,
il laisse une empreinte durable,
et voilà ce qui fait le malheur de ma vie.
Je ne sais que demander à Dieu ;
de vivre encore ou d'abréger mes jours.
Effroi des deux côtés; ô mon âme, réponds?
La vie souillée par le péché m'est insupportable,
et si je meurs; hélas, hélas!
plus de remède à mes fautes passées.
La vie, cette longue et pénible épreuve,
m'apprend que la mort ne saurait mettre un terme à nos peines;
de toutes parts, l'abyme. Que faire?
oui, l'unique salut est d'élever mes yeux vers vous seul,
ô mon Dieu, de me livrer à votre miséricorde.

Sur la nature humaine

Nomenclature Migne : P I, 2, 14 (extraits)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Hier, poursuivi par la mélancolie, loin de la société des hommes,
je reposais, absorbé dans mes rêveries, sous l'ombrage de la forêt ;
car au milieu de mes souffrances, le seul remède que j'aime,
c'est de pouvoir converser dans la solitude avec mon propre cœur.
L'air bruissait avec un doux murmure,
et les oiseaux chanteurs, perchés sur la cime des arbres,
portaient une volupté secrète à mon âme attristée.
Perdue sous l'herbe qui croissait a leurs pieds,
la cigale, amante du soleil remplissait le bocage de sa voix bruyante,
tandis que l'onde fraîche d'un ruisseau qui fuyait en silence dans la forêt humide
venait baigner mes pieds.
Et moi, déchiré par les peines les plus vives,
j'étais peu sensible à ces beautés de la nature :
et quel cœur brisé par l'amertume voudrait l'ouvrir aux émotions qu'elles inspirent!
Mon âme se plongeait dans des pensées diverses qui l'agitaient tour à tour.
Je me disais: qu'étais-je avant de naître?
que suis-je aujourd'hui? que serai-je demain?
Je l'ignore; de plus savants que moi ne sauraient me répondre.
Enveloppé de ténèbres épaisses, je roule de désirs en désirs
n'ayant rien de ce qui fait l'objet de mes vœux,
pas même les illusions d'un songe.
Ils rampent sur la terre, ils sont tous malheureux
ceux que la chair enveloppant de ses ténèbres, étreint dans ses liens.
J'existe : que signifie ce mot? répondez.
Une partie de mon être m'a déjà échappé ; je ne suis plus ce que j'étais.
Que serai-je si je dois être quelque chose?
rien de stable.
Je suis cette onde fugitive qui va toujours coulant sans jamais s'arrêter.
Mais pourquoi m'appesantirais-je sur les misères des mortels.
La douleur ; voilà le commun apanage de tout ce qui tient à l'espèce humaine.
Je ne fus point jeté sur un sol immobile, la terre a ses orages;
les heures se poussent et se succèdent ; la nuit succède au jour,
les sombres vapeurs couvrent une pure atmosphère;
les feux du soleil effacent l'éclat des astres;
Le soleil lui-même disparaît sous les nuages;
l'astre des nuits reparaît dans les cieux;
une moitié du firmament se déroule à nos regards avec ses brillantes étoiles.
Et toi aussi, toi qui brillais jadis dans les chœurs angéliques,
radieux Lucifer !
aujourd'hui maudit, tu fus précipité du ciel par une chute affreuse.
C'est vous que j'implore, Trinité Sainte,
soyez-moi propice.
Vous-même, n'avez pas échappé aux traits envenimés des mortels insensés:
le Père fut d'abord en proie au déchaînement de l'impie,
puis le Fils adorable

enfin le Saint Esprit.
Soucis importuns, curiosité vaine, où m'emporterez-vous ?
Sachons y mettre des bornes.
Dieu par-dessus tout; cédons à son Verbe.
Non ce n'est pas en vain que Dieu m'a mis au monde;
ce que j'ai dit dans mon délire je le rétracte.
Maintenant je suis plongé dans les ténèbres,
mais bientôt pur esprit, je connaîtrai ce que j'ignore,
ou voyant Dieu face à face,
ou plongé dans les feux qu'alluma sa juste vengeance.

Faiblesse de l'homme.

Nomenclature Migne : P I, 2, 15 (extraits)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Qu'étais-je? que suis-je ? que serai-je dans peu de temps?
O Dieu puissant, où placeras-tu ton image!
Au sortir du sein de sa mère, le jeune veau bondit à ses côtés et s'attache à sa mamelle. Trois ans s'écoulent, on le dompte, il traîne les chariots pesants et courbe sous le joug sa tête puissante.
Le faon de la biche, à la peau bigarrée, n'a pas plutôt vu le jour qu'il s'attache aux côtés de sa mère et la suit pas à pas. Il échappe à la meute affamée, au coursier ardent qui le poursuit, et trouve une retraite sûre dans l'épaisseur de ses forêts.
L'ours terrible, le sanglier plein de rage, le lion, le tigre impétueux, le léopard robuste, hérissent leur poil avec fureur à l'aspect du fer meurtrier et s'élancent sur le chasseur hardi qui les attaque.
Le jeune oiseau, d'abord sans plumes, voit bientôt croître ses ailes et se balance dans les airs au-dessus du nid qui l'a vu naître. L'abeille au corsage d'or quitte son essaim, se construit une ruche et remplit sa demeure d'une postérité nombreuse: un printemps suffit à ces travaux, la nourriture s'offre à tous ces êtres, c'est la terre qui la leur fournit, ils ne fendent pas les flots d'une mer orageuse, ils ne déchirent pas le sein de la terre; ils ne connaissent ni esclaves ni échansons. L'oiseau a pour chercher sa proie la force de ses ailes, l'animal sauvage la trouve au fond de ses vallées; le travail leur est léger, l'inquiétude éphémère.
Le lion vigoureux, après s'être repu de la proie qu'il vient d'abattre, dédaigne les restes de son festin. Pour les animaux seuls, la vie est exempte de peines.
La pierre des rochers, les rameaux des arbres leur offrent un asile toujours prêt.
Sains, robustes et vigoureux, si la maladie les frappe, ils expirent sans regret, leur mort n'est pas accompagnée des plaintes lugubres d'une foule qui les environne.
Point de parfums pour leur cadavre, point d'amis qui, les cheveux épars, exhalent leur triste douleur. Que dis-je, les animaux meurent sans crainte, et en mourant, ils ne redoutent pas d'autres maux.
Jetez les yeux sur la misérable race des humains, et dites: "Rien n'est plus faible que l'homme."
Enfant, ma mère me porta dans ses bras, j'étais pour elle un doux fardeau : bientôt après, je me roulai dans la poussière, tourmenté par d'affreuses douleurs. Puis, je me traînai sur mes membres; enfin me dressant sur mes pieds, je hasardai mes pas tremblants soutenu par une main étrangère. Bientôt les accents confus de ma voix marquèrent le développement de mon intelligence, et les leçons de mes maîtres sévères firent couler mes pleurs. A vingt ans mes

forces avaient acquis leur développement, et tel qu'un athlète j'avais déjà lutté contre bien des malheurs. De nouvelles infortunes m'accablent, après celles-ci d'autres leur succéderont, sachez-le bien, mon âme, dans ce trajet perfide de la vie, flux et reflux capricieux, semblable aux flots d'une mer inconstante que soulèvent le souffle des vents. En vain ma folle prudence s'agite, le démon ennemi amoncelle les maux sur ma tête.
Pesez et le bonheur et les inquiétudes de cette triste vie ; entraînant de leur poids la balance, la somme des maux sans nombre descendra rapidement vers la terre et le bonheur léger remontera.
A la vue de tant d'infortunes, mon âme est déchirée quand je vois regarder comme un avantage ce qui renferme plus de maux que de biens. Ne verserez-vous pas des larmes au souvenir des disgrâces qu'ont éprouvées ceux qui vécurent avant nous ! Je ne sais si leur récit doit exciter ou les pleurs ou le rire.
Deux sages éprouvèrent jadis ces sentiments divers pour un même sujet. L'un riait, l'autre versait des larmes en songeant que les Troyens et les Grecs s'étaient livré des combats terribles pour une vile prostituée. Les Curètes et les belliqueux Étoliens combattirent aussi pour conquérir la hure et les soies d'un sanglier. Les fameux Eacides trouvèrent le trépas, l'un dans les rangs ennemis, au milieu des batailles, et l'autre dans l'incontinence. L'illustre fils d'Amphitryon, ce fameux vainqueur de tant de monstres, fut dompté par la robe fatale qui dévorait ses chairs. Et les Cyrus et les Crésus ne purent échapper au destin funeste, non plus que ceux qui hier étaient encore nos maîtres. Noble fils du serpent, ô Alexandre tu parcourus en vainqueur la terre entière et le vin terrassa ton indomptable valeur.
Quelle supériorité les morts ont ils les uns sur les autres? Le héros fils d'Atrée, et le mendiant Irus ne sont plus qu'une même cendre qu'une même poussière, le puissant Constantin et mon esclave sont égaux aujourd'hui. Riches ou pauvres point de différence, un tombeau seul les sépare.
Voilà pour cette terre : mais, qui pourrait dire les tourments réservés aux méchants dans la vie future; un feu dévorant, des ténèbres épaisses, le ver rongeur, le remords éternel de notre malice. Qu'il aurait mieux valu pour toi, qui te plongeas dans le crime, de ne jamais entrer aux portes de la vie; ou, après les avoir franchies, de périr en entier comme les brutes plutôt que de souffrir ici-bas tant de maux pour les échanger contre un éternel avenir de souffrances plus cruelles encore.
Qu'est devenu le bonheur de nos premiers parents ? un fruit fatal les a perdus.
Que devint Salomon avec toute sa sagesse ? des femmes en triomphèrent.
Et celui qui comptait au nombre de douze disciples, Judas, l'amour d'un gain sacrilège le plongea dans d'épaisses ténèbres.
O Christ, ô roi, je t'en supplie, porte un remède aux maux de ton serviteur en l'enlevant de cette terre, Il n'est qu'un seul bien constant, immuable pour les humains, la bienheureuse espérance des cieux qui soutient ma vie chancelante. Je suis dégoûté de tous ces autres biens qui traînent sur la terre : que d'autres les aient en partage, voilà mes vœux. A d'autres les plaisirs de la vie, je les leur abandonne. Hélas! que les soucis qui m'accablent me font paraître longue cette existence. Que ne suis-je mort à l'instant même où tu me plaças, ô mon Dieu, dans le sein de ma mère, pourquoi les ténèbres n'ont-elles pas fermé mes yeux quand je commençais à répandre des larmes! Qu'est donc la vie? Je ne sors d'un tombeau que pour courir vers le sépulcre, et puis aux flammes de l'enfer.
Telle est la vie des malheureux humains qui fondent leurs espérances sur des rêves trompeurs. Jouissez pour un seul moment du bonheur de ces rêves: pour moi, j'embrasserai le Christ, et ne cesserai pas un instant de m'affranchir des chaînes terrestres-de cette vie mortelle.
O mon âme jette en haut tes regards, oublie tout ce qui est étranger, de peur que, domptée par le corps, tu ne sois entraînée dans les ténèbres éternelles.

Des différentes conditions de la vie.

Nomenclature Migne : P I, 2, 16
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Que suis-je? d'où suis-je venu ? et après que la terre m'aura reçu dans son sein, que serai-je en me réveillant de la poussière des tombeaux ?
Quel séjour m'assignera le Tout-Puissant, en quittant les orages de cette vie mortelle? trouverai-je le salut, aborderai-je à un port tranquille.
Que de voies ouvertes dans la pénible carrière de la vie! combien de peines les assiègent ! point de bien sans mélange parmi les malheureux mortels.
Plût à Dieu seulement que la part des maux ne fut pas la plus forte.
La richesse est inconstante; le trône, un rêve de l'orgueil ; la condition de sujet, un tourment; la pauvreté un dur esclavage; la beauté, un éclair fugitif; la jeunesse, l'effervescence d'un moment; la vieillesse, un triste déclin; la renommée, le vol de l'oiseau qui passe; la gloire, un peu de vent; la noblesse, un sang appauvri par l'âge; la force, l'apanage des animaux féroces; le plaisir de la table, la source de tous les désordres ; le mariage, une servitude; la paternité, un abyme de peines ; le célibat une maladie; le barreau, une arène de corruption; la retraite, un aveu d'incapacité; les arts, le partage des dernières classes; la domesticité, une gêne sans fin; l'agriculture, une fatigue accablante; la navigation, une mort sûre; la patrie, un gouffre ou tout s'abîme ; la terre étrangère, un opprobre.
Tout est peine et douleur pour les malheureux mortels. Oui, tout n'est qu'un sourire, un duvet qui s'envole, une ombre, une apparition, une rosée qui s'évapore, un souffle, le vol rapide de l'oiseau, une vapeur légère, un songe, un flot agité, une onde qui s'écoule, la trace fugitive d'un vaisseau, un vent passager, un peu de poussière, une roue mobile qui ramène toujours les mêmes événements dans ses révolutions tantôt vives, tantôt lentes à leur commencement, comme à leur déclin : des saisons, des jours, des nuits, des travaux, des morts, des chagrins, des plaisirs, des maladies, des revers, des succès.
Hé bien! cette instabilité des choses, ô Verbe puissant de mon Dieu ! est le chef-d'œuvre de votre sagesse; par-là, notre amour se porte aux biens inaltérables. Dans son vol rapide, ma pensée a tout parcouru : ce qui fut jadis, ce qui est aujourd'hui ; et j'ai vu que rien n'est immuable parmi les mortels. Une seule chose est le seul vrai bien, elle ne saurait nous tromper.
Elançons nous hors de ce monde, chargés du précieux fardeau de la croix. Pleurons, gémissons; que notre esprit dans un pieux recueillement, embrasse les espérances et la gloire de la céleste Trinité : elle se communique aux âmes chastes qui cherchent à se détacher de cette vaine poussière. Conservons pure cette image céleste que Dieu nous confère ; menons une vie nouvelle, échangeons ce monde pour un monde meilleur et supportons nos peines avec une résignation pieuse.

Contre la colère.

Nomenclature Migne : P I, 2, 25 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Le philosophe de Stagyre était près de frapper un individu qu'il avait surpris commettant une action infâme. Il se livrait à la colère : mais s'en apercevant, il s'arrête, comprime son mouvement impétueux, et, réfléchissant un instant, il prononça ces paroles bien dignes d'un sage. "Chose nouvelle, c'est ma colère qui te protège, car si je n'étais en fureur, je t'aurais meurtri de coups : il serait honteux pour moi, de frapper un pervers, dans mon emportement, de corriger un esclave, quand je le suis de ma colère." Ainsi dit Aristote.
Voici ce qu'on rapporte d'Alexandre. Ce prince s'étant rendu maître d'une ville grecque, était incertain sur la conduite qu'il devait tenir à son égard. Si j'étais à votre place, lui dit Parménion, je ne l'épargnerais pas. Ni moi, répondit Alexandre, si j'étais Parménion. Vous pouvez être cruel, il faut que je sois indulgent, et la ville doit être sauvée.

Mais le trait suivant, de quels éloges n'est-il pas digne !
Un insolent, homme du peuple, outrageait par ses propos le grand Périclès et l'accabla d'insultes une journée entière. Le soir arrive et l'illustre Athénien qui supportait sans s'émouvoir les invectives comme les éloges, fit reconduire à sa demeure avec un flambeau cet homme épuisé par ses cris : ce fut ainsi qu'il désarma sa rage. Un autre furieux, ajouta cette menace aux paroles outrageantes. Que je meure à l'instant, misérable, si je ne te fais périr à la première occasion favorable. Que je meure à mon tour, répliqua Périclès, si je ne te force à devenir mon ami.

L'homme et la chouette : fable.

Nomenclature Migne : P I, 2, 25 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Personne ne s'occupe de ce qui peut être avantageux ou beau, et le défauts quels qu'ils soient, voilà ce que les esprits frivoles et pervers s'empressent d'adopter pour modèle.
Ils sont de fer pour recevoir l'empreinte des vertus, mais on les voit semblables à une cire molle pour recevoir celle du vice.
Je suis dissolu dans mes mœurs; eh quoi ! suis-je donc le seul?
On m'accuse de meurtre; n'a-t-il donc jamais existé personne à qui on pût reprocher ce crime?
Je m'enrichis par des voies illégales? Voyez un tel qui a volé des villes et de provinces.

Pour réfuter de tels sophismes, je vous raconterai la fable suivante.
Quelqu'un raillait la chouette : mais elle répondait avec adresse à chaque trait qu'on lui lançait.
Quelle tête bons dieux!
    Jupiter l'a bien plus grosse.
Vos yeux sont vert de mer.
    Tels sont ceux de Minerve.
Votre voix est criarde.
    Celle de la pie l'est-elle donc moins?
Vos jambes sont bien grêles;
    que vous semble de celles du sansonnet.

Ce fut ainsi que la chouette repoussa facilement les attaques dirigées contre elle; mais toute adroite qu'elle était il fut un point sur lequel elle dut s'avouer vaincue.
Habile personnage, ajouta son interlocuteur, ceux que tu me cites, n'ont qu'un seul défaut, et tu les réunis tous à toi seule. Tes yeux sont verts, ta voix affreuse, tes jambes grêles, ta tête énorme. A ces mots la chouette confuse tournage dos et disparut.

Sur un noble sans moeurs.

Nomenclature Migne : P I, 2, 26
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Un homme d'un sang illustre, mais pétri de vices, vantait ses ancêtres à un homme qui n'avait pas sujet de se glorifier de sa naissance, mais qui était fort estimable sous tous les autres rapports. Celui-ci fit à l'autre, avec le plus doux sourire, une réponse digne d'être citée : "Ma race, il est vrai, ne me fait pas honneur, mais vous ne faites pas honneur à la vôtre."

Retenez bien cette parole, et sachez que la vertu doit passer avant tout. Si l'on vous raillait sur votre laideur, ou sur ce que vous sentez mauvais, diriez-vous que votre père était d'une belle figure, ou qu'il sentait le musc? Si l'on vous traitait d'homme lâche et sans cœur, répondriez-vous que vos aïeux furent souvent couronnés aux jeux olympiques? Ainsi donc, quand on vous reproche votre défaut de vertu ou de bon sens, ne nous parlez pas de vos ancêtres, ni des morts. Un musicien, tenant en main une lyre ornée de dorures, blesse mes oreilles par des sons discordants; un autre sait tirer d'une lyre ordinaire des sons mélodieux : quel est celui des deux, mon bel ami, qui joue le mieux de la lyre ? n'est-ce pas celui qui charme mes oreilles par une fidèle observation des lois de l'harmonie?
Vous êtes nés, comme on le dit, des parents les plus illustres, mais on ne remarque en vous aucune vertu; et vous êtes enflé d'orgueil! Pour preuve de cette brillante naissance, vous me citez des aïeux morts depuis longtemps, des traditions fabuleuses, des contes de vieilles femmes; vous plaisantez sans doute : moi je n'envisage que vous seul ; j'examine si vous êtes vertueux ou méchant. Nous avons tous la même origine; nous sommes tous une même boue, une même chair! Et après cela nous nous enorgueillirons de notre opulence, de notre illustration et de nos ancêtres.
Et que me font à moi tous ces vains accessoires, votre père, votre race? Des fables, des tombeaux ne m'éblouissent pas; je ne regarde en vous, mon cher, que vous seul. Nous sommes tous pétris du même limon , formés par la main du même ouvrier. C'est la tyrannie, et non la nature, qui a divisé les hommes en deux classes. A mes yeux tout pervers est un esclave, tout homme vertueux est libre. Si tu es rempli d'orgueil, que fait tout cet orgueil à ta naissance ? Est-ce une honte pour un mulet d'avoir un âne pour père ? non sans doute. Est-ce un honneur pour un âne d'avoir engendré un mulet?

Les aigles ont des petits, mais ne les élèvent pas tous. Il en est qu'elles précipitent du haut des airs (1); pourquoi donc me parler de tes aïeux, et non de toi-même ? J'aime mieux la vertu sans la naissance que la naissance sans la vertu. Une rose qui s'élève sur une tige épineuse, n'en est pas moins une rose; mais toi, si tu n'es qu'une ronce, née dans une terre fertile, tu mérites d'être jeté au feu. Comment peux-tu donc, homme rempli de vices, être si glorieux de tes ancêtres ? âne fait pour la meule, qui as l'orgueil d'un cheval!

Notes
(1) Elles précipitent ceux qui ne peuvent pas regarder fixement le soleil, suivant une tradition populaire.

Maximes chrétiennes en vers iambiques

Nomenclature Migne : P I, 2, 30
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Regardez Dieu comme le principe et la fin de toutes choses.
Pour bien profiter de la vie, il faut mourir chaque jour.
Appliquez-vous à connaître toutes les actions des gens de bien.
C'est un malheur d'être pauvre; mais c'est un malheur plus grand encore d'être un mauvais riche.
Songez qu'en faisant du bien aux hommes vous devenez semblable à Dieu.
Cherchez à vous rendre digne de la bonté divine par votre bonté envers les autres.
Maîtrisez et domptez la chair avec un noble courage.
Mettez un frein à votre colère, pour ne pas être emporté loin de vous-même.
Sachez borner vos regards et régler votre langue.
Tenez vos oreilles fermées, et ne vous livrez pas aux rires immodérés d'une folle joie.
Que la raison soit le flambeau qui vous guide dans tout le cours de la vie.
Que l'apparence ne vous fasse jamais abandonner la réalité.
Connaissez tout ce qu'on peut faire; mais ne faites que ce qui est permis.
Sachez que vous êtes un étranger sur cette terre, et traitez avec honneur les étrangers.
Au milieu de la plus heureuse navigation, n'oubliez pas que vous êtes sur une mer orageuse.
Il faut recevoir avec reconnaissance tout ce que Dieu nous envoie.
Les tribulations du juste sont préférables à la gloire du méchant.
Fréquentez la maison du sage, et non pas celle du riche.
Ce qui est petit cesse de l'être, quand il a de grandes suites.
Mettez un frein aux désirs de la chair, et vous serez au premier rang des sages.
Soyez toujours sur vos gardes, et ne riez pas des disgrâces des autres.
C'est un avantage flatteur d'être envié; mais c'est une grande honte d'être envieux.
C'est notre âme avant tout qu'il faut offrir à Dieu en sacrifice.
Heureux celui qui pratiquera ces maximes! il sera sauvé.

Note :
Ce poème de 24 vers est, en grec, acrostiche sur l'alphabet

Sentences et maximes en vers tétrastiques.

Nomenclature Migne : P I, 2, 33
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Ne prêchez pas, ou prêchez d'exemple.
Ce que vous bâtissez d'une main, ne le renversez pas de l'autre.
Il faut moins de discours quand on parle par ses actions mêmes.
Les meilleures leçons d'un peintre, ce sont ses ouvrages.

Il vaut mieux agir sans parler que de parler sans agir.
Personne ne s'est élevé à la perfection sans de bonnes œuvres;
mais plusieurs y sont parvenus sans de beaux discours.
Ce n'est point à l'éloquence, c'est à la vertu, que Dieu accorde sa grâce.

Louez les autres, et ne vous enorgueillissez pas quand on vous loue vous-même;
car vous devez craindre d'être au-dessous des éloges qu'on vous donne.
N'en donnez vous-même aux autres qu'après les avoir connus par expérience,
dans la crainte que leurs vices venant à être reconnus, vous n'ayez à rougir de vos éloges.

Il vaut mieux qu'on dise du mal de vous, que si vous en disiez des autres.
Lorsqu'en votre présence et pour vous plaire, on tourne quelqu'un en ridicule,
mettez-vous à la place de celui qu'on attaque,
et vous serez indigné des propos qu'on ose tenir devant vous.

Recherchez la gloire, mais non pas en tout, ni avec trop d'empressement.
La réalité vaut mieux que l'apparence.
Si la gloire a pour vous d'invincibles appas, ne la cherchez point dans les choses futiles ou extraordinaires.
Que peut gagner le singe à contrefaire le lion?

Dans le cours d'une heureuse navigation, ne vous livrez pas à une confiance présomptueuse avant que vous n'ayez jeté l'ancre.
Tel qui n'avait essuyé aucun péril dans le trajet, a fait naufrage à l'entrée du port;
tel autre qui avait essuyé de violentes tempêtes, a gagné heureusement le rivage.
Le seul moyen d'être en sûreté, c'est de ne pas reprocher aux autres leurs infortunes (1).

Abandonnez toute chose, et cherchez à posséder Jésus-Christ seul;
car vous n'êtes que le dispensateur des biens d'autrui,
Si vous ne voulez pas donner tout ce que vous^possédez, donnez en du moins la plus grande partie;
ou si vous ne voulez pas même aller jusque-là, donnez votre superflu.

Il est beau de dérober quelque chose aux vers et à l'envie,
et d'être moins jaloux de posséder tous les biens que d'avoir pour débiteur Jésus-Christ même,
qui donne le royaume des cieux pour un morceau de pain.
C'est Jésus-Christ, que vous nourrissez, que vous revêtez, en nourrissant, en revêtant un pauvre.

Lorsqu'un pauvre, s'étant adressé à moi, n'a reçu aucun soulagement,
Je crains, ô mon Dieu, que ma conduite ne soit une espèce de règle pour vous,
et que je ne reçoive rien de votre main libérale pour soulager mes besoins,
n'étant pas juste que Dieu nous donne ce que nous avons refusé de donner au pauvre.

Quand vous serez violemment aigri par quelque injure,
souvenez-vous de Jésus-Christ et de ses plaies.
Combien vos souffrances sont légères en comparaison de celles de votre Seigneur!
Cette pensée calmera vos douleurs aussi facilement que l'eau éteint le feu.

Ne faites jamais aucun serment; mais comment persuader les autres ?
par des mœurs qui donnent de l'autorité à vos promesses.
Se parjurer, c'est abjurer Dieu. Quel besoin avez-vous de prendre à témoin la Divinité ?
que vos mœurs garantissent la fidélité de vos promesses.

L'œil qui voit tous les objets qui l'environnent ne se voit pas soi-même;

encore ne voit-il pas ces objets, quand il est malade;
ayez donc soin de consulter quelqu'un dans tout ce que vous faites.
Les deux mains s'aident mutuellement, et un pied a besoin de l'autre.

Préférez les gens de bien aux méchants.
En fréquentant les hommes vicieux, nous contractons leurs vices.
Ne recevez aucun bienfait de la part d'un méchant;
il cherche, en vous obligeant, à se faire pardonner ses vices et ses crimes.

Notes :
Les vers iambiques sont appelés en grec tétrastiques, lorsqu'ils sont partagés en stances de quatre vers.
Notons que l'introduction, reproduite ci-dessous, n'a pas été traduite par Planche
Ἐπίγραμμα τῶν στίχων. 928 Γρηγορίου πόνος
εἰμὶ, τετραστιχίην δὲ φυλάττω, Γνώμαις πνευματικαῖς μνημόσυνον σοφίης. Πρᾶξιν
προτιμήσειας, ἢ θεωρίαν; Ὄψις τελείων ἔργον, ἡ δὲ πλειόνων. Ἄμφω μέν εἰσι δεξιαί
τε καὶ φίλαι· Σὺ δὲ πρὸς ἣν πέφυκας, ἐκτείνου πλέον. Ἤρετό μέ τις πρόβλημα τῶν ἐκ
πνεύματος Ἣν ἐκρυπωθῇς, εἶπον. Ἀλλὰ σωφρονῶ. Ἣν ἐκρυπωθῇς. Νῦν δὲ δεῖ
καθαρσίων. Μύρον δοχεῖον σαπρὸν οὐ πιστεύεται. Μήτ' ἀντίτεινε πᾶσι, μήθ' ἕπου
λόγοις, Ἀλλ' οἷς ἐπίστῃ, καὶ ὅσον, καὶ πηνίκα. 929 Θεοῦ δὲ μᾶλλον ἐξέχου, ἢ
προστάτει. Λόγῳ παλαίει πᾶς λόγος, βίῳ δὲ τίς;

1. Allusion à la fable du lièvre et de la perdrix d'Esope :
" *Un Lièvre se trouva pris dans les lacets d'un Chasseur ; pendant qu'il s'y débattait, mais en vain, pour s'en débarrasser, une Perdrix l'aperçut. " L'ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur, eh que sont donc devenus ces pieds dont tu me vantais tant la vitesse ? L'occasion de s'en servir est si belle ! garde-toi bien de la manquer. Allons, évertue-toi ; tâche de m'affranchir cette plaine en quatre sauts. " C'est ainsi qu'elle le raillait ; mais on eut bientôt sujet de lui rendre la pareille ; car pendant qu'elle ne songe qu'à rire du malheur du Lièvre, un Épervier la découvre, fond sur elle et l'enlève.*"

Poèmes sur lui-même

Poème philosophique de Grégoire sur les infortunes de sa vie.

Nomenclature Migne : P II, 1, 1
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

O Christ, ô toi qui mis en fuite toutes les forces d'Amalec, pendant que ton serviteur Moïse, assis sur la montagne, élevait au ciel des mains pures, symbole de la croix; toi qui enchaînas la gueule et les griffes des lions prêts à dévorer Daniel dans la fosse; toi par qui Jonas sortit des entrailles de la baleine, après t'avoir fléchi par ses prières; qui enveloppas d'un tourbillon de rosée les trois enfants courageux que les Assyriens avaient jetés dans la fournaise; qui, marchant sur les ondes émues, apaisas les flots et les vents pour dérober tes disciples aux fureurs de la tempête; toi dont la puissance divine guérissait les âmes et les corps; qui, étant Dieu, t'es fait homme pour te mêler parmi nous, Dieu de toute éternité, homme dans les derniers temps, et qui n'as pris un corps mortel que pour nous associer à toi; viens, ô mon Dieu, viens à mes Cris, viens, sois mon refuge et mon salut.

La guerre, les monstres, le feu, les vents me persécutent; je puis à peine tourner mes yeux vers le ciel. Oui, les méchants sont à la fois ces bêtes féroces, ces vagues irritées, ces flammes et ces combats. Ils détestent les vrais adorateurs de Dieu, ils ne craignent point sa justice, toujours lente à venir; ils s'embarrassent peu des cœurs vertueux qui les haïssent. Garantis-moi de leurs efforts, déploie tes ailes sur ma tête, chasse au loin les peines qui affligent ton serviteur; ne m'abandonne pas aux chagrins cuisants, que le monde et son dominateur suscitent aux malheureux mortels; rouille funeste de l'esprit, qui détruit en nous la ressemblance divine, dégrade la plus noble partie de l'homme, l'empêche d'élever avec elle au ciel la portion matérielle de nous-mêmes que la terre attire, et force l'âme à se plonger dans la fange où elle devient charnelle comme le corps.
Deux voies conduisent l'homme à sa perte : les uns ont dans leur propre cœur la source fangeuse des vices. L'injustice et la vanité, les plaisirs des sens, des desseins pervers, les entraînent dans tous les crimes. L'aveuglement leur plait; ils périssent avec joie.

D'autres contemplent Dieu des regards purs de l'esprit; ils ont en horreur l'impudent orgueil du siècle, ils vivent dans un repos obscur, loin des agitations mondaines; et, foulant la terre d'un pied léger, ils marchent où le Seigneur les appelle, initiés dans les secrets de la vie cachée pour se découvrir un jour avec lui dans sa gloire et dans sa splendeur.
Mais il naît des épines sous leurs pas; les besoins les pressent, et le démon artificieux s'en sert contre ces infortunés. Il leur offre souvent une fausse apparence de bien; ne pouvant les vaincre ouvertement, il les trompe et les séduit. Tels les poissons avides courent au fatal hameçon, et dévorent à la fois les aliments et la mort.
C'est ainsi que le perfide, quand j'eus reconnu ses ténèbres, se revêtit d'un Corps de lumière. Il voulut éprouver si je me perdrais par la légèreté d'esprit, si je me livrerais au vice en croyant suivre la vertu.

Le mariage, cet écueil et ce fardeau de la vie, ne m'enchaîna pas de ses liens; je dédaignai les précieux vêtements des Sères, les délices de la table qui nourrissent le feu des désirs, les palais vastes et magnifiques, les chants et les vers lascifs; la vapeur efféminée des parfums ne

se répandit point autour de moi. Je laisse l'or et l'argent aux mortels avares qui aiment à pâlir sur leurs trésors; leur plaisir est médiocre, leurs inquiétudes sont grandes. Du biscuit, des viandes salées pour me nourrir, des ruisseaux pour me désaltérer, le Christ pour donner l'essor à mon âme, voilà mes richesses; je ne les fais pas consister en des champs fertiles, en de belles forêts, en des troupeaux qui remplissent les prairies; je les trouverais encore moins dans ce prodigieux nombre de serviteurs, nés de ma race, et dont je ne suis séparé que par l'antique tyrannie qui divise en hommes libres et en esclaves des créatures formées de la même terre et par le même Dieu, mais les lois humaines ont renversé l'ordre divin.

Je n'ai point ambitionné la faveur des hommes, ce souffle passager qui s'évanouit si vite; je n'ai pas regardé comme un avantage d'être admis à la cour des rois, ni de monter au tribunal de la justice d'où tant de juges arrogants jettent à peine un regard sur leurs clients prosternés ; le rang et l'autorité dans les villes, ni les hommages trompeurs de leurs citoyens ne me tentent point; ce serait se plaire à des songes vains et confus, qui vont rapidement de l'un à l'autre, et s'enfuient de même} ce serait ramasser dans ses mains l'onde courante, s'appuyer sur un nuage, prendre l'ombre pour le corps.

Tels sont les hommes, tel est leur bonheur; bonheur semblable aux sillons mobiles qu'un vaisseau trace légèrement sur l'onde et qui s'effacent quand il est passé. Je ne fus sensible qu'à la gloire des lettres, je la cherchai partout où elle brillait (1), et principalement à Athènes, l'ornement de la Grèce. Mes études furent longues et pénibles, je les mis aux pieds de la sagesse incarnée, dont une seule parole anéantit l'intelligence et les discours humains. Sorti de ce péril, je ne pus éviter l'ennemi cruel qui me dressait des embûches sous un visage ami. Je vais raconter ici mes peines, puissent-elles servir de préservatif contre ce monstre affreux!

Je consolais par mes soins la vieillesse et les maux des deux auteurs de mes jours. Faible étincelle d'un brillant flambeau, j'étais le dernier enfant qui leur restât; je me flattais; ô mon Dieu, que ce devoir filial vous était agréable et secondait vos lois. Vous avez donné les enfants aux pères pour être leur force, leur secours et l'appui de leurs membres chancelants : ces respectables vieillards sont vos plus fidèles adorateurs; attachés à vos commandements par des liens indissolubles, ils se dérobent aux dangers de cette vie. Vous êtes leur principe et leur fin. Ma mère, à qui ses parents avaient transmis la vraie foi, en imposa l'heureux joug à ses enfants; courageuse et forte au-dessus de son sexe, dédaignant les occupations du monde, et ne touchant des pieds à la terre que pour s'élever plus promptement au ciel
Mon père avait servi les idoles (2); mais cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc, tira tant de suc de cette racine féconde, qu'il couvrit les autres arbres, et rassasia une infinité de personnes par la douceur de ses fruits. La vieillesse, en blanchissant ses cheveux, avait perfectionné son esprit; il s'insinuait dans le cœur par le charme de la parole. Nouveau Moïse, nouvel Aaron, médiateur entre la terre et le ciel, ses mains pures offraient nos sacrifices qu'il rendait plus efficaces par la sainteté de sa conscience, et qui réconciliaient l'homme avec Dieu. Voilà les parents dont je suis né; supérieurs à tout le monde en vertu, c'est entre eux seulement qu'ils en disputaient le prix. Je m'occupais à les servir, j'y mettais mes soins et mon espérance, et je me félicitais d'accomplir ainsi les obligations naturelles.

Hélas! il est toujours des traverses pour le pécheur : le bien fut pour moi la source du mal. Le pieux emploi que j'exerçais me causa des peines et des soucis qui me rongeaient nuit et jour, et me détachaient des choses célestes pour me replonger dans la boue dont je suis sorti. Quelle souffrance et quel détail !' des domestiques, ce fléau continuel, abhorrant leur maître s'il est dur, le méprisant s'il est doux; insolents quand on les châtie, indociles quand on les traite bien, jamais contents , toujours prêts à se mutiner; l'administration des terres, des impôts perpétuels

et accablants, les menaces, les violences de l'exacteur, la honte même des tributs, auxquels on soumet toutes les fortunes; l'esclavage humiliant qu'ils imposent à l'homme libre (3), dont on enchaîne la langue et les murmures par la terreur. Ajoutez à cela le tumulte du barreau, l'arrogance des juges qui prononcent sur les intérêts des hommes, les débats tumultueux entre les parties, les détours de la chicane et l'équivoque des lois, la longueur fatigante des procédures, l'avantage du crédit et du méchant sur l'homme de bien, la vénalité des juges. Qui résisterait à tant de corruption, sans une assistance particulière de Dieu? Il faut, dans cette extrémité, céder la place aux méchants ou se corrompre avec eux; c'est ainsi qu'en s'approchant trop près de la fumée et du feu, on en reçoit les impressions.

Tout cela cependant était supportable. Mais que n'ai-je pas souffert par la mort de mon frère, et que n'aurai-je pas encore à souffrir! Les maux imprévus détruisent l'espérance. Pendant qu'il vivait, je jouissais de sa gloire; car l'amour des richesses ni d'autres désirs n'ont jamais rempli mon cœur. Sa mort ne m'a laissé que des gémissements et des larmes; ses biens avaient été engloutis par le tremblement de terre de Nicée, ou pillés par des brigands au milieu de ce désastre. Dieu lui sauva la vie sous les ruines de la maison qu'il habitait.
O mon cher Césaire, tu parus d'abord avec éclat à la cour des empereurs; tu devins célèbre par ta sagesse et par la douceur de ton caractère qui te firent de puissants amis. Ton art guérissait les malades, ta charité soulageait les pauvres. Tu as satisfait en mourant ces bêtes farouches qui m'épouvantent de leurs cris; mes proches m'abandonnent; il me reste peu d'amis; ceux que l'intérêt m'avait donnés fuient avec la fortune. Un chêne abattu par la tempête est bientôt dépouillé de ses rameaux; une vigne sans clôture devient la proie des voyageurs et la pâture des sangliers. Je ne puis repousser ni rassasier ces ennemis.

Depuis que, séparé du monde, mon esprit, s'élevant au-dessus de la chair, m'a transporté dans les tabernacles éternels où brillent les rayons ineffables de la Trinité, et d'où ils se répandent sur tous les objets qu'ils animent, et dont ils sont le principe, je suis mort pour le monde, et le monde est mort pour moi. Je ne suis qu'un cadavre qui respire, sans substance et sans force; ma vie est ailleurs. Je pleure ici dans mes liens de chair, de cette chair que les sages appellent les ténèbres de l'âme. Je soupire après cette dissolution du corps, qui me tirera du séjour obscur de la terre, où nous ne marchons que pour être trompés ou pour tromper. Une lumière éclatante m'environnera; les fantômes, qui faisaient illusion à mon entendement, disparaîtront; il n'y aura plus de voile entre mes yeux et la vérité.

Mais ce bonheur n'est pas de ce monde. Ceux qui voudraient changer cette vie terrestre et périssable pour les biens éternels d'une vie céleste, sont traités ici-bas comme la poussière qu'on foule aux pieds. Mes ennemis, que rien n'intimidait , se jetèrent sur moi comme sur une proie qui ne pouvait leur échapper. O Césaire! ô tristes cendres! il écartait cette troupe de furieux; il me consolait dans mes chagrins. Hélas ! il m'honorait comme frère n'a jamais honoré son frère, et me respectait comme s'il eût été mon fils.

Dépouillé de mes biens, dont je ne souhaitais la conservation que pour les partager avec les pauvres, étant moi-même sur la terre un étranger pauvre et vagabond, et tournant mes regards vers le suprême dispensateur des biens; accablé d'outrages qui révolteraient l'homme le plus doux; privé de mes frères, qu'une mort prématurée m'a enlevés, et qui avaient mérité l'admiration publique, je déplore au fond de mon cœur une perte encore plus cruelle. Qu'est devenue mon âme, cette âme si grande et si belle qui régnait sur moi avec tant de majesté? Telle qu'une captive que le vainqueur a mise aux fers, elle gémit sous le poids de sa chaîne et n'ose lever les yeux. Quelle honte et quel tourment!

Ceux qu'une vipère a mordus ne veulent, dit-on, parler de leur mal qu'à des personnes qui aient essuyé de semblables morsures, parce qu'elles connaissent seules les douleurs aiguës qui sont l'effet du venin. Ainsi je ne raconterai mes peines qu'à ceux qui brûlent du même amour que moi, et qui souffrent les mêmes maux; ceux-là seulement écouteront avec bonté mes paroles et reconnaîtront les mystères d'un coeur affligé; ils chérissent le fardeau de leur croix; leur place est déjà marquée dans l'empire du roi des cieux : ils ne font point de faux pas, mais ils plaignent ceux qui tombent. D'autres riraient de mes discours. Hommes frivoles dont le cœur n'est point ouvert à la foi, et dont les entrailles n'ont jamais ressenti le feu de la charité; les amusements du jour occupent seuls toutes leurs pensées. Qu'ils périssent donc après avoir épuisé les traits de leur langue, cette arme si utile ou si dangereuse, suivant l'usage qu'on en fait. Mes pleurs ne finiront qu'avec les maux qui en sont la source, qu'avec ces mouvements déréglés auxquels le démon a ouvert toutes les portes de mon âme, qui était autrefois gardée par la main puissante de Dieu. Le vice alors n'avait point d'occasion; c'est le feu qu'on allume au bord d'un champ; le vent le pousse, la moisson s'embrase, des tourbillons de flamme remplissent les airs.

Que ne me suis-je retiré dans des cavernes, dans des montagnes ou dans des rochers! J'y aurais évité les périls et les embarras du monde. Dieu seul aurait habité dans mon cœur, j'aurais vécu seul avec Dieu dans cette vie pure et sublime, j'aurais attendu plein d'espoir la fin de mes jours; je le devais sans doute, mais la tendresse filiale me retint. J'écoutai surtout la pitié, ce sentiment qui déchire les âmes tendres, et qui est la plus douce des passions. J'eus pitié d'un père et d'une mère cassés de vieillesse; j'eus pitié de leurs infirmités, de la douleur qu'ils auraient d'être privés d'un fils, l'objet de leur crainte et de leur amour, qui était l'œil et la consolation de leur vie.

Quels combats n'essuyai-je point, moi qui m'étais consacré à l'étude des livres divins, de ces écrits célestes que l'esprit saint a gravés lui-même sur la langue des hommes inspirés, et dont la lettre renferme en soi des trésors cachés de lumière et de grâce, ouverts seulement aux âmes pures. Je regrettais ces longues veilles, ces prières, ces soupirs qui faisaient mes délices, ces chœurs angéliques où, du milieu des temples, nous envoyons notre âme à Dieu dans des chants, et où tant de bouches différentes ne forment qu'une seule voix. Je me rappelais ces jeûnes qui peuvent seuls dompter la chair, cette modération dans la joie, cette retenue dans le discours, cette modestie dans le regard, cette attention à réprimer la colère. Mon esprit rentrait en lui-même au moindre signe de la raison; elle le ramenait au Christ par l'espérance des biens célestes. Ces mouvements du cœur sont agréables à Dieu. Plein de sa clarté brillante, je vivais avec les justes, je participais à leur gloire et à leurs concerts pieux. Je perdis ce trésor pour des richesses dont la possession pénible troublait mon sommeil par des songes effrayants, images des objets qui me tourmentaient pendant le jour. Mon âme est à présent dépouillée de tout ce qu'elle possédait dans la société des gens de bien; il ne m'en reste que des désirs et des regrets. Voilà ce qui m'arrache des gémissements. Quel sera mon sort ? Dieu, touché de mon repentir, me rendra-t-il à mon premier état? brisera-t-il le joug qui m'accable? que sais-je, hélas! s'il ne me laissera pas périr dans les ténèbres, avant que mes yeux revoient le jour, avant que j'aie pu guérir mes blessures ? Il n'y a plus alors de secours à espérer, les larmes sont inutiles. Tant que nous vivons, notre salut est dans nos mains; après la mort, nous sommes dans les liens du jugement.

Déjà ma tête blanchit, mes traits se rident, mes tristes jours déclinent vers leur couchant. Je souffris moins dans la tempête que j'essuyai en allant d'Alexandrie en Grèce. Je m'étais embarqué au lever d'hiver du taureau ; c'est un temps que les matelots redoutent; le plus grand nombre n'oserait alors se mettre en mer. Je demeurai vingt jours et vingt nuits couché sur la

poupe, implorant la pitié du Seigneur. Les vagues écumantes s'élevaient autour du vaisseau comme des montagnes ou des rochers; il en était quelquefois couvert. Les vents sifflaient avec fureur dans les cordages, ils brouillaient nos voiles. La nuit profonde qui couvrait les cieux n'était interrompue que par les éclairs; nous entendions de toutes parts d'horribles éclats de tonnerre. C'est alors que je me donnai de bon cœur à Dieu; mes prières et mes vœux le fléchirent, j'évitai la fureur des mers irritées.

Mes alarmes étaient moins vives quand la Grèce entière fut ébranlée par les secousses qui détruisirent tant de villes jusque dans leurs fondements. Je tremblais cependant pour mon âme; je n'avais pas encore reçu la grâce et les effusions du Saint-Esprit, que nous donne le baptême. Je supportai plus patiemment mes douleurs, lorsqu'une maladie aiguë rétrécit dans mon gosier brûlant les canaux de la respiration et les conduits de la vie; ou quand je pensai m'aveugler moi-même du coup que je me donnai imprudemment en faisant des tissus d'osier, et qui, déchirant ma paupière et le coin de l'œil, en fit couler des ruisseaux de sang. Je me sentis aussitôt privé de la vue, comme un meurtrier qui eût mérité de la perdre: c'était payer chèrement une action involontaire; il fallut enfin noyer mes iniquités dans mes larmes avant d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels. Peuvent-ils être offerts par des mains impures! ce serait un crime. Des yeux faibles ne soutiennent point l'éclat du soleil. J'ai passé par bien d'autres épreuves. Qui pourrait dire toutes les rigueurs utiles dont le Seigneur s'est servi pour m'appeler! Mais ces peines n'approchaient pas des maux qui m'affligent aujourd'hui. Mon âme se dépouillerait de tout pour devenir libre, heureuse d'éviter à ce prix les pièges du monde et le serpent qui cherche à la dévorer.

O, qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, de ces larmes (4) salutaires qui lavent nos iniquités ! Les larmes, les lits de cendre, la pénitence austère, sont le remède des péchés et la guérison de l'âme. Que celui qui me verra tremble, et devienne meilleur; qu'il fuie le séjour et les œuvres de l'Egypte; qu'il abandonne la cour de Pharaon pour la patrie céleste; que les stériles campagnes de Babylone ne l'arrêtent plus. S'éloignant des bords du fleuve où ses vainqueurs l'avaient enchaîné, de ces bords sauvages, nuit et jour baignés de ses pleurs, et qui ne retentirent jamais de ses chants, qu'il retourne à grands pas vers les contrées saintes qu'habitèrent ses aïeux, et que ses mains, libres des fers du tyran, jettent sans tarder les premiers fondements d'un nouveau temple. Infortuné ! depuis que j'ai quitté cette heureuse terre, elle a toujours été l'objet de mes vœux; j'ai vieilli tristement dans de vains désirs; confus, plongé dans l'affliction, je crains également les hommes et le monarque immortel. Mes vêtements annoncent le deuil de mon âme. J'offre au Dieu de miséricorde mon silence et ma douleur; il a pitié des cœurs humbles, il se plaît à confondre les insolents.

Des brigands trouvèrent un voyageur qui allait de Jérusalem à Jéricho; ils le percèrent de coups, le dépouillèrent sans pitié, et le laissèrent expirant. Un lévite et un prêtre passèrent l'un après l'autre en ce lieu, virent ce malheureux, et, sans lui donner de secours, continuèrent leur chemin. Un Samaritain qui les suivait fut plus compatissant; il banda ses plaies, leur appliqua des remèdes, le mit dans une hôtellerie, et donna de l'argent pour qu'on en prît soin. Quelle honte, ô ciel! des Samaritains plus charitables que des prêtres! je ne pénètre point le sens mystérieux de cette histoire. La sagesse divine a ses secrets; puisse-t-elle au moins m'être propice! Je suis tombé dans les mêmes infortunes; l'ennemi des âmes, le destructeur de la vie me tendit des embûches dans ma course, et me dépouilla de la grâce de Jésus-Christ, il me laissa nu comme Adam, qu'un désir terrestre replongea dans la boue d'où il était sorti, et qui n'a donné le jour aux humains que pour les entraîner dans sa chute.

Mais, ô mon souverain maître, sauve un malheureux que tes propres ministres ont abandonné. Soulage mes blessures; conduis-moi dans l'hospice du salut, et qu'après ma guérison, les portes de la cité sainte me soient ouvertes: qu'elle soit mon séjour éternel. Tu en écarteras les brigands, les voies tortueuses et ces hommes durs qui se glorifient de leur piété.

Nous lisons que l'orgueilleux pharisien qui se croyait si agréable à Dieu, et le publicain déchiré de remords entrèrent un jour dans le temple. Le premier vantait ses jeûnes, ses offrandes, se comparait aux plus grands personnages, et méprisait le publicain. Celui-ci fondant en larmes, se frappant la poitrine, et n'osant regarder le ciel qui est le trône du Seigneur, tenait les yeux baissés comme un esclave; et, debout dans le fond du temple, il s'écriait : "O mon Dieu, pardonne à ton serviteur qui gémit sous le poids de ses péchés; ce n'est point la loi, ce ne sont, point les dîmes ni les bonnes œuvres qui me sauveront. Le pharisien ne m'accuse point à faux; je suis saisi de respect en voyant ce temple; je n'ose presque y mettre un pied profane; je crains de le souiller. Que ta grâce et ta miséricorde coulent sur moi! C'est la seule espérance, ô mon Dieu, que tu accordes aux pécheurs."
Le Seigneur les entendit tous deux, il exauça le pécheur contrit et humilié , il méprisa l'hypocrite présomptueux.

Tu les jugeais, ô mon Dieu, sur ce que tu voyais dans leur âme. Je suis ce publicain humble et repentant; rempli des mêmes regrets, j'obtiendrai les mêmes grâces. Rends-moi ta confiance, je t'en conjure, ô mon Sauveur. Si les respectables auteurs de ma vie ont été fidèles à tes lois; si tu as reçu l'hommage de leurs gémissements, de leurs prières, de leurs biens, de leurs sacrifices, car, pour moi, je n'ai rien fait qui méritât de te plaire; daigne, ô mon Dieu, t'en souvenir et m'accorder ton secours; dissipe les soins qui me tourmentent; que les buissons ne m'étouffent plus sous leurs rameaux épineux; qu'ils ne ferment point à mes désirs les chemins du ciel. Que ton bras puissant me conduise en sûreté; je ne sers que toi, je n'appartiens qu'à toi; tu fus toujours mon unique Dieu.

Ma mère, aussi pieuse qu'Anne, désira comme elle d'avoir un fils, et te le consacra comme elle, aussitôt qu'il fut conçu. O Christ, s'écriait-elle, ô mon roi, donne un fils à mes vœux, et que ce fruit, né dans mes flancs, soit à jamais lié au service de tes autels!
Elle dit, et tu l'exauças; un songe divin lui révéla le nom de son fils, et ce fils naquit. Je fus offert dans ton temple, comme un nouveau Samuel, si j'ose me comparer à ce grand prophète; mais aujourd'hui je suis confondu parmi les profanes enfants d'Héli, qui, par leur avidité, déshonoraient tes saints sacrifices : ils en furent punis par une mort désastreuse. Ma mère, en te consacrant son fils, espérait pour lui un meilleur sort; elle sanctifia mes mains, en leur faisant toucher les livres sacrés; et, me prenant dans ses bras.

"Mon fils, me dit-elle, un grand homme allait autrefois immoler son fils, un fils vertueux, docile, que Dieu lui avait donné, fruit tardif des vieux jours de son épouse, le seul espoir de sa race et l'enfant de la promesse. Le sacrificateur était Abraham; la victime, le jeune Isaac. Pour moi, mon fils, je t'offre à Dieu comme un don vivant que je lui ai promis. C'est à toi d'acquitter le vœu de ta mère; sois aussi pur, aussi parfait que je le désire. Ce sont là les richesses que je te souhaite pour le temps et pour l'éternité."

J'obéis, quoique enfant, aux vœux de ma mère. Mon âme, encore tendre, reçut les impressions de la piété; on me réservait le sceau du baptême, et cependant Jésus-Christ remplissait de sa présence son fidèle serviteur. La chasteté, victorieuse de la chair, subjuguait mes sens, et soufflait dans mon cœur un amour brûlant pour la sagesse divine. O vie solitaire, prémices de la vie future, l'homme avec toi n'a pas besoin d'une compagne voluptueuse qui l'entraîne dans

ses goûts pervers! C'est à Dieu seul qu'il consacre ses désirs. Ouvrage de Dieu seul, il ne se partage point entre une femme et lui. C'est ce Dieu qui, par des sentiers difficiles, guidait mes pas vers la porte étroite, où si peu de mortels arrivent. Simple créature, je participais à la divinité du créateur : revêtu de l'image de Dieu, je sortais des ombres de la mort; et mon corps, associé à mon âme, prenait l'essor avec elle, comme la pierre s'attache à l'aimant.

O mon âme, que tu es criminelle et digne de châtiment! ô mortels, que notre présomption est futile! Tels que des vapeurs légères ou que des courants incertains, nous roulons sur la terre la vaine enflure de notre orgueil.
Tout dans l'homme est variable et changeant, le mal comme le bien : ce sont deux chemins qui se touchent. Le méchant ne l'est pas toujours; l'homme vertueux cesse quelquefois de l'être; la crainte est le frein du vice; l'envie décourage la vertu. Dieu soumet le genre humain à des passions contraires, afin que, dans notre faiblesse, nous ayons recours à sa force. L'homme de bien suit constamment la même route; il ne tourne point ses regards vers les cendres de Sodome, tandis que cette ville infâme est engloutie par les foudres du ciel; il s'enfuit rapidement dans les montagnes, de peur que son histoire et sa statue ne servent de monument aux siècles futurs.

Je suis moi-même un exemple de la perversité du cœur humain. Quand je n'étais qu'un enfant, quand mon intelligence et ma raison n'étaient pas encore formées, guidé par la seule innocence, de mes moeurs, je marchais d'un pas ferme dans le droit chemin, je m'élevais jusqu'au, trône de la lumière; et maintenant, malgré les connaissances que j'ai acquises, malgré mon âge avancé, je traîne des pas chancelants, comme si j'étais dans l'ivresse. Je succombe aux efforts du démon, qui tantôt m'attaque ouvertement, et tantôt se glisse secrètement dans mon cœur pour en arracher les bons désirs. Quelquefois mon esprit s'élance vers Dieu; mais il retombe aussitôt dans les embûches du monde, de ce monde fatal qui a fait tant de blessures à mon âme.

Cependant, quoique le péché me domine, quoique l'ennemi ait répandu sur moi ses eaux empestées, comme ces monstres marins qui souillent les flots de la mer d'une liqueur noire et venimeuse, je connais mon état, je sais ce que je suis et où je voudrais, aller; je vois toute la hauteur de ma chute et la profondeur de l'abîme où mes erreurs m'ont précipité. Je ne m'amuse pas de ces discours frivoles et menteurs qui consolent les affligés ; je ne me réjouis point, ni ne me crois meilleur , en considérant les vices d'autrui. Ceux à qui l'on fait des incisions douloureuses sont-ils soulagés par des opérations plus cruelles qu'ils voient souffrir à d'autres? Un méchant en vaut-il mieux, parce qu'il y en a de plus méchants que lui? L'homme de bien, comme celui qui ne l'est pas, se perfectionne avec un homme encore plus vertueux. Un guide est nécessaire aux aveugles. Mais se plaire au mal, est le dernier excès de la malice.

Si, tout méprisable que je suis, il est des personnes qui m'estiment, mon cœur en gémit, j'en ressens une secrète confusion. Il vaut mieux sans doute être réputé vicieux en pratiquant la vertu, que de passer pour vertueux en s'adonnant au vice. Faut-il ressembler à ces sépulcres trompeurs qui, blanchis au-dehors et peints de couleurs agréables, ne sont au-dedans que puanteur et corruption? Redoutons cet œil immense qui perce la terre, les gouffres de la mer et les profondeurs du cœur humain. Le temps ne dérobe rien à Dieu, pour qui le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un seul temps indivisible. Comment éviter ses regards ? comment lui cacher nos crimes? où fuirons-nous au dernier jour? quel sera notre asile, lorsque le feu vengeur, éclairant les actions des hommes, s'attachera pour jamais à la nature et à la substance du vice? O nature légère et funeste dont je crains nuit et jour les effets, quand je vois mon âme tomber du ciel, et s'enfoncer malgré moi dans les fanges de la terre!

Tel aux bords d'un fleuve grossi par les hivers, ce plane ou ce pin qui avait conservé durant toute l'année ses rameaux verdoyants, est d'abord attaqué dans ses racines par l'impétuosité des flots; ses appuis sont ébranlés, le terrain s'éboule, l'arbre est comme en l'air sur le précipice; bientôt les faibles liens qui le retiennent sont rompus, l'onde l'arrache enveloppé de ses branches, l'entraîne dans ses gouffres, et, le poussant avec bruit, le jette enfin parmi des rochers; la pluie et l'humidité achèvent sa destruction; il n'en reste sur le rivage que de misérables débris : telle autrefois mon âme fleurissait devant le Seigneur; les efforts de l'ennemi l'ont renversée; il me l'a ravie presque toute. Ce qui m'en reste, errant çà et là, cherche à recouvrer sa vigueur dans la force de son Dieu.

C'est ce Dieu qui nous a tirés du néant, c'est lui qui doit nous créer encore une seconde fois après, la dissolution de nos corps pour nous donner une nouvelle vie, soit dans les flammes ténébreuses de l'enfer, soit dans le séjour lumineux du ciel; mais où notre place est-elle marquée ? nous l'ignorons.

Toi, cependant, ô mon Dieu, ne m'abandonne pas à ces adversaires cruels qui me traitent d'homme faible, et déjà mort, qui m'accablent d'insultes et qui rient de mes malheurs. Pour première grâce, fortifie-moi dans l'espérance du salut. Rallume dans mon âme ce flambeau presque éteint, qui fut mon guide; qu'il jette un nouvel éclat; que les ténèbres de ma vie en soient dissipées. Écarte aussi loin de moi, par un souffle léger, le pesant fardeau de mes peines, et qu'il s'évanouisse dans les vents. Tu as dompté mon cœur à force d'afflictions, comme on dompte un coursier fougueux en le poussant dans des sentiers difficiles. Tu m'as éprouvé, soit par des douleurs qui punissaient mes vices, soit par des humiliations qui réprimaient en moi l'orgueil, fruit ordinaire de la piété dans les esprits peu solides, que la bonté même de Dieu rend superbes et confiants; soit enfin pour que mes maux servissent d'exemple aux hommes. Tu voulais, ô mon Sauveur, tu voulais leur inspirer du dégoût pour une vie méprisable dont la vicissitude et les revers affligent les bons comme les méchants. Tu voulais tourner leurs pas vers une vie durable, inaccessible aux adversités et meilleure pour les justes. Mais ce sont des secrets ensevelis dans ta sagesse; tout ce qui arrive de bien et de mal pour l'instruction des hommes sert également à tes vues, quoique nous n'en puissions pénétrer les motifs. Le gouvernail du monde est dans tes mains : c'est sur ce fragile vaisseau que nous traversons, au milieu des écueils, les flots inconstants de la vie.

O mon Dieu, je me prosterne devant toi; tu vois les tourments infinis qui m'accablent. Daigne envoyer Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour rafraîchir ma langue embrasée. Que les barrières du chaos ne repoussent pas loin du sein d'Abraham un malheureux qui n'est riche qu'en faiblesses. Que ta main puissante me soutienne; guéris mes douleurs; fais éclater en moi tes prodiges, comme tu faisais autrefois. Dis un mot, et le flux de sang s'arrêtera; dis un mot, et la légion immonde se précipitera dans les flots. Dissipe la lèpre qui me couvre; rends la vue à mes yeux, l'ouïe à mes oreilles , les chairs et le sang à ma main desséchée. Romps les liens de ma langue, affermis mes pas tremblants, rassasie-moi avec un peu de pain, calme les vagues irritées de la mer, brille avec plus d'éclat que le soleil, rejoins mes membres dissous, ressuscite un corps qui commençait à pourrir, et ne me condamne point à sécher comme le figuier stérile que tu avais maudit.

Il est différents appuis, différentes protections pour les hommes; les uns ont pour eux la naissance et des dignités passagères, les autres ont des soutiens encore plus faibles. Pour moi, je suis seul, ô mon souverain Seigneur, et je m'abandonne à toi seul, ô toi le dominateur universel et de qui je tiens toute ma force. Je n'ai point de femme qui me soulage dans mes maux, qui me console dans mes peines; je n'ai point d'enfants dont l'appui affermisse mes pas

chancelants et rajeunisse ma vieillesse. J'avais des frères et des amis : la mort m'a ravi les premiers; les autres, n'aimant dans un ami que sa prospérité, l'abandonnent au moindre accident qu'il éprouve (5).

Je goûtais cependant un plaisir qui était pour moi ce qu'une eau pure et froide est pour la biche altérée. Je vivais avec des hommes justes qui, portant Jésus-Christ dans le cœur, exempts d'affections charnelles, aimés du Saint-Esprit et fidèles à son culte, coulaient leurs jours dans le célibat et dans le mépris du monde. Des querelles de religion les ont divisés; on combat de part et d'autre avec fureur. Le zèle de la loi de Dieu viole ouvertement toutes les lois; plus de concorde ni de charité; il n'en reste que le nom.

Comme un voyageur qui, après avoir évité un lion, rencontrerait une ourse en furie, et qui, délivré de ce nouveau péril, et rentrant avec joie dans sa maison, n'appuierait pas plus tôt sa main sur la muraille, qu'un serpent caché s'élancerait sur lui pour le mordre; de même, je cours d'afflictions en afflictions, sans y trouver de remède: la dernière que j'éprouve est toujours la plus cruelle.

Plein de trouble et d'agitation, je porte partout mes regards, ô mon Dieu, je les ramène sans cesse vers toi, qui es la source unique de mes forces. Être tout-puissant, increé, principe et Père d'un Fils éternel et principe comme toi, lumière de la lumière qui se communique de l'un à l'autre par des voies incompréhensibles; Fils de Dieu, sagesse, roi, parole, vérité, image du premier modèle, nature égale à celle de ton Père, pasteur, agneau, victime, Dieu, mortel, souverain pontife, Esprit qui procèdes du père, flambeau de nos âmes, qui éclaires les coeurs purs et rends l'homme semblable à Dieu (6), écoute ma prière, sois favorable à mes vœux : fais que je puisse encore te chanter dans ma vieillesse; fais qu'après ma mort, reçu dans le sein de la Divinité, je t'offre à jamais le tribut de mes hymnes et de mon bonheur.

Notes :
1. Il y a dans le texte grec "au couchant et au levant" : il étudia successivement à Césarée de Cappadoce, à Césarée de Palestine à Alexandrie et à Athènes, où il eut saint Basile pour condisciple.
2. Il était de la secte des Hypsitaires, ainsi nommés parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu très-haut; mais ils révéraient le feu et les lampes, et observaient le sabbat et la distinction des viandes comme les Juifs
3. Cette pensée forte et philosophique est remarquable dans un saint. On ne doit pas néanmoins l'entendre des impôts en général, puisqu'ils sont nécessaires et que sans eux les états ne sauraient subsister, mais des exactions arbitraires et des violences commises par des percepteurs qui abusent quelquefois du nom et de l'autorité du prince. Il n'a jamais été défendu de s'en plaindre, et des saints même n'ont pas gardé le silence sur ces abus.
4. Jérémie 9.1
5. Donec eris sospes, multos numerabis amicos Tempora si fuerint nubila, solus eris. (Ovide)
6. La théologie la plus exacte et la plus sublime philosophie se réunissent dans cette énumération des attributs de la Divinité. Ce morceau a été traduit mot à mot, et devait l'être.

Hommage à la communauté de l'Anastasia

Nomenclature Migne : P II, 1, 5
Source : Bernardi 2004
Numérisation et mise en ligne : Patristique.org
http://www.patristique.org/Gregoire-de-Nazianze-c-est-de-la-qu-a-surgit-ma-parole.html

Je te regrette, je te regrette, toi qui m'es si cher, je ne le nierai pas,
je regrette la parole génératrice de mes enfants,
ô peuple de cette Anastasia que j'aime tant ,
qui as ranimé par des paroles nouvelles
la foi ancienne, autrefois tuée par des discours de mort.
C'est de là qu'a surgi ma parole, telle une étincelle
qui a empli de lumière toutes les Églises.
Qui possède ta beauté, qui détient mon siège ?
Comment suis-je privé de mes enfants, alors que ces enfants sont vivants ? Père,
à toi la gloire, même s'il m'arrivait quelque chose de pire.
Peut-être punis-tu la liberté de mon langage.
Qui proclamera sincèrement ce qui t'appartient, ô Trinité ?

Note :
La communauté de l'Anastasia (Résurrection) désigne la petite église, quasi clandestine, dont Grégoire fut évêque avant que, l'empire ayant échut à Théodose, les orthodoxes aient de nouveau droit de cité à Constantinople et que Grégoire soit officiellement évêque de la ville.

Vie de St Grégoire par lui-même

(De vita sua)

Nomenclature Migne : P II, 1, 11
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

J'entreprends l'histoire de ma vie. Les mêmes événements en paraîtront heureux ou malheureux, selon les différentes manières de penser. Je n'en déciderai pas d'après la mienne ; ce serait un juge suspect.
J'écris en vers pour soulager mes peines. Les vers sont l'instruction et l'amusement de la jeunesse; on trouve de la consolation dans leur douceur.

C'est à vous que ce discours s'adresse, vous qui étiez mon peuple et qui ne l'êtes plus; chrétiens fidèles, chrétiens discoles [1]. Aujourd'hui vous me serez toujours favorables. Les morts n'ont plus d'ennemis (1).
Et vous, citoyens, ornement de l'univers, qui habitez un nouveau monde au milieu des richesses de la terre et de la mer, nouvelle Rome, et, comme elle, patrie de tant d'illustres maisons, ville de Constantin, colonne inébranlable de l'empire, hommes enfin, écoutez un homme qui ne vous trompera pas, un homme longtemps agité par ces pénibles vicissitudes qui nous apprennent tant de choses et nous donnent tant de leçons.

Tout s'altère, tout s'affaiblit avec le temps. Ce que nous avions de mieux a disparu; ce qui nous reste ne vaut pas la peine d'être compté. Ainsi les pluies violentes qui ont entraîné les sillons ne laissent après elles que du gravier et des cailloux. Puis-je parler autrement de ces vils humains confondus auparavant dans la foule, et qui, semblables aux animaux, ne regardaient que la terre?
Pour nous, prêtres, je le dis en gémissant, nous sommes ces ravins âpres et dangereux, ce terrain creusé par les eaux; nous remplissons mal des places éminentes. Supérieurs du peuple, choisis pour l'enseigner, chargés de distribuer aux âmes la nourriture divine, nous sommes privés nous-mêmes de cet aliment. Nous devrions être leurs médecins, et nous ne sommes que des corps sans vie et couverts d'ulcères. Quels guides! quels conducteurs dans des chemins escarpés, qu'ils craignent eux-mêmes et où ils n'ont jamais pénétré! Le moyen le plus sûr de se sauver est de ne pas les suivre. Le siège qu'ils occupent est leur propre accusateur; ils s'y distinguent par leur faste et non par leur sainteté.
Qui peut me forcer de parler ainsi ? Je ne suis ni imprudent ni calomniateur; que mes contemporains, que les siècles suivants m'écoutent: je vais leur dire la vérité.
Il faut pour cela reprendre d'un peu plus haut les événements de ma vie, quand le récit en devrait être long. Je dois détruire les calomnies publiées contre moi. Les méchants rejettent volontiers la cause de leurs méchancetés sur ceux qui en sont les victimes; ils les persécutent encore plus par leurs impostures, et détournent ainsi loin d'eux-mêmes les accusations qu'ils méritent; que ce soit là mon exorde. Je poursuis.

J'avais un père singulièrement recommandable par sa probité ; vieillard simple dans ses mœurs, sa vie pouvait servir d'exemple : c'était un second Abraham. Bien différent des hypocrites de nos jours, il cherchait moins à paraître vertueux qu'à l'être en effet, engagé d'abord dans l'erreur, depuis chrétien fidèle et zélé, pasteur ensuite, et l'ornement des pasteurs.

Ma mère, pour la louer en peu de mots ne le cédait en rien à ce digne époux. Née de parents saints, mais plus sainte encore qu'eux, elle n'était femme que par son sexe, supérieure aux hommes par les mœurs. Tous deux également célèbres partageaient l'admiration publique.

Mais quelle preuve apporterai-je ici des faits que j'avance? qui me servira de témoin? Ma mère! sa bouche était celle de la vérité : elle aimait mieux cacher des choses connues que d'en publier de secrètes qui lui auraient fait honneur.

La crainte la guidait: c'est un grand maître. Désirant avoir un fils, désir si naturel aux mères, elle implore le Seigneur, et le conjure de l'exaucer. Son âme impatiente va plus loin : elle consacre à Dieu l'enfant qu'elle lui demande, et le vœu prévint le don. Sa prière ne fut pas vaine: elle en eut un heureux présage durant son sommeil. Un songe lui présenta l'objet tant souhaité; elle vit distinctement mes traits, elle entendit mon nom, et cette faveur de la nuit était une réalité.

Je vis le jour enfin. Ma naissance a été pour mes parents une faveur du ciel, si j'ai mérité leurs vœux. Si je m'en suis rendu indigne, la faute n'en doit être imputée qu'à moi. J'entrai donc ainsi dans cette vie; hélas! j'y entrai formé de limon, de ces organes matériels qui nous maîtrisent, ou que nous avons tant de peine à maîtriser.

Ma naissance fut pour moi le gage des plus grands biens; je ne pourrais le dissimuler sans ingratitude. Quand je naquis, je dépendais déjà d'un autre; heureuse dépendance ! Je fus présenté au Seigneur comme un agneau ou comme une tendre génisse, mais néanmoins comme une victime précieuse et douée de raison. J'étais un nouveau Samuel : je n'oserais le dire, si mon sort ne ressemblait au sien par la destination et par le vœu de mes parents.

Nourri dès le berceau parmi les vertus les plus rares, dont je voyais autour de moi les modèles les plus parfaits, j'eus bientôt dans mon extérieur quelque chose qui tenait de la modestie grave des vieillards. Tel qu'un nuage qui grossit insensiblement, mon âme se remplissait peu à peu du désir de la perfection. Ma raison croissait à mesure que j'avançais en âge. J'aimais les livres qui vengeaient la cause de Dieu ; je recherchais la société des hommes les plus vertueux.

Tel fut le commencement de ma carrière. Comment m'y prendrai-je pour en continuer le récit ? Cacherai-je les merveilles que le Seigneur a faites pour augmenter mon zèle, en se servant de ce qu'il y avait d'heureux dans mes premières dispositions ? car c'est ainsi qu'il se plaît à nous attirer dans les voies du salut. Ou bien raconterai-je publiquement ses faveurs? N'y aurait-il pas de l'ingratitude dans le silence, et de la vanité dans l'aveu? Non, je ferai mieux de les taire : il suffit que je les connaisse. Ce que je suis aujourd'hui paraîtrait, hélas! trop différent de ce que j'étais alors; ne publions, en un mot, que ce qu'il est nécessaire de rendre public.

J'étais encore dans l'enfance, que je me sentis embrasé de l'ardeur de l'étude; je voulus joindre les lettres sacrées aux lettres profanes, pour montrer qu'on ne doit pas s'enorgueillir de ces dernières, où l'on n'apprend que l'harmonie des mots et une éloquence vide et frivole qui dépend des inflexions sonores de la voix. Je craignais aussi de m'embarrasser dans les livres d'une fausse dialectique; d'ailleurs il ne me vint jamais dans l'esprit de préférer quelque chose que ce pût être aux saints objets de mon application. Mais je ne pus éviter les imprudences de mon âge, de cet âge plein de feu qui s'abandonne à son impétuosité naturelle, comme un jeune coursier qui s'élance avec ardeur dans les champs.

J'avais fait des progrès dans les écoles d'Alexandrie. Voulant ensuite aller en Grèce, je partis de cette ville dans une saison peu propre à la navigation, et où la mer commençait à devenir dangereuse. Le signe du taureau paraissait : c'est être téméraire, disent les pilotes expérimentés, que de s'embarquer sous cette constellation. Notre vaisseau côtoyait l'île de Chypre; il est soudain assailli par les vents. Une nuit profonde nous environne; elle couvre la terre, la mer et le ciel. Les éclats du tonnerre accompagnent les éclairs; les cordages font un

bruit affreux sous le poids des voiles gonflées; le mât chancelle, on ne peut conduire le gouvernail, il entraîne quiconque y veut mettre la main; les vagues remplissent le fond du vaisseau, on n'entend que des gémissements et des cris; matelots, esclaves, maîtres, passagers, tous d'une commune voix invoquent le Christ; ceux même qui auparavant ne le connaissaient pas, l'implorent. La crainte est une puissante instruction. Mais le plus grand de nos maux était de manquer absolument d'eau douce. Les secousses violentes du navire avaient jeté dans la mer le tonneau qui renfermait le précieux trésor des navigateurs. Outre la soif, nous avions à combattre la faim, les flots et les vents. Nous allions succomber, quand Dieu nous délivra par un prompt secours.
Des marchands phéniciens nous aperçurent; quoiqu'ils eussent lieu de craindre pour eux-mêmes, l'extrémité du danger où nous étions les toucha. Leur équipage était vigoureux; à force de rames et d'avirons, ils atteignirent notre vaisseau. Leur humanité nous sauva la vie. Déjà nous étions à demi morts, semblables à des poissons qui, sortis de l'onde, expirent sur le rivage, ou à des lampes qui s'éteignent faute d'aliment. La mer cependant s'irritait de plus en plus, et cette effroyable tempête dura plusieurs jours. Errants au gré des flots, nous ne savions plus où nous allions.

L'espérance nous avait abandonnés. Tous attendaient avec terreur une mort prochaine; mais je craignais en particulier une autre mort plus affreuse. Hélas! menacé du naufrage, je n'avais pas encore été purifié dans les eaux qui nous unissent à Dieu. C'était le sujet de ma douleur et de mes larmes; c'est ce qui m'arrachait de si pitoyables cris ; j'avais déchiré mes vêtements; couché par terre, élevant les mains au ciel, je les frappais l'une contre l'autre, et leur bruit se faisait entendre au milieu de celui des vagues. Ce qui paraîtra peut-être incroyable, quoique vrai, mes compagnons de voyage oubliant leur propre danger, donnaient des pleurs à mon infortune; leur piété dans nos périls communs joignait ses vœux à mes regrets, tant ils étaient touchés de ma funeste situation.

O Christ ! tu fus alors mon Sauveur! tu l'es encore dans les tempêtes qui m'agitent! Il ne nous restait plus d'espoir; nul objet favorable ne se montrait à nos yeux : point d'île, point de continent, point de montagne, point de fanal, point de ces signaux qui sont les astres des navigateurs. Quelle ressource inventer? comment sortir d'un si grand péril? N'attendant plus rien d'ici-bas, c'est vers toi que je tournai mes regards; toi qui es la vie, l'âme, la lumière, la force, le salut de ceux qui t'implorent; toi qui épouvantes, qui frappes, qui soulages, qui guéris et qui tempères toujours les maux par les biens. J'osai te rappeler tes anciens prodiges, ces merveilles qui firent connaître à l'univers ton bras tout-puissant : les mers ouvrant un passage aux tribus fugitives d'Israël, l'Egypte frappée de plaies terribles, Amalec vaincu par la seule élévation des mains de Moïse, des pays entiers réduits en servitude avec leurs rois, des murs renversés par la marche seule de ton peuple au son des trompettes. J'osai joindre enfin à ces miracles célèbres ceux que tu avais déjà faits en ma personne. Je suis à toi! m'écriai-je, ô mon Dieu, je suis à toi plus que jamais ! Daigne me recevoir deux fois; l'offrande est de quelque prix. Je suis un don de la terre et de la mer, consacré par le vœu de ma mère et par la violence de mon effroi. Je vivrai pour toi, si j'évite le double péril où je me trouve; si je péris, tu perdras un adorateur. Ton disciple est au milieu de la tempête; éveille-toi, marche sur les flots, et que nos frayeurs se dissipent.
A peine eus-je achevé ces paroles que la fureur des vents s'apaisa; les flots tombèrent; notre vaisseau continua sa marche. Mais, ô fruit inestimable de ma prière ! tous ceux qui étaient dans le vaisseau se convertirent à Jésus-Christ, reçurent ainsi deux grâces, et furent sauvés de deux manières.

Après avoir laissé derrière nous l'île de Rhodes, poussés par un vent favorable, nous arrivâmes en peu de temps au port d'Egine. Notre navire était de cette île. De là je me rendis à Athènes, et j'en fréquentai les écoles.
Que d'autres disent comme nous y vécûmes dans la crainte de Dieu, honorés singulièrement des chrétiens, et comme, parmi tant de jeunes gens hardis et fougueux qui se livraient avec leurs compagnons à tous les excès de leur âge, nous coulions des jours doux et tranquilles. Telle que cette source pure qui conserve, dit-on, la douceur de ses eaux au milieu des ondes amères, nous n'étions pas entraînés dans le mal par l'exemple, et nous ne cessions de porter nos amis au bien. Le Seigneur m'accorda de plus une faveur distinguée; il me donna pour ami le plus sage, le plus respectable, le plus savant de tous les hommes. Et qui ? me dira-t-on; un mot le fera connaître. Basile, ce Basile qui a rendu de si grands services à son siècle. Je partageais sa demeure, ses études, ses méditations, et, si je l'ose dire, nous formions un couple qui faisait quelque honneur à la Grèce. Tout était commun entre nous ; il semblait qu'une seule âme animât nos deux corps. Mais ce qui acheva principalement en nous cette union si intime, c'est le service de Dieu et l'amour de toutes les vertus. Dès que nous fûmes parvenus à ce point de confiance mutuelle, de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, nous sentîmes que les liens de notre amitié se resserraient encore. La conformité des sentiments est le nœud des cœurs.

Le moment était venu de retourner dans notre patrie, et d'y prendre un état. Nous avions sacrifié beaucoup de temps à nos études; je touchais presque à ma trentième année. Je connus alors toute la tendresse de nos condisciples, et l'opinion avantageuse qu'ils avaient de nous. Enfin le jour prescrit arriva; ce fut un jour de combats et de douleur. Figurez-vous ces embrassements, ces discours mêlés de pleurs, ces derniers adieux où la séparation semble augmenter l'amitié. Nos compagnons ne cédèrent qu'avec peine et malgré eux aux raisons qui forçaient Basile de partir. Je ne puis encore me rappeler ce douloureux spectacle sans verser des larmes. Pour moi, je me vis environné d'étrangers, de mes amis, de mes camarades, de mes maîtres qui, tous, unissant leurs supplications et leurs plaintes, y joignant même la violence (car l'amitié va quelquefois jusque là), me tenaient serré dans leurs bras, et tous protestaient qu'ils ne consentiraient point à mon départ. Ils ajoutaient que j'appartenais à la ville d'Athènes, qu'on ne devait pas lui ravir son bien. Leurs suffrages me donnaient déjà le trône et le prix de l'éloquence. Ils me fléchirent à la fin. La dureté du chêne pouvait seule résister à des efforts si touchants. Je n'étais cependant pas persuadé. L'amour de mon pays m'entraînait toujours, pays où la foi triomphe plus qu'ailleurs, et où j'espérais me livrer sans obstacle à la philosophie chrétienne (2). Je me rappelais aussi la vieillesse de mes parents accablés sous le poids de leurs longs travaux. Je me dérobai donc d'Athènes furtivement et non sans difficulté, après y avoir un peu prolongé mon séjour.

J'arrivai dans ma patrie. On m'obligea d'abord de haranguer en public; il fallut payer cette espèce de dette à la curiosité. Je n'aimais point les applaudissements tumultueux, ni ces murmures doux d'une admiration vague et futile, qui flattent la vanité des sophistes dans une assemblée nombreuse de jeunes gens. Le premier soin de ma philosophie (3) fut de sacrifier à Dieu avec bien d'autres goûts l'étude et l'amour de l'éloquence. C'est ainsi que plusieurs ont abandonné leurs troupeaux dans les champs, ont jeté leur or dans les abîmes de la mer.
Mais, comme je viens de le dire, j'avais donné par complaisance un spectacle à mes amis. Ce n'était encore qu'un prélude de combat, ou qu'un premier pas dans la redoutable carrière. J'avais besoin de conseils fermes et sages; je consultai mes propres idées comme des amis sûrs de qui j'attendais d'utiles avis.

Je me trouvai dans une terrible perplexité, quand il fut question de choisir le plus excellent parmi les meilleurs. J'avais résolu depuis longtemps de garder la chasteté, je m'affermis davantage alors dans cette résolution.
Mais en examinant les différentes voies du Seigneur, il ne m'était pas aisé de démêler celle qui serait la plus agréable et la plus parfaite à ses yeux. Chacune avait ses avantages et ses inconvénients; c'est le sort de toutes les choses qu'on veut faire. Je peindrai mieux mon état par une comparaison. On eût dit que je méditais un long voyage, et que, pour éviter les dangers et les fatigues de la mer, je cherchais le chemin qui serait le plus commode et le plus sûr. Je me retraçais Elie, sa retraite et la nourriture sauvage sur le Carmel; les déserts, unique possession du saint précurseur; la vie pauvre et misérable des enfants de Jonadab. D'un autre côté, je cédais à ma passion pour les divines écritures, pour ces enseignements lumineux de l'Esprit saint, qui éclairent notre raison; mais une solitude entière, un silence perpétuel ne favorisent pas ce travail. Après bien des considérations, inclinant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, j'apaisai ces mouvements contraires, et je fixai par un juste tempérament l'incertitude de mon esprit.

Je voyais que ceux qui se plaisent dans une vie agissante sont utiles aux autres, et inutiles à eux-mêmes; qu'ils se livrent à mille embarras, et qu'une agitation continuelle trouble la douceur de leur repos. Je voyais en même temps que ceux qui se retirent tout à fait de la société sont à la vérité plus tranquilles, et que leur esprit dégagé de soins est plus propre à la contemplation; mais aussi, qu'ils ne sont bons que pour eux seuls ; que leur bienfaisance est resserrée, et que la vie qu'ils mènent n'en est pas moins triste ni moins dure. Je pris le milieu entre ceux qui fuient les hommes et ceux qui les fréquentent, m'appliquant à méditer avec les uns, et à me rendre utile avec les autres.

Des motifs encore plus pressants me déterminèrent : je me devais aux auteurs de mes jours. La piété veut qu'après Dieu, nos parents reçoivent nos premiers hommages, puisque c'est à l'existence qu'ils nous donnent que nous devons le bonheur de connaître Dieu. Les miens trouvèrent en moi, dans la caducité de leur âge, tous les secours et tout l'appui qu'ils pouvaient attendre d'un fils. En prenant soin de leur vieillesse, je travaillais à mériter qu'on eût un jour les mêmes attentions pour la mienne, car on moissonne comme on a semé.
J'employai principalement ma philosophie à cacher mon goût pour la vie ascétique, et à devenir serviteur de Dieu, plutôt qu'à le paraître. Je crus aussi devoir honorer singulièrement ceux qui, s'étant livrés aux fonctions publiques, sont revêtus d'un caractère sacré, et qui gouvernent les peuples dans la dispensation des saints mystères. Quoique je vécusse au milieu des hommes, le désir de la vie monastique embrasait mon coeur; car c'est la vie, et non la solitude qui fait le moine. Je respectais le trône épiscopal, mais de loin; j'en détournais mes regards, comme des yeux faibles fuient l'éclat du soleil. Je ne pensais pas qu'aucun événement pût m'y conduire.
Hommes sujets à l'erreur, ne parlons point légèrement des grandes choses. L'envie combat toujours l'élévation. N'en cherchez point ailleurs d'exemple; le mien suffira.

J'étais dans ces dispositions d'esprit, quand un violent orage vint fondre sur moi. Mon père connaissait bien mes sentiments. Animé cependant de je ne sais quels motifs, excité peut-être par l'amour paternel et appuyant cet amour de l'autorité que lui donnait sa place, il voulut m'enchaîner par des liens spirituels; pour me décorer des honneurs qui étaient en son pouvoir, il me fit asseoir malgré moi dans la seconde place du trône sacerdotal (4).
Je fus tellement affligé de cette tyrannie (je ne saurais m'exprimer autrement, et que l'Esprit Saint le pardonne à ma douleur), j'en fus, dis-je, tellement effrayé que j'abandonnai sur-le-champ parents, amis, proches, patrie. Le taureau piqué par un insecte ne fuit pas plus

rapidement. Je gagnai le Pont. J'allai chercher du soulagement à mes peines dans la compagnie d'un ami divin; il s'exerçait, dans la retraite, à converser avec le Seigneur, comme faisait autrefois le plus saint des législateurs, dans le nuage qui le couvrait. C'était Basile, qui vit présentement avec les anges. Ses entretiens calmaient ma douleur; mais mon père, ce père si bon et si chéri, languissant sous le poids de la vieillesse, et désirant avec passion de me revoir, me conjurait, par l'affection filiale, d'accorder cette faveur à ses derniers jours.

Le temps avait adouci mes chagrins, effet qu'il n'aurait pas dû produire. Je courus de nouveau dans l'abîme. Je redoutais les différents transports de l'amour paternel; je craignais que la malédiction ne succédât à la tendresse; la douceur même outragée s'irrite à là fin. Bientôt je fus attaqué d'une tempête nouvelle et si terrible que je n'en saurais exprimer l'horreur. Je dis tout à mes amis et ne m'en fais point une peine.

J'avais un frère qui remplissait une charge publique (ô démon de l'ambition ! que tu as de pouvoir sur l'homme); c'était un emploi de finances. Il mourut au milieu de son exercice; une troupe de chiens affamés fondit aussitôt sur sa succession : domestiques, étrangers, amis, tout voulut en avoir. Qu'un arbre tombe, chacun se jette sur ses branches. Ce brigandage ne m'inquiétait point personnellement: semblable à l'oiseau, j'étais toujours prêt à m'envoler. Mais tout m'obligeait de supporter avec le meilleur des pères la bonne et la mauvaise fortune, et de partager moins ses biens que ses embarras. Ceux qui ont déjà fait un pas dans le précipice, s'ils commencent une fois à chanceler, ne peuvent plus se retenir, et tombent au fond de l'abîme : de même je n'eus pas plus tôt essuyé un revers, que les plus fâcheux accidents se succédèrent à l'envi pour m'accabler.

Le plus cher de mes amis me vint voir; je tairai ce qui précéda sa visite pour ne pas paraître blâmer un homme, à qui tout à l'heure je prodiguais tant de louanges: cet ami, c'était Basile. Que vais-je dire, hélas! n'importe, achevons. S'il m'aimait en père, il me traita plus durement que n'avait fait mon père. Je devais tout souffrir de celui-ci, même ses injustices, mais rien ne m'obligeait de supporter l'autre, quand, pour me témoigner sa tendresse, il aggravait mes maux au lieu de les soulager.

Je ne sais si c'est à mes fautes, dont le souvenir m'a souvent tourmenté, que je dois imputer ce coup terrible qui fait encore saigner mon cœur; ou ne dois-je pas plutôt, ô le meilleur des hommes! l'attribuer aux sentiments trop vains que la dignité de votre siège vous inspire? Mais si l'on balançait tout le reste, vous ne trouveriez peut-être pas que votre supériorité sur moi fût bien grande; du moins ne le pensiez-vous pas vous-même autrefois; et si vous eussiez été dans cette prévention, il n'est point de juge équitable qui, nous connaissant tous deux, n'eût cherché à vous détromper. Que vous avais-je fait?pourquoi m'avez-vous tout-à-coup si cruellement humilié? Périsse et disparaisse à jamais du milieu des hommes la loi de l'amitié, si c'est ainsi qu'elle honore et favorise ses amis. Nous étions hier des lions, peu s'en faut que vous n'en soyez encore un ; pour moi, je ne suis plus aujourd'hui qu'un méprisable singe.

Il paraîtra de l'orgueil dans ce que je vais dire. Oui, Basile, quelque peu d'égards que vous eussiez eu pour vos amis, j'aurais mérité une exception, moi que vous aviez toujours préféré aux autres, avant que l'élévation de votre rang nous eût tous mis à vos pieds.

Mais, mon esprit, à quoi sert tant de chaleur? retiens ce coursier par le frein, rentrons dans la voie et marchons au but. C'est donc ce Basile, qui, le plus véridique des hommes pour tout le monde, fut pour moi seul le plus trompeur. Il m'avait souvent ouï dire que tous mes malheurs me paraissaient supportables, et que j'en supporterais encore de plus cruels; mais que si je venais à perdre mes parents, j'étais résolu de tout abandonner, et qu'en renonçant à une demeure fixe, j'aurais l'avantage au moins d'être citoyen de tous les pays. Il entendait ces discours, il les louait; cependant il me fit asseoir par force sur le trône épiscopal, et me trompa deux fois par son amour paternel.

Ce n'est pas tout : écoutez patiemment le reste. La malice la plus réfléchie de mes ennemis n'aurait pas imaginé de moyen plus sûr de me nuire. Vous me demanderez pourquoi? interrogez tous ceux à qui ce trait a paru répréhensible; ils vous le diront. A l'égard de ma conduite envers cet ami, le Pont la connaît, la ville de Césarée en est instruite, tous nos amis communs la savent, il ne me conviendrait pas d'en tirer avantage contre lui; on doit garder le souvenir du bien qu'on reçoit, et oublier celui qu'on fait. Mais on jugera de ses sentiments pour moi par les choses mêmes.

Il y a dans la Cappadoce, sur la grande route de cette province, un petit bourg que traversent trois chemins : lieu sec et aride, habitation indigne d'un homme libre. Dans cette demeure triste et resserrée, tout n'est que poussière, bruit tumultueux de chariots, plaintes, gémissements, exacteurs d'impôts, chaînes et tortures. On n'y voit pour citoyens que des voyageurs et des vagabonds; telle est Sasimes, telle fut mon église. Le généreux bienfaiteur m'établit sur cinquante chorévêques (5) de cette contrée qui le gênaient; et, pour s'assurer d'un pays qu'un de ses confrères voulait lui soustraire par force, il y institua ce nouveau siège, dans l'espérance que j'y maintiendrais son autorité, et que je combattrais vaillamment pour lui. J'ai sans doute été courageux autrefois, les blessures qu'on reçoit pour une cause sainte n'ont rien de fâcheux; ajoutons en effet à bien d'autres inconvénients la nécessité de conquérir à main armée le trône épiscopal, car mon siège était entre deux prélats qui s'en disputaient la supériorité. La division de mon pays, que tout le monde voyait avec peine, augmentait l'aigreur de ce combat. D'une grande métropole, on en faisait deux petites. Le bien des âmes en était le prétexte; la vraie cause, c'était l'ambition, ou, ce que j'ai honte de dire, le désir des richesses, ce funeste mobile de l'univers.
Grand Dieu! que devais-je donc faire? me louer de mon sort, m'abandonner à un torrent de maux, me livrer à la tempête, me laisser étouffer dans la fange, accepter un siège d'où l'on pouvait me chasser à toute heure, qui n'eût point servi d'asile à ma vieillesse, et où, pasteur aussi pauvre que le troupeau, je n'aurais pas eu de pain à donner à mes hôtes? Ce lieu ne m'offrait enfin que les vices et les désordres des villes, sans que j'y pusse faire aucun bien. J'aurais moissonné des épines sans trouver de roses; j'aurais cueilli des maux sans mélange d'aucun bien.

Souhaitez-moi plus de force d'esprit, si vous voulez, et mettez à ma place des hommes plus courageux. O séjour d'Athènes! nos travaux y étaient communs; nous n'avions qu'une même habitation, qu'une même table, que dis-je, qu'un même esprit. Cette union faisait l'admiration de la Grèce. Nous nous étions promis l'un à l'autre de renoncer ensemble au monde, de consacrer ensemble notre vie au service du Seigneur, tous nos discours à la seule sagesse éternelle. Tout cela est oublié, dispersé, foulé aux pieds; les vents emportent dans l'air mes premières espérances. Où fuir? où se retirer? Bêtes sauvages, recevez-moi dans vos asiles; il y a parmi vous plus de fidélité que parmi les hommes.
Telle était ma situation ; j'en abrège le tableau. Je baissais ma tête sous l'orage, mais mon esprit ne pliait point. Comment vous peindre ma douleur? c'était à chaque instant de nouvelles peines. Je prends la fuite une seconde fois, je m'enfonce dans les montagnes pour y mener furtivement la vie qui a toujours fait mes délices. Quel avantage m'en revint-il? je n'étais plus ce fugitif inflexible dont on avait autrefois éprouvé la fermeté. Invincible jusqu'alors, une seule chose pouvait me vaincre : je ne supportai point l'indignation de mon père. Son premier effort fut pour Sasimes, où il voulait me fixer. N'y ayant pu réussir, il consentait à ne pas me laisser dans un siège inférieur, mais il voulait que je partageasse avec lui les travaux pénibles de son ministère pour soulager ainsi le poids des années qui l'accablait.

Quels discours, quelles instances n'employa-t-il pas pour me fléchir! "O le plus cher de mes enfants! me dit-il, c'est un père qui prie son fils, un vieillard qui implore un jeune homme, un maître qui s'humilie devant le serviteur que la nature et la loi lui ont soumis. Je ne te demande point de l'or ni de l'argent, ni des pierres précieuses, ni des champs fertiles, ni rien de ce qui sert au luxe. Je n'aspire qu'à te rapprocher d'Aaron et de Samuel, qu'à te rendre agréable à ton Dieu. Tu appartiens à celui qui t'a donné à moi. Ne rejettes pas mes vœux, ô mon fils! si tu veux que ton véritable père exauce les tiens. Ce que je demande est juste; c'est au moins un commandement paternel. Tu n'as pas encore vécu autant d'années que j'exerce le ministère épiscopal. Accorde-moi cette grâce, ô mon fils! accorde-la-moi, ou qu'un autre m'enferme dans le tombeau; c'est la punition que je souhaite à ta désobéissance. Je n'exige pas un long sacrifice; mon dernier jour qui s'approche en sera le terme. Tu feras après ce qui te conviendra le mieux."

Ce discours fit sur mon âme l'impression que le soleil fait sur les nuages; il adoucit un peu le pesant fardeau dont elle était accablée. Quelle fut ma résolution ? où se terminèrent les pensées qui m'agitaient? Je me persuadai qu'il n'y avait nul inconvénient pour moi à seconder les désirs de mon père, en évitant toutefois de monter dans la chaire épiscopale. On ne pouvait, disais-je, m'y attacher malgré moi. Je n'avais point été proclamé, je n'avais rien promis : je fus ainsi vaincu par la crainte. Quand mes parents furent sortis de cette vie pour entrer dans l'héritage heureux qu'ils avaient constamment et uniquement désiré, je me trouvai libre. Mais quelle triste liberté! Je ne parus point dans l'église qu'on m'avait donnée, je n'y offris point de sacrifice, je n'y joignis pas mes prières à celles du peuple, je n'y imposai les mains à aucun ecclésiastique. J'avouerai cependant qu'aux pressantes sollicitations de quelques personnes pieuses, qui prévoyaient les désordres que causeraient bientôt les impies, je pris soin, pendant un temps assez court, de l'église qu'avait gouvernée mon père, mais en administrateur étranger d'un bien qui ne m'appartenait pas. Je disais sans cesse aux évêques, et je leur demandais du fond du cœur, comme une grâce signalée, qu'ils eussent à pourvoir cette ville d'un pasteur. Je protestais premièrement, avec vérité, qu'on ne m'avait jamais installé publiquement dans aucun siège. J'ajoutais ensuite que j'avais toujours été dans la ferme résolution de quitter mes amis et les affaires. Je ne pus les persuader : tous insistaient, tous voulaient me vaincre; les uns par excès d'amitié, d'autres peut-être par amour propre et par orgueil.

Je m'enfuis d'abord à Séleucie, où l'on voit un temple consacré à Thècle, cette vierge si célèbre. J'espérais que, lassés du moins par le temps, ils se détermineraient enfin à confier à quelque autre la place que je refusais; je fis un séjour assez long dans cette ville. J'y retombai dans les mêmes peines : rien de tout ce que j'avais espéré n'arriva. Tout ce que j'avais fui se rassembla de nouveau pour me tourmenter. Je sens qu'ici mon esprit s'allume. Ce que je vais dire est connu de ceux à qui je parle; je le sais, mais je veux qu'éloignés de moi, ils aient la satisfaction de m'entendre. Ce discours les consolera. Il couvrira mes ennemis d'opprobre, il servira de témoignage à mes amis des injustices que j'ai essuyées sans jamais avoir offensé personne.

La nature n'a pas deux soleils, elle a cependant deux Romes, vrais astres de l'univers, l'une ancienne, l'autre nouvelle, différentes par leur situation. La première brille aux lieux où le soleil se couche, la seconde le voit sortir des mers. Toutes deux sont égales en beauté: à l'égard de la foi, celle de l'ancienne Rome a toujours été pure et sans tache depuis la naissance de l'église, elle se soutient encore; sa doctrine unit tout l'occident dans les liens salutaires d'une même foi. Elle mérite cet avantage par sa primauté sur toutes les églises, et par le culte parfait qu'elle rend à l'essence et à l'harmonie divine (6).

La nouvelle Rome avait autrefois été ferme et inébranlable dans la foi; hélas! elle en était bien déchue; cette église autrefois la mienne, et qui ne l'est plus, se voyait plongée dans les abîmes de la mort, depuis qu'Alexandrie, ville insensée et turbulente, où se commettent tant de crimes, où naissent tant de troubles et de querelles, avait produit Arius, appelé l'abomination de la désolation, Arius qui dit le premier : "La trinité ne mérite point nos hommages"; qui osa trouver des différences dans une seule et même nature, et partager en personnes inégales une essence indivisible : de là les différentes hérésies qui nous ont déchirés.
Cependant cette malheureuse ville ainsi livrée à ses erreurs, que le temps avait accréditées (car un long usage acquiert force de loi), et morte misérablement à la vérité, conservait encore une faible semence de vie, quelques âmes fidèles dont le nombre était petit, quoique grand devant Dieu, qui ne compte pas la multitude, mais les cœurs.

Le Saint-Esprit daigna m'envoyer au secours de ces plantes choisies, de ce précieux reste. On s'était persuadé, malgré ma vie agreste et sauvage, que je pourrais travailler avec succès pour le Seigneur. Parmi les pasteurs et parmi le troupeau, plusieurs m'invitaient à venir répandre, le rafraîchissement de la parole sur ces âmes arides et flétries, à ranimer par des flots d'huile une lumière prête à s'éteindre; à rompre l'effort de ces raisonnements trompeurs, de ces arguments artificieux qui séduisent la foi des simples; à détruire, par des discours énergiques, ces vils travaux d'araignées, filets sans consistance, liens qui entraînent les esprits faibles et que les âmes fortes méprisent ; à délivrer enfin de ces pièges ceux qui avaient eu le malheur d'y tomber.
Je vins donc, non pas de mon plein gré, mais entraîné comme par force pour défendre la vérité. Le bruit s'était répandu que des évêques assemblés en synode devaient introduire une nouvelle hérésie dans leurs propres églises. Ces dogmes affreux altéraient l'union du Verbe avec la nature humaine qu'il avait prise dans son incarnation, sans changement dans son essence, s'étant revêtu d'une âme, d'un esprit et d'un corps passible; nouvel Adam, semblable en tout au vieil Adam, excepté dans le péché. L'hérétique introduisait un Dieu sans âme (7), comme s'il eût craint que l'âme ne fût compatible avec Dieu, ce qu'on aurait dû craindre plutôt de la chair qui en est bien plus éloignée. Dieu, dans ce système, aurait proscrit l'âme humaine, cette âme qu'il devait principalement sauver, cette âme dont la chute du premier homme avait causé la perte; c'est elle qui avait reçu la loi et qui l'avait rejetée: c'est donc au criminel que le Sauveur devait s'unir. Non, le Verbe ne me sauvera pas imparfaitement, moi qui ai souffert les suites du péché dans toute mon existence : Dieu ne se dégradera pas lui-même jusqu'à ne prendre de la nature humaine que la boue seulement, avec une âme irraisonnable et sensitive, comme celle des bêtes, pour ne procurer le salut qu'à cette boue animée. Mortel impie! Ce sont là les conséquences de tes principes; elles font horreur à la piété.
Les ennemis insensés de l'heureux accord des deux natures sont aussi coupables que ceux qui admettent deux fils, l'un de Dieu, l'autre de la Vierge. Les premiers tronquent le fils de Dieu, les seconds le multiplient dans ce malheureux système; je craindrais de deux choses l'une, ou d'adorer en effet deux dieux, ou pour éviter cet excès, de séparer de Dieu ce qui lui est vraiment uni. Dieu sans doute ne souffre point les mêmes accidents que la chair; or, dans l'incarnation, la nature humaine a été remplie de Dieu tout entier, non comme un prophète ou tout autre homme divinement inspiré qui participait aux choses de Dieu, et non à la divinité même, mais substantiellement et dans son essence, comme les rayons sont incorporés au soleil.
Loin de nous les mortels, s'ils ne révèrent pas l'Homme-Dieu dans une seule personne; celui qui adopte et celui qui est adopté, l'Eternel et l'Être crée dans le temps, le Fils né d'un seul père et d'une seule Vierge, deux natures en un mot unies en Jésus-Christ.

Mais quelle fut ma situation en arrivant à Constantinople! que j'y éprouvai de contradictions et de maux! Toute la ville se mit d'abord en fureur contre moi : on croyait que j'y venais introduire plusieurs dieux au lieu d'un seul. Cela n'est pas étonnant : l'erreur aveuglait les esprits. Ils ignoraient la foi des fidèles, ils ignoraient comment l'unité de Dieu forme la Trinité, et comment la Trinité se réunit dans l'unité: double mystère que la foi nous fait concevoir.
Le peuple se déclare volontiers pour ceux qui sou firent : les habitants de Constantinople plaignaient leur pontife et leur pasteur; la pitié les armait pour sa défense. Insolents et fiers de leur nombre, ils regardaient comme un affront de ne pas obtenir tout ce qu'ils voulaient. Je passerai sous silence la grêle de pierres dont ils m'accablèrent; je ne leur reproche que d'avoir manqué leur coup. Ils ne purent m'offrir qu'une vaine image de la mort.
Je fus traîné ensuite comme un meurtrier devant des juges superbes et arrogants, dont la seule loi était de se concilier le peuple; moi, qui disciple du Verbe, n'avais jamais commis ni médité rien d'injuste ni de violent. Le Christ vint à mon secours, il embrassa ma cause, il la défendit lui-même par ma bouche, ce Christ adorable et puissant, qui sait accoutumer les lions à l'hospitalité, changer la flamme en rosée rafraîchissante pour de jeunes adorateurs, et former dans les flancs de la baleine un lieu de cantiques et de prières.
Il me fit triompher devant cet orgueilleux tribunal; mais bientôt l'envie des miens se déclara nettement contre moi. Ils voulaient m'attacher à leur Paul et à leur Apollon (8), qui ne se sont point revêtus pour nous d'une chair humaine, qui n'ont point versé leur sang pour notre rançon, et dont cependant on aime mieux tirer son nom que de celui du Sauveur du monde. Ces esprits turbulents ébranlent tout, bouleversent tout, et ne croient pas même troubler la paix et le bonheur de l'église. Eh! quel navire, quelle cité, quelle armée, quelle société, quelle maison enfin pourrait se soutenir, si elle renfermait au-dedans de soi des choses plus capables de la détruire que de la conserver.
C'est ce que souffrit alors le peuple fidèle. Avant d'avoir acquis la force et le courage nécessaires, avant d'être débarrassés de leurs langes, et n'imprimant encore sur la terre que des pas faibles et mal assurés, ces illustres, ces chers enfants étaient meurtris de coups, renversés, déchirés aux yeux de leurs parents par des loups furieux, qui se rassasiaient du plaisir barbare de me voir sans famille et sans troupeau. Ils ne supportaient pas qu'un homme indigent, sillonné de rides, couvert de haillons, regardant toujours la terre, desséché par les larmes, par les jeûnes, par la crainte de l'avenir et par tant d'autres maux, qui n'avait rien de prévenant dans sa figure, étranger, errant, presque toujours enfoncé dans des antres, eût néanmoins tant d'avantage sur des rivaux brillants et accrédités.

Voici quels étaient à peu près leurs discours: "Nous flattons, vous ne le faites pas; nous faisons la cour aux grands, vous cultivez la piété; nous aimons une chère délicate, une nourriture grossière vous suffit; content d'un peu de sel, vous méprisez le luxe insultant de nos tables. Nous savons nous accommoder au temps, nous nous prêtons aux désirs des peuples; notre barque suit toujours le vent de la fortune; et, comme le polype et le caméléon, nos paroles changent de couleur; vous êtes une enclume inébranlable. Quel orgueil! on dirait qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule foi; vous rétrécissez avec excès les règles de la vérité. On ne peut vous suivre dans vos raisonnements tortueux. Pourquoi cette différence entre ces discours prolixes qui vous servent à gagner le peuple, et ces traits lancés avec tant d'adresse contre ceux dont vous attaquez les différentes erreurs. Peu semblable à nous-mêmes, selon que vous avez affaire à des amis ou à des étrangers, vous tenez la fronde d'une main et l'aimant de l'autre pour frapper ou pour attirer au besoin."

Mais si tout cela n'est point répréhensible, comme en effet il ne l'est pas, quelle injure vous a-t-on faite, et de quoi vous plaignez-vous? Si ma conduite au contraire est blâmable, et c'est à

vous seul qu'elle le paraît, jugez avec équité, jugez en digne ministre de la justice de Dieu. Frappez le coupable, épargnez le peuple, qui n'a d'autres torts que sa tendresse pour moi, et sa soumission à tous mes enseignements.
Je pouvais jusque-là supporter ces premiers maux; car, quoique j'eusse été d'abord troublé par ces nouveautés hardies, comme un homme qui entendrait tout-à-coup un bruit effrayant, ou qui serait ébloui par la lueur soudaine d'un éclair, j'étais cependant sans blessures, je me soutenais contre tous les événements; la perspective d'un changement heureux et l'espérance de ne plus retomber dans de semblables calamités nourrissaient ma patience au milieu de tant de peines. Mais que de maux fondirent ensuite sur moi! et comment en ferai-je le récit? Démon funeste, cruel artisan de tant de malheurs, par quels moyens as-tu consommé tes desseins sinistres. Ce ne sont pas des eaux changées en sang, des grenouilles, des nuées de moucherons, des mouches monstrueuses, des bêtes féroces, des ulcères, des grêles, des sauterelles, des ténèbres, la mort des premiers nés, ce dernier fléau de la colère céleste; ce ne sont pas, dis-je, ces plaies-là qui m'ont frappé. Elles furent le châtiment terrible des barbares Égyptiens. On ne me poursuivit pas non plus jusque dans les abîmes de la mer; qui donc a pu me réduire à de si cruelles extrémités? la légèreté d'un Egyptien. Je vais en raconter l'histoire. Il est nécessaire de la publier; il faut imprimer sur sa mémoire une éternelle ignominie.

Il y avait autrefois dans cette ville un personnage, un fantôme égyptien, un enragé, un cynique, un esclave public, un prétendu Mars, un animal muet, une espèce de monstre roux et noir, les cheveux crépus et plats, joignant des couleurs empruntées aux couleurs naturelles. L'art sans doute a aussi le don de créer. Les hommes s'occupent autant que les femmes du soin d'arranger et de poudrer d'or leurs cheveux; pourquoi nos philosophes ne se farderaient-ils pas le visage, comme les philosophes femelles? pourquoi porteraient-elles seules sur leur front cette empreinte scandaleuse, ce signe trop expressif de la mollesse et de la corruption des mœurs? Ainsi la chevelure de Maxime annonçait déjà, quoiqu'il le dissimulât encore, qu'on ne devait pas le compter parmi les hommes. Tels sont les prodiges des philosophes de nos jours. La nature se partage et réunit les deux sexes. La même personne est femme par la coiffure, philosophe par le bâton. Ces ornements méprisables faisaient l'orgueil de Maxime. Il croyait en imposer par là aux grands et aux petits, laissant tomber sur ses épaules les boucles flottantes qui les couvraient, et s'appliquant avec l'attention la plus sérieuse à tresser artistement ses cheveux (9). Toute sa science était dans sa parure; la renommée nous a instruit des aventures flétrissantes de sa vie. Nous n'en ferons pas le récit : que ceux qui ont du temps à perdre s'en occupent; son histoire est dans les registres publics des magistrats (10). Il réussit enfin à se placer sur le siège de cette ville.
On ne peut douter qu'il ne soit pénétrant et fort habile. Il fallait en effet autant d'habileté que de malice pour nous chasser d'un trône épiscopal que nous ne possédions pas, nous qui n'avions d'ailleurs aucune autre dignité, ni d'autre emploi que celui de veiller sur le peuple et de l'instruire. Mais le chef-d'œuvre de son habileté est de s'être servi de moi-même sans le secours d'autrui pour exécuter son projet. Il avait sur moi l'avantage que tout scélérat expert et réfléchi dans le crime a sur un homme à qui la ruse et la fraude sont étrangères. Ce genre de talents m'était inconnu; j'avais appris seulement à mettre quelque sagesse dans mes discours, à l'admirer dans ceux des autres, et à pénétrer le véritable esprit des livres saints.

Il m'échappe sur cela une réflexion; elle est peut-être hasardée. Il serait à souhaiter qu'il n'y eût dans l'univers que des fourbes ou des cœurs droits Les hommes se nuiraient moins entre eux, s'ils étaient tous également trompeurs, ou également sincères.
Les bons sont aujourd'hui la proie des méchants. Quel mélange dans la composition des créatures, et que l'Etre-Suprême a mis de différence entre elles! A quel signe l'honnête homme

reconnaîtra-t-il le perfide qui le trahit, qui lui tend des pièges, qui veut le perdre, et qui déguise ses noires intentions par mille artifices différents!
Quiconque est porté au crime se défie aisément des autres; il les examine et se tient en garde contre eux; celui qui ne fait et ne connaît que le bien, ne peut se résoudre à soupçonner ainsi le mal : ainsi la bonté crédule est surprise par la méchanceté.

Voulez-vous savoir comment la chose se fit? regardez ce nouveau Protée égyptien. Il était au nombre de ceux sur l'attachement et la fidélité desquels je comptais le plus. Hélas! rien alors ne valait pour moi ce Maxime; il partageait ma maison et ma table, je l'associais à mes enseignements, il entrait dans mes conseils. Qu'on n'en soit pas surpris; il se déchaînait alors contre les hérétiques, il ne parlait de moi qu'avec admiration; c'est pourtant alors qu'entraîné par des ecclésiastiques en grade, il contracta des sentiments de jalousie, sentiments qu'enfante l'orgueil, ce premier péché de l'homme ; une envie implacable, vice dont les racines sont si profondes et si difficiles à arracher, dominait alors dans ces lieux. Il choisit dans le sanctuaire deux coopérateurs de sa malice, deux homicides, dont le secours lui fit faire l'enfantement de l'aspic (11). Le premier était un vrai Bélial, après avoir été un ange de lumière; le second, membre de mon clergé, plus barbare encore par l'esprit que par le corps, n'ayant reçu de moi nul affront, nulle injustice, et placé dans la chaire d'honneur et de gloire, avait conçu contre moi la haine la plus furieuse et la plus redoutable. Je vous prends à témoin, ô Christ, ô juge infaillible, s'il est permis toutefois d'attester le Christ pour de pareils intérêts. Verserai-je assez de larmes? Le ciel le plus pur est obscurci, et ces ténèbres nous viennent d'Egypte.
D'abord on nous envoya de cette terre choisie d'Israël des espions qui n'étaient pas des Caleb ni des Josué, mais tout ce qu'il y avait de plus insolent dans la jeunesse et parmi les vieillards, des Ammon, des Apammon, des Arpocras, des Stippas, des Rhodon, des Anubis, des Hermanubis, des divinités égyptiennes, ou des démons sous des formes de chiens et de singes, de misérables matelots, des esclaves vendus à vil prix, et qui eussent amené en plus grand nombre de ces dieux de bon aloi, s'ils en avaient eu davantage.
Après ces envoyés, vinrent les dignes chefs de cette phalange, ou plutôt les gardiens de cette troupe d'animaux. Je n'en dis rien de plus, quoique je puisse à peine contenir tout ce que j'aurais à dire. Le vin nouveau n'agit pas avec plus de force sur les outres qu'il remplit, ni l'air sur les soufflets d'une forge. Mais je me tais par égard pour celui qui les avait envoyés, sa légèreté le rend moins coupable; je pardonne aussi aux autres, ils sont en quelque sorte dignes d'excuse. Une ignorance grossière leur fermait les yeux sur la fausse démarche où les entraînaient de méchants esprits, qu'une jalousie implacable avait armés ici contre moi.

Voici un problème que je ne puis résoudre, et que je propose aux plus habiles philosophes : comment se peut-il que ce Pierre, cet arbitre des pasteurs qui nous avait d'abord adressé les lettres les plus honorables, où tout respirait la candeur, comme on s'en convaincra par leur lecture, et qui nous reconnaissait pour prélat légitime de cette grande ville, ait tout-à-coup changé de conduite, et mis un cerf à la place d'Iphigénie (12)? Cette conduite a certainement besoin d'explication. Quel événement plus singulier a-t-on vu sur la scène, quoiqu'on y représente souvent de mauvaises actions? Celle qui suit paraîtra plus ridicule : un buveur prétendait que le vin l'emportait sur toutes choses; un autre soutenait que c'était la femme; un philosophe voulait que ce fût la sagesse. Pour moi, je déciderais en faveur de l'or. Ce métal agite et manie tout, comme des instruments de jeu. Il n'est pas surprenant que les biens de ce monde aient plus d'attraits pour nous que les dons de l'Esprit saint. Il fallait de l'argent à cet impudent Maxime. Par quelles voies en trouva-t-il?
Un prêtre de l'île de Thasse était venu à Constantinople, à dessein d'y acheter des marbres Praconnèse pour son église. Maxime, aidé de quelques amis de sa trempe, s'empara de ce malheureux prêtre; les malhonnêtes gens se lient promptement ensemble. Il le séduisit par des

flatteries, par des espérances, se rendit maître de son argent, et s'en servit à payer les compagnons et les satellites dont il avait besoin. On en va voir les effets. Ceux qui, dans les commencements, m'avaient témoigné tant de respect et de tendresse, persuadés maintenant qu'un ami pauvre est un homme inutile, me méprisaient et me dédaignaient. La plus mauvaise cause est la meilleure, quand l'or fait pencher la balance.

Il était nuit, et j'étais malade. Tels que des loups qui, sans être aperçus, s'élancent avec fureur dans une bergerie, les amis de Maxime, accompagnés d'une troupe mercenaire de ces mariniers Alexandrins qui mettent aisément toute la ville en feu (car ils entraînent souvent dans leur parti les bons citoyens), entrent furtivement dans l'église, et commencent l'ordination de Maxime, sans en avoir averti le peuple ni les magistrats-, sans avoir daigné nous en prévenir nous-mêmes. Ils disent n'avoir rien fait que par ordre. C'est ainsi qu'Alexandrie honore les travaux et le mérite. Ah ! je vous souhaite à tous un juge plus favorable.

Le jour parut; les clercs, qui logeaient aux environs de l'église, instruits de cet attentat en furent irrités. Le bruit s'en répandit aussitôt de bouche en bouche; l'indignation fut générale: elle s'empara des magistrats, des étrangers, des hérétiques même. Tous voyaient avec étonnement que mes peines fussent si mal récompensées. Que dirai-je enfin? les Egyptiens ayant échoué dans leur tentative, se retirèrent de l'église, outrés de dépit et confus. Mais pour que leur mauvaise volonté ne restât pas inutile, ils se hâtèrent de conduire la pièce au dénouement. Ces hommes dignes de respect et agréables sans doute à Dieu, suivis de quelques gens de la lie du peuple, entrèrent dans une misérable maison, chez un joueur de flûte. Ce fut là qu'ils coupèrent les cheveux à Maxime, et qu'ils achevèrent la consécration du plus méchant des pasteurs, sans qu'il s'y opposât, sans qu'il y fût contraint parla force ou par l'autorité ; rien n'arrêtait son impudence. Un instant fit tomber cette belle chevelure, ces boucles qui occupaient si longtemps les mains adroites des coiffeurs. Le seul service que lui rendit cette opération, fut de découvrir le mystère de ses cheveux qui faisaient sa force, comme celle de Samson consistait dans les siens. On pouvait le comparer à ce juge d'Israël, dont une femme perfide sacrifia l'incommode et flottante chevelure aux ennemis de son époux. On choisit donc ce pasteur parmi les loups (13); mais il redevint bientôt loup, de pasteur qu'il était. O honte! ô déshonneur! il se voyait sans cheveux et sans troupeau, et ne se nourrissait, pour ainsi dire, que de ses basses inclinations (14). Infortuné, quel parti prendre? laisseras-tu revenir tes cheveux? en soutiendras-tu la privation, qui te rend un objet de risée. L'un et l'autre est honteux, je l'avoue, je n'y vois d'autre milieu que la corde. Mais quel usage ferais-tu de ces cheveux? Iraient-ils au théâtre ou parmi de jeunes vierges, et ces vierges seraient-elles ces filles corinthiennes avec lesquelles tu vivais seul pour être leur guide spirituel, et les exercer à la plus haute piété? Après cela, tu mérites assurément d'être appelé le chien céleste.

Cependant la ville fut si affligée de cet événement scandaleux, que tous les ordres des citoyens y prirent part; de tous côtés on se répandait en discours contre Maxime et en accusations de sa conduite et de ses mœurs. Personne ne le ménageait : chacun à l'envi publiait ce qu'il en savait pour former l'histoire complète d'un méchant homme accompli.

De même que dans le corps humain les maladies violentes réveillent d'autres infirmités qui ne s'étaient pas encore déclarées, de même cette dernière action de Maxime fit rechercher et connaître toutes celles de sa vie passée. Mais je ne prétends pas les parcourir toutes, elles ont assez éclaté; quelque mal qu'il m'ait fait, notre ancienne liaison me ferme la bouche; car enfin, me dira-t-on, il n'y a pas longtemps que vous étiez de ses amis, ne l'avez-vous pas honoré des plus grands éloges? c'est ce que vont m'objecter tous ceux qui en ont été témoins, et qui

blâmeront justement ma complaisance pour un homme indigne de mon estime et de mes louanges.

Mon ignorance était assurément inexcusable; je fus séduit comme Adam, par un fruit amer, qui n'avait de beau que sa forme et sa couleur. Je me laissai prendre à ses discours et aux témoignages de sa foi, qui se peignaient sur son visage. Rien de plus facile à tromper que celui qui ne trompe personne : l'extérieur de la piété, qu'elle soit fausse ou réelle, entraîne son cœur. C'est un vice de probité ; on se persuade aisément de ce qu'on souhaite. Que pouvais-je faire? parlez, hommes sages. Qu'auriez-vous fait vous-mêmes? L'église était dans un état des plus déplorables ; je pouvais à peine y glaner. Ses ministres ont moins de pouvoir et de crédit dans son adversité que dans sa prospérité. C'était beaucoup pour moi dans ces circonstances de donner un gardien quel qu'il fût à mon troupeau, un gardien qui adorât le Christ et non les faux dieux. Je lui voyais encore un plus grand mérite; je croyais qu'il avait souffert l'exil pour la foi, quoiqu'il n'eût été banni que pour des crimes honteux. On l'avait battu de verges comme un malfaiteur, je le regardais comme un victorieux confesseur. Si c'est une faute, j'en ai souvent commis de semblables. Pardonnez-moi, ô vous qui me jugez, pardonnez-moi une erreur si belle. C'était un très-méchant homme, je le sais; mais je le croyais homme de bien, je l'estimais comme tel, je me trompais. Mais je m'emporte; voilà cette langue inconsidérée, cette langue indiscrète. Qu'on me la coupe sans pitié. En est-ce fait? Quoi qu'il en soit, elle se tait et gardera longtemps le silence; il faut la punir de tout ce qu'elle a dit mal à propos; il faut qu'elle apprenne que tout le monde n'applaudit pas à ses discours. Mais pourquoi? je n'ajoute qu'un seul mot.
La méchanceté raisonne mal (15). Celui qu'on n'a pu rendre meilleur par des bienfaits, par quels autres moyens le gagnerait-on? c'est se faire tort à soi-même que de l'honorer. Quel était son caractère? détestable comme ses mœurs. Si cette imputation est vraie, ne cherchez rien de plus; si elle ne l'est pas, n'ajoutez même aucune foi aux premières accusations. Que peut-on répondre à cela?

Il fut donc chassé justement (16) et avec éclat de Constantinople. Théodose, vainqueur des barbares, était à Thessalonique, qui lui servait de rempart contre eux. Qu'imagine alors l'insolent Maxime : toujours accompagné de ce ramassis d'Egyptiens, je parle de ceux qui l'avaient si honteusement ordonné ; il se rend au camp, dans l'espérance d'obtenir un ordre de l'empereur qui lui assurât la possession du siège patriarcal. Ce prince le rejeta avec indignation et des menaces terribles. La calomnie ne nous avait pas encore attaqués à la cour : on y fermait l'oreille à l'imposture. Il tourna donc une seconde fois ses efforts du côté d'Alexandrie, et, cette fois, il fit bien. Il attaqua Pierre, ce prélat double et léger qui se contredit si souvent dans tout ce qu'il écrit; il épouvante avec sa bande mercenaire ce vieillard timide, et le presse de le maintenir dans la chaire de Constantinople, le menaçant de le chasser lui-même du siège d'Alexandrie. Le gouverneur craignant avec raison que cette étincelle ne rallumât d'anciennes flammes, chassa ce brouillon. Il paraît actuellement tranquille. Mais je crains que ce ne soit là une nuée épaisse et obscure qui, poussée par des vents orageux, crève à la fin et vomisse sur ceux qui ne s'y attendaient pas un déluge épouvantable de grêle.

Un esprit pervers n'est jamais tranquille; rien ne l'arrête, rien ne peut le contenir. Tels sont les philosophes de nos jours. Ce sont des chiens qui aboient, ils méritent bien le nom de cyniques. Que Diogène ni Antisthène ne se comparent point à eux, Cratès n'en approche pas, Platon n'est digne que de mépris, le portique n'est rien; ô Socrate, tu ne tiens plus le premier rang parmi les sages! Je vais prononcer un oracle plus sûr que celui de Delphes. Maxime l'emporte en sagesse sur tous les hommes.

Pour moi, je suis autant accoutumé aux revers qu'on peut l'être. J'en ai éprouvé dans tous les temps, et j'en éprouve encore tous les jours. J'ai essuyé de grands dangers sur terre et sur mer. La terreur qu'ils m'ont inspirée m'a été favorable, elle m'a appris à élever mon âme vers le ciel, et à m'éloigner des vanités terrestres; je ne pus souffrir cependant l'injure qu'on venait de me faire par l'ordination de cet indigne pasteur. Je saisis cette occasion. Mes amis, pour me tenir lieu de gardes, observaient les passages, les issues et les détours. Les hérétiques en concevaient des espérances; ils savent que le schisme est le destructeur de la foi. Témoin de ce désordre, et ne pouvant le supporter, je conçus un dessein qui marquait, je ne dois pas le dissimuler, plus de simplicité que de prudence. Je changeai, comme on dit, la manœuvre de mon vaisseau, mais sans adresse. Personne n'aurait dû s'en douter; un mot d'adieu, arraché de mes entrailles paternelles, trahit mon secret : "Conservez, m'écriai-je dans un discours, la doctrine pure de la Trinité, cette doctrine qu'un père généreux a enseignée à des enfants qu'il regrettera toujours. Or mes chers enfants, souvenez-vous de mes travaux". A peine eus-je proféré ces paroles, qu'un homme de l'assemblée ayant poussé un grand cri, le peuple se lève et joint ses cris aux siens. Un essaim d'abeilles, surpris par la fumée, sort de sa ruche avec moins de fureur. Hommes, femmes, enfants, jeunes gens des deux sexes, vieillards, nobles et roturiers, magistrats, anciens officiers de guerre, tous marquent avec la même vivacité leur amour pour leur pasteur et leur haine pour ses ennemis.
Il ne me convenait pas de fléchir, ni de retenir une place qu'on m'avait donnée peu régulièrement, après avoir quitté celle ou j'avais été promu suivant toutes les règles. On tenta donc un autre moyen de me vaincre; on employa les prières, les supplications; on me conjura de demeurer encore, de les secourir, et de ne pas abandonner aux loups cet infortuné troupeau. Comment aurais-je pu retenir mes larmes? ô ma chère Anastasia [2] ! ô le plus précieux des temples, toi qui as relevé la foi abattue; arche de Noé, qui as seule évité le déluge où le monde entier a péri, et qui portes dans ton sein un monde nouveau, un monde orthodoxe, quelle multitude de peuple n'accourut pas alors dans tes murs! Il s'agissait de décider qui de ce peuple ou de moi l'emporterait. J'étais au milieu de ce peuple, j'y étais en silence, et plein de trouble, ne pouvant étouffer tant de voix confuses, ni promettre ce qu'on me demandait. Je ne devais point me rendre; et, d'un autre côté, je craignais de refuser. Le chaud m'accablait, j'étais couvert de sueur; les femmes, les mères surtout saisies de crainte, poussaient des cris; les enfants pleuraient. Le jour était sur son déclin. Tous protestèrent avec serment qu'ils ne sortiraient point du temple, dussent-ils y être ensevelis, que je n'eusse consenti à ce qu'ils désiraient. J'entendis alors une voix qui s'éleva, et qui prononça ces mots que j'aurais bien voulu ne pas entendre : O mon père, tu bannis avec toi la Trinité! Cette exclamation me fit frémir, j'en redoutai les suites. Je ne fis point de serment; car, si j'ose me glorifier un peu dans le Seigneur, je n'en ai point fait depuis mon baptême; mais je promis, et l'on me connaissait assez pour m'en croire sur ma parole, que je resterais à Constantinople jusqu'à l'arrivée de quelques évêques. On en attendait en effet, et je me flattais que ce serait le moment de ma délivrance.

Nous nous séparâmes ainsi les uns des autres, croyant des deux côtés voir vaincu, les uns parce qu'ils m'avaient retenu parmi eux, et moi, parce que j'espérais n'y pas demeurer longtemps.
Les choses en étaient là, quand la parole divine reçut encore un nouvel éclat; la foi reprit sa force, comme une phalange ébranlée dont un général habile rétablit les rangs, ou comme ce rempart dont un ingénieur actif a fermé promptement la brèche. Ceux qui ne m'étaient attachés que par les liens de l'enseignement, témoins oculaires de tout ce que j'avais souffert, s'unirent alors à moi par les sentiments de la plus vive tendresse; c'était un hommage qu'ils rendaient à la sainte Trinité. Longtemps exilée de cette grande ville, dirai-je qu'on l'y avait presque exterminée; elle y revenait comme étrangère, quoique ce fût sa patrie. Ce retour,

après tant de vicissitudes, était une espèce de résurrection qui confirmait celle des morts. Quelques-uns peut-être étaient attirés par mes discours; d'autres me regardaient comme un athlète courageux; plusieurs croyaient voir en moi leur propre ouvrage. O vous qui l'ignorez, apprenez-le de ceux qui le savent! Que ceux qui en sont instruits, en informent ceux qui l'ignorent. Si le bruit n'en est pas encore parvenu dans les pays éloignés du nôtre ou de l'empire romain; que cette aventure soit racontée à nos neveux comme un des événements les plus remarquables qu'ait produit l'inconstance des choses humaines, qui joint toujours au bien une plus grande quantité de mal. Je ne parle point encore des partisans de la vraie foi, de ces enfants généreux de ma douleur et de mes larmes. Nul pasteur orthodoxe ne se présentait à eux; ils venaient en foule à moi dans leurs besoins, comme dans une soif ardente on court à de simples filets d'eau, ou comme au milieu des ténèbres on s'avance avec empressement vers la faible lueur qu'on aperçoit.

Mais que ne dira-t-on point de ceux qui, sans être encore de vrais fidèles, n'en étaient pas moins enchantés de mes discours? Il n'y a que trop de chemins détournés qui nous égarent de la route du salut pour nous conduire dans les abîmes éternels; c'est par là que le corrupteur du monde se fait un passage jusqu'à nous pour défigurer l'image de la Divinité, pour s'insinuer chez les hommes, et pour répandre sur la terre la confusion des esprits, comme Dieu y répandit autrefois la confusion des langues.
De là cette multitude d'opinions ou de maladies philosophiques, de là ces insensés qui ne connaissent d'autre Dieu que le hasard, et qui lui attribuent la création et le gouvernement de tout, ceux qui introduisent une infinité de dieux et se prosternent devant leur ouvrage; ceux enfin qui, ne voulant pas que la Providence se mêle des choses d'ici-bas, les font dépendre du mouvement et des révolutions des astres. De là ce peuple autrefois choisi de Dieu, et qui a crucifié le Fils pour honorer le Père. Dans cette foule d'hommes aveuglés par l'erreur, les uns font consister leur piété dans l'observance des petits préceptes; d'autres nient les anges, les esprits et la résurrection. Ceux-ci rejettent les prophéties, ne révèrent le Christ que dans les ombres de la loi; ceux-là, successeurs de Simon-le-Magicien, ont leurs prétendues natures éternelles (17), la Profondeur et le Silence, d'où sont nées les Eons, ces couples de mâles et de femelles. Les rejetons de cette secte cherchent la Divinité dans l'arrangement des lettres; ajoutons à ces impies les inventeurs de deux différents dieux (18), l'un bon, l'autre mauvais, dont le premier est l'auteur de l'Ancien Testament, et le second du Nouveau; ceux qui admettent trois natures immobiles, l'une spirituelle, l'autre terrestre, et la troisième qui participe des deux autres; les admirateurs de Manès, qui attribuent aux ténèbres un principe créateur; les Montanistes, dont le culte est injurieux au Saint-Esprit; les Novatiens, remplis d'un fol orgueil; les ennemis de la sainte Trinité en général, et des trois personnes en particulier.
De ces erreurs, comme d'une seule hydre, sont sorties toutes les têtes de l'impiété. L'un prétend que le Saint-Esprit est une créature; l'autre le confond avec le Fils. Il y en a qui disent que Dieu est contemporain de César. Les uns ne donnent au Christ qu'une figure fantastique; d'autres veulent que celui qui est venu sur la terre, ne soit qu'un second Fils; quelques-uns ont avancé que le Christ était une substance imparfaite et sans entendement humain (19).

Telles sont en un mot les causes de nos divisions et les sources de tant de sectes. Il n'y avait que des hommes absolument insensibles qui pussent fermer l'oreille à mes discours; la force de mes raisons en entraînait un grand nombre, le reste cédait à la manière dont je m'exprimais. On n'y apercevait ni sentiments de haine ni expressions injurieuses; je ne parlais que pour me rendre utile. Je marquai de la douceur sans blesser personne. La faveur passagère des circonstances ne m'inspirait, comme à tant d'autres, ni confiance ni fierté. Eh ! qu'a de commun le ministère évangélique avec le pouvoir des grands? Je ne couvrais pas mon

ignorance du bouclier de l'audace et de la présomption, car ce n'est pas ainsi qu'on fait triompher la parole de Dieu; ce serait, à l'exemple d'un vil poisson (20), vomir dans les eaux une liqueur noire pour s'échapper dans l'obscurité. J'employais une éloquence modeste, insinuante, comme doit l'être celle des ministres de l'Homme-Dieu, qui était lui-même si compatissant et si doux; c'est ce qui me donnait tant d'avantage, c'est ce qui rendait ma victoire encore plus glorieuse, puisque je ne faisais de conquête que par le secours puissant de Dieu. Telle était la règle que j'observais.

Je m'étais fait encore une autre loi dans mes instructions, loi qui me parut sage et nécessaire. Je recommandais singulièrement à mes auditeurs de ne pas croire que la piété consistât à parler de religion à tort et à travers avec une abondante facilité; je leur faisais sentir qu'on ne devait s'en entretenir ni dans les théâtres, ni dans les lieux publics, ni dans les repas; qu'un sujet aussi grave était interdit à des bouches souillées par des discours libres, par des chansons obscènes, par des éclats de rire indécents; qu'il ne devait point être entendu par des oreilles profanes ou infidèles, et qu'il ne fallait pas prostituer dans des discours frivoles ces vérités sublimes, mais obscures, auxquelles l'application la plus sérieuse pouvait à peine atteindre. Je tâchais de leur persuader qu'ils devaient principalement accomplir les préceptes, pratiquer la charité envers les pauvres, exercer l'hospitalité, prendre soin des malades, chanter assidûment les psaumes, prier, gémir, pleurer, se prosterner, jeûner, dompter les sens, la colère, la joie, régler ses discours, soumettre la chair à l'empire de l'esprit.
Nous avons plusieurs voies de salut; toutes conduisent à la jouissance de Dieu. Suivez-les, et ne vous bornez pas seulement à celle de la science. Hélas! la foi seule suffirait, si elle a les qualités qu'elle doit avoir. C'est par la foi que Dieu sauve la plupart des hommes; si la foi n'était faite que pour les philosophes, pour les savants, rien ne serait plus stérile à notre égard que Dieu. Que si néanmoins vous aimez tant à parler, si vous êtes pleins de zèle, et s'il vous paraît cruel de garder le silence? eh bien, parlez; c'est une faiblesse humaine que je vous pardonne; mais que ce ne soit pas avec trop de confiance et continuellement, ni sur toute sorte de matières, ni devant toute sorte de personnes, ni en tous lieux. Connaissez plutôt les circonstances, le besoin, le lieu et le moment. Chaque chose a son temps, chaque chose a sa manière; c'est une pensée du sage.

La Mysie et la Phrygie sont des pays différents. Mes discours ne ressemblent pas aux discours profanes, ceux-ci sont des ouvrages de parade et d'ostentation; on dirait qu'ils ont été composés pour des assemblées d'enfants où l'on ne traite que des fictions et des chimères; il importe peu, dans ces occasions, qu'on atteigne le but ou qu'on le manque. Que peut-on saisir quand on court après des ombres?
Pour nous, dont l'objet unique est la vérité, le succès de nos instructions n'est point indifférent: le chemin où nous marchons est entre deux précipices; si l'on en tombe, c'est pour être précipité dans les gouffres de l'enfer. On ne saurait prendre trop de précautions dans les discours destinés pour instruire : il faut la même intention pour le bien dans l'orateur qui les prononce et dans l'auditeur qui les écoute. Quelquefois une juste crainte doit nous empêcher également de parler et d'entendre ; on a plus à craindre de la langue que de l'oreille; mais il est encore plus sûr de fuir que d'écouter. Faut-il empoisonner un esprit déjà malade, ou se présenter soi-même à la morsure d'un chien enragé? Pour nous, instruits dans cette voie par les livres saints auxquels nous avions consacré nos études, avant que notre esprit fût entièrement formé, conduisant ensuite par le même principe nos citoyens et les étrangers, nous avons travaillé dans les champs les plus fertiles, quoique nous n'en ayons pas retiré toute la moisson. Ici, la terre est à peine purgée des épines qui l'infestaient; là, je ne viens que de l'aplanir; plus loin, elle n'est ensemencée que depuis peu; ailleurs, le germe est encore tendre; en quelques endroits, il s'élève en tuyau. Dans ces sillons, les épis se fortifient et jaunissent;

dans ceux-là, leur blancheur n'attend que la faux. On voit ici des grains battus dans l'aire, on en voit là de renfermés dans la grange, on en vanne ailleurs, on en conserve en nature dans les greniers. Enfin nous voyons du blé se convertir en pain, ce dernier et principal objet de la culture, ce pain néanmoins qui ne nourrit pas le cultivateur dont les travaux pénibles l'ont produit, mais l'homme oisif qui n'a jamais arrosé de ses sueurs les campagnes ni les moissons.

Je voulais terminer ici ce discours, pour n'y rien ajouter qui en fût indigne; l'état présent des affaires ne le permet pas. Quelques-unes ont tourné heureusement pour nous; je ne sais que dire des autres, ni à quelle circonstance on en doit le succès, ni quelles personnes j'en puis louer.

J'étais dans cette situation quand l'empereur arriva subitement de son expédition contre les barbares : il avait triomphé de leur nombre et de leur audace. Le prince n'était point malintentionné pour la foi; attaché inviolablement au culte de la Trinité, à ce dogme fondamental et si cher aux vrais chrétiens, il eût bien gouverné des caractères simples et dociles, mais il n'avait pas, assez d'ardeur dans l'esprit pour remettre le présent sur le pied du passé, ni pour guérir, par des remèdes propres au temps, des plaies qu'un autre temps avait faites; ou s'il avait assez d'ardeur, le dirai-je, il n'avait pas peut-être assez de confiance et de courage. Vous le savez mieux que moi; peut-être aussi n'était-ce que l'effet de sa prudence. Ce n'est point par la force, c'est par la persuasion qu'il faut agir, soit pour l'honneur de notre ministère, soit pour l'intérêt de ceux que nous voulons ramener à Dieu. On cesse bientôt de faire ce qu'on ne faisait que par force; c'est un arc bandé par une main vigoureuse, une eau resserrée dans des tuyaux étroits; l'arc se relâche, l'eau s'échappe et reprend son cours. Ce qu'on fait de bon gré s'affermit et dure; on s'y attache par les liens indissolubles de l'attrait. Je crois donc que ce prince, ne voulant pas inspirer de la crainte, préféra les voies d'une douceur persuasive à celles de l'autorité. Le plaisir qu'il eut de nous revoir rendit le nôtre encore plus vif. Dois-je rapporter l'accueil distingué dont il m'honora? dirai-je comment il daigna me parler et m'écouter? Ah! j'aurais trop à rougir, si, à mon âge et dans mon état, je me glorifiais de ces vains honneurs, moi qui ne dois chercher de gloire et d'honneur qu'en Dieu seul.

Ce ne fut pas tout: "Dieu vous donne, me dit-il, ce temple par mes mains, comme une récompense due à vos travaux". Parole incroyable, si l'événement ne l'eût pas vérifiée. Le parti des Ariens était si puissant, si animé dans cette partie de l'empire, qu'on devait croire qu'ils ne relâcheraient rien de leurs prétentions, quelles qu'en puissent être les suites, et qu'ils se flatteraient toujours d'y réussir. Leur dernière ressource, s'ils venaient à succomber, était de se porter contre moi aux extrémités les plus violentes, espérant se défaire sans peine d'un vieillard faible et sans appui.

A ce discours du prince, je fus saisi d'un mouvement de joie mêlé de frayeur. O mon Sauveur, m'écriai-je, vous qui invitez à souffrir ceux pour qui vous avez souffert, vous récompensiez autrefois mes travaux, daignez être aujourd'hui mon consolateur dans mes peines!

L'heure était arrivée. Une troupe nombreuse de soldats armés s'empare de l'église. Un peuple innombrable et bouillant de colère s'oppose à leurs efforts. Suppliant envers l'empereur, il s'emporte contre moi. Les rues, les places, les maisons étaient pleines de monde; on voyait aux fenêtres des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards. On n'entendait que des cris, des sanglots, des gémissements; tous les visages portaient des marques d'une vive douleur, c'était l'image affreuse d'une ville prise d'assaut; et moi, cependant, dont le corps, accablé d'infirmités et ne respirant qu'à peine, semblait n'avoir qu'un souffle de vie, je marchais, comme un général fier et courageux, entre l'empereur et les soldats. Je regardais le ciel et me sentais animé de la plus flatteuse espérance. Je me trouvai dans le temple presque sans m'en apercevoir.

Je ne dois pas omettre ici un fait singulier, un fait digne d'attention pour les personnes pieuses qui voient la providence en toutes choses, et plus encore dans les grands événements. Je ne

puis me résoudre à rejeter leur témoignage, quelque ennemi que je sois et plus ennemi qu'un autre de l'extraordinaire et du merveilleux; car il y a moins d'inconvénient à croire tout qu'à ne rien croire; l'un est faiblesse, l'autre témérité. Quelle est donc cette chose si surprenante? Ne craignez point, ô mes vers, de la publier; faites-en passer le souvenir à la postérité la plus reculée.

Il était grand jour; un nuage épais obscurcit tout à coup le soleil, et la ville entière de Constantinople fut couverte de ténèbres; cette obscurité ne convenait pas à l'action qui se faisait: les assemblées publiques n'aiment rien tant qu'un jour pur et serein. Nos ennemis en furent comblés de joie, ils crurent que le ciel se déclarait contre nous, et j'avoue que j'en fus moi-même secrètement troublé. Mais à peine l'empereur et moi fûmes-nous entrés dans le sanctuaire, à peine eut-on commencé le chant des hymnes en élevant les mains, que le nuage s'ouvrit de toutes parts et se dispersa, que les voûtes de l'église, sombres et lugubres peu auparavant, furent éclairées des rayons les plus brillants du soleil, et que ce temple auguste nous retraça l'arche d'alliance, quand la majesté du Seigneur la remplissait et l'environnait de son éclat. Ce spectacle remit le calme et la sérénité dans les esprits. Alors, encouragés par ce prodige, et déclarant leur vœu par une acclamation générale, ils demandent tous que je sois leur évêque, comme s'il n'eût manqué que cela au bonheur public. Ils ajoutent que le prince ne peut rien faire qui leur soit plus agréable, et qu'il n'est point de citoyen qui, en me voyant élevé sur le trône patriarcal, ne se croie lui-même parvenu au faîte des honneurs. C'était le délire unanime des grands et du peuple, c'était celui des femmes, elles s'exprimaient par les cris plus perçants qu'il ne convenait à la modestie de leur sexe. Ce bruit ressemblait à des éclats de tonnerre répétés par les échos. Je priai alors, car la voix et les forces me manquaient, et j'étais saisi de frayeur, je priai un de mes collègues de se lever; et je dis par sa bouche ce peu de mots: "Contenez-vous, retenez vos cris, il ne faut dans ce moment penser qu'à rendre grâces au Seigneur; renvoyons à un autre temps les grands intérêts qui nous occupent".
Le peuple applaudit avec transport. La modestie plaît toujours. L'empereur se retira en me comblant de louanges, l'assemblée se sépara : il n'y eut dans ce tumulte effrayant qu'une seule épée de tirée et qui fut sur-le-champ remise dans le fourreau; il n'en fallut pas davantage pour arrêter l'emportement du peuple.

Achèverai-je ce récit? il ne peut contenir que des choses très-flatteuses pour moi. Quelle main assez amie voudrait le finir? Je rougis de mes propres louanges, même quand une bouche étrangère me les donne. C'est mon caractère : poursuivons cependant; je ferai de nouveaux efforts pour être encore plus modeste.
J'étais dans le temple; dès qu'on vit que j'en avais pris possession, les premières fureurs de la cabale se modérèrent, mais en poussant de profonds soupirs. C'était le géant précipité par la foudre sous le mont Etna, et qui, du fond des abîmes, vomit des torrents de flamme et des tourbillons de fumée. Que devais-je faire en cette occasion? dites-le-moi, au nom de Dieu, enseignez-le-moi, ô vous hommes sévères, plus inconsidérés que des enfants, qui traitez la douceur de faiblesse, et la colère inflexible de fermeté louable. Fallait-il chasser, bannir les coupables, les poursuivre avec la flamme et le fer, profiter des circonstances, abuser de la faveur et de l'autorité, préférer enfin des poisons mortels à des remèdes salutaires ? Nous trouvions deux avantages dans le parti le plus doux; l'un, de rendre nos adversaires plus modérés, en usant de modération à leur égard; l'autre de nous concilier, la bienveillance publique et d'acquérir de la gloire.

Cette conduite me parut la plus juste; je l'ai toujours observée ; je le devais alors plus que jamais. Je voulais premièrement montrer par là que j'attribuais plus ce triomphe à la puissance divine qu'au bonheur des circonstances. Guidé par le conseil intérieur et désintéressé de ma

raison, avais je besoin d'autres avis? qui m'en eût donné d'utiles? Mes collègues faisaient une cour servile aux grands, particulièrement aux intendants de la chambre, officiers lâches, efféminés, qui ne sont actifs que pour grossir leurs gains illicites. Par quels artifices ne cherchaient-ils pas à s'insinuer dans le palais ? ils en remplissaient les vestibules; faux accusateurs, intrigants, hypocrites, qui affectaient une haute piété et qui la démentaient impudemment par leurs actions. Je crus donc qu'il valait mieux vivre dans la solitude et se faire désirer, que de s'exposer à la haine. Je me montrais rarement pour m'attirer plus de, considération. Occupé du soin de plaire à Dieu, je laissais à d'autres l'honneur d'assiéger la porte des grands.
En second lieu, j'en voyais plusieurs qui, ne pouvant se dissimuler les injustices qu'ils m'avaient faites, en redoutaient les suites; d'autres qui, ayant éprouvé mes bienfaits, en attendaient encore de nouveaux. Je rassurai les premiers; je servis les autres autant qu'il dépendait de moi. De toutes les choses qui m'arrivèrent alors, je n'en rapporterai qu'une seule : elle servira d'exemple.

J'étais retenu chez moi par une incommodité que les fatigues du jour m'avaient causée. Mes envieux publiaient que ce n'était qu'une feinte. Quelques personnes du peuple entrèrent brusquement dans ma chambre; il y avait dans cette troupe un jeune homme pâle avec des cheveux longs, et dont le vêtement annonçait une affliction extrême. Effrayé à cette vue, j'avançai un peu les pieds hors du lit pour me lever. Après avoir rendu grâces à Dieu et à l'empereur, qui leur avait donné une si heureuse journée, après m'avoir honoré de quelques éloges, ils se retirèrent. Le jeune homme se jeta aussitôt à mes pieds sans parler et comme saisi de frayeur; je lui demande qui il est et d'où il vient, ce qu'il veut; mais, au lieu de répondre, il poussait des cris, il gémissait, il soupirait, il se tordait les mains. Ce spectacle m'arracha des larmes; mais ne pouvant lui faire entendre raison, on le tira de force d'auprès de moi. C'est, dit un des assistants, c'est un assassin qui vous aurait égorgé, si vous n'eussiez été sous la protection de Dieu. Meurtrier aveugle, la conscience est son bourreau; il vient s'accuser lui-même, il répand des pleurs pour le sang qu'il voulait verser. Ces paroles touchantes m'attendrirent, et je rassurai ce malheureux par ces paroles : "Que Dieu te conserve, puisqu'il m'a conservé moi-même; ferai-je un grand effort d'être humain à ton égard? tu m'es livré par ton crime : songe à te rendre digne de Dieu et de moi."
Ce trait de clémence ne pouvait rester secret, il adoucit sur-le-champ toute la ville. Ainsi le fer est amolli par le feu.

Cependant les biens de cette église enrichie par les libéralités des plus grands princes de l'univers, étaient dans un horrible désordre; je ne trouvai aucun état de ses revenus, de ses vases, de ses meubles précieux dans les papiers de mes prédécesseurs, ni dans les registres des administrateurs du temporel de l'église; je n'en fis point de recherche. Quelques-uns me conseillaient, me pressaient même d'en confier le soin à un laïque. J'aurais cru par là profaner des biens consacrés au Seigneur; et qu'importe en quoi consistent ces biens, ces revenus? on ne rendra pas compte de ce qu'on devait recevoir, mais seulement de ce qu'on a reçu. Les amateurs de richesses n'approuveront pas ce principe; ceux qui les méprisent l'adopteront. Le désir insatiable de s'enrichir est un vice honteux, quand même il n'a pour objet que les biens profanes ; il est infiniment plus criminel, quand il s'agit des biens ecclésiastiques. Si tout le monde pensait de même sur cela, on verrait moins de maux et moins de plaies dans l'Eglise. Mon intention n'est pas de discuter ici cette matière; je parle uniquement des personnes que le saint ministère approche des autels et de Dieu.

Nos ennemis publiaient qu'il n'y aurait pas même assez de monde pour remplir le vestibule des églises. Le peuple, il est vrai, n'avait été que trop divisé. La bonne cause alors était faible,

abandonnée, tombée dans le mépris. Mais tout avait changé de face; les temples du Seigneur nous appartenaient; ils étaient remplis d'une multitude immense de fidèles; ces détails attiraient tous mes soins. Je passe sous silence les pauvres, les moines, les vierges consacrées à Dieu, les étrangers, les citoyens, ceux que j'avais établis sur les prisonniers, la psalmodie, les veilles, tant d'hommes et tant de femmes, qui se livraient à de saintes occupations, enfin tous les ministères agréables à Dieu quand ils sont remplis dignement?

L'envie qui empoisonne tout, publiquement ou en secret, ne put se contenir; mon élévation lui fournit les premiers moyens de me nuire. Tous les évêques d'Orient, excepté ceux d'Egypte, les prélats du continent et des îles depuis les pays les plus éloignés jusqu'à la seconde Rome, inspirés par je ne sais quel mouvement divin, accoururent ensemble pour affermir le trône de la vérité.

Il y avait parmi eux un homme simple, ingénu, dont les regards respiraient la paix, modeste et courageux, et qui portait sur sou visage les fruits spirituels de son âme. Qui ne reconnaît pas à ce portrait l'illustre pasteur d'Antioche, dont le nom désignait le caractère, et dont le caractère était exprimé par le nom (21). Il avait-essuyé bien des persécutions, soutenu des combats célèbres pour la divinité du Saint-Esprit et pour la pureté de la foi, quoiqu'il eût d'abord un peu perdu de sa gloire par l'impulsion d'une main infidèle. Cette assemblée de prélats m'installa dans la chaire épiscopale sans écouter mes gémissements et mes cris ; une chose cependant combattait en moi ma résistance. J'ose en attester Dieu lui-même ; je ne dissimulerai rien. Je me flattais, car on croit que tout ce qu'on veut fortement réussira; tout paraît facile à un esprit vif et élevé, et j'ose dire que, dans les grands objets, j'ai autant de confiance et d'élévation qu'un autre. Je me flattais, dis-je, que si j'acceptais cette éminente dignité, la considération attachée aux premières places m'aiderait à unir deux partis si cruellement opposés; comme un coryphée entre deux chœurs, qui les prenant l'un et l'autre par la main, les rapproche, les mêle et n'en fait qu'un seul. Déplorable et funeste division, digne de plus de larmes que n'en ont jamais fait verser les événements les plus malheureux des siècles passés et du nôtre, sans en excepter la dispersion d'Israël, causée par la fureur d'une nation déicide.

Ces prélats, ces pasteurs du peuple, ces distributeurs des dons célestes du Saint-Esprit, et qui du haut de leur trône ne doivent répandre que des paroles de salut, ces anges de paix remplissaient les églises de clameurs et de désordres. Animés, irrités les uns contre les autres, accusés, accusateurs, cherchant partout des partisans et des amis, usurpateurs des places de leurs collègues, avides de pouvoir et d'autorité, ils déchiraient l'univers entier, comme je l'ai déjà dit, par des dissensions, par des ravages que je ne saurais exprimer. L'Orient et l'Occident sont plus divisés par leurs querelles que par la différence des lieux et des climats; si les extrémités les éloignent, ils ont du moins des frontières communes qui les rapprochent. Mais leurs prélats ont rompu tous les liens qui les unissaient, même ceux de la piété. La jalousie, cette passion aveugle et trompeuse, source de leur rivalité, a fait naître entre eux ces discordes scandaleuses. Que dis-je ? Ah! je ne blâme pas ici ces prélats fameux dont le droit était contesté. Je les connaissais assez tous deux pour les estimer l'un et l'autre également; je n'accuse que leurs partisans fougueux, qui, loin d'éteindre l'incendie, ne cherchaient qu'à l'augmenter, et qui, par des vues particulières, entretenaient la mésintelligence entre deux hommes illustres, travaillant fort bien de cette manière, ou plutôt fort mal à leur propre intérêt.

J'éprouvai moi-même aussi l'influence de tant de maux. Ce prélat que je viens de louer si justement, ce pasteur de l'église d'Antioche, mourut alors plein de ces années que le temps mesure et qui vont se perdre dans l'éternité. Il répéta, jusqu'au dernier soupir, tout ce que ses amis lui avaient souvent entendu dire de propre à concilier les esprits et à ramener la paix. Son âme bienheureuse fut enlevée au séjour des anges. La plus magnifique pompe funèbre, au milieu des pleurs d'une prodigieuse affluence de peuple, conduisit son corps hors des murs de

Constantinople, d'où il fut transféré dans sa propre église, dont ce dépôt inestimable fait le plus riche trésor.

On mit aussitôt en délibération des choses qu'on n'aurait pas dû seulement proposer. Des hommes factieux et méchants voulaient qu'on donnât un successeur à Mélèce au préjudice de celui qui se trouvait par sa mort seul et légitime possesseur de son siège. On fit des deux côtés des propositions; les unes respiraient la paix, les autres ne tendaient qu'à aigrir le mal. Pour moi, je dis courageusement ce qui me paraissait de plus utile et de plus salutaire.
"Mes chers amis, m'écriai-je, vous ne touchez point au but; vous vous en écartez par des discours longs et superflus qui vous détournent du seul objet auquel vous devriez vous attacher. Vous ne semblez donner vos soins à une seule ville que pour mieux diviser les autres; c'est votre dessein, et vous voudriez m'y engager; mais j'ai des intérêts plus grands et plus étendus. Voyez ce vaste globe de la terre, arrosé d'un sang précieux, du sang d'un Dieu qui s'est fait homme, qui s'est livré lui-même à la mort pour nous racheter, et qui a joint à ce sacrifice celui d'un nombre infini d'autres victimes inférieures. Supposons que deux anges eussent des contestations sur ce globe, et après tout, quoique je le dise avec regret, les rivaux qui vous partagent ne sont pas des anges; il ne serait pas juste que le monde entier fût troublé par leur division. Plus leur nature est éminente, plus ils sont au-dessus de ces partialités malheureuses qui ne les honoreraient pas et qu'ils réprouvent. Pendant la vie de Mélèce, quand il n'était pas décidé encore si les évêques d'Occident irrités de sa promotion le reconnaîtraient, on pouvait excuser dans des prélats, qui croyaient défendre les saints canons, l'aigreur qu'ils témoignaient contre le parti opposé. La douceur de Mélèce avait calmé ses adversaires; ils ne le condamnaient sans doute que parce qu'ils ne le a connaissaient nullement. A présent que la tempête est cessée, et que, par la grâce de Dieu, le calme est rendu à l'église d'Antioche, apprenez ce que je pense, et a recevez les conseils d'un vieillard : l'âge inspire des précautions que la jeunesse ignore; les jeunes gens ne défèrent pas volontiers à nos avis; ils aiment trop la vaine gloire pour être dociles. Que Paulin garde donc le siège dont il est en possession. Sera-ce un si grand mal, quand notre deuil se prolongera un peu comme autrefois ? Il est vieux : sa mort terminera bientôt cette affaire; il la désire, cette mort inévitable à tous, et qui le fera passer à une meilleure vie, quand il aura rendu à son créateur l'âme qu'il en avait reçue. Alors, par le suffrage commun de tout le peuple et de tant de sages évêques, nous donnerons, inspirés par le Saint-Esprit, un digne pasteur à cette église; c'est le seul moyen de finir tout d'un coup le schisme. On choisira, si l'on veut, un étranger; car je vois qu'aujourd'hui l'Occident l'est à notre égard; ou les habitants de cette ville si grande et si peuplée, fatigués de leurs longues dissensions, se réuniront enfin d'eux-mêmes dans le sein de la concorde et de la paix. Il est temps de mettre un terme aux agitations de la terre ; ayons pitié de ceux qui ont été si malheureusement divisés, de ceux qui le sont encore, ou qui le seront dans la suite. Ne cherchons pas à voir jusqu'où le schisme peut aller quand on permet qu'il se fortifie par le temps. Telle est la situation critique où nous sommes, qu'il s'agit en ce moment ou de la conservation de nos dogmes les plus respectables et les plus sacrés, ou de leur destruction entière dans ce combat funeste d'opinions. Si l'on impute au peintre le vice de ses couleurs, quoique peut-être sans fondement, et si l'on reproche au maître les mœurs dépravées du disciple, avec combien plus de raison ne demandera-t-on pas compte à des chrétiens, surtout à des prêtres, des injures faites à la religion ? Laissons-nous vaincre un moment pour remporter ensuite une plus grande victoire. Conservons-nous à Dieu, et sauvons le monde entier qui perd la foi. La gloire ne suit pas toujours le triomphe; il est plus beau de perdre honorablement ce qu'on possède, que de le conserver par des voies honteuses. C'est la philosophie que Dieu nous enseigne, c'est celle que j'ai prêchée publiquement et avec confiance, malgré les dangers que j'ai courus, malgré l'envie des méchants. Voilà ce que j'avais à dire : je l'ai dit dans la simplicité de mon coeur, je n'ai consulté que la justice, je n'ai

considéré que l'utilité publique. Si quelque âme vénale, si quelqu'un de ces hommes qui, s'étant vendus eux-mêmes, achètent à leur tour ou briguent la faveur, osait penser que j'ai voulu plaire à de malhonnêtes gens, ou travailler pour mon propre intérêt, comme font tant d'autres, pendant qu'il fait lui-même en secret ce trafic honteux mais utile; qu'il se présente, qu'il paraisse. Je l'appelle en jugement au jour où la vérité se montre à nous avec la mort. Pour moi, je ne demande point d'autre grâce que la liberté de quitter mon siège, et de passer le reste de mes jours sans gloire et sans péril; je ne trouverai point de peines dans mon désert, j'aime mieux y vivre que parmi des hommes qui rejettent mes conseils, et dont je ne puis en conscience adopter les opinions. Qu'ils s'approchent donc sans délai, ceux qui connaissent le siège d'Antioche, ils succéderont à de bons et à de mauvais évêques. C'est à vous de délibérer : j'ai dit mon avis."

Il s'éleva aussitôt un mélange confus de voix diverses. On l'eût comparé aux cris perçants de certains oiseaux, au bruit des vents, des orages et des tempêtes; jeunes téméraires qui ne méritaient pas que des hommes jaloux de maintenir l'autorité de leur caractère conférassent avec eux. Que pouvait-on gagner avec cette troupe tumultueuse, semblable à un essaim de guêpes qui se jette en bourdonnant sur votre visage? Les vieillards cédèrent, bien loin de chercher à ramener la jeunesse.
Mais admirez la raison dont on se servait. Il convenait, disait-on, que l'avantage fût du côté des Orientaux, puisque Jésus-Christ avait voulu naître en Orient. Mais quoi? le Christ ne s'est-il pas incarné pour la rédemption de tous les hommes, dans quelque lieu qu'ils soient nés et qu'ils habitent, et ne pourrait-on pas répondre à cet orgueil national que si le Sauveur, est né en Orient, c'était pour y être mis à mort par les Orientaux mêmes, et que cette mort a produit la résurrection et le salut? Ne valait-il donc pas mieux que ces hommes superbes se rendissent aux conseils de personnes sages et mieux instruites; on peut juger par là de leur présomption et de leur opiniâtreté dans d'autres matières. Je citerais pour exemple cette source si pure et si belle de notre antique foi, de cette foi qui, toujours attachée à l'essence indivisible de la trinité, semblait avoir établi son école et son trône à Nicée. Je voyais cette source troublée par des eaux bourbeuses, par ces hommes doubles et incertains dans leur croyance, qui n'ont d'autre foi que celle du prince, qui affectent de tenir un juste milieu, et plût au ciel qu'ils le tinssent ce milieu! mais qui embrassent l'opinion contraire; prélats courtisans, qui étudient les premiers éléments de la religion au moment qu'on les fait évêques; maîtres hier, disciples aujourd'hui, initiant les autres pour être initiés eux-mêmes, faits pour servir de modèles au peuple, et ne lui donnant que l'exemple de leurs vices, sans en rougir, sans en verser des larmes. O comble d'impudence ou d'insensibilité!

Telle est leur conduite; ils disent que tout doit céder aux circonstances, qu'il faut s'en faire un jeu, et que souvent on acquiert par cette voie ce que le travail ni l'or ne sauraient procurer. Nous avons en effet usé de la plus grande complaisance, nous avons mis un huissier à la porte du sanctuaire, et nous avons crié à tous : Quiconque veut entrer ici en est le maître, eût-il changé deux fois ou plusieurs fois de croyance; c'est jour de marché, que personne au moins ne s'en retourne sans en emporter quelque chose. Le jeu vous est-il contraire ? car rien n'est plus incertain que le jeu, suppléez-y par votre adresse, courez ailleurs. Vous n'avez pas appris maladroitement à ne professer qu'une doctrine et qu'une foi; vous connaissez plus d'un chemin; que sortira-t-il de ce manège? Le colosse formé de plusieurs matières, qui se fit voir dans un songe; de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, élevés sur de l'argile. Je crains bien qu'une seule pierre ne brise tout cela. Les Moabites et les Ammonites peuvent entrer aujourd'hui dans le temple, dont l'entrée leur était autrefois défendue.

Mais, me dira-t-on, n'approuvez-vous pas ce qui se faisait alors? qui dominait dans ces assemblées? Ah! je ne l'ignore pas. Je rappelle avec peine des choses dont je rougis. Tous voulaient avoir la principale autorité, et personne ne l'avait. L'anarchie règne où la multitude gouverne.
Heureusement une maladie sérieuse me retint chez moi. Dans cet état, je n'avais devant les yeux que le terme prochain de ma carrière et la fin de tous mes maux. Que ce qu'on a fait dans ces assemblées ait, si l'on veut, force de loi. Quelques-uns y assistèrent, mais à contre-cœur et comme par force : l'ignorance pouvait leur servir d'excuse : ils étaient trompés par la fausse exposition des dogmes; les magnifiques éloges que l'erreur affectait de prodiguer à la foi, les séduisaient. Le sentiment des imposteurs était bien différent de leurs discours; pour moi, j'admettrai dans ma communion ces âmes vénales quand on mêlera les parfums les plus exquis avec les eaux infectes d'un bourbier. Le mal se communique plus vite que le bien. Les uns imputaient aux autres des opinions nouvelles, ceux-ci reprochaient à ceux-là leur timide prévoyance. C'est le patriarche Abraham et Lot son frère, qui prennent l'un et l'autre des chemins tout opposés pour ne pas se gêner dans leur marche ni dans leur habitation.
Rappellerai-je tous les discours que me tenaient mes meilleurs amis pour tenter mes cheveux blancs? ils m'offraient les premiers honneurs et ne demandaient qu'un faible retour. Malheureux Grégoire! quels amis, et quelles demandes! hélas! Qu'osait-on me proposer ? de me joindre à eux, c'est-à-dire de participer à tout le mal qu'ils faisaient. Eh! qui pouvait croire que je sacrifierais à la multitude les intérêts de Dieu et de son Fils? Les eaux remonteront vers leur source; la flamme, au lieu de s'élever dans l'air, se précipitera vers la terre, avant que je risque volontairement mon salut.

Je commençai donc à me retirer des assemblées; je changeai même de maison; je m'éloignai d'une mer orageuse, de ces lieux où les conférences n'étaient plus que bruit, injures et complots. Quelques personnes cependant qui m'étaient affectionnées, surtout parmi le peuple, ne m'abordaient qu'avec des cris et des sanglots; on eût dit qu'ils me pleuraient déjà comme si j'eusse été mort. O tendresse! ô larmes! quelle âme n'en eût pas été touchée! "Nous abandonnerez-vous, criaient-ils, nous sommes votre moisson, cette moisson si petite autrefois, et si abondante aujourd'hui! Que deviendront ces nombreux prosélytes qui sont aux portes de l'Eglise, et qui méritent qu'on les leur ouvre; tant d'autres que vous y avez déjà admis, et qui tâchent d'en attirer encore d'autres? Qui chargerez-vous du soin de toutes ces âmes! qui nourrira ces jeunes troupeaux? Ah! plutôt faites honneur aux travaux respectables qui vous sont confiés. Donnez-nous, donnez à Dieu ce qui vous reste de vie; que le temple où vous présidez soit votre a sépulcre." Mon cœur était déchiré, mais il fut inflexible.

Le Seigneur lui-même me tira bientôt d'embarras ; les évêques d'Egypte et de Macédoine qu'on avait appelés comme pouvant contribuer à la paix, arrivèrent subitement. Ces ministres rigides des lois sacrées et des mystères apportaient avec eux, contre moi, toutes les préventions de l'Occident. La prélature orientale s'opposait à eux avec la même fierté. Tels on voit dans les forêts, qu'on me permette cette comparaison, des sangliers farouches qui aiguisent leurs dents, et roulent des yeux enflammés en se préparant au combat. On agita plusieurs questions, et la modération n'y fut pas la règle de la dispute. On en vint ensuite à moi ; on m'opposa d'anciennes lois qui, n'étant plus en vigueur depuis longtemps, ne pouvaient pas me lier. Ce n'est pas qu'ils en agissent ainsi par aversion pour moi, ni par le seul désir d'en mettre un autre à ma place, mais par haine pour ceux qui m'y avaient élevé ; ils me le disaient eux-mêmes dans des entretiens secrets; ils ajoutaient que l'orgueil de ces hommes-là n'était pas supportable, qu'ils l'avaient éprouvé autrefois, et qu'ils l'éprouvaient encore dans les conjonctures présentes.

Cependant les peines de l'esprit ni les souffrances du corps ne changeaient rien à mes sentiments. Tel que le coursier captif qui frappe des pieds la terre, et dont les fiers hennissements respirent la liberté, je ne pouvais dissimuler ma vive impatience; mes regards, mes plaintes, mes discours, tout annonçait le désir que j'avais de rompre ma chaîne et de rentrer dans ma solitude. La disposition où je voyais les esprits m'en donnait l'occasion; je la saisis sans hésiter. Les ambitieux, les hommes avides d'honneurs et de dignités ne me croiront pas; c'est pourtant la vérité même. Je rompis mes liens avec joie: la circonstance était favorable. J'entrai dans l'assemblée, et je parlai en ces termes:
"Prélats, que Dieu a rassemblés ici pour y prononcer des décrets qui lui soient agréables, ne vous occupez de ce qui me regarde, qu'après avoir statué sur des objets plus essentiels. La décision de mon sort est d'une médiocre importance pour tant d'évêques assemblés. Elevez plus haut vos pensées. Réunissez-vous enfin, réunissez-vous, il en est temps. Jusques à quand nos divisions nous rendront-elles la risée du public? On dirait que toute votre science est l'art de combattre. Embrassez-vous les uns les autres, et réconciliez-vous sincèrement. Je serai Jonas, je me livre pour le salut du vaisseau, quoique je n'aie point excité la tempête ; jetez-moi dans la mer, j'y trouverai l'hospitalité dans le ventre de la baleine. Que ce soit là le commencement de votre réunion, vous penserez ensuite au reste; que ce soit là le puits d'Isaac (22). Ce sera pour moi une gloire si vous persévérez dans l'union, mais un déshonneur si c'est contre moi seul que cette union se soutient. La loi que je vous recommande est de combattre pour les lois. Si vous êtes animés de cet esprit, rien ne vous sera difficile. Je fus installé malgré moi sur ce siège, je le quitte de mon plein gré; la faiblesse de mon corps m'en donnerait seule le conseil. Je ne dois payer qu'une fois le tribut à la mort, et c'est Dieu qui en a marqué l'heure. O Trinité sainte! c'est vous seule dont la cause m'intéresse; quelle bouche assez savante, du moins assez libre, assez zélée, osera vous défendre? Adieu, mes collègues, souvenez-vous au moins de mes travaux."

Tel fut le discours que je leur tins. Ils marquèrent un grand embarras. Je sortis de l'assemblée avec une satisfaction mêlée de tristesse. L'idée du repos dont j'allais jouir après tant de fatigues me remplissait d'une douce joie; mais le sort de mon peuple m'inquiétait; qu'allait-il devenir? et quel père se sépare de ses enfants sans regret! Telle était ma situation : Dieu sait, au surplus, et ces prélats le savent bien eux-mêmes, si ce qu'ils m'avaient dit était sincère, et si leurs paroles n'étaient pas de ces écueils cachés qui sont les embûches de la mer et la perte des vaisseaux. Plusieurs n'ont pas craint de le dire; pour moi, je me tais, je ne perdrai pas mon temps à fouiller dans des cœurs tortueux; la simplicité fut toujours le partage du mien; c'est avec elle qu'on fait son salut, et c'est là mon unique soin.
Mais ce qui est bien connu, ce que je voudrais peut-être ignorer, c'est que ma démission fut reçue avec le consentement le plus prompt et le plus unanime (23). Voilà comme la patrie récompense des citoyens qu'elle aime! Que me vit-on faire ensuite à l'égard du prince? me vit-on l'aborder en suppliant, embrasser ses genoux, baiser sa main, lui adresser d'humbles prières, solliciter le crédit de mes amis, la protection des courtisans à qui j'étais cher, employer le secours puissant de l'or pour me soutenir sur un siège aussi éminent? C'est ainsi qu'en usent les hommes inconstants et légers.

J'allai sur-le-champ trouver l'empereur; et, en présence de plusieurs personnes qui l'environnaient: "Seigneur, lui dis-je, je viens à mon tour vous demander une grâce. Je l'attends d'un prince dont la libéralité est aussi grande que le pouvoir. Ce n'est ni de l'or, ni des marbres précieux, ni de riches étoffes pour couvrir la table sacrée, ni des gouvernements pour mes proches, ou des dignités qui les attachent à votre personne: ce sont là de médiocres objets d'ambition. Je crois mériter quelque chose de plus grand. Accordez-moi, c'est la seule grâce que je demande, accordez-moi la consolation de céder à l'envie. J'aime à rendre hommage aux

puissances, mais de loin. Je suis devenu odieux à tous, même à mes amis, parce que je ne puis avoir d'égard que pour Dieu seul. Obtenez d'eux, seigneur, qu'ils s'accordent enfin, qu'ils mettent bas les armes, au moins par considération pour leur prince, si ce n'est par la crainte de Dieu et de ses vengeances. Elevez un trophée qui n'aura point coûté de sang, vous qui avez terrassé l'audace insolente des barbares. Rendez la liberté à un vieillard, qui, pour servir l'univers, a blanchi sous le poids des travaux, encore plus sous celui des années. Vous savez combien c'est malgré moi que vous m'avez mis sur ce siège."

L'empereur loua publiquement mon discours; ses courtisans l'applaudirent, et j'obtins mon congé. Le prince ne me l'accorda, dit-on, qu'à regret, mais enfin il me l'accorda.
Que me restait-il à faire pour prévenir tout accident? de calmer les esprits, de les porter à la patience et à la modération, d'empêcher que, par amour pour moi et par haine pour les médians, ils n'en vinssent à des partis extrêmes. Je flatte, je caresse, je donne même des louanges à des personnes qui n'en méritaient pas. Je console le clergé, le peuple, les anciens et les nouveaux fidèles, des enfants qui regrettaient un père, enfin ceux des prélats que cet événement affligeait. En effet, dès que la résolution de m'abandonner eut été prise, plusieurs s'enfuirent de l'assemblée, se bouchant les oreilles, comme s'ils eussent entendu la foudre, se frappant les mains, et ne voulant pas être témoins de l'élévation d'un autre sur le trône d'où je descendais.

Il est temps de finir. Voici ce cadavre vivant, voici ce même homme vainqueur à la fois et vaincu, lequel, au lieu d'une dignité passagère et d'une pompe vaine, possède Dieu lui-même et les vrais amis de Dieu. Insultez-moi, triomphez insolemment et avec joie, ô sages du siècle! Que dans vos assemblées, dans vos repas, dans vos fonctions sacrées, mes infortunes soient le sujet de vos chants. Imitez l'animal superbe qui célèbre son propre triomphe; que l'air altier de vos visages, que vos gestes désordonnés annoncent votre allégresse aux partisans de vos excès; un seul a cédé volontairement la victoire, et vous croyez tous l'avoir remportée. Si j'ai quitté ma place de moi-même, osez-vous bien vous vanter de m'avoir contraint à m'en démettre? Si ma démission a été forcée, vous condamnez vous-mêmes vos actions. Hier vous m'éleviez sur le trône, aujourd'hui vous m'en chassez. Où irai-je me réfugier en quittant ces lieux? dans la société des anges. Là je ne craindrai plus de haine, je n'aurai plus besoin de faveur; je ne vivrai que pour Dieu seul.

Vains discours de la multitude, discours plus légers que les vents, perdez-vous avec eux dans les airs, je ne vous ai que trop écoutés; je suis las, je suis rassasié de censures et de louanges. Je cherche un désert impénétrable aux méchants, un asile où mon esprit ne s'occupe que de Dieu seul, et où l'espérance du ciel soit l'aliment de ma vieillesse.
Que donnerai-je aux églises? des larmes. C'est à quoi me réduit la Providence, après avoir agité ma vie par tant de vicissitudes. Où se terminera, grand Dieu, ma misérable carrière? Ah! j'espère que vous daignerez m'ouvrir vos tabernacles éternels; j'y verrai dans tout son éclat l'unité brillante des trois personnes, qui ne font qu'un seul Dieu. J'y contemplerai face à face la majesté divine que nos yeux mortels ne sauraient voir ici-bas qu'à travers des ombres!
**********161/274
Notes
[1] *Discole* est un terme désignant un moine ayant commis une faute, et qui est dès lors suspendu de ses offices." ὅσοι τε ὁμοδοξοῦντες, εἴτε τις νόθος" que Planche traduit par "chrétiens fidèles, chrétiens discoles"est rendu par Darolles, en 1839 "à vous chrétiens qui partagez ma foi, à vous que l'erreur égare".
[2] L'Eglise de la Résurrection (Anastasia) seule communauté restée orthodoxe à Constantinople est celle à laquelle Grégoire fut attaché.

(1) Littéralement : Vous êtes tous favorables "à ceux qui se taisent", ou "à ceux qui ont fermé les yeux". Le Nain de Tillemont, dans la Vie de saint Grégoire de Nazianze, a fait usage des deux sens : "Les muets et les morts n'ont plus d'ennemis". Je crois qu'il suffisait de dire : "Les morts n'ont plus d'ennemis".
(2) Il est important de remarquer ici que, dans plusieurs Pères grecs, notamment dans saint Justin et dans saint Grégoire, "philosophe" et "chrétien" sont des mots synonymes, et que le verbe "philosophein" ne signifie autre chose que professer le christianisme. Ainsi qu'on le verra clairement dans quelques-unes des lettres qui terminent ce recueil, les Pères grecs regardaient le christianisme comme la véritable philosophie. La note suivante confirme ce sens de "philosophein".
(3) Littéralement : Je me proposai pour première action de philosophe, de jeter aux pieds du Seigneur, etc. Second exemple dans ce poème, et a peu de vers l'un de l'autre, du sens que les Pères grecs donnaient au mot "philosophein".
(4) L'ordre de la prêtrise ; les prêtres sont dans le sacerdoce, les évêques en ont la plénitude; mais les prêtres sont associés en bien des choses au ministère épiscopal, comme saint Grégoire le dit formellement:
(5) Les auteurs qui ont écrit la vie de saint Basile ne nous disent rien de ces chorévêques qui le gênaient, ou par lesquels il était "resserré". On peut croire que, par ces chorévêques incommodes, saint Grégoire de Nazianze désigne les prêtres du territoire de Sasimes, dévoués sans doute à Anthime, évêque de Thianes, qui prétendait que, depuis la division de la Cappadoce en deux provinces, la ville de Thianes, capitale de la seconde Cappadoce, en devenait le siège métropolitain; que celui de Césarée (occupé par saint Basile) ne pouvait plus exercer le droit de métropole que sur la première Cappadoce, et que Sasimes appartenait à la seconde.Saint Basile soutenait au contraire que Sasimes était de sa métropole et de son diocèse, et même de sa province; et, pour en conserver la juridiction, il y établit un évêché auquel il nomma saint Grégoire, qui en témoigna un grand déplaisir. Anthime, pour augmenter sa nouvelle métropole, s'efforçait de soustraire à saint Basile les prélats qui composaient son synode et les prêtres de ses églises. C'est probablement de ces derniers que veut parler saint Grégoire ; ce devaient être des chorévêques employés dans le territoire de Sasimes. Les chorévêques étaient des prêtres à qui l'évêque donnait presque toute son autorité, pour la campagne seulement. Ces prêtres voulaient s'arroger plus de droits qu'ils n'en avaient. Le concile d'Antioche fit un canon contre leurs entreprises. Quoiqu'ils eussent reçu l'ordination d'évêques, ils ne pouvaient ordonner que des lecteurs, des sous-diacres et des exorcistes. Anthime se servait sans doute de ces demi-prélats pour fortifier sa nouvelle métropole de Thianes contre saint Basile, et pour détacher Sasimes de l'ancienne métropole de Césarée.
(6) " à l'essence et à l'harmonie divine "Saint Grégoire emploie ici une expression poétique, mais très-exacte, pour désigner la Trinité, dont Arius altérait en effet l'harmonie en distinguant trois essences différentes : celle du Fils inférieure à l'essence du Père celle du Saint-Esprit inférieure à celle du Fils.
(7) Apollinaire enseignait que le Verbe avait pris un corps sans intelligence, et que la divinité lui en tenait lieu.
(8) Ceci désigne, non des hérésiarques, mais simplement des chefs de parti, dont les sectateurs aimaient mieux porter le nom que celui de chrétiens.
(9) Saint Grégoire, toujours figuré dans ses expressions, comme Homère, emploie ici une image qui peint fort bien la manière dont les gens efféminés accommodaient leurs cheveux:
(10) Maxime, natif d'Alexandrie, intrus dans le siège patriarcal de Constantinople, avait été plusieurs fois en justice, emprisonné, banni et fouetté.
(11) Allusion à Isaïe 59.5.
(12) Proverbe usité chez les Grecs pour exprimer une chose imprévue.

(15) Il y a dans le texte : parmi les chiens. On a substitué le mot de loup, l'image étant plus noble et se trouvant dans l'Évangile.
(14) Il est dit dans le texte que Maxime, n'ayant plus de troupeau à dévorer, se trouvait réduit à ronger les os qu'on abandonnait aux chiens dans les boucheries; mais cette image est insoutenable en français.
(15) C'est un vers emprunté de Théognis.
(16) Il y a dans les deux vers grecs un jeu de mots plus aisé à rendre en latin qu'en français : Vir turpis turpiter expulsas est, aut, si loquendum verius, malus bene ejectas est.
(17) Hérésies des Valentiniens.
(18) Les Marcosiens, branche de l'hérésie de Valentin.
(19) les Apollinaristes.
(20) La sèche.
(21) Saint Mélèce.
(22) Il y a dans le texte : que ce lieu soit nommé le lieu de l'étendue; par allusion au dernier puits creusé par Isaac dans la Palestine, et que ce patriarche nomma largeur ou étendue, parce qu'il fit cesser les contestations qui s'étaient élevées entre ses pasteurs et ceux de Gerare, les uns et les autres s'étant trouvés d'abord trop à l'étroit pour se servir en commun des premiers puits qu'Isaac avait fait creuser..
(23) "Tètimémai" est pris ici dans un sens ironique, comme s'il disait : On me fit l'honneur d'accepter, etc.

Sur les vicissitudes de la vie
et la fin commune de tous les hommes.

Nomenclature Migne : P II, 1, 32
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Je voudrais avoir les ailes de la colombe ou de l'hirondelle pour fuir le commerce des mortels. Je voudrais vivre dans un désert parmi les bêtes sauvages; elles sont plus fidèles que les hommes. Je coulerais mes jours sans douleur, sans peine, sans aucun soin. Différent des animaux irraisonnables par la seule intelligence qui me fait connaître la Divinité, et qui m'élève au ciel, je goûterais les douceurs d'une vie lumineuse et tranquille; de là, comme d'un lieu élevé, je crierais aux humains d'une voix foudroyante:
O mortels, race fugitive, corps sans consistance, qui, ne vivant que pour mourir, vous remplissez de chimères, jusques à quand, livrés au mensonge et jouets les uns des autres, ferez-vous des rêves en plein jour? jusques à quand traînerez-vous sur la terre vos illusions vagabondes?

Homme volage, fais attentivement comme moi la revue des hommes ; car Dieu m'a donné l'expérience du bien et du mal. Les regards de l'esprit pénètrent partout. Celui-ci se distingue par sa force et par sa vigueur; robuste et fier,: il dominait sur ses compagnons. Celui-là, plus beau que le jour, attirait tous les regards; il brillait parmi les hommes, comme une fleur de printemps. Cet autre était un héros dans les combats. Ce chasseur ne manquait jamais sa proie; il dépeuplait les montagnes et les forêts. Ce voluptueux, plongé dans les délices de la table, épuisait pour ses repas la terre, les eaux et les airs; il est maintenant infirme et courbé; l'âge l'a flétri; la vieillesse vient, la beauté s'envole, ses sens se refusent au plaisir, il ne vit qu'à demi; la plus grande partie de lui-même est déjà dans le tombeau.

Un autre est enflé de ses vastes connaissances. Ce patricien montre avec orgueil les tombes de ses ancêtres; cet anobli n'est pas moins entêté du mince diplôme qu'il a obtenu. Celui-ci se fait admirer par la force de son esprit et par supériorité de ses lumières; celui-là, comblé de richesses en désire encore de plus grandes. Ce magistrat étale avec vanité les balances de la justice. Ce puissant monarque, couvert de là pourpre et ceint du bandeau royal, commande à l'univers et ose braver les cieux; mortel, il conçoit des espérances immortelles. Faibles humains, bientôt ils ne sont plus que cendre; un sort commun les attend. Pauvres et riches, sujets et rois, tous sont enveloppés des mêmes ténèbres, tous habitent le même lieu. Le seul avantage des grands, c'est d'être inhumés avec plus de pompe, ensevelis dans de riches mausolées, et de laisser leurs noms et leurs titres sur le marbre et sur l'airain. Quelques-uns meurent tard; mais ils meurent. Tous sont compris dans la loi générale; tous deviennent à leur tour des crânes hideux et des ossements décharnés.
L'orgueil alors disparaît; le travail ne fatigue plus la pauvreté, les maladies imprévues, les haines, les forfaits, la cupidité, les plaisirs outrés et criminels, tout est fini pour les hommes; la mort les tient captifs, jusqu'au jour où leurs corps ressuscités reparaîtront sur la terre.
Vous donc qui voyez ces changements continuels de scène, ô mes enfants, car je suis votre père par l'âge, écoutez ma voix, suivez mes conseils. Ne vous livrez plus aux erreurs du monde, repoussez loin de vous les séductions de ce ravisseur du bien d'autrui, de ce perfide assassin. Méprisons la gloire, les emplois, la naissance, et ces richesses si trompeuses. Hâtons-nous de fuir vers le ciel, où brille dans tout son éclat la lumière ineffable de la Trinité. Que les autres tombent çà et là; qu'ils roulent comme ces dés mobiles dont ils attendent leur bonheur, ou qu'aveuglés par de profondes ténèbres, ils cherchent les murs en tâtonnant, et se précipitent l'un sur l'autre sans se voir.

Vanité de la vie.

Nomenclature Migne : P II, 1, 32
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Que je voudrais avoir les ailes de la colombe ou de l'hirondelle légère; avec quelle rapidité je fuirais le commerce des mortels!
J'irais vivre au fond d'un désert, parmi les bêtes sauvages : elles sont plus fidèles que les hommes.
Là, du moins, mes jours s'écouleraient sans chagrins, sans embarras, sans ennuis.
Là, puisque ma raison seule m'élevant au-dessus des brutes, me fait connaître la divinité, m'élançant vers les cieux, je recueillerais dans une vie tranquille les doux rayons de la béatitude.
Là, de cette élévation, comme d'une éminence, ma voix, semblable au tonnerre, crierait aux habitants de l'univers:
"Hommes condamnés à mourir, êtres d'un moment, êtres de rien, vous tous qui ne vivez que pour la mort, pourquoi, ce fol et vain orgueil ! jusques à quand trompés et trompeurs ferez-vous des rêves en plein jour? jusques à quand traînerez-vous dans, ce monde la chaîne de vos égarements ? Homme volage! arrête un instant tes pensées vagabondes et suis-moi, car Dieu m'apprit à discerner le bien et le mal, son esprit pénètre en tout lieu.

Celui-ci était fameux par sa valeur et par sa force, il brillait au-dessus de tous ses compagnons; sa démarche était fière, tous redoutaient la vigueur de son bras.
Celui-là, éclatant de beauté, comme l'étoile du matin, attirait tous les regards; parmi les hommes, il brillait comme la fleur printanière.
Tel, fut illustre dans les combats; au milieu des batailles il ressemblait à Mars.
Tel, chasseur vigoureux et habile, parcourant les bois et les montagnes, frappait sa proie d'une main sûre.
Ce voluptueux plongé dans les délices de la table dépeuplait la terre, les eaux et les airs pour satisfaire à ses désirs ; maintenant, le visage sillonné de rides, faible et infirme, les plaisirs ont volé loin de lui, la vieillesse arrive, la beauté fuit, les sens sont émoussés, il ne vit plus qu'à demi, la plus grande partie de lui-même est déjà dans le tombeau.
Cet autre est enflé de ses vastes connaissances.
Ce noble patricien montre avec orgueil les sépulcres de ses ancêtres, ou, nouveau parvenu, n'est pas moins orgueilleux du parchemin qu'il vient d'obtenir.
Celui-ci se fait admirer par l'étendue de sou esprit, et la ville ébahie n'a qu'une voix pour chanter sa gloire;
Celui-là, gorgé de richesses, en rêve encore de nouvelles.
Ce magistrat sur son siège étale avec vanité les balances de la justice.
Ce tyran couvert d'un lambeau de pourpre, rouge du sang qu'il a versé, la tête ceinte de son funeste diadème, écrase la terre de son poids ; il brave le ciel même; mortel, il ose concevoir des espérances immortelles.
Les voila maintenant, bientôt ils ne seront plus que poussière, le terrible niveau passera sur leur tête, ils seront tous égaux, riches et pauvres, rois et sujets. Mêmes ténèbres, même demeure, voilà ce qui les attend tous. Les grands peut-être auront un avantage, de fastueux regrets, un riche mausolée, leurs titres, leurs noms gravés sur le marbre.

Quelques-uns meurent tard, mais ils meurent : tous sont soumis au fatal tribut de la mort. Tous deviennent des crânes hideux, et des ossements décharnés: l'orgueil alors s'évanouit. Plus de travail pour le pauvre; les maladies soudaines, la haine, les crimes, la cupidité, l'insolence, l'outrage tout est anéanti dans les chaînes de la mort, tout est captif jusqu'au jour où la terre rendra les corps ressuscités pour commencer une vie qui n'aura pas de fin.

Vous qui voyez ces changements continuels, écoutez ma voix, ô mes enfants ! mes chers enfants, car je suis votre père par l'âge. Foulez, foulez aux pieds ce monde imposteur et ses incertitudes. Rejetez loin de vous les perfidies de ces rois terrestres, de ces ravisseurs du bien d'autrui dont les caresses donnent la mort. Richesse, honneur, gloire, plaisirs trompeurs, naissance, méprisons ces faux biens.
Hâtons-nous de fuir vers les cieux où brille de tout son éclat l'ineffable lumière de la Trinité sainte. Que les autres tombent ça et là semblables à ces dès mobiles dont ils attendent un funeste bonheur, ou, qu'aveuglés par une nuit profonde, et se heurtant au hasard les uns contre les autres ,ils cherchent leur chemin en tâtonnant contre les murs."

Monologue dialogué

Nomenclature Migne : P II, 1, 43
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Qu'est devenue cette rare éloquence? elle s'est dissipée dans les airs.
Et cette brillante fleur de jeunesse? Elle est flétrie.
Qu'est devenue ta gloire? perdue à jamais.
Où est cette force d'un corps jadis robuste? brisée par la maladie.
Tes trésors où sont-ils? Dieu m'en ravît une partie, la haine a fait passer le reste entre les mains d'injustes ravisseurs.
Mes parents chéris, mes frères, couple bienheureux, sont descendus dans la tombe.
Ma patrie seule me restait ; mais l'ennemi soulevant contre moi une tempête affreuse m'en éloigna peut-être sans retour.
Et aujourd'hui, seul, étranger, je porte mes pas incertains sur une terre qui n'est pas la mienne, traînant une existence pleine de larmes dans une languissante vieillesse.
Renversé du siège où je fus élevé, sans asile, sans enfants, ou plutôt cause de la douleur de ceux que je nommais ainsi, je vis sans espérance, mes pas errants ne trouvent point de repos.
Que ferai-je de ce corps quand arrivera la fin de tant de misères?
Quelle terre, quel tombeau me couvrira de son ombre hospitalière?
Quelle main charitable viendra fermer ma mourante paupière?
Sera-ce un pieux adorateur de Jésus ; sera-ce un méchant souillé de vices? qu'importe.
Je serais bien pusillanime d'être inquiet pour savoir si mon corps, cette boue privée de vie reposera dans le silence des tombeaux, ou s'il deviendra la pâture des animaux sauvages, des chiens dévorants et des oiseaux de proie.
Qu'importe que devenant la proie des flammes, la cendre de ce corps soit dispersée au gré du vent.
Qu'importe que privé de sépulture, mon cadavre roulant de rocher en rocher soit dissous par l'onde des torrents, ou par la pluie des cieux.
Ah! quand viendra le jour suprême, seul, je ne serai pas oublié; et plut à Dieu ! pour combien de mortels cet oubli ne serait-il pas préférable.
A ce dernier jour, l'esprit du Seigneur ranimera les corps dans toutes les parties de ce vaste univers.

Il les formera de nouveau qu'ils aient été réduits en cendres ou consumés par la maladie.
Mais l'épouvante est dans mon cœur, je tremble au seul penser du tribunal redoutable de mon Dieu, de ces fleuves de flammes et des ténèbres de l'enfer.
O Christ! ô mon roi! toi seul es ma patrie, ma force, mes trésors, mon tout.
Puissé-je mourir en toi
et changer mes peines présentes pour une éternité de bonheur.

Songe de saint Grégoire.

Nomenclature Migne : P II, 1, 45 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Infortuné, que mes peines sont amères ! quels chants de douleur, quels gémissements, quelle source de larmes pourraient y apporter remède. Une mère éplorée du trépas de son fils, l'orphelin seul et délaissé, le malheureux qui voit sa patrie dévorée par les flammes, celui dont les membres affaiblis sont consumés par une maladie mortelle, ne verse pas autant de pleurs que j'en ai répandu sur les maux qui rongent mon âme. Ah ! malheureux; c'en est fait de l'image céleste qui résidait en moi; car l'homme est fait à l'image, à la ressemblance du Très-Haut. Venu de Dieu, c'est vers Dieu qu'il revient encore.
J'étais enfant quand, pendant mon sommeil, un songe m'inspira l'amour ardent de la virginité. Deux jeunes filles vêtues de blanc étaient à mes côtés, toutes deux belles et jeunes avaient pour toute parure cette simplicité qui fait le charme de leur sexe. Ni l'or ni les pierres précieuse ne brillaient pas sur leurs corps; les tissus delicats et fastueux des Sères, l'etoffe ondoyante de fin lin ne flottait pas mollement autour de leurs membres; un fard imposteur n'ajoutait rien à l'éclat de leur regard. On ne voyait en elles aucun de ces aiguillon de lubricité funeste, inventés pour relever la beauté des femmes. Les boucles de leur blonde chevelure ne descendaient pas sur leur épaules pour se jouer au souffle léger de vents; mais une simple ceinture serrait autour de leur corps le noble vêtement qui les recouvrait en entier. Leur tête, leur figure était à-demi cachées sous un voile, elles tenaient leur yeux modestement baissés vers la terre, et autant qu'on pouvait le distinguer, leurs joues étaient brillantes de ce fard que pétrit la pudeur. Elles gardaient un profond silence, leur bouche était silencieuse ; tel est le bouton de rose encore enfermé dans son calice. A leurs aspect, une joie pure pénétra mon âme; car tout en elles annonçait des êtres supérieurs à l'humanité. Elles me prodiguaient leurs caresses et me couvraient de chastes baisers qui faisaient tressaillir mon cœur; c'étaient les baisers d'une mère. Leur ayant demandé d'où elle venaient, quel était leur nom ; l'une me répondit je suis la Virginité; l'autre, la Tempérance. Toutes deux nous nous tenons debout devant le trône de Jésus notre roi, et parmi les vierges célestes nous goûtons les plus ravissantes délices. Unissez-vous à nous, mon fils, joignez votre cœur au nôtre, vos feux à notre amour, et traversant l'immensité des airs, nous vous transporterons jusqu'à la lumière de l'immortelle Trinité. Après avoir dit ces mots elles prirent leur essor vers les cieux.
Et moi, je suivais des yeux leur vol. rapide.
Hélas! ce n'était qu'un songe.

A son âme.

Nomenclature Migne : P II, 1, 88 (extrait)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Que désires-tu, mon âme, c'est à toi que je m'adresse; et parmi tant d'objets divers si précieux aux regards des mortels, quête sont ceux qui te séduisent, ceux que tu n'estimes pas ?
Veux-tu le sort du Lydien Gygès, et régner au moyen d'un anneau, seulement en tournant le chaton merveilleux qui rendait invisible si on le cachait dans sa main ou visible en le découvrant.
Désires-tu le destin de Midas de ce fameux Midas qui mourut richement? Pour lui tout était or, sa faim dévorante était causée par l'or, juste punition de la folie de ses désirs.
Souhaiterais-tu des pierreries étincelantes, des campagnes vastes et fertiles, de nombreux troupeaux de bœufs et de chameaux.
Ces trésors, ces biens tu ne les auras pas de moi; les recevoir te serait funeste. D'ailleurs je ne saurais te les donner; car j'ai chassé loin de moi les noires inquiétudes depuis le jour où je pris Dieu seul pour mon partage.
La puissance, les grandeurs seraient-elles l'objet de tes vœux; mais leur éclat ne dure qu'un instant et demain déchue de ta splendeur, tes regards humblement fixés vers la terre, tu verrais s'enorgueillir à ta place un de tes adulateurs, peut-être le dernier de tous.
Veux-tu par les charmes de ton éloquence réunir autour de toi un peuple nombreux d'auditeurs? Vendre la faveur des lois dans des luttes où l'injustice règne en souveraine?
L'éclat des armes te charme-t-il ? respires-tu une ardeur guerrière ? soupires-tu après les palmes triomphales, après la gloire de ces héros vainqueurs de tant de monstres ?
Serais-tu séduite par les applaudissements d'une ville entière, par les statues que l'on prodigue aux grands noms. — Tu veux l'illusion fugitive d'un songe, une fumée passagère, le sifflement du trait qui vole sans laisser de traces, le bruit des applaudissements qui se perd dans les airs…

Epitaphe et abrégé de sa vie.

Nomenclature Migne : P II, 1, 92
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

O Jésus, ô mon roi! pourquoi m'avez-vous engagé dans les filets de la chair? Pourquoi m'avez-vous fait entrer dans une vie de combats et d'alarmes? J'eus pour père un homme divin, pour mère une femme supérieure à son sexe. Je dus le jour à ses prières. Elle pria et je n'étais qu'un faible enfant lorsqu'elle me voua au culte du Seigneur. Je fus épris d'un brûlant amour pour la virginité dans une vision nocturne: telles furent les faveurs dont me combla le Christ. Et puis, quels troubles, quelles tempêtes! Ah! qu'il m'en a coûté pour ravir les biens spirituels, mon corps en a été brisé. J'ai fourni ma carrière au milieu de pasteurs qui m'ont fait éprouver des peines incroyables. J'ai perdu mes enfants, je me suis vu accablé de douleurs. Telle fut la vie de Grégoire. Auteur de la vie, ô Jésus, veillez sur mon avenir. Gravez ces mot sur mon tombeau.

St Grégoire le Théologien
Lettres

A Basile
évêque de Césarée de Cappadoce

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 1
Source : Gallay 1941
Numérisation et mise en ligne : Patristique.org
http://www.patristique.org/Gregoire-de-Nazianze-Lettre-1-a.html

Je l'avoue, j'ai manqué à ma promesse. Je t'ai promis d'être avec toi et de me consacrer avec toi à la philosophie [1], et cela au moment de notre départ d'Athènes, de notre amitié d'alors et de notre cohésion, — je ne puis trouver de terme plus juste.
2. J'ai manqué à ma promesse, mais c'est malgré moi ; c'est parce qu'une loi l'a emporté sur une autre : la loi qui ordonne de prendre soin de ses parents a été plus forte que la loi de l'amitié et de la fraternité.
3. Je ne serai pas cependant tout à fait infidèle à mes engagements, si tu veux accepter ma proposition : nous irons de temps en temps chez toi ; accepte de venir le reste du temps chez nous, afin qu'entre nous tout soit commun et qu'il y ait, de part et d'autre, un honneur égal rendu à l'amitié. Je pourrai ainsi, sans affliger mes parents, me réjouir de ta présence.
Notes
[1] Il faut entendre par ce terme, l'activité philosophique par excellence qui, chez les Pères, désigne la quête de Dieu, la contemplation de son mystère.

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 2
Source : Gallay 1941
Mise en ligne : Patristique.org
http://www.patristique.org/Gregoire-de-Nazianze-Lettre-2-a.html

Je ne puis souffrir que tu critiques la Tibérine, sa boue et ses hivers, ô toi que la boue ne salit jamais, toi qui marches sur la pointe des pieds et qui te promènes sur des planchers, homme ailé, aérien, emporté par la flèche d'Abaris [1], — puisque tu veux fuir la Cappadoce, tout Cappadocien que tu es.
2. Vous faisons-nous quelque tort parce que vous êtes pâles, parce que vous respirez à peine et que le soleil vous est mesuré, tandis que nous sommes gras, rassasiés et au large ?
3. Mais (dites-vous), vous jouissez aussi de ces avantages, et, en plus, vous avez des plaisirs, vous êtes riches, vous flânez sur les places publiques. — C'est ce dont je ne vous félicite pas. Cesse donc de critiquer notre boue, car ce n'est pas toi qui as créé ta ville, pas plus que nous l'hiver ; sinon, nous te reprocherons, non par la boue, mais les bouges [2] et tout ce que les villes offrent de mauvais.
Notes :
[1] Apollon avait donné à Abaris une flèche avec laquelle il parcourait la Grèce en rendant des oracles.
[2] Jeu de mots entre πηλὸς, la boue, et κάπηλος, trafiquant, cabaretier.

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 4
Source : Gallay 1941
Mise en ligne : Patristique.org
http://www.patristique.org/Gregoire-de-Nazianze-Lettre-4-a.html

Tu peux railler et critiquer notre pays, soit pour plaisanter, soit sérieusement ; cela n’est rien. Tu peux sourire, te rassasier de science et jouir de notre amitié : tout ce qui vient de toi nous fait plaisir, quoi que ce soit et de quelque manière que ce soit. **2.** Mais si tu nous railles c’est, je le crois, moins pour nous railler que pour m’attirer vers toi et, si je te comprends bien, tu veux agir comme ceux qui font un barrage sur une rivière pour en détourner le cours. C’est ainsi que j’interprète ta conduite.
3. Quant à moi, j’admire ton pays du Pont, avec ses ténèbres, ce séjour digne d’un exil, ces rochers suspendus au-dessus de vos têtes, ces bêtes sauvages qui viennent vous éprouver, ce désert qui s’étend sous les rochers, et même ce trou à rats — auquel vous donnez les beaux noms de lieu de méditation, de monastère et d’école —, ces forêts d’arbres sauvages, cette couronne de montagnes escarpées qui, loin de vous couronner, vous emprisonne, **4.** cet air qui vous est mesuré, ce soleil que l’on désire en vain et que l’on aperçoit comme l’orifice d’une cheminée, ô Cimmeriens [1] du Pont qui n’êtes pas seulement condamnés à une nuit de six mois, comme on le dit de certains peuples, mais qui ne passez pas un instant de votre vie sans obscurité, car toute votre existence n’est qu’une longue nuit ininterrompue, c’est vraiment *l’ombre de la mort* [2], pour parler comme l’Écriture.
5. J’adresserai aussi mes louanges à votre *voie étroie et resserrée* [3] ; où mène-t-elle ? au Royaume ou à l’Hadès ? Je ne sais, mais à cause de ton nom, admettons qu’elle mène au Royaume [4] J’admire encore au milieu de tout cela votre… comment dirai-je ? Mentirai-je, pour dire que c’est un Éden, avec une source qui se divise en quatre parties pour arroser la terre [5] ? Dirai-je au contraire que c’est le désert sec et aride, que seul quelque Moïse pourrait fertiliser en frappant le rocher de sa baguette ? [6] **6.** Partout, en effet, où il n’y a pas de rochers, il y a des ravins ; à défaut de ravins, ce sont des ronces ; et tout ce qui domine les ronces est taillé en précipice. Le sentier qui passe au-dessus, bordé d’abîmes et incliné des deux côtés, oblige ceux qui marchent à se recueillir et à faire des exercices de sécurité.
7. En bas gronde le fleuve, qui est pour vous le calme Strymon d’Amphipolis [7] ; mais les poissons n’y nagent pas plus que les pierres ; il ne se répand pour former un lac, mais il se jette dans des gouffres. Quel amateur de grands mots es-tu et quel inventeur de noms ! **8.** Ce fleuve est énorme, effrayant et son fracas couvre la psalmodie que l’on chante au-dessus. Les Cataractes, les Catadoupes [8] ne sont rien à côté de lui, tant il vous accable nuit et jour de son vacarme. **9.** Il est si impétueux qu’on ne peut le franchir, si bourbeux qu’on ne peut en boire son eau ; il n’a que ceci de bon, c’est qu’il n’emporte pas votre demeure lorsque les torrents et les orages le rendent furieux.
10. Voilà nos impressions sur ces îles où vivent les Bienheureux [9], ou plutôt ces nouveaux bienheureux que vous êtes !
11. Ne me vante donc plus ces courbes en forme de croissant, qui étranglent plutôt qu’elles ne défendent la partie accessible de la montagne ; ni ces masses rocheuses qui menacent vos têtes et qui vous font vivre d’une vie de Tantale [10] ; ni ces brises qui passent, ni ces émanations terrestres qui vous raniment quand vous défaillez ; **12.** ni ces oiseaux qui chantent, mais qui chantent de faim, et qui volent, mais dans le désert. Personne, dis-tu, ne vient dans ce pays, si ce n’est pour la chasse ; ajoute : et pour vous visiter, morts que vous êtes !
13. Tout cela est peut-être un peu long pour une lettre, mais c’est pourtant plus court qu’une comédie. Enfin, si tu acceptes de bon cœur la plaisanterie, tu feras bien ; sinon, nous ajouterons bien d’autres choses.

Notes :
[1] Homère, *Odyssée*, xi, 15-19. Peuple qui vit perpétuellement dans les ténèbres.
[2] *Ps* 22, 4.
[3] *Mt* 7, 14.
[4] Jeu de mots entre le nom de Basile (Βασὶλειος), et celui du Royaume (βασιλεὶα) des cieux.
[5] Cf. *Gn* 2, 10.
[6] Cf. *Ex* 17, 6.
[7] Voir la lettre 14 de saint Basile.
[8] Les cataractes du Nil.
[9] Ces îles, encore appelées îles Fortunées, étaient considérées comme le lieu de repos des âmes vertueuses après leur mort (cf. Homère, *Odyssée* IV, v. 561-569 ; Hésiode, *Les travaux et les jours*, v. 155-173 ; Platon, *Gorgias* 523a, 526c.
[10] Fils de Zeus condamné pour un méfait dont la nature varie selon les auteurs antiques. L'une des sanctions consistait à lui faire éprouver une angoisse mortelle, étreignant continuellement sa gorge, en plaçant au-dessus de sa tête un énorme rocher susceptible de tomber à tout moment.

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 5
Source : Gallay 1941
Mise en ligne : Patristique.org
http://www.patristique.org/Gregoire-de-Nazianze-Lettre-5-a.html

Puisque tu prends bien la plaisanterie [1], nous allons continuer. Homère fournira le préambule : « Allons, poursuis et chante la beauté du dedans » [2], cette cabane sans toit et sans portes, ce foyer sans feu et sans fumée, ces murs desséchés par le feu pour éviter que la boue qui en dégouttait ne tombe sur nous — oui, nous étions, comme Tantale, condamné à mourir de soif au milieu de l'eau [3] —, **2.** et ce pitoyable festin où l'on n'avait pas de quoi manger et auquel on nous avait invité du fond de la Cappadoce en nous faisant espérer non point la frugalité des Lotophages [4], mais le repas d'Alkinoos [5], malheureux naufragé que nous étions, nous aussi !
3. Je me souviens de ce pain que l'on nous servait et de ce que l'on appelait les brouets… et je n'oublierai jamais comment mes dents glissaient sur les croûtons, puis s'y engluaient et s'en détachaient comme au sortir de la vase ! **4.** Tu peux sans doute célébrer tout cela sur un ton tragique, avec des accents sublimes que t'inspireront tes propres souffrances ; toujours est-il que si cette noble femme, vraie nourrice des pauvres — c'est-à-dire ta mère —, ne nous avait tirés de ces difficultés en se montrant à nous comme un port à des navigateurs battus par la tempête, nous serions morts depuis longtemps et l'on nous plaindrait au lieu de nous louer de notre « foi pontique » [6].
5. Comment ne pas parler de ces soi-disant jardins qui ne produisent aucun légume, et de ce fumier d'Augias que nous avons retiré de la demeure pour en couvrir les jardins ? Alors toi, mauvais plaisant, et moi, vendangeur, nous traînions ce chariot haut comme une colline, avec ce cou et ces mains qui portent encore la trace de nos travaux. Ô terre, ô soleil, ô air, ô vertu ! pourrai-je m'écrier en prenant un peu le ton de la tragédie — et nous ne voulions pas unir les rives de l'Hellespont [7], mais combler un fossé.
6. Si notre récit ne te cause aucune peine, il ne nous en fait pas davantage ; s'il te contriste, que devons-nous dire, nous qui avons subi la chose même ! Et encore, nous passons sous silence la majeure partie de nos maux, en considérant les avantages dont nous avons joui.
Notes :
[1] Grégoire de Nazianze fait allusion à une lettre de Basile qui ne nous est pas parvenue.

[2] Grégoire adapte la citation d'Homère (*Odyssée*, viii, 492) aux besoins de sa plaisanterie.
[3] L'un des supplices de Tantale. Placé au milieu d'un fleuve, il ne pouvait en profiter, car se penchant sur le fleuve pour boire celui-ci s'asséchait.
[4] Cf. Homère, *Odyssée*, ix, 84.
[5] Repas somptueux offert à Ulysse par le roi des Phéaciens, Alkinoos. Voir *Odyssée*, viii, 59-61.
[6] Allusion à la « foi punique », symbole de la mauvaise foi.
[7] Nom antique des Dardanelles. Le détroit relie la mer Égée et la mer de Marmara. Xerxès au Ve siècle avant Jésus-Christ, y jeta un pont de bâteaux pour envahir la Grèce.

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 6
Source : Gallay 1941
Mise en ligne : Patristique.org
http://www.patristique.org/Gregoire-de-Nazianze-Lettre-6-a.html

Lorsque nous t'écrivions précédemment au sujet du séjour dans le Pont [1], nous plaisantions, nous ne parlions pas sérieusement ; mais ce que j'écris aujourd'hui est tout à fait sérieux.
2. *Qui me mettra dans le même état qu'aux jours de jadis* [2], dans lesquels je faisais mes délices de souffrir avec toi ? Car la souffrance volontaire [3] a plus de prix que le plaisir qui ne l'est pas. **3.** Qui me donnera ces chants de psaumes, ces veilles, ces élans vers Dieu dans la prière et cette vie, pour ainsi dire, immatérielle et incorporelle ? Qui me donnera cette union de sentiments et d'âme avec des frères qui se divinisent et s'élèvent sous ta conduite ? **4.** Qui me donnera cette émulation et cette ardeur pour la vertu, que nous avons confirmées par des règles et des lois [4] ? Qui me donnera ce zèle à étudier la parole divine et cette lumière que nous trouvions sous la direction de l'Esprit ? **5.** Ou bien, pour ne parler que des choses secondaires et moins importantes, qui me rendra ces occupations journalières et ces travaux manuels ; ce bois à couper et ces pierres à casser ; ces arbres à planter et à arroser ; ce platane — un platane plus précieux que celui de Xerxès [5] —, sous lequel venait s'asseoir non pas un roi amolli, mais un moine contrit. **6.** Ce platane, c'est moi qui l'ai planté, c'est Apollos — autrement dit, ton Excellence —, qui l'a arrosé, mais c'est Dieu qui l'a fait croître [6] pour notre honneur et pour qu'il reste chez vous un souvenir de nos travaux, un souvenir semblable à la verge fleurie d'Aaron, qui était conservée dans l'arche[cf. *Nb* 17, 8-10.]], ainsi que le dit l'Écriture et que nous le croyons.
7. Mais s'il est bien facile de former ces désirs, il ne l'est pas du tout de les réaliser ! Assiste-moi, du moins, inspire-moi la vertu, travaille avec moi et fais par tes prières que nous conservions ce que nous avons déjà gagné au lieu de le voir se dissiper peu à peu, comme une ombre au déclin du jour. **8.** Car c'est toi que je respire plutôt que l'air, et ma seule vie c'est d'être avec toi, soit réellement, soit, quand tu es absent, par le souvenir.
Notes :
[1] Voir la lettre 4 et 5.
[2] *Jb*, 29, 2 (lxx).
[3] Il faut comprendre le renoncement impliqué par la vie religieuse.
[4] Basile et Grégoire composèrent un règle de vie monastique.
[5] Allusion à un platane que le roi Xerxès fit recouvrir d'or à cause de sa beauté (Cf. Hérodote, *Histoires*, vii, 31).
[6] Cf. *1 Co* 3, 6.

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 46
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Eh quoi! vos ouvrages ne sont à mes yeux que des bagatelles et des frivolités? O tête divine et sacrée! quelle parole s'est échappée de votre bouche (1) ! comment avez-vous osé prononcer un tel blasphème? permettez-moi d'avoir à mon tour un peu de hardiesse. Votre esprit a-t-il pu concevoir une telle pensée; votre main a-t-elle pu l'écrire; le papier a-t-il pu la recevoir? ô littérature! ô Athènes (2)! ô vertus ! ô sueurs de l'étude! car vos lettres m'obligent à élever mes plaintes jusqu'au ton de la tragédie. Ne connaissez-vous donc pas votre ami? ne vous connaissez-vous pas vous-même? vous l'œil du monde, vous dont la voix éclatante retentit dans tout l'univers, vous le roi de l'éloquence. Moi faire peu de cas de vos ouvrages! quel objet ici-bas peut exciter l'admiration des hommes, si vous n'excitez pas celle de Grégoire?
Il n'y a qu'un printemps parmi les saisons, qu'un soleil parmi les astres, qu'un ciel qui embrasse de tous côtés l'univers, qu'une voix, et c'est la vôtre, qui domine toutes les voix des mortels, si toutefois mon jugement est de quelque poids dans cette matière, et que je ne sois pas égaré par les illusions de l'amitié; ce que je ne crois pas.
Si vous m'accusez de ne pas vous admirer autant que vous méritez de l'être, accusez donc aussi tous les hommes. Quel homme en effet a jamais été capable de vous donner les éloges que vous méritez? par quel autre pouvez-vous être loué dignement, que par vous-même et votre sublime éloquence, s'il était permis de se louer soi-même, sans blesser les bienséances oratoires? Si vous m'accusez d'une indifférence dédaigneuse, commencez donc par m'accuser d'abord, de folie.
Mais vous êtes mécontent de me voir philosopher (3). Permettez-moi de vous le dire; c'est la seule chose au-dessus de tous vos discours.

Notes
(1) Expression fréquente dans Homère.
(2) Il rappelle à saint Basile leurs anciennes études dans la ville d'Athènes.
(3) "Philosophein", souvent employé par saint Grégoire et les autres Pères de l'église grecque, signifiait dans leur langage, s'appliquer à la véritable sagesse ou la pratiquer. Saint Grégoire était alors occupé à donner des soins à une mère affligée d'infirmités : c'est ce qu'il appelle "philosopher".

A Basile
Nomenclature Migne : Lettre 60
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Ce que vous exigez de moi dépend de moi en partie, mais je crois qu'il dépend encore plus de votre piété. Ce qui est en mon pouvoir, c'est l'empressement et la bonne volonté; car assurément je n'ai jamais fui les occasions d'être avec vous; je les ai toujours recherchées, et jamais je ne les ai souhaitées plus vivement qu'aujourd'hui; mais il dépend de votre piété que mes désirs soient accomplis. Les soins de la tendresse filiale me retiennent auprès de ma respectable mère, qui est depuis longtemps malade. Si je puis la quitter sans la moindre inquiétude sur son état, je ne me priverai pas plus longtemps du plaisir de vous voir. Prêtez-moi seulement le secours de vos prières; qu'elles obtiennent à ma mère le rétablissement de sa santé, et à moi la liberté de partir.

A son frère Césaire.

Nomenclature Migne : Lettre 7
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Votre conduite a été pour moi un grand sujet de confusion. Qu'ai-je besoin de vous dire la cause de ma douleur, puisque vous ne la connaissez que trop bien? Sans parler ici de moi, ni de l'abattement, et même de la crainte où m'a jeté la nouvelle qu'on a répandue sur votre compte, je voudrais qu'il vous fût possible d'entendre les discours que tiennent, sur vous, non seulement nos amis, mais encore les étrangers et ceux qui connaissent d'une manière quelconque notre famille; je parle ici des chrétiens; ils n'ont tous qu'un même langage sur vous et votre famille, car vous savez que l'on applique plus volontiers les règles de la morale à la conduite des autres qu'à la sienne. Voici donc comment ils s'exercent sur le sujet de déclamation que vous leur donnez: "On voit aujourd'hui le fils d'un évêque vivre avec les gens de guerre ; on le voit épris de la gloire et des dignités terrestres. On le voit courir après la fortune, entraîné par cet amour des richesses, qui enflamme aujourd'hui tous les hommes, et les jette dans une carrière funeste, où ils cherchent la perte de leur âme. Il oublie que la gloire, la sûreté, la richesse d'un chrétien, consistent à résister au torrent du siècle, à fuir, d'aussi loin qu'il peut, tout ce qui est impur et anathème. Comment un évêque pourra-t-il recommander aux autres de résister au torrent du siècle et de se préserver de la corruption générale? comment pourra-t-il les reprendre de leurs fautes, si l'on peut opposer à ses discours les exemples que donne sa famille? "
Lorsque j'entends chaque jour de semblables propos et bien d'autres plus fâcheux encore, que ceux-ci tiennent par un sentiment d'amitié, ceux-là par un esprit de malveillance, jugez quelle douloureuse impression ils font sur moi, et quelles pensées s'élèvent dans l'âme de ceux qui ont voulu vivre sous le joug du Seigneur et qui ne connaissent d'autre bien que les espérances du siècle à venir.
Témoin de la douleur que ces propos causent à notre respectable père, au point de lui rendre la vie insupportable, je fais tout ce que je peux pour le consoler et pour ranimer son courage, en lui répondant de vos sentiments, et en lui donnant l'assurance que vous allez mettre un terme à notre affliction.
A l'égard de notre respectable mère, qui ne sait encore rien de tout ce qui se passe (car jusqu'à présent nous avons usé de mille artifices pour lui dérober cette connaissance), songez, si elle venait enfin à être informée de votre conduite, que sa douleur serait inconsolable; car, outre la faiblesse naturelle à son sexe, son extrême piété la rendrait insensible à tout ce qu'on pourrait lui dire dans cette circonstance.
Si vous avez donc quelques égards pour nous et pour vous-même, prenez un parti plus sage et plus conforme à vos véritables intérêts. Nom avons ici tout ce qu'il faut pour vivre dans une honnête aisance, et notre fortune est suffisante pour un homme qui n'est pas tourmenté par une cupidité insatiable, et par la passion d'acquérir sans cesse. Je ne vois pas dans quel autre temps nous pourrons obtenir votre conversion, si nous laissons passer celui-ci.
Si vous persistez dans votre genre de vie, et que vous n'écoutiez d'autres conseils que ceux de votre passion, je ne vous adresserai plus aucune représentation importune; je vous déclare seulement, de la manière la plus formelle, qu'il faut, de deux choses l'une, ou qu'en restant attaché de cœur à la religion chrétienne, vous soyez rangé dans la dernière classe des chrétiens, et que vous meniez une vie indigne de vous et des espérances du siècle à venir, ou qu'en recherchant uniquement les honneurs de ce monde, vous perdiez des biens plus précieux, et ne trouviez qu'une vaine fumée, si toutefois vous ne devenez la proie des flammes.

A Philagrius

A Philagrius
Nomenclature Migne : Lettre 35
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

C'est moi qui vous ai le premier écrit des lettres de consolation pour soulager vos souffrances; car vous étiez tombé malade avant moi. J'ai quelque droit d'espérer que vous me consolerez à mon tour, aujourd'hui que je souffre presque autant que vous, fidèle en cela aux lois de l'amitié qui veut que les maux soient communs entre amis; mais vous avez déjà rempli à mon égard le devoir de consolateur, votre patience étant pour moi une exhortation à la patience.

A Philagrius
Nomenclature Migne : Lettre 36
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Je suis tourmenté par la maladie, et je m'en réjouis, non parce que je suis ainsi tourmenté, mais parce que j'apprends aux autres la patience; car n'étant jamais sans douleur, je tire au moins cet avantage de mon état d'infirmité, que je le supporte patiemment, et que je rends également grâces à Dieu des souffrances comme des soulagements qu'il m'envoie, parce que je sais que la souveraine raison n'ordonne rien à notre égard sans raison, quoiqu'il nous arrive d'en juger autrement.

A Eusèbe de Samosate, évêque exilé.

A Eusèbe de Samosate
Nomenclature Migne : Lettre 44 (extrait)
Source : V. 1824
Mise en ligne : Albocicade

Cette lettre paraît avoir été écrite après la mort d'Eusèbe, évêque de Césarée, et lorsqu'il s'agissait de lui donner un successeur. On y voit que la présence d'Eusèbe de Samosate avait causé une grande joie à toute cette grande ville; et il est vraisemblable que cela doit s'entendre du moment où Eusèbe de Samosate revint de son exil.
Par où commencerai-je vos louanges? de quel nom vous appellerai-je? dois-je vous donner ceux de "colonne et de fondement de l'Eglise", ou bien de "flambeau dans le monde", en me servant des paroles de l'Apôtre [1 Tim 3.15 ; Philipp 2.15]; ou dois-je vous appeler" la gloire et la couronne des chrétiens, un don de Dieu, le soutien de votre patrie, une règle vivante de la Foi, un envoyé de la vérité"; ou bien dois-je vous donner en même temps tous ces noms divers et bien d'autres encore ? Ces louanges, quelque grandes-qu'elles soient, je saurais au besoin les confirmer par les faits que j'ai vus. Que de biens ne nous a pas valu votre seule présence? Quelle pluie vint jamais plus à propos pour abreuver la terre desséchée par les ardeurs du soleil? Quelle eau plus salutaire a pu découler du rocher, en faveur de ceux qui habitaient le désert? A qui Jésus-Christ, le Seigneur de tous les hommes, se présenta-t-il plus à propos dans leurs adversités, soit pour apaiser les flots, soit pour les arracher aux dangers dont ils étaient menacés, que vous même vous nous êtes apparu, au milieu de nos fatigues et de nos angoisses, lorsque déjà nous étions sur le point de faire naufrage?
Que servirait de parler des autres ? Qui ne sait quelle joie et quelle volupté vous avez répandues dans les cœurs de tous les orthodoxes, et quel courage vous avez rendu à ceux que

commencent à gagner le désespoir. L'Église notre mère, j'entends celle de Césarée, heureuse de vous voir, dépose les vêtements de sa viduité, elle reprend déjà ceux de l'allégresse; mais elle brillera encore de bien plus d'éclat, lorsqu'elle aura obtenu un pasteur digne d'elle et de tant d'évêques qui l'auront précédé.

A Eusèbe de Samosate
Nomenclature Migne : Lettre 64 (extrait)
Source : V. 1824
Mise en ligne : Albocicade

Grégoire s'excuse auprès d'Eusèbe, évêque de Samosate, envoyé en exil pour sa foi et sa piété, de ce qu'il ne s'est point rendu auprès de lui, a son passage en Cappadoce; et il lui demande le secours de ses prières. Cet Eusèbe avait été chassé de son église par l'empereur Valens, et déporté en Thrace.
A l'époque où vous avez traversé notre patrie, j'étais atteint d'une maladie si grave, que je ne pouvais même, de ma chambre, promener mes regards au-dehors. Mais ce qui me tourmentait alors étrangement, c'était bien moins cette maladie , quelque dangereuse qu'elle fût d'ailleurs, que le déplaisir d'être privé de la vue et des entretiens d'un homme aussi plein de Dieu que vous l'êtes ! Le désir que j'ai de contempler vos traits vénérables est dans moi aussi vif qu'il doit l'être dans un homme qui a des blessures spirituelles dont il a besoin d'être guéri, et dont il n'attend que de vous la guérison.
Toutefois, quoique la privation de votre vue soit sans doute le châtiment de mes péchés, néanmoins il dépend encore aujourd'hui de votre bonté d'apporter quelque soulagement à mes maux. Car, si vous daignez seulement vous souvenir de moi dans ces prières si pures et si ferventes que vous adressez à Dieu, je ne doute point qu'elles ne deviennent pour moi le canal des bénédictions célestes, soit pour cette vie, soit pour l'éternité. Sans doute les prières d'un personnage aussi éminent, qui a souffert tant de calamités pour l'Évangile, qui a éprouvé pour la Foi tant de persécutions, et qui enfin, par sa patience, s'est acquis tant de mérite et de crédit auprès de Dieu, les prières d'un tel homme, dis-je, lorsqu'il veut bien se déclarer auprès de Dieu notre patron, doivent être, selon moi, aussi efficaces, que la même faveur qui nous serait accordée par qui que ce soit des plus glorieux martyrs. En cette considération, je vous prie et je vous conjure de vous souvenir sans cesse dans vos prières de votre cher Grégoire; et toute mon ambition, c'est que vous ne me jugiez pas indigne de cette marque d'intérêt.

A Théodore, Evêque de Tyane

Nomenclature Migne : Lettre 77 (extrait)
Source : V. 1824
Mise en ligne : Albocicade

J'apprends que les injures que nous avons eu récemment à souffrir ont été un écueil pour votre patience. II n'est vraiment point étonnant qu'un homme qui, comme vous, n'a reçu encore aucune blessure, et qui n'a passé par aucune des tribulations dont nous avons été assaillis, se tourmente à l'excès pour des choses de cette nature. Pour nous, qui en avons supporté bien d'autres, qui avons essuyé déjà toutes les sortes d'affronts et d'injures, il est juste qu'aujourd'hui nous vous inspirions assez de confiance, et que nos paroles aient auprès de vous assez d'autorité, pour vous persuader ce que nous a si bien appris à nous-mêmes, et notre grand âge, et l'expérience.
Oui, tout ce qui est arrivé exige de notre part du courage, un grand courage: qui pourrait en douter, mon cher Théodore ? Nous avons vu nos autels profanés, nos mystères troublés;

placés nous-mêmes entre les objets les plus sacrés de notre culte, et ceux qui nous attaquaient à coups de pierres, nous n'avons trouvé que dans la prière un remède à nos blessures. La pudeur des vierges, la modestie des moines, le malheur des pauvres, rien n'a été respecté. Malgré tout cela, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de recourir à la patience et à la douceur; c'est de donner à nos frères une exemple frappant de longanimité et de calme. Car, vous le savez, le plus grand nombre est moins sensible aux paroles qu'aux actions; et l'exemple est par-tout comme une leçon muette, dont le sens n'est jamais perdu.
Nous regardons comme un point important de punir ceux qui nous ont blessés. Il l'est en effet. En ce sens, cette punition est souvent utile pour corriger les défauts d'autrui. Mais il est bien plus important, bien plus généreux, bien plus divin, si j'ose ainsi dire, de savoir supporter patiemment une injure que l'on a reçue. Dans le premier cas, on a réprimé la malice d'un homme; dans le second, on l'amène, comme malgré lui, à bien faire; ce qui est bien plus excellent et bien plus parfait que de le décider à s'abstenir seulement du mal. Soyons persuadés que tous les maux qui nous sont arrivés sont comme un moyen d'acquérir ces grandes richesses spirituelles, et que ce moyen nous est offert par la bonté de notre Dieu. Pardonnons tout à nos ennemis, afin d'obtenir nous-mêmes notre pardon. Phinées mérita le nom de zélateur de la loi, pour avoir frappé, dans l'acte même du crime, la femme madianite et l'impudique Israélite, et pour avoir ainsi délivré la nation d'Israël d'un homme qui faisait sa honte et son déshonneur. Mais toutefois, Phinées s'acquit bien plus de gloire lorsqu'on le vit prosterné et demandant grâce, par ses prières pour le peuple qui avait péché [Nombres 25.7]. Jetons-nous donc à genoux comme lui, et apaisons le Seigneur. Obtenons de lui que la tempête finisse, et nous en serons récompensés. De même, Moïse est loué dans l'Écriture , de ce que la vue d'un mauvais traitement, fait sans raison à un Israélite, l'émut au point qu'il vengea son frère, en frappant de mort l'Egyptien, son injuste agresseur; mais il se rendit encore bien plus admirable, lorsque, par ses prières, il guérit de la lèpre Marie sa sœur, qui en avait été frappée en punition de ses murmures [Nombres 12.10]. Remarquez encore d'autres exemples. Les Ninivites sont menacés d'une ruine totale, ils obtiennent leur pardon, à force de larmes [Jonas 4]. Manassès était le plus coupable des rois; mais il est devenu le plus illustre de tous ceux à qui Dieu a bien voulu accorder leur grâce, en considération des pleurs que le repentir lui fit verser. "De quels maux t'accablerai-je, ô Éphraïm, dit Dieu quelque part [Osée 4.4] ? » Est-il rien de plus menaçant? et cependant presque aussitôt Dieu donna à Éphraïm des marques de sa protection. Quoi de plus rapide et de plus empressé, que la clémence de notre Dieu? Les disciples voulaient que Jésus livrât certains coupables aux flammes qui avaient dévoré Sodome; mais Jésus s'oppose à leur vengeance [Luc 9.56]. Pierre coupe-t-il, dans l'ardeur de son zèle, l'oreille d'un de ceux qui venaient pour emmener Jésus, le Sauveur guérit à l'instant Malchus [Luc 22.51]. Qu'arriva-t-il à celui qui avait demandé s'il fallait pardonner à son frère jusqu'à sept fois? L'Evangile ne nous le signale-t-il pas comme une âme trop rétrécie et trop peu généreuse? Jésus ne lui dit-il pas qu'il faut pardonner jusqu'à sept cents fois sept fois [Mat 18.22]? Qu'arriva-t-il à ce débiteur dont parle l'Évangile, qui ne voulut pas remettre la dette qui lui avait été remise à lui même? n'exigea-t-on pas de lui, plus rigoureusement qu'on ne l'aurait fait sans cela, tout ce dont il était redevable [Mat 18.32]? Enfin, n'y a-t-il pas, dans nos prières de tous les jours, une formule qui nous indique, que nous ne pouvons obtenir le pardon qu'en pardonnant [Mat 6.12]?
Puis donc que nous avons tant d'exemples sous les yeux, imitons la bonté et la clémence de notre Dieu; et ne raisonnons pas, pour apprendre de nous-mêmes, jusqu'à quel point il peut être répréhensible de tirer vengeance du mal qu'on nous fait. Voyez la suite des bontés de Dieu: d'abord, il nous donne une loi, ensuite il nous exhorte, nous fait des promesses, nous menace, nous reprend, nous montre de loin les peines qui nous attendent, se retient pourtant, nous menace encore, et ne nous porte le coup fatal que quand nous l'y forçons; encore ne le fait-il que par degré, nous laissant toujours le temps et les moyens de nous corriger.

Faisons de même, mon cher Théodore, ne frappons pas de suite, car ce n'est point le parti le plus sûr pour triompher de ceux qui nous ont fait du mal. Employons, s'il le faut, la crainte ; mais ne songeons à les vaincre1 que par la bonté; par-là seulement nous parviendrons à mériter et leur estime et leur vénération, parce-qu'alors ils seront retenus bien plus par leur propre conscience que par nos emportements et notre aigreur. Ne frappons point de sécheresse un figuier qui peut encore porter des fruits, et ne le condamnons point comme occupant inutilement du terrain; peut-être que les soins d'un habile cultivateur le guériront de sa stérilité; gardons-nous de détruire si précipitamment un si bel ouvrage, guidés en cela peut-être uniquement par la malice et l'envie du démon. Entrons dans des sentiments tels, que nous songions à nous montrer plutôt indulgents que sévères, plutôt dévoués aux pauvres qu'à la rigueur de ce que nous appelons nos droits. Écoutons moins les discours de ceux qui nous excitent, que les paroles de ceux qui nous retiennent. Et quand aucune autre considération ne nous arrêterait, songeons du moins, songeons qu'il serait honteux et déshonorant pour nous d'être publiquement en démêlés avec des pauvres. A ce titre, ils sont sans doute dans une position plus avantageuse que nous, puisque, lors même qu'ils ont tort, ils intéressent néanmoins la pitié des autres, précisément à cause de leur infortune. Imaginez-vous en ce moment que tous les pauvres du monde, que tous ceux qui s'occupent de la nourriture et du soin des pauvres, sont prosternés à vos genoux. Ah! sans doute, ceux que vous appelez nos ennemis ont été assez affligés, assez humiliés, assez punis, puisqu'ils ont été réduits à venir implorer votre compassion. Pardonnez leur en considération des prières de cette foule immense qui vous entoure; pardonnez-leur aussi en notre considération à nous, qui vous en conjurons en ce moment. S'il vous paraît si dur et si indigne qu'ils aient osé nous mépriser; pensez, je vous prie, qu'il nous serait bien plus pénible à nous-mêmes de ne vous avoir adressé pour eux que des prières inutiles.

A Céleusius, gouverneur de province,

Nomenclature Migne : Lettre 114
Source : Planche 1827
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Puisque Vous me reprochez mon silence et mon défaut de politesse, vous qui avez le bon ton de la ville, je vais, mon bel ami, vous raconter une fable qui n'est pas sans agrément, et qui de plus ne sera pas sans utilité , si elle peut vous rendre moins babillard.

Les hirondelles raillaient un jour les cygnes sur ce qu'ils fuyaient le commerce des hommes, et qu'au lieu de faire jouir le public de leurs chants mélodieux, ils vivaient dans les prairies et le long des fleuves, ne chantant que fort peu, et encore ne chantant qu'entre eux, comme s'ils rougissaient de leur voix mélodieuse. Pour nous, disaient les hirondelles, nous vivons, dans les villes, au milieu des hommes, et dans les maisons. Nous causons avec les hommes, nous leur racontons nos aventures; nous leur parlons des événements arrivés autrefois dans l'Attique, de Pandion, d'Athènes , de Terée, de la Thrace, du voyage de Terée, du dépôt qui lui fut confié, de l'outrage fait à la pudeur, de la langue coupée avec tant de barbarie, de la lettre écrite en caractères de sang, et surtout de la fin tragique d'Itys, et enfin de notre métamorphose en oiseaux.

Les cygnes ne savaient d'abord s'ils devaient répondre aux hirondelles, dont le babil importun les fatiguait. S'étant enfin déterminés à leur répondre: "Nous ne chantons, dirent-ils, que pour charmer les oreilles de ceux qui viennent dans la solitude pour entendre les sons doux et harmonieux que rendent nos ailes, quand elles sont étendues pour recevoir le souffle du zéphyr. Si nous chantons peu et devant peu de monde, c'est là notre grand mérite. Nous ne prodiguons pas la musique, et ne voulons pas qu'elle soit étouffée par le tumulte de la ville. Pour vous, les hommes ne peuvent vous souffrir dans leurs maisons. Votre gazouillement les

importune, et avec raison; car votre langue n'étant pas coupée, il vous est impossible de vous taire; en déplorant le malheur qui jadis vous rendit muettes, vous êtes plus babillardes que les oiseaux qui ont beaucoup de voix et de mélodie."
Comprends le sens de mes paroles, dit Pindare. Si vous trouvez que mon silence vaut mieux que votre facilité à parler, cessez d'en faire un sujet de raillerie, ou bien je vous citerai un proverbe aussi bon qu'il est court:
Le cygne chantera
Quand le geai se taira.

Au rhéteur Eudoxius.

Nomenclature Migne : Lettre 178
Source : V. 1824
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Il y avait jadis à Athènes une loi qui, à mon jugement, était pleine d'une haute sagesse. Elle voulait que l'on conduisît les jeunes gens, dès qu'ils avaient atteint l'âge de puberté, dans un lieu où se trouvaient réunis, où se trouvaient exposés tous les instruments nécessaires aux diverses professions. Là on les observait; et selon que chacun semblait s'attacher à un instrument quelconque, ou le saisir avec empressement, on en concluait qu'il aurait du goût pour telle profession, et c'était celle là qu'on lui apprenait. Cela tenait à ce principe, que nous réussissons ordinairement dans ce que nous entreprenons d'après l'avis secret de la nature, et qu'au contraire, quand il nous arrive d'entreprendre quelque chose malgré elle, nous voyons ordinairement toutes nos espérances déçues. A quoi tend ce préambule, me direz-vous ? A vous prouver, mon cher Eudoxius, que vous devez bien vous garder de négliger la philosophie, pour laquelle la nature vous a donné tant d'ouverture, ou de vous livrer à toute autre profession, pour laquelle vous seriez moins propre. Ce que vous devez faire, non seulement parce que la philosophie à laquelle je vous exhorte est ce qu'il y a de plus relevé, mais encore parce qu'elle est aussi ce qui vous convient le mieux.
Or, il est un proverbe qui nous défend d'entreprendre jamais d'arrêter le cours d'un fleuve; et un poète fait sagement d'interdire la musique à celui qui se destine à l'équitation: car il en résulterait qu'il ne saurait ni l'équitation, ni la musique.
Quels sont donc les indices de cette aptitude naturelle que je remarque en vous? Ce sont la tranquillité et la simplicité de votre vie et de vos mœurs, et une âme tout-à-fait étrangère à tout ce qu'on nomme déguisement, fourberie, imposture; de plus, l'élévation de votre génie et de vos pensées, et certain instinct qui vous porte sans effort à la méditation. J'y joins encore votre mauvaise santé, votre faiblesse physique: car selon Platon, "ce n'est pas un petit avantage pour celui qui s'applique à la philosophie." De plus, vous êtes dans un âge où les passions sont plus souples; la pauvreté vous cause moins d'abattement que de fierté; et vous différez du commun des rhéteurs, en ce que vous savez rougir.
Ainsi donc, gardez-vous bien de renoncer à ce que vous avez déjà acquis de philosophie, ni de préférer une seconde place dans une profession secondaire, à la première dans la plus sublime de toutes les professions. Lorsque vous pouvez vous élever comme l'aigle, ne vous contentez pas d'exceller parmi le peuple des oiseaux.
Jusques à quand nous laisserons-nous enfler d'orgueil pour des choses viles et passagères?
Jusques à quand nous livrerons-nous à des jeux futiles parmi les jeunes gens, et à des illusions de toute espèce ?
Jusques à quand nous laisserons-nous ravir hors de nous par de vains applaudissements?
Quittons ces chimères, devenons des hommes, rejetons tous ces songes, traversons les ombres épaisses; laissons à d'autres les plaisirs de la vie, et ces voluptés qui au fond renferment plus de douleurs que de charmes. Que l'envie, que les circonstances, que la fortune (car voilà de

quels noms on appelle l'inconstance des choses d'ici-bas), occupent, agitent, ballottent en tous sens les autres hommes. Qu'on ne nous parle plus, ni de trônes, ni de principautés, ni de richesses, ni d'honneurs, ni d'élévation, ni de cette méprisable gloriole qui, après tout, nous déshonore bien plus que les mépris et les dérisions, lorsqu'elle s'empare de notre âme; ni de toutes ces vaines représentations de théâtres, qui occupent la scène du monde. Pour nous, attachons-nous le plus étroitement possible à la sagesse; désirons manquer de tout le reste, excepté de Dieu, qui seul est notre bien pour l'éternité. De la sorte il arrivera que, même ici bas, nous acquerrons de la gloire, puisque cette gloire nous touche encore, et que nous sommes assez faibles pour la souhaiter; ou que du moins la gloire de l'éternité nous sera assurée, puisque la récompense des justes, est de devenir en quelque sorte des Dieux; d'être éclairé des rayons de cette lumière très pure que les Saints contemplent sans cesse dans la triple unité de Dieu, et dont, sur la terre, à peine quelques faibles lueurs parviennent jusques à nous. Voilà le but, mon cher Eudoxius: marchez, avancez, hâtez-vous; volez, saisissez la vie éternelle qui vous est offerte. Ne fixez en rien vos espérances, tant que vous ne serez point parvenu à ce bien souverain et souverainement digne de vos désirs. Vous nous saurez gré de nos avis, j'en suis sûr; moins, il est vrai, maintenant que par la suite, c'est-à-dire que quand vous serez dans l'état que nous vous promettons, et que vous aurez compris que là seulement se trouve la réalité des choses, et non point dans ce bonheur vide, que l'esprit de l'homme se plaît à se forger.

A Thècle

Nomenclature Migne : Lettre 223
Source : V. 1824
Mise en ligne : Albocicade

Sans doute que vous êtes attristée de nous avoir quittés: nous le sommes bien davantage de nous voir séparés de vous. Nous rendons cependant à Dieu des actions de grâces de ce que nous avons eu le bonheur d'arriver près de vous, et nous ne nous repentons nullement des fatigues qu'il nous a fallu essuyer pour cela. Il en est résulté pour nous l'avantage d'être témoins, et de la solidité de votre foi en Jésus-Christ, et de votre louable solitude, et de votre retraite pieuse. Nous vous avons vue, séparée de toutes les voluptés du monde, vivant avec Dieu seul, dans la société des saints martyrs, près desquels vous habitez, et offrant tous les jours à Dieu, de concert avec vos chers enfants, une victime vivante et agréable. C'est dans tout cela que vous devez trouver la consolation de toutes vos peines. Ainsi le grand David s'efforçait de cacher les chagrins et les amertumes de cette vie, au sein de ces biens à venir, vers lesquels s'élançaient tous ses désirs; et voilà pourquoi il se réjouissait de ce que Dieu l'avait caché dans son tabernacle, au jour du malheur [Ps 26.5]. Et non seulement ce saint personnage sentait se calmer ses douleurs et ses chagrins, quand la pensée de Dieu se présentait à son souvenir, mais encore il goûtait alors d'ineffables voluptés. "Je me suis souvenu de mon Dieu, nous dit-il, et ce souvenir m'a rempli de délices" [Ps 76.4].
Ceux qui suivent le monde ont aussi des sujets de douleur, et souvent bien plus graves que ceux qui servent Dieu. Mais la douleur des premiers n'a point de récompense à attendre; tandis que la récompense de notre douleur est assurée, pourvu que nous la supportions courageusement en vue de Dieu.
Voyons un peu; comparons les peines aux plaisirs, les biens présents avec les biens à venir, et nous trouverons aisément que les premiers ne sont pas même la moindre partie des seconds, tant ceux-ci sont au-dessus des autres! Lors donc que nous sommes dans la douleur, ce doit être pour nous un remède efficace de rappeler à notre souvenir et la pensée de Dieu, et les espérances de la vie future ; d'entrer, en un mot, dans les mêmes sentiments que David, c'est-

à-dire de dilater notre cœur dans la tribulation [Ps 4.3], de ne point nous laisser opprimer par le poids de nos pensées terrestres, ni envelopper de tristesse, comme d'un nuage; mais, au contraire, de nous attacher alors plus étroitement à nos espérances, et de porter nos regards vers le bonheur céleste qui est réservé à ceux qui supportent patiemment l'adversité.
Du reste, aucun motif n'est plus propre à nous faire supporter courageusement les revers, et à nous élever au-dessus du commun des hommes, lorsque la douleur nous vient visiter, que de nous rappeler ce que nous avons promis à notre Dieu, et les espérances que nous nous sommes faites, quand nous avons embrassé la vraie philosophie. Notre but était-il alors de vivre dans l'abondance et dans les richesses, de goûter les vaines jouissances et les joies insensées du monde, de semer notre vie de fleurs ; ou bien, au contraire, nous sommes-nous attendus aux tribulations, aux peines, aux angoisses, et à supporter toutes choses, pour l'espérance des biens futurs? ah! c'est à ce dernier sort, et non pas au premier, que nous nous sommes attendus. Prenons donc bien garde de violer le pacte que nous avons fait avec Dieu; et de vouloir tout à la fois posséder les avantages et les biens du monde, et conserver l'espérance des biens futurs. Laissons subsister nos conventions. Supportons tous les maux de la vie, dans la vue des biens de l'éternité. Nos ennemis nous ont affligés, c'est à nous de conserver notre âme libre de toute passion, exempte de tout trouble. De la sorte, nous aurons triomphé de ceux qui veulent nous nuire.
Considérez de plus quel est le motif qui excite le plus contre nous la haine et les persécutions. Ne poursuit-on pas en nous ceux qui ont quitté cette vie ? or, comment pourrons-nous nous rendre agréables à ces Saints? n'est-ce point en supportant les injures avec résignation ? faisons donc cela pour eux. Car je suis persuadé que les âmes des Saints voient et connaissent ce qui nous touche ; mais en outre, et même avant tout le reste, rappelons-nous qu'il est insensé de vouloir philosopher, quand rien ne nous y oblige, c'est-à-dire de nous exposer gratuitement et de nous-mêmes aux dangers, et de manquer de philosophie au sein de l'adversité; de ne point se conduire alors de manière à fournir aux autres un modèle de patience, comme on doit, quand on est dans le bonheur, leur fournir un modèle de reconnaissance et d'actions de grâces envers Dieu.
Je vous écris ceci, non point pour vous instruire; mais pour vous rappeler ce que vous savez. Que d'ailleurs le Dieu de consolation vous conserve et exempte de tout malheur et d'adversité; qu'il nous accorde le bonheur de nous revoir un jour, et que l'évènement nous prouve que nos efforts n'ont pas été entièrement infructueux , mais que nous avons auprès de vous plus de crédit que qui que ce soit. Et qu'enfin, de même que nous avons pris part à vos revers et à vos chagrins, de même vous preniez part à notre patience et à notre résignation. Ce qui est peut-être une récompense justement due à notre vieillesse et à tous les travaux que nous avons supportés pour la cause de Dieu.

A Basilissa

Nomenclature Migne : Lettre 244
Source : non identifiée
Numérisation et mise en ligne : http://www.spiritualite-chretienne.com/livres/regles.html

Tenez votre âme supérieure à toutes les afflictions en vous occupant de ce qu'il y a de plus élevé.
Eloignez de votre esprit tout ce qui est étranger à la vertu et indigne de vos pensées ; appliquez-le à la piété et à tout ce qui est bien ; exercez-le à ne rien accepter et à ne rien décider qui n'ait été sérieusement examiné ; fortifiez-le, en tout temps et de toute manière, par la méditation des conseils tracés par les saints qui nous ont précédés.

Faites passer toujours la justice à l'égard des étrangers, comme à l'égard des amis, avant toute rancune et toute amitié.
Ayez pour amie et pour compagne inséparable la tempérance, qui doit être profondément et solidement enracinée dans votre âme.
Ne changez pas de mœurs avec les inégalités et les vicissitudes la vie, car il n'est pas bien de perdre sa dignité dans la pauvreté, et l'on n'est pas en sûreté de conscience, si l'on s'enorgueillit de la richesse. Le mieux donc est de s'appliquer à la modération, en présence des choses agréables, et à la fermeté, en face des afflictions.
Il faut encore oublier votre ancienne opulence, ne demander que le suffisant, aimer ce que l'on vous donne, espérer ce qui vaut davantage, supporter doucement la maladie, ne vous plaindre et ne vous affliger de rien, rendre grâce à la Providence, quoi qu'il arrive, fermer souvent les yeux sur les causes des événements et ne pas négliger le soin de votre dignité. Les yeux fixés sur elle, examinez toujours, avant de parler, ce qu'il convient de dire, avant d'agir, ce qu'il convient de faire.
Croyez que les vêtements extérieurs ne sont pas une parure.
Regardez comme la vraie et solide richesse, de savoir vous contenter de peu. La vraie fortune, en effet, ne consiste pas à posséder beaucoup de choses, mais à ne pas en avoir besoin. Ceci est à vous ; le reste vous est étranger.
Réglez votre conduite par les convenances ; vos mœurs, par le calme ; votre langue, par la brièveté des discours.
Parez votre tête en la voilant ; vos sourcils, en les abaissant ; vos yeux, en ne jetant que des regards rapides et modestes ; votre bouche, en ne disant rien de déplacé ; vos oreilles, en n'écoutant que des discours sérieux ; votre visage tout entier, en le couvrant des couleurs de la modestie.
En tout et partout, conservez-vous pure comme un trésor intact, car l'ornement des femmes, et celui qui leur sied le mieux, c'est la gravité, la conscience et la chasteté. Regardez comme le plus beau et le plus facile, en même temps, de tous les plaisirs, une alimentation strictement suffisante. Louable en elle-même, elle est nécessaire à une vie chaste, excellente pour la santé et utile pour la régularité de la vie, pour le bon ordre et pour l'instruction.

Epitaphe de Paul

Nomenclature Migne : Epitaphes 129 (PG 38.79)
Source : Darolles 1839
Numérisation et mise en ligne : Albocicade

Ne dirige pas ta course au hasard, la borne de la vie est incertaine.
Poursuis avec ardeur la vertu pour trouver la félicité.
Vois comme tout ici-bas n'est que cendre et poussière;
tout ce qui peuple cet univers sera, n'en doute pas, la pâture du tombeau.
La vie est passagère comme l'herbe des champs; un instant la flétrit.
Le bonheur n'est qu'un mot, il ne laissa jamais de traces.
Ce fut en versant d'abondantes larmes que ma mère me donna le jour pour marcher vers la tombe.
Jette les yeux sur ce sépulcre, et soudain la tristesse va serrer ton cœur.
Les tombeaux sont pleins de larmes, ils sont aussi remplis d'indicibles regrets.
Celui qui plonge ses regards dans une tombe n'y puise que douleurs.
Vois ce qui fut mon corps, contemple ces membres décharnés.
La mort m'a retranché de la terre comme un tendre rejeton arraché de sa tige.
Ouvrant son ténébreux empire l'insatiable Orcus m'a saisi dans ses froides étreintes,
malheureux Paul tu devins sa proie; tel qu'une jeune plante desséchée sur sa tige avant de s'être épanouie.
La beauté du jeune âge tombe sous les coups de la mort cruelle comme l'herbe des prairies qui s'abat sous la faux. Qui pourrait échapper à ses traits inévitables ?
Vois où tu marches, prends garde, arrête, la mort étend ses bras, elle va te saisir.
Ce monde n'est que poussière, cendre, brouillard et orage.
Tout, ici-bas, fuit et s'échappe comme une vapeur légère.
La terre m'a reçu dans son sein sans que j'aie pu proférer une plainte, car la mort a lié ma langue, elle a consumé tous mes membres.
O mon père ! ô mon père, ô mon Dieu! Toi qui créas mon âme et qui formas mon corps; sauve-moi du jugement terrible et des flammes vengeresses.
Hélas! comment éviterai-je ces feux dévorants, qu'ont mérité mes nombreuses souillures.
Mes œuvres n'ont jamais été qu'une paille légère.

Annexe

Poèmes divers de St Grégoire de Nazianze

mis en vers français par V. de Perrodil

Nomenclature Migne : non identifiés
Source : Perrodil 1862
Mise en ligne : Albocicade

Un Dieu qui contient tout, qui produit toute chose,
Qui n'aura point de fin et n'a point eu de cause,
Qui ne possède rien qu'il reçoive d'autrui,
Père éternel d'un Fils éternel comme lui,
Du Père avec le Fils l'inexplicable essence
Réunissant en elle une seule existence;
Dieu tous deux, tous deux un, ni second, ni premier,
Se divisant lui-même et restant tout entier;
Le Père égal au Fils par un profond mystère,
Le Fils, force, action, image de son Père,
Double éternel pouvoir qui se résout en un.
L'un ayant tout créé par un vouloir commun,
L'autre gouvernant tout, et de qui la sagesse
Ne s'épuise jamais en s'exerçant sans cesse;
L'Esprit-Saint jaillissant de leur divinité,
Dieu lui-même, formant cette triple unité
Qui crée, aime et maintient chaque être dans sa sphère.
Telle est de mes discours la sublime matière.

*
**

Rayon coéternel de la Divinité,
Le Fils avec le Père a toujours existé :
Même type divin, même nature égale
Que ne sépare point le plus faible intervalle.
De la gloire du Fils le Père environné,
Sait seul avec le Fils comment le Fils est né.
Quel être de divine ou mortelle substance
Aurait pu voir de Dieu l'éternelle naissance?
Seul il est éternel, seul il a pu la voir.
Et quel homme assez vain d'un frivole savoir
Attribuerait à Dieu, simple dans sa nature,
Les honteuses douleurs que toute chair endure?
Je souffre en produisant un corps qui doit mourir;
Mais, esprit simple et pur, Dieu ne saurait souffrir.
L'ouvrier naîtrait-il comme naît son ouvrage?
Comme il compte nos jours compterions-nous son âge ?
Serait-ce les tourments que le Christ a soufferts
Pour nous ouvrir les cieux et fermer les enfers,

Qui nous feraient nier sa divine nature
Et l'abaisser au rang de faible créature?
Mais si Dieu l'eût créé pour être seulement
Du salut des mortels le passif instrument,
Comme on voit l'ouvrier, d'une main inquiète,
Joindre un nouveau ressort à son œuvre imparfaite,
Le Christ roi, dégradé du rang de "Jéhova",
Serait même au-dessous de l'homme qu'il sauva.

*
**

Immortel médecin des mortelles souillures,
Les couvrant de son sang et restant sans blessures,
Il était homme faible; oui, mais suprême bien.
Il est fils de David, mais Adam est le sien.
Dans le sein d'une Vierge il descend et s'enferme,
Mais son être infini ne connaît point de terme.
Une crèche reçoit sa faible humanité,
Mais des rois rendent gloire à sa divinité,
Et devant son berceau, conduits par une étoile,
De sa grandeur cachée ils soulèvent le voile.
Homme, il combat Satan, cet ennemi des cieux,
Mais d'une triple lutte il sort victorieux.
Le pain nourrit son corps et ranime sa vie,
Mais l'eau se change en vin, le pain se multiplie.
Dans les eaux du baptême il descend, mais le ciel
S'ouvre et proclame en lui le fils de l'Éternel.
Un long et dur chemin fatigue sa faiblesse,
Mais le paralytique à sa voix se redresse.
Homme faible, il se livre aux douceurs du repos,
Mais des mers, Dieu puissant, il apaise les flots.
Il prie, oui ; mais au ciel, sa demeure première,
N'a-t-il pas des mortels écouté la prière?
Pour m'élever à lui descendant jusqu'à moi,
Il est victime et prêtre, il est sujet et roi,
Et présentant à Dieu le pur sang qui l'inonde,
il suspend à sa croix tous les crimes du monde.

*
**

Trouverai-je un objet dans la nature entière
Qui rappelle de loin cette triple lumière?
Dirai-je cette source invisible à mes yeux
Qui, jaillissant du sol à flots impétueux,
Produit une fontaine argentée et limpide;
La fontaine enfantant un beau fleuve rapide ;
La source, la fontaine et le fleuve à la fois,
Fils d'un même élément, suivant les mêmes lois.

Montrerai-je au sommet d'un bois qu'elle dévore
La flamme qui s'unit, se fuit, s'unit encore?
Dirai-je ma pensée aux magiques ressorts
Qui demeure en mon âme et s'élance au dehors?
Ou ne pouvant trouver en moi, ni sur la terre,
Rien qui puisse expliquer un si profond mystère,
Peindrai-je du soleil un rayon éclatant,
Dans le miroir des eaux tout à coup pénétrant,
Et jaillissant en flamme aux murs d'un édifice?
Il échappe à mon œil avant qu'il le saisisse ;
Il revient, se retire, et, sans quitter les cieux,
Dans l'onde et sur la terre il éblouit mes yeux.

*
**

Tombé du haut des cieux que souillait sa présence,
Et de sa chute en nous poursuivant la vengeance,
Satan croit, en perdant le triste genre humain,
Égaler son pouvoir au pouvoir souverain.
Il éveille le mal qui sommeille en notre âme,
Et d'un conseil impie en allume la flamme,
Nous conduisant ainsi, par un contraire effort,
Du soleil à la nuit, de la vie à la mort.
Du mal qui nous corrompt telle est la source impure,
Le mal est dans Satan, et non dans la nature.

*
**

Et toi, monde, si Dieu ne t'a point précédé,
A ta création s'il n'a point présidé ;
S'il ne t'a point créé par un pouvoir suprême,
Éternel comme lui, tu serais Dieu toi-même !
Comment donc se fait-il que les divins écrits
Placent prés de nos jours le jour où tu naquis ?
Et si Dieu t'a créé, que faisait sa puissance
Avant qu'à la matière il eut donné naissance;
Avant que, séparant les éléments divers,
Il donnât une forme au nouvel univers?
Sa puissance en effet ne saurait être oisive,
C'est une triple force incessamment active.
Soit donc que sur lui-même exerçant son pouvoir,
Dans sa triple lumière il aimât à se voir ;
Soit qu'il réglât le monde éclos en sa pensée,
Sa puissance toujours subsistait exercée;
Toujours devant ses yeux venaient se réunir
Le passé, le présent et le long avenir.
Le temps qu'il divisa pour la faiblesse humaine,
Il le tient tout entier dans sa main souveraine,

Et des mondes futurs en son sein enfermés
Les êtres différents étaient déjà formés,
Lorsqu'enfin sa parole animant la matière,
Ils en jaillirent tous dans des flots de lumière.

*
**

De la hauteur du ciel jusqu'à la mer profonde
La sagesse de Dieu pénètre et meut le monde,
En suit le mouvement, en règle le ressort.
Et de chaque partie harmonise l'accord.
Les feux dont il peupla la voûte immesurée
Doivent de l'univers égaler la durée,
Et voir au-dessous d'eux jusqu'à son dernier jour
Des choses d'ici-bas la fuite et le retour;
Mais de ces changements c'est Dieu seul qui dispose,
Ils en sont les témoins sans en être la cause.
Admirable spectacle à nos regards offert !
Tantôt la main de Dieu s'y montre à découvert,
Tantôt de notre orgueil défiant la malice,
Dans le plus faible objet défend qu'on le saisisse ;
Et dans cet objet même, invisible à nos yeux.
Son pouvoir plus caché n'en éclate que mieux.
D'ailleurs un jour viendra, jour de vive lumière.
Jour où la vérité brillera tout entière,
Éclairant de ses feux sur le monde détruit
La dernière moisson de la paille et du fruit.
Telle est la foi chrétienne. En elle aucune entrave
Des astres ou du sort ne rend l'esprit esclave ;
L'homme est libre, il choisit à son gré son chemin,
Mais au bout trouve un maître infernal ou divin.

*
**

L'ordre spirituel de la création
Descend de l'ange à l'homme, et de l'homme au démon.
Impossible dans Dieu, dans l'ange difficile,
Le mal trouve dans l'homme un élève docile. .
Ainsi cet air lointain, qui nous semble d'azur,
Le plus près du soleil est aussi le plus pur,
Et plus il s'en éloigne et descend vers la terre,
Plus sa limpidité se flétrit et s'altère.
Le premier cependant de qui l'orgueil fatal
S'alluma de lui-même et produisit le mal
Fut un suprême archange aux magnifiques ailes,
Le plus beau des enfants des voûtes éternelles.
Enflé du rang sublime où Dieu l'avait placé,
Il conçut d'être Dieu le désir insensé;

Ce désir corrompit sa nature immortelle,
Le rendit traître, ingrat, envieux, infidèle,
Et des rayons divins l'ange déshérité
Dans l'abîme infernal tomba précipité.
De sa nature en vain la force primitive
S'opposait à sa chute et la rendait moins vive ;
Vainement de descendre il pleurait indigné.
Pour demeure à l'orgueil l'enfer est assigné.
  De là naissent sa haine et sa malice noire ;
Sa honte avec douleur supporte notre gloire,
Il cherche à nous ravir un bonheur qu'il n'a plus,
A nous fermer le ciel d'où lui-même est exclus ;
Et ne pouvant sur Dieu décharger sa vengeance,
Il tourne ses efforts contre notre innocence.
Hélas ! ses noirs desseins n'ont que trop réussi.
Eve d'abord séduite, Adam le fut aussi,
Et la corruption de notre premier père,
Dans chacun de ses fils devint héréditaire.
C'est ainsi que tomba cet ange audacieux
Entraînant avec lui de la hauteur des cieux
Dans l'abîme infernal, séjour des noirs supplices,
D'innombrables esprits devenus ses complices;
Et ce sont ces esprits contre nous conjurés,
Par qui d'affreux périls nous sommes entourés.
De leur impur venin ils pénètrent notre âme ;
De l'orgueil qu'elle enferme ils éveillent la flamme ;
Rien ne coûte à leur haine, et, pour mieux l'assouvir,
Ils ne dédaignent pas même de nous servir.
Tantôt bas et rampants, tantôt fiers et superbes,
Ici, serpents roulés sous la hauteur des herbes,
Parmi de blanches fleurs ils nous cachent leurs dards,
Et pour mieux nous séduire évitent nos regards.
Là, changeant d'artifice et reprenant leur forme,
Ils se montrent à nous dans leur beauté difforme;
Toutes nos passions leur sont des instruments;
De mensonge et d'orgueil professeurs impudents,
D'un détestable roi détestables ministres,
Leurs yeux fixés sur nous sont pleins d'éclairs sinistres;
Et lorsqu'entre leurs mains le coupable jeté
Partage de leurs maux l'ardente éternité,
Alors étincelant d'une effroyable joie
Ils se vengent de Dieu sur leur humaine proie.
  Le Tout-Puissant sans doute en créant l'univers
Pouvait rendre au néant ces rebelles pervers;
Il ne l'a point voulu. Sa sagesse profonde
Fait servir leur malice à la gloire du monde.
Les combats que contre eux l'homme doit soutenir,
En le purifiant servent à les punir.
Ces combats sont pour nous comme une ardente flamme,
Comme l'or dans l'argile ils épurent notre âme.

Et quel surcroît de honte à ces esprits jaloux
Qui s'égalent à Dieu, d'être vaincus par nous,
Lorsque les vains efforts qu'ils font pour nous séduire
S'élèvent contre eux-même et ne peuvent nous nuire.
Ces combats dureront jusqu'au dernier des jours
Où du monde expirant s'arrêtera le cours.
Ce sera le dernier de cette grande lice ;
La vertu reprenant tous ses droits sur le vice,
Triomphante, entrera dans le palais des cieux;
Le crime de l'enfer ira nourrir les feux :
Dieu lui-même y jetant tous les esprits rebelles
En scellera sur eux les portes éternelles :
Là, de ces malheureux dans la flamme punis,
Les remords sur Satan pèseront réunis,
Seul il souffrira plus que toutes ses victimes,
L'excès de son opprobre égalera ses crimes,
Et l'enfer devant lui saisi d'un morne effroi,
A l'horreur des tourments reconnaîtra son roi.

*
**

Dès le commencement Dieu produisit le monde,
Témoignant à son Fils sa volonté féconde.
L'un veut et l'autre parle, aussitôt tout est fait.
Dans des flots de beauté l'univers apparaît.
La terre avec ses fruits, le ciel avec ses flammes,
La mer avec l'émail de ses brillantes lames.
Chaque élément divers nourrit ses animaux ;
L'air s'ouvre au battement de l'aile des oiseaux ;
Le poisson devant lui creuse sans résistance
Sa route dans les eaux qu'il habite en silence ;
La terre voit courir ou ramper sur son sein
D'animaux différents un innombrable essaim.
Mais il manquait encore à cette œuvre si belle
Un être qui connût la Sagesse éternelle,
Qui fût le roi du monde, et, sentant son bonheur,
Payât de son amour l'amour du créateur.
Dieu dit : Près de mon trône est le chœur pur des anges
Exécutant mes lois, célébrant mes louanges,
Simples esprits sans corps qui ne peuvent mourir,
Que j'ai faits pour aimer, pour chanter et jouir.
Tout-à-l'heure en son sein la terre obéissante
A produit à ma voix l'animal et la plante,
La plante sans instinct, l'animal sans raison,
Qui ne peuvent connaître et prononcer mon nom.
Le ciel dans mon ouvrage est trop loin de la terre ;
Maintenant pour lier l'esprit à la matière,
Pour tenir dans ma main, l'un par l'autre suivis
De la création les anneaux réunis,

Entre l'ange et la brute il me plait d'introduire
Un être en qui ma voix descende pour l'instruire;
Qui du bien et du mal soit libre de choisir,
Et sans être ange encor puisse le devenir.
L'homme créé par moi sur mon divin modèle
Aura de la raison la lumière éternelle,
Et par elle en ses vœux s'élevant jusqu'à moi,
Comprendra l'univers dont il sera le roi.
  Il dit, et dans sa main sur le sein de la terre
Qu'il venait de créer, prend un peu de poussière:
Il lui donne ma forme, il l'anime, et soudain
L'homme né de la terre en est le souverain.
Dans mon être en effet formé de deux parties
S'agitent à la fois deux différentes vies;
Deux amours différents, l'un terrestre et mortel,
Courbé vers le tombeau, l'autre aspirant au ciel;
Et la raison commande à ma double nature,
Comme un phare allumé sur une côte obscure.
  Aussi sur cette terre où s'écoulent mes jours
Je ne fus pas créé pour demeurer toujours.
Je dois, après l'effort d'une pénible course,
Remonter dans le ciel d'où je tire ma source.
Le ciel est ma patrie; oui, mais pour y rentrer
Des lois de ma nature il faut me pénétrer.
Voyez le premier homme. En un lieu de délice,
Le corps sans vêtement et l'âme sans malice,
Dieu le place en sa force et le laisse à la fois
Libre de transgresser ou de suivre ses lois.
Un arbre en ce beau lieu, l'arbre de la science,
Lui peut ravir du cœur sa divine ignorance.
Dieu lui montre cet arbre, et d'un soin paternel
Lui défend d'en cueillir le fruit surnaturel.
S'il y touche avant l'heure où sa raison mûrie
En pourra sans danger savourer l'ambroisie,
La science à ses yeux montrant la volupté,
Souillera de son corps l'aimable nudité.
Il connaîtra l'orgueil, il en saura les ruses,
Et son esprit troublé de lumières confuses,
Au lieu d'un ordre unique et facile à remplir,
Devra péniblement comparer et choisir.
C'est de lui que dépend le destin de sa race;
Il tient entre ses mains ma gloire ou ma disgrâce.
 Mais déjà du démon l'artifice jaloux
A fait tomber la femme, et la femme l'époux ;
Le monde est avec eux entraîné dans leur chute,
Et du terrible arrêt la rigueur s'exécute.
Le mal a tout souillé; la mort seule en son cours
Peut l'empêcher de naître et de durer toujours.
Dieu l'appelle; aussitôt frémissante de joie
Elle ouvre une aile immense et s'abat sur sa proie.

L'homme exilé du ciel, et cherchant un abri,
Redescend sur la terre où son corps fut pétri.
A la terre en pleurant il demande un asile ;
Il la laissa féconde, il la trouve stérile ;
Et sans doute en son cœur le plus cruel tourment .
Est de se reprocher cet affreux changement.
A qui s'en plaindrait-il? son crime en est la cause.
Désormais de l'Éden la porte sera close.
Un chérubin ardent est debout sur le seuil,
De peur que se brisant contre le même écueil
Des descendants d'Adam la race criminelle
Ne s'affermisse encore en son penchant rebelle ;
Ainsi ce beau jardin que Dieu m'avait donné,
Patrimoine de l'homme à l'homme destiné,
Ce riant paradis où l'homme avec les anges
Eût appris de Dieu même à chanter ses louanges,
Et de là dans le ciel, s'élevant sans effort,
Eût connu le plaisir sans connaître la mort;
Ces beaux lieux qu'aujourd'hui souillerait ma présence
Peuvent s'ouvrir encore à mon obéissance;
Mais la tombe où mon œil frémit de pénétrer
Est l'unique chemin par où j'y puis rentrer.
Tel qu'un marin, jouet des flots et de l'orage,
Arrache à la tempête un débris du naufrage,
Et dans l'obscurité nage avec désespoir
Vers le port que son cœur craint de ne plus revoir ;
Telle, du sein de Dieu violemment ravie,
Notre âme désormais n'y sera réunie,
Qu'après avoir vaincu par un constant effort
L'orgueil fils de Satan et père de la mort.

*
**

Après que du démon la ruse sacrilège
Eut du couple innocent détruit le privilège,
Il poursuivit son œuvre aux cœurs de leurs enfants,
Et ne mit plus de borne à ses vœux triomphants.
La route ouverte au mal, à peine commencée,
Entra dans leur esprit profondément creusée.
D'abord du Créateur il détourna leurs yeux,
Et leur fit adorer les planètes des cieux.
Bientôt leurs passions aidant à sa malice,
La tombe eut ses autels, les morts leur sacrifice ;
Le regret fit un dieu d'un père ou d'un ami,
Et ce culte insensé par le temps affermi,
Formant de mille erreurs un monstrueux système,
Tout fut dieu sur la terre excepté Dieu lui-même.
Même les descendants de la race des saints,
Sur qui s'étaient du Ciel reposé les desseins,

De l'univers séduit imitèrent l'exemple,
Et Baal triomphant chassa Dieu de son temple.
Son nom fut blasphémé, ses honneurs abolis,
Ses prophètes divins massacrés ou proscrits,
Et le peuple et les rois, d'un accord unanime,
Chaque jour plus avant entrèrent dans le crime.
Tantôt sur les hauts lieux, tantôt au fond des bois,
On les vit de Moloch reconnaître les lois,
Et brûler de leurs fils les entrailles vivantes
Parmi des cris affreux et des plaintes sanglantes.

*
**

Dans les riants détours d'un vallon solitaire
Cherchant de mes douleurs le remède ordinaire,
Le silence des bois, le murmure des eaux,
Les soupirs de la brise et le chant des oiseaux;
Parmi les fleurs, les fruits d'une campagne heureuse,
Je promenais hier ma tristesse rêveuse,
Mais de tous ces objets l'harmonieux bonheur
Ne pouvait cette fois pénétrer dans mon cœur.
Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? que dois-je être?
C'est en vain que mon cœur brûle de le connaître,
Disais-je; cette étude est un gouffre sans fond ;
En vain je le demande à ma faible raison,
Je le demande en vain aux sages de la terre,
Rien ne peut m'expliquer cet effrayant mystère,
Et cet ardent désir que j'ai de le savoir,
Toujours inassouvi, se change en désespoir.
  Quels bizarres ressorts ! suis-je esprit ou matière !
Ma mère dans son sein me reçoit de mon pore;
Ma chair, informe encor, sans voix ni sentiment,
De la chair de tous deux s'y forme lentement,
Et je vois plein d'horreur, aux deux bouts de mon être,
L'effroyable néant comme un spectre apparaître.
Chaque jour de ma vie est un pas vers la mort,
Et sorti du tombeau j'y redescends d'abord.
  Mais quoi ! s'il était vrai que cette courte vie
Fût éternellement par une autre suivie !
Non,non, l'homme n'est rien. Et pourtant quel fardeau
Pèse sans le briser sur ce faible roseau!
Que d'horribles douleurs, qui jamais ne vieillissent,
Que d'effroyables maux sur lui s'appesantissent!
De tourments destructeurs quel cercle dévorant !
Il vient à la lumière, il la quitte en pleurant,
Et sa plaintive voix, sur le seuil de la vie,
Est de ces tristes maux la triste prophétie.
  Il est, dit-on, des bords dont les peuples heureux
Ne voient ni loups cruels, ni serpents dangereux;

Il en est où jamais l'hiver qui nous assiége
N'ensevelit les champs sous des monceaux de neige.
Mais en est-il aucun où l'homme avant sa mort
N'ait sujet mille fois de maudire son sort?
Parmi tant de périls qu'en vivant il traverse,
S'il échappe aux premiers, le dernier le renverse.
Oui, tel est son destin, depuis le jour fatal
Qu'Adam a succombé sous le piége infernal.
Depuis ce jour, sa chair corrompue et rebelle
Lui livre incessamment une guerre cruelle,
Et soit dans la douleur, soit dans la volupté,
Exerce sur son âme un empire indompté.
L'âme dut commander, et le corps est le maître.
Qu'es-tu donc, o mon âme, et qui t'a donné l'être?
Quel habile ouvrier a trempé ces ressorts
Dont la chaîne te presse et te lie à mon corps?
L'un de l'autre ennemis, quelle main vous rassemble,
Vous fait vivre, mouvoir, souffrir, jouir ensemble?
Croirai-je que mon corps, par toi seule animé,
Te forme et te produise ainsi qu'il s'est formé ;
Que tout entier sorti des flancs de la matière,
J'y doive tout entier retourner en poussière,
Et que de ma raison le flambeau lumineux
Naisse et s'épanouisse en un plaisir honteux?
Non ; mais viens-tu du ciel ? es-tu, comme je pense,
Un pur souffle émané de la divine essence?
Ah ! lorsque repoussant le crime loin de toi,
Tu te plais dans le bien, je t'admire et le crois ;
D'où vient donc que malgré ta céleste origine
Un tyran ténébreux si souvent te domine!
Combien doit être lourd le fardeau de tes fers,
Puisque venant du ciel tu tends vers les enfers!
Mais séduit par l'orgueil je m'aveugle peut-être,
Et le souffle de Dieu ne t'a point donné l'être.
Peut-être un faux espoir égare mon esprit :
Non, non, de toutes parts la vérité me luit;
Le monde, œuvre de Dieu, l'Eden, séjour de l'homme;
L'astuce de Satan et la fatale pomme,
Le déluge couvrant le coupable univers,
Le feu du ciel tombé sur des peuples pervers,
La gloire du Très-Haut dans ses œuvres écrite,
La loi de siècle en siècle assurant ma conduite,
Dieu lui-même fait homme et pour me secourir
Comme un humble pécheur daignant vivre et mourir.
Que faut-il à mon cœur, si son sang ne le touche?
Et pourtant je ne sais quelle force farouche
Malgré moi dans le mal me fait précipiter,
Et, le Christ me cherchant, m'excite à l'éviter ;
Pour surcroît de misère un doute affreux m'obsède.
Je n'ai rien qu'avec moi le méchant ne possède.

Que dis-je ? Tourmenté par ce doute fatal,
Plût au ciel qu'avec lui j'eusse un partage égal !
Mais il se rit des maux dont mon âme est atteinte, .
Et tandis que, saisi d'une effroyable crainte,
De l'enfer sous mes pieds je sens le feu cuisant,
Sans craindre l'avenir, il jouit du présent.
Mais quoi ! suis-je le seul que la douleur atteigne ?
Non, il n'est ici-bas rien où le mal ne règne.
La terre même souffre, et sur ses fondements
Tremble au choc réuni de la foudre et des vents ;
Les saisons l'une à l'autre à regret enchaînées
Se disputent les jours, les mois et les années.
La lune errante croît et décroît tour à tour,
Et le soleil enfin père éclatant du jour,
Le soleil dont la flamme obscurcit les étoiles,
Dans l'orage pâlit sous d'effroyables voiles.
Le mal même a souillé les célestes palais;
Un archange orgueilleux en a troublé la paix,
Et tombé sans retour des voûtes éternelles,
Il a perdu son nom, son amour et ses ailes

*
**

Mon cœur, pour la vertu d'un tendre amour épris,
En aperçoit le charme, en distingue le prix,
Et par elle entraîné vers mon souverain maître,
Pour la mieux acquérir, je cherche à la connaître.
Quelle est-elle en effet? Si comme un fleuve pur
Où du ciel étoilé tombe et brille l'azur,
Sa chasteté n'admet aucune impure idée,
Quel mortel ici-bas l'a jamais possédée?
Quel mortel dans son cœur n'a point connu le mal ?
Lors même que luttant contre l'ange infernal
Notre âme avec effort échappe à sa malice,
Les combats qu'elle endure en attestent le vice.

*
**

Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? et tout à l'heure
Que serai-je, enfermé dans ma froide demeure?
Que feras-tu, grand Dieu ! de l'œuvre de tes mains,
De cette œuvre admirable où tes dons souverains
Brillent, quoique cachés, d'une clarté si pure
Qu'ils laissent loin de moi toute autre créature?
L'esprit mystérieux dont je suis animé
Dans la tombe avec moi sera-t-il consumé?
Ah ! s'il en est ainsi, quel être est sur la terre,
A qui le malheur livre une aussi rude guerre !

Comparez en effet l'homme et les animaux,
Et s'il meurt tout entier, dites s'ils sont égaux.
Voyez le bœuf docile ; à peine il vient de naître
Que sa force promet d'être utile à son maître,
Et son robuste front n'a pas encor trois ans
Qu'il traîne sous le joug des chariots pesants.
Le faon dans les forêts, aussi prompt que sa mère,
Évite du chasseur l'atteinte meurtrière ;
Le tigre et le lion, l'ours et le léopard,
Menacent en naissant de l'ongle et du regard;
Nés pour vivre de sang, de carnage et de proie,
A l'aspect du péril ils bondissent de joie.
Les ailes de l'aiglon, invisibles d'abord,
Bientôt jusqu'au soleil le portent sans effort ;
L'abeille, dans un antre ou dans le creux d'un chêne,
Amasse un doux trésor pour la saison prochaine.
C'est l'œuvre d'un printemps. La nature d'ailleurs
Fournit à leurs besoins sans peine et sans labeurs ;
Ils ne cultivent point un sol dur et rebelle,
Ils ne traversent point une mer infidèle ;
Leurs désirs sont bornés ; peu de chose y suffit ;
Les bois sont leurs palais, et le gazon leur lit ;
Les noires passions, sources de maladie,
N'altèrent point eu eux les douceurs de la vie ;
Ils vivent sans remords et meurent sans frayeur.
Combien le sort de l'homme est différent du leur!
Il naît faible et souffrant ; doux fardeau de sa mère,
Il ne peut sans péril s'appuyer sur la terre,
Et plus tard devant lui ce n'est pas sans efforts
Qu'il étend ses deux bras pour soutenir son corps.
Pour voix, il a des cris : pour paroles, des larmes;
Un sourire ou des pleurs, voilà ses seules armes.
La force vient enfin ; mais avec elle aussi
Les noires passions de son cœur obscurci ;
Chaque âge dans son cœur apporte une tourmente,
Et toujours le démon le poursuit et le tente.
Le fleuve de la vie est, comme l'océan,
Incessamment troublé par l'horrible ouragan ;
Nul n'en descend en paix les rives incertaines,
Et n'échappe au fardeau des misères humaines...